



HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE-LIVE,
SECONDE DÉCADE.

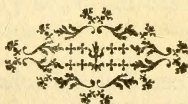
HISTOIRE
ROMAINE
DE TITE-LIVE,
SECONDE DÉCADE,
OU
LES SUPPLÉMENTS
DE J. FREINSHEMIUS,

TRADUITS EN FRANÇOIS,

Par M. Guerin, ancien Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris.

Nouvelle Édition, revue & corrigée,

Par M. Cosson, Professeur en la même Université, au College Mazarin.



A PARIS,

Chez J. Barbou, rue des Mathurins.

M DCC LXXI.



AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

Tous ceux qui ſont un peu verſés dans la Littérature ancienne connoiſſent le mérite du célébre *Freinshemius*. Ils ſavent que ſon érudition & ſon goût ont remplacé, auſſi heureuſement qu'il étoit poſſible, un morceau précieux d'hiſtoire que nous avons perdu, celui qu'on appelle vulgairement la ſeconde Décade de Tite-Live. Ses Suppléments, généralement approuvés, font aujourd'hui partie de l'ouvrage de l'Hiſtorien Latin : par conſéquent la traduction des uns doit marcher avec celle de l'autre. C'eſt ce qu'avoit judicieuſement penſé feu Mr. Guerin & ce qui l'avoit engagé à traduire Freinshemius conjointement avec Tite-Live. Nous donnons aujourd'hui une nouvelle édition de cette portion de ſon travail qui manquoit depuis long-temps & que le public a paru déſirer. Nous y avons fait des corrections eſſentielles dont nous rendrons compte en peu de mots.

En général la traduction du ſavant Profeſſeur dont il s'agit ici, eſt un ouvrage plus eſtimable qu'il n'eſt communément eſtimé. Elle eſt fidele, claire & toujours égale. M. Rollin en a fait grand uſage dans ſon Hiſtoire Romaine. Mais elle manque quelquefois d'élégance, de rapidité & d'énergie. Or on a tâché de faire diſparoître ces om-

bres qui la déparent. D'abord nous avons essayé d'en rajeunir le style par le retranchement de quantité de vieilles expressions qui ne sont plus en usage. En second lieu nous l'avons rendu plus rapide par la suppression de tous ces participes qui allongent & appesantissent la phrase. Enfin nous avons donné aux réflexions un tour plus serré & plus sentencieux, analogue au texte. On a aussi rétabli le sens de quelques passages qui n'avoient pas été exactement saisis. On a eu pareillement soin de corriger le plus qu'il a été possible de ces latinismes qui se glissent insensiblement en grand nombre sous la plume de ceux qui traduisent avant de s'être exercés long-temps à écrire dans leur propre langue. C'est le défaut qu'on peut reprocher à la plûpart des traducteurs des Anciens qui n'ont cultivé qu'eux; & en particulier à M. Guerin. Malgré ces taches légeres sa traduction n'est pas sans mérite, à beaucoup près: c'est une pierre précieuse à laquelle nous avons voulu donner le poli; mais le fond emporte toujours infiniment sur la forme.

On n'a point retouché la troisieme Décade qui paroît avoir été travaillée avec plus de soin. La quatrieme paroîtra incessamment revue & corrigée dans les mêmes principes & avec la même attention.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, SECONDE DECADE.

OU

LES SUPPLEMENS DE JEAN FREINSHEMIUS.

LIVRE I.

SOMMAIRE.

LE Consul Fabius Gurges ayant été battu par les Samnites, étoit sur le point d'être déposé par le Sénat; lorsque son pere Fabius Maximus, en offrant d'aller servir sous lui en qualité de Lieutenant, épargna cet affront à sa famille. Ensuite Gurges, aidé de

ses conseils, défit les Samnites, revint à Rome comblé de gloire, & fit trancher la tête à C. Pontius, Général des ennemis, après l'avoir fait servir d'ornement à son triomphe. Les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Epidaure, a l'occasion de la peste, rapportent à Rome un serpent qui s'étoit jeté dans leur vaisseau, & qu'ils prennent pour Esculape. Ce reptile, avant d'arriver à la ville, se glissa dans une Isle que forme le Tibre, dans laquelle on fit élever un Temple à ce nouveau Dieu. L. Postumius, homme consulaire, est condamné pour avoir employé les soldats de son armée à travailler dans sa terre. On fait un quatrieme Traité avec les Samnites, qui étoient venus demander la paix. Le Consul Dentatus triomphe deux fois dans la magistrature, pour avoir vaincu les Samnites, & soumis les Sabiens rebelles. On établit trois Colonies à Castro, à Sena, & à Adria. On crée pour la premiere fois les Triumvirs Capitaux. On fait la clôture du lustre, après avoir trouvé par le dénombrement des Citoyens, que leur nombre montoit à 273000. Le peuple après une longue sédition se retire sur le Janicule, d'où il est ramené à Rome par le Dictateur Q. Hortensius qui meurt pendant sa Magistrature. Le reste du Livre traite de quelques expéditions contre les Volsiniens, & des secours accordés à ceux de Thurium, contre les peuples de Lucanie.

UNE infinité de combats avoient déja ruiné les forces des Samnites, & on ne doutoit pas qu'on ne pût mettre fin à la guerre, si l'on vouloit dans la consternation & dans l'abattement où étoit l'ennemi ne point lui laisser un instant pour se rassurer ou pour reprendre haleine. C'est pourquoi le Consul Q. Fabius qui étoit jeune & impétueux, se flattant qu'il auroit la gloire de terminer la guerre, fit des levées avec une extrême diligence, & passa au plus vîte dans la Campanie avec son armée. Car les Samnites étoient un peuple dur & inflexible à qui ses défaites avoient inspiré plus de désespoir que de crainte : ils n'avoient pas plutôt remarqué que les deux Consuls avoient ramené leurs légions à Rome, pour y recevoir l'honneur du triomphe, que profitant de leur absence, ils avoient mis sur pied une armée considérable : c'étoient les débris des combats précédents, joints à de nouvelles recrues. Etant informés d'ailleurs des maladies contagieuses qui désoloient les Romains, & du choix qu'on venoit de faire de deux Consuls qui n'avoient ni assez d'expérience dans le métier, ni assez d'autorité pour en imposer, ils

Q. Fabius, & D. Junius Consf. an. de Rom. 460.

Les Samnites recommencent la guerre.

conçurent de nouvelles espérances ; attaquerent les Campaniens qu'ils avoient toujours méprisés, & qu'ils haïssoient alors comme les auteurs de leurs pertes & de leurs maux ; & porterent le dégât & le ravage dans les campagnes.

Le Général Romain montroit un courage aussi brillant que le nom de Fabius. Mais le mépris qu'il faisoit d'une nation tant de fois vaincue par ses peres, & l'ardeur qu'il avoit de la combattre, lui avoient ôté la prudence dont elle devoit être soutenue. Ayant donc mené ses légions à la hâte contre les Samnites, il apperçut un parti que leur Général avoit envoyé pour reconnoître le pays, & qui, à la vue des légions Romaines, alloit rejoindre les siens. Alors se persuadant que c'étoit toute l'armée ennemie qui fuyoit devant lui, sans examiner les lieux, sans s'informer ni de la disposition ni du nombre des Samnites, comme si la victoire dépendoit de la seule promptitude, il ordonna à ses Enseignes de marcher le plus diligemment qu'ils pourroient. Les Samnites au contraire avertis par leurs coureurs, se conduisirent avec toute la prudence & la circonspection possibles. Les Officiers eurent le temps de choisir un poste fa-

vorable, de ranger leurs troupes en bataille, & d'enflammer les courages par des exhortations. Des ſoldats qu'une marche précipitée avoit mis hors d'haleine, qui ne gardoient point de rangs, qui venoient plutôt pour piller que pour combattre, une armée en bon ordre, & préparée à les recevoir, les mit ſans peine en déroute.

Fabius après avoir perdu trois mille hommes des ſiens, dont il y en eut un bien plus grand nombre de bleſſés, ne ſauva le reſte qu'à la faveur de la nuit qui ſurvint fort à propos. Q. Fabius vaincu par les Samnites.

Alors il ſe retira dans un poſte un peu plus avantageux; & autant qu'il fut poſſible, au milieu d'une telle confuſion, il ſe retrancha. Mais le camp offroit comme le champ de bataille le ſpectacle de la déſolation & de l'abattement. Ses ſoldats étoient accablés de fatigue, & n'oſoient prendre du repos: ils mouroient de faim & n'avoient rien à manger, ils étoient couverts de bleſſures, & n'avoient point de quoi les panſer. Car n'ayant porté que leurs armes au combat, ils avoient laiſſé tout le bagage dans le premier camp. Ainſi on n'entendit pendant toute la nuit que les gémiſſements des mourants, & les plaintes de ceux qui leur ſurvivoient: & tous at-

tendoient, dans le déſeſpoir & dans les alarmes, le jour ſuivant comme le dernier de leur vie. Comment, accablés de fatigues, épuiſés de veilles, couverts de bleſſures, écraſés par une défaite ſanglante, diminués de moitié, ſeroient-ils en état de réſiſter à des ennemis, que pourroit à peine ſoutenir une armée entiere, qui auroit toute ſa vigueur, tout ſon courage & toute ſa confiance? Ils ſe croyoient perdus ſans reſſource. Mais comme il arrive, l'erreur des ennemis les ſauva. Les Samnites, ſur le bruit qui s'étoit répandu de la marche de l'autre Conſul, craignirent que s'ils alloient attaquer le camp de Fabius, on ne les vînt attaquer eux-mêmes par derriere avec des troupes fraiches; & contents d'un avantage qu'ils avoient remporté contre leur eſpérance, décamperent, & prirent un autre chemin. Le Conſul après leur départ ſe retira auſſi en lieu de ſûreté.

Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, les citoyens plus frappés de l'affront qu'on avoit reçu que de la perte qu'on avoit faite, furent au déſeſpoir de ce que la témérité du Conſul, en relevant le courage des Samnites, avoit rendu plus redoutable que jamais une guerre qui duroit depuis un ſi grand nombre d'années, préciſément dans le

temps qu'on étoit sur le point d'en voir la fin. Et non-seulement les Tribuns du peuple accoutumés à déclamer en toute occasion contre les Patriciens, avoient par leurs invectives rendu Fabius odieux à la multitude ; mais les Sénateurs mêmes, dans leurs assemblées, s'éleverent contre lui avec beaucoup de chaleur, firent porter un Arrêt qui lui ordonnoit de revenir incessamment à Rome, pour y rendre compte de sa conduite. A son arrivée il trouva une foule d'ennemis prêts à l'accuser. Et outre qu'il auroit eu de la peine à se justifier, la faveur du vieux Fabius qui lui devoit servir le plus en cette affaire, étoit justement ce qui lui nuisoit davantage. Car on publioit qu'il méritoit d'autant moins de grace, qu'étant né d'un pere si illustre, ayant été élevé à l'ombre de ses lauriers, & au milieu de ses triomphes, il avoit terni par son imprudence, non seulement l'éclat du nom Romain, mais encore la gloire de sa famille, & les victoires de ses ancêtres.

Fabius accusé.

Les esprits étoient si aigris, qu'à peine auroient-ils écouté la défense de l'accusé. Mais ils furent premiérement touchés de la douleur & des larmes paternelles de Fabius, puis entiérement adoucis par le discours qu'il prononça

Il est défendu par son pere.

dans l'assemblée. Car craignant que la défaite des Romains ne fît ôter le commandement de l'armée à son fils qui l'avoit attirée par sa faute, il se garda bien de le justifier : mais après avoir exposé modestement ses services & ceux de ses ancêtres, il supplia le peuple d'épargner à sa vieillesse un affront si cruel, & au nom de Fabius une tache si flétrissante. » Il ajouta qu'il ne » demanderoit pas néanmoins qu'en » considération des autres Fabius, dont » la valeur & la prudence, presque » dès l'origine de Rome, avoient con- » tribué à l'agrandissement de la répu- » blique ; qu'en considération même » de ces trois cents braves, qui par » leur mort, & pour ainsi dire par » l'extinction du nom Fabien sauve- » rent l'état, on pardonnât la faute » d'un seul, si elle étoit irréparable, » & si de la punition de son fils il » paroissoit devoir résulter un plus » grand bien que de sa grace. Car il » avoit appris à mettre l'amour de la » patrie avant tous les autres senti- » ments. Mais enfin, poursuivoit-il, » tout le mal qu'on pouvoit craindre » de l'âge de ce jeune homme est » arrivé ; au lieu que nous attendons » encore, que nous avons tout lieu » d'espérer les fruits d'un heureux na-

„ turel, nourri ſous les yeux, & cultivé
„ par les mains d'un pere & d'un maî-
„ tre, qui ne vous a pas paru entiére-
„ ment dénué de capacité, à moins
„ que nous ne nous retranchions ces eſ-
„ pérances par une ſévérité juſte à la
„ rigueur, mais pourtant déplacée.
„ Pour un grand nombre il a été utile
„ d'avoir d'abord échoué dans leurs
„ entrepriſes, ils en ſont devenus plus
„ ſages & plus circonſpects; avertis
„ de leurs fautes, ſouvent ils ont ra-
„ cheté des pertes légeres par des ſer-
„ vices importants.

„ Et je ne ſais ſi nous ne devons pas
„ imputer à la jalouſie de la fortune,
„ plutôt qu'à la faute d'aucun homme,
„ la petite diſgrace qui vient de tem-
„ pérer la longue proſpérité & de notre
„ République & de la famille des Fa-
„ bius. Que dis-je? Il nous faut regar-
„ der ce qui vient d'arriver, comme
„ un effet non de la jalouſie, mais de
„ la bonté des Dieux, qui nous veu-
„ lent préſerver de l'orgueil pernicieux,
„ ſuite ordinaire des ſuccès trop bril-
„ lans; & par un accident moins fu-
„ neſte à la république, que propre à
„ notre inſtruction, nous faire reſſou-
„ venir que nous ſommes mortels.
„ Quoi qu'il en ſoit, Meſſieurs, j'avois
„ déja un preſſentiment de notre mal-

„ heur lorſque le jour de l'élection, je „ fis tout ce qui étoit en moi, pour „ vous empêcher de créer mon fils „ Conſul. Car faiſant réflexion à la „ gloire de mon pere, de mon aïeul, „ de mon biſaïeul, & de mes autres „ ancêtres que vous aviez ſi ſouvent „ honorés d'une dignité à laquelle vous „ avez bien voulu m'élever auſſi moi-„ même juſqu'à cinq fois; je commen-„ çois à craindre que ni les Dieux ni „ les hommes ne viſſent plus d'un œil „ indifférent les plus grands honneurs „ ſe perpétuer dans la même famille. „ Et plût aux Dieux que vous euſſiez „ alors écouté mes prieres, ou qu'au-„ jourd'hui vous vouluſſiez ſoutenir „ votre ouvrage, afin que la dignité „ que vous avez accordée au fils, mal-„ gré les remontrances du pere, ne les „ accable pas l'un & l'autre ſous le „ poids d'une diſgrace & d'une infamie „ ſans exemple; & qu'on ne puiſſe pas „ vous accuſer vous-mêmes d'impru-„ dence! car ſi par un autre jugement „ vous réformez le premier que vous „ avez porté ſur Q. Fabius, la poſté-„ rité croira que vous avez agi ſans „ motif, ſoit en donnant, ſoit en ôtant „ le commandement.

„ Mais ſi vous prenez des ſentimens „ plus doux, vous ſoutiendrez votre

„ autorité, vous ſauverez l'honneur de „ la maiſon Fabienne ; & l'erreur de „ la jeuneſſe, après avoir cauſé quel- „ que dommage à la République, „ tournera dans la ſuite à ſon utilité & „ à ſa gloire. Qui nous en répondra, „ direz-vous ? Moi, Romains : moi qui „ me rends caution pour mon fils en- „ vers la République : moi qui vous „ déclare que pour l'avantage le, bon- „ heur & la gloire du Sénat & du peu- „ ple Romain premiérement, puis de „ toute notre famille, j'irai ſervir „ ſous mon fils en qualité de Lieute- „ nant, pour me trouver avec lui dans „ toutes les occaſions que nous pré- „ ſentera la fortune, ou que notre „ prudence fera naître. Mon ame eſt „ encore dans toute ſa vigueur ; & „ mon corps ne reſſent point les in- „ firmités ordinaires à l'âge où je me „ trouve. Je puis ſupporter les travaux „ de la guerre ; je puis me tenir ſous „ les armes en bataille, épouvanter au „ moins les ennemis par le ſouvenir „ de mes anciennes victoires, animer „ le courage des légions ; & ce qui eſt „ le point important, je puis gouver- „ ner par le conſeil la jeuneſſe du „ Conſul, à laquelle ſeule on peut im- „ puter ſon malheur, & tempérer par „ la prudence de la vieilleſſe les ſaillies

Fabius offre d'aller ſervir de Lieutenant à ſon fils.

„ d'un âge impétueux & bouillant. Si
„ je ne connoissois la docilité de mon
„ fils, si je n'étois sûr qu'il suivra
„ les avis de la sagesse, je ne m'expo-
„ serois pas sur la fin d'une vie passée
„ sans déshonneur, après tant de Con-
„ sulats remplis selon vos desirs & les
„ miens; après de grandes victoires &
„ des triomphes célébres, je ne m'ex-
„ poserois pas, dis-je, à perdre, par la
„ témérité d'une jeunesse inconsidérée,
„ une gloire acquise au prix de tant de
„ travaux & de périls pendant la paix &
„ pendant la guerre. „

Un discours si touchant effaça dans les esprits le souvenir de la faute passée, & les remplit de bonnes espérances pour l'avenir. Tout d'une voix le pere fut déclaré Lieutenant de l'armée; & après qu'on eut fait, avec une diligence extrême, tous les préparatifs nécessaires, le Consul partit avec la faveur & la confiance de ces mêmes Citoyens, dont peu auparavant à son retour il avoit essuyé les reproches & les invectives. Dans les marches, comme dans les campemens, tout se fit depuis conformément aux regles de la discipline militaire, & suivant les avis d'un vieux Général. Les alliés dont Q. Fabius le pere avoit gagné l'affection & l'estime par ses bienfaits,

& par ses vertus, s'empresserent de fournir tous les secours qu'on leur demandoit. Les soldats, de leur côté, jaloux d'effacer un affront humiliant, & pleins de confiance dans les lumieres d'un Général sous la conduite duquel ils se rappelloient qu'eux & leurs ancêtres avoient tant de fois battu & mis en fuite cette même nation, desiroient avec ardeur de combattre l'ennemi. Les Samnites fiers de leur dernier avantage, ne témoignoient pas moins d'empressement. Ainsi les deux partis en vinrent bientôt aux mains, & combattirent avec une animosité extraordinaire, les uns pour conserver la gloire qu'ils avoient acquise, les autres pour recouvrer celle qu'ils avoient perdue.

Combat des Romains & des Samnites.

Déja les affaires des Romains commençoient à mal tourner, & C. Pontius, Général des Samnites, à la tête d'une troupe choisie, pressoit le Consul lui-même; lorsque Maximus s'appercevant du péril qui menaçoit son fils, poussa son cheval au milieu du bataillon serré dont il alloit être investi. Il fut suivi d'un gros des plus braves cavaliers, dont la valeur ordinaire étoit animée encore par la honte : cette nombreuse & florissante jeunesse auroit rougi de se laisser vaincre en force & en courage par un vieillard. L'impétuosité avec la

quelle ils fondirent sur les ennemis, décida du sort de cette journée. Les légions Romaines encouragées par l'exemple de la cavalerie, commencerent par arrêter la fougue des Samnites, puis les poufferent à leur tour & les firent reculer, malgré les efforts d'Hérennius, qui fit ce jour-là tous les devoirs de grand Capitaine & de brave soldat. Mais tandis qu'il tâche de rallier les compagnies qui se débandent, de ramener au combat ceux qui l'abandonnent, & de repousser les efforts de l'ennemi, qui tombe sur lui de toute part, il ne put jamais empêcher la fuite des siens, & perdit l'occasion de se sauver lui-même. Il resta prisonnier avec quatre mille de ses gens. Il en fut tué vingt mille, tant dans le combat que dans la fuite. Les vainqueurs se rendirent aussi maîtres du camp des Samnites, & y firent un grand butin, qui fut aussi-tôt augmenté par le pillage de leurs campagnes, & par les dépouilles des villes prises de force, ou rendues par capitulation. Une révolution si subite & si étonnante, fut l'ouvrage d'un seul homme de plus. L'armée peu auparavant victorieuse est taillée en pieces par celle qui venoit d'être vaincue; & le Général qui avoit battu & mis en fuite le Consul,

C. Pontius Hérennius prisonnier.

est aujourd'hui emmené lui-même prisonnier. Sa personne sera un grand spectacle pour le peuple Romain, & un brillant ornement pour le triomphe du Consul : il obtint cet honneur d'une voix unanime l'année suivante à son retour.

D. Brutus défait les Falisques.

Pendant que les deux Fabius pere & fils remportoient ces avantages dans le Samnium, le Consul Brutus n'étoit pas moins heureux dans le pays des Falisques, qui lui étoit échu pour Province. Car aidé de Sp. Carvilius, que le Sénat lui avoit aussi donné pour Lieutenant, comme un homme qui savoit la guerre, & connoissoit parfaitement l'ennemi, puisqu'il l'avoit vaincu l'année précédente pendant son Consulat, il ravagea la plus grande partie de la Toscane, & vainquit en bataille rangée les Falisques, qui avoient osé marcher à sa rencontre. Quand on eut appris ces heureux succès à Rome, comme il étoit temps de tenir les assemblées, & qu'on ne jugeoit pas à propos d'interrompre les projets des Consuls, on créa Interroi L. Postumius Gemellus, qui se fit nommer lui-même Consul dans l'Assemblée où il présidoit. Une pareille conduite n'avoit d'exemple jusqu'à ce jour que celui de Claudius,

Interregne

que tous les gens de bien avoient désaprouvé.

Mais Postumius porta dans sa Magistrature le même orgueil qui l'y avoit fait entrer. Sottement fier de sa naissance, & du Consulat qu'il exerçoit alors pour la troisieme fois, il méprisoit son Collegue, qui étoit Plébéien, comme un homme infiniment au-dessous de lui ; & quand il fut question des Provinces, il ne voulut ni les tirer au sort, ni convenir à l'amiable avec Junius Brutus de celle que chacun auroit pour son partage. Il demandoit qu'on lui confiât extraordinairement l'administration de la guerre des Samnites, comme un honneur qui étoit dû aux grandes actions qu'il avoit faites, disoit-il, dans ses premiers Consulats, contre ces mêmes ennemis. Après que l'affaire eut été débattue dans le Sénat avec beaucoup de chaleur ; enfin C. Junius voyant qu'un homme nouveau comme lui n'étoit pas en état de soutenir son droit contre le crédit & la puissance de son Collegue, déclara que pour faire cesser une discorde qui pouvoit être funeste à la République, il se désistoit de ses prétentions.

L. Postumius Gemellus III. & C. Junius Brutus Conf. an. de Rome 461.

La ville & les campagnes étoient encore affligées d'une peste, contre

laquelle on avoit inutilement imploré depuis trois ans le ſecours des hommes & des Dieux. C'eſt pourquoi ſuivant la réponſe de la Sibylle; ou comme quelques autres l'ont écrit, de l Oracle de Delphes, on fit partir dix Députés avec ordre d'aller chercher le Dieu Eſculape à Epidaure, lieu de ſa naiſſance, & de l'amener à Rome. Car quoique la réponſe de l'un ou de l'autre de ces deux Oracles fût obſcure, & que les Sénateurs ne fuſſent pas trop aſſurés de la réuſſite de ce voyage, ils crurent cependant qu'il falloit commencer par obéir aux Dieux : que c'étoit à eux à faire connoître les moyens dont ils vouloient que les Romains ſe ſerviſſent, pour trouver du ſoulagement à leurs maux. On rapporte enſuite un fait bien étonnant, mais auquel on ne peut refuſer d'ajouter foi, ſur le témoignage d'un grand nombre d'Auteurs graves, & en conſidérant la ſtructure ſeule du Temple qui fut alors bâti & dédié dans l'Iſle que forme le Tibre auprès de Rome. Les Députés de Rome étant arrivés & ayant expoſé la commiſſion dont on les avoit chargés, furent reçus à la vérité par les Epidauriens avec beaucoup d'honnêteté & de bienveillance ; mais ceux-ci ne ſachant pas trop ce qu'ils devoient

On va chercher Eſculape pour l'amener à Rome.

leur mettre entre les mains, ils les conduisirent dans le Temple, afin qu'ils vissent eux-mêmes ce qui pourroit leur convenir.

Chez les Grecs les Temples de cette Divinité sont presque tous bâtis dans des lieux découverts, & sur des hauteurs. Celui des Epidauriens situé environ à cinq milles de leur ville, étoit en ce temps-là le plus célebre de tout le pays, & le plus riche, par les présents de ceux qui s'imaginoient y avoir été miraculeusement guéris. Les Romains y ayant été introduits, admiroient une statue d'une masse énorme, faite de la main de Trasymede Parien, l'un des plus habiles Artistes de la Grèce; lorsqu'un (1) serpent, d'une grandeur prodigieuse, sortit tout d'un coup du Sanctuaire même du temple, jeta une sainte horreur dans l'esprit de tous les assistans; car les Prêtres saisis de respect, assuroient que c'étoit Esculape lui-même qui paroissoit sous la figure de ce serpent, comme il avoit souvent fait, toujours pour le soulagement de ceux à qui il s'étoit montré. Cet ani-

Un serpent pris pour ce Dieu.

(1) Le fait a pu arriver sans miracle, selon Lucien. Il y a grande apparence que ce reptile étoit apprivoisé, & que reconnoissant ceux qui avoient coutume de le nourrir, il les suivoit quand ils marchoient devant lui.

mal parut deux jours de ſuite dans le Temple, puis ſe cacha de nouveau. Le troiſieme jour il en ſortit encore, & paſſant à travers une foule de peuple ſaiſie d'étonnement, & pénétrée de vénération, il s'en alla droit au port, où le vaiſſeau des Romains étoit à l'ancre; il y entra, fut ſe placer dans le pavillon de Q. Ogulnius, chef de l'Ambaſſade, & s'y établit, après s'être replié en pluſieurs cercles. On racontoit encore qu'autrefois le même Eſculape, ſous la figure d'un ſerpent, avoit été porté d'Epidaure à Sicyone dans un char traîné par des mules, & conduit par une certaine Nicagore, femme d'Echetime.

Les Romains charmés du prodige, mirent auſſi-tôt à la voile, perſuadés qu'ils emportoient Eſculape en perſonne; & ayant traverſé la mer en peu de jours, arriverent heureuſement à Antium.

Mais quand ils voulurent en partir il s'éleva une furieuſe tempête qui ne leur permit pas de ſortir du port. Alors le ſerpent qui s'étoit tenu tranquille pendant tout le voyage, ſortant du vaiſſeau, ſe gliſſa dans le veſtibule du Temple le plus célébre de cette ville, & y reſta pendant trois jours entiers; ce qui cauſa beaucoup d'inquiétude aux Ambaſſadeurs, qui craignoient de ne

pouvoir l'en arracher ; puiſque durant tout ce temps il n'étoit point retourné prendre ſa nourriture ordinaire, mais enfin il rentra dans le vaiſſeau, & ils le porterent à Rome avec bien de la joie. Pour être témoin de ce ſpectacle incroyable, toute la ville ſe répandit ſur les rives du fleuve qui l'apportoit ; on élevoit des Autels, on brûloit de l'encens, on immoloit des victimes. Quand ils furent arrivés à l'endroit où le Tibre, en ſe partageant, forme une petite Iſle, le ſerpent ſe jeta hors du vaiſſeau, gagna à la nage cette terre, qu'on appella après l'Iſle d'Eſculape ; & depuis ce moment on ne le vit plus. Les Sénateurs jugeant qu'il avoit choiſi lui-même le lieu où il vouloit faire ſon domicile, ordonnerent qu'on y bâtît un temple. Les maladies ceſſerent alors, ſoit par le ſecours de ce Dieu, ſoit par quelques autres cauſes. Le Temple devint bientôt célebre, par les offrandes qu'on y porta de toutes parts, & par le témoignage de ceux qui prétendoient avoir éprouvé les effets ſalutaires de la Divinité.

Temple bâti à l'honneur d'Eſculape dans une Iſle du Tibre.

L. Poſtumius conſerva dans ſa Province l'orgueil & la hauteur qu'il avoit déja fait ſentir à ſon Collegue, avant de partir de Rome. Car comme en vertu d'un Arrêt du Sénat, Q. Fa-

bius Gurges, Consul de l'année précédente, servoit dans le Samnium en qualité de Proconsul, il lui écrivit une lettre pleine d'arrogance, pour lui ordonner de sortir de son département, ajoutant qu'il n'avoit pas besoin de son secours pour achever heureusement cette guerre. Fabius lui répondit qu'il exécutoit les ordres du Sénat, auxquels il ne lui étoit pas permis de désobéir. Quand on fut informé à Rome de ce démêlé, on appréhenda que la discorde des Généraux n'attirât quelque malheur à la République. Ainsi on envoya des Députés au Consul pour lui demander au nom du Sénat, qu'il laissât Fabius & son armée dans le Samnium. Entre autres termes durs & peu mesurés, dont il usa dans la réponse qu'il fit au Sénat, il dit avec une impudence sans exemple, que tant qu'il seroit Consul, c'étoit au Sénat de lui obéir, & non à lui d'obéir au Sénat. Et pour confirmer une réponse si audacieuse par une démarche qui ne l'étoit pas moins, aussitôt après avoir congédié les Ambassadeurs du Senat, il marcha avec ces troupes vers Cominium, dont Fabius faisoit actuellement le siége, dans le dessein de chasser ce Général par la force des armes, s'il ne pouvoit l'en-

Orgueil insupportable de Postumius.

gager à l'abandonner par des voies moins violentes.

Les légions Romaines auroient donné aux ennemis un affreux ſpectacle, ſi Fabius eût été auſſi fier & auſſi emporté que le Conſul. Mais ce Général dont la modération naturelle avoit encore été augmentée par les ſages conſeils de ſon pere, ſortit de la Province, en déclarant à Poſtumius qu'il cédoit non à ſa fureur, qui ne méritoit que du mépris, mais à l'intérêt de la République, qui devoit l'emporter ſur toute autre conſidération. Quelques jours après Poſtumius emporta Cominium. De-là il mena ſon armée à Venouſe. Ayant auſſi pris cette ville, il porta la guerre à la ronde, contre les autres villes de la contrée, dont il prit la plus grande partie ou d'aſſaut, ou par compoſition. Dans cette expédition il tua aux ennemis dix mille hommes, en fit priſonniers ſix mille deux cents qui livrerent leurs armes & leurs perſonnes à la diſcrétion du vainqueur.

Louable modération de Fabius.

Les Romains avoient lieu d'être contents des ſuccès du Conſul dans le Samnium, s'il n'en eût pas perdu tout le fruit par ſon opiniâtreté & par ſon orgueil. C'eſt pourquoi, quand il eut écrit au Sénat, pour lui expoſer ce

qu'il avoit fait, & lui faire connoître que la ville de Venouſe & ſon territoire étoient très-propres pour l'établiſſement d'une Colonie, on ſuivit ce conſeil; mais ſans dire mot, ni de celui qui l'avoit donné, ni de la victoire qu'il avoit remportée, on chargea d'autres Magiſtrats de conduire en ce pays, comme l'ont rapporté des Auteurs dignes de foi, vingt mille Citoyens, nombre exhorbitant, & qui paroîtroit peu vraiſemblable, ſi on ne faiſoit réflexion que les Romains crurent qu'il étoit abſolument néceſſaire d'oppoſer une forte barriere aux incurſions de deux peuples auſſi indomptables que l'étoient ceux de la Pouille & de la Lucanie.

Au reſte ſi l'humeur intraitable de Poſtumius, dont on n'avoit pas encore oublié les premiers travers, le rendit extrêmement odieux aux Romains, elle contribua beaucoup à attirer à Fabius leur bienveillance & leur faveur. C'eſt pourquoi quand il fut revenu à Rome, il n'eut pas plutôt rendu compte de ce qu'il avoit exécuté, que le triomphe lui fut accordé tout d'une voix. Il triompha, étant Proconſul, des Samnites ſurnommés Pentres, aux Calendes de Juillet. Son pere ſuivit ſon char à cheval; & il n'y

Fabius ſuit à cheval le char de ſon fils triomphant.

avoit perſonne, tant de ceux qui aſſiſtoient à cette cérémonie comme ſpectateurs, que ceux qui étoient en marche comme acteurs, qui ne publiât que ſon courage avoit contribué à la victoire encore plus que ſes conſeils. Pour lui, il en attribuoit toute la gloire au Conſul du peuple Romain; & comme il ne paroiſſoit là que ſous le nom de Lieutenant, il en conſervoit auſſi la modeſtie; n'ayant pas moins de plaiſir à voir les honneurs de ſon fils parvenu à un âge mûr, qu'il en avoit eu autrefois à le tenir tout petit ſur ſon char, lorſqu'il avoit triomphé lui-même. Au reſte le Conſul diſtribua aux ſoldats une partie du butin, & fit porter le reſte dans le tréſor public. C. Pontius Samnite après avoir été mené en triomphe, eut la tête tranchée.

On tranche la tête à Pontius Herennius

C'étoit un homme brave, hardi, entreprenant. Il réſiſta pendant long-temps à toute la puiſſance des Romains, les battit en diverſes occaſions, & leur fit eſſuyer à Caudium un des plus ſignalés affronts qu'ils aient jamais reçus. On rapporte qu'il avoit coutume de dire, que ſi les Dieux l'avoient fait naître dans un temps où les Romains euſſent appris à recevoir des préſents, il ne leur eût pas laiſſé long-temps l'Empire d'Italie. Mais cette République ſe

ſoutint

ſoutint alors autant par le déſintéreſſement & par l'innocence des mœurs, que par la valeur & la force des armes.

Pendant ce temps-là L. Poſtumius frémiſſant de colere, autant à cauſe des honneurs qu'on avoit accordés à ſon rival, qu'à cauſe de ceux qu'on lui avoit refuſés à lui-même, s'abandonna ſans aucune retenue à tout l'emportement dont il étoit capable, & s'opiniâtra à lutter ſeul contre toute l'autorité des Sénateurs. Mais bien-loin de guérir le mal qu'on lui avoit fait, il l'envenima davantage, en aigriſſant de plus en plus contre lui des eſprits qu'il auroit dû adoucir par des diſcours & des actions plus ſages & plus modérées. Car déclamant d'une maniere outrée contre ſes ennemis en particulier, & contre tous les Ordres en général, pour faire de la peine au Sénat, il diſtribua tout le butin aux ſoldats, & congédia ſon armée, avant qu'on pût lui envoyer un ſucceſſeur. Et je croirois volontiers que c'eſt en cette année qu'il faut placer le triomphe qu'il ſe décerna lui-même, malgré les Sénateurs, comme l'ont écrit des Hiſtoriens dont l'exactitude & la fidélité ne ſont pas à mépriſer, quoique d'autres l'aient rapporté à ſon ſecond Conſulat. Ces dernieres actions réveillerent contre lui

Emportemens indignes de Poſtumius.

les anciennes haines, & lui en susciterent de nouvelles : il ne fut pas plutôt sorti de charge qu'il se vit appellé en jugement devant le peuple par deux Tribuns. Outre les faits que j'ai rapportés, on l'accusoit avant de sortir de Rome, de s'être revêtu des ornemens de Général, d'avoir tiré des légions deux mille soldats choisis, de les avoir envoyés dans sa terre pour en défricher une partie qui étoit inculte & stérile, & de les avoir tenus plusieurs jours occupés à ces ouvrages serviles ; sans faire réflexion qu'on lui avoit donné des soldats à commander, & non des esclaves à punir, & qu'il devoit employer leurs bras à étendre les terres de la République, & non à cultiver les siennes. Ces accusations furent traitées avec tant de véhémence, qu'ayant inutilement tenté de se justifier, il fut condamné par les suffrages de toutes les Tribus, à une amende de vingt-cinq mille livres. (1)

Il est accusé.

Il est condamné à une forte amende.

(1) 200000 sesterces font à peu près cette somme de notre monnoie. Il faut se souvenir que c'est ainsi que j'en fais ordinairement l'évaluation, sans m'astreindre à un calcul rigoureux ; exprimant plus souvent nos especes qui sont connues du Lecteur, que celles des Romains qui ne le sont pas à tout le monde.

J'avertis cependant, & cette remarque doit servir pour toute la suite, que l'as des Romains est à peu près le sol des François : que leur sesterce peut être

Les deux nouveaux Consuls P. Cornélius Rufinus & M. Curius Dentatus étoient déja entrés en charge. Ces deux Généraux s'étant rendus dans le Samnium avec leurs légions, désolerent tout le pays, tant par le ravage affreux des campagnes, que par la prise, le pillage & la destruction des villes : & ayant battu l'ennemi en plusieurs rencontres où il osa en venir aux mains avec eux, ils le forcerent enfin à demander la paix. Cette nation manquant de forces après avoir perdu la plus grande partie de sa jeunesse en tant de combats, & n'ayant plus même de Conseil, ni de Chef depuis la prise & le supplice de C. Pontius, envoya des Ambassadeurs aux Consuls dans leur camp, & delà par leur permission au Sénat à Rome, pour le prier de vouloir bien faire avec elle un quatrieme traité ; ce qui leur fut accordé. Je crois que les Romains las de rempor-

Pub. Cornelius Rufinus, & Manius Curius Dentatus C. an de Rom. 462.

Quatrieme Traité de paix avec les Samnites.

réduit à deux sols & demi : leur denier à dix sols : & que chez eux la livre, qui contenoit douze onces tant or qu'argent, valloit à quelque chose près un marc & demi suivant notre usage, qui a fixé le marc à huit onces, indépendamment des changemens que les conjonctures des temps y ont apportés.

Or chez nous le marc d'argent est apprécié à 27 liv. & celui d'or à 238 liv. A l'égard du talent des Grecs, pour éviter les fractions, on le comptera pour 3000 liv. quoiqu'il soit quelquefois un peu au-dessous de cette valeur.

ter des victoires qui leur coûtoient tant de travaux & tant de monde, ne furent pas fâchés de voir une guerre toujours difficile, & souvent malheureuse, se terminer enfin par une paix constante. Je trouve que ce fut sous le troisieme Consulat de M. Valerius, & le premier d'A. Cornelius Cossus, qu'on porta pour la premiere fois dans le Samnium une guerre qui ayant duré jusqu'aux cinquante-quatriemes Consuls avec des événemens divers, & ayant quelquefois été interrompue par des traités peu durables, donna perpétuellement aux deux peuples de l'occupation & de l'inquiétude.

Manius Curius triomphe deux fois dans le même Consulat.

On ne sait pas si Cornelius triompha après cette guerre. Mais on ne doute point que Manius n'ait eu cet honneur. Et ce qui a rendu son nom plus célebre, c'est qu'ayant été assez heureux pour vaincre immédiatement après d'autres ennemis, il triompha deux fois dans la même Magistrature. Car les Sabins, nation puissante & qu'une longue paix avoit enrichie, touchés de compassion pour les Samnites, qui imploroient leur secours, & qui confinoient avec eux, ou voulant arrêter les progrès d'un incendie qui les embrâseroit à leur tour, après la ruine de leurs voisins, firent

prendre les armes à la jeunesse, & s'emparerent de quelques places de la dépendance des Romains. Mais Manius ayant marché contre eux avec son armée, pour leur faire aussi sentir chez eux les malheurs de la guerre, & les obliger à partager leurs forces, divisa les siennes en deux corps : il ordonna à l'un de se rendre dans leur pays par des chemins cachés, d'y mettre tout à feu & à sang, & de répandre au loin la terreur & la consternation. La nécessité de se porter de différents côtés pour défendre leurs terres, ôta à l'armée formidable des Sabins toute sa force ; & des troupes dispersées offrirent au Consul une victoire facile.

Il défait les Sabins.

Dans cette expédition on poussa jusqu'à la mer Adriatique : On fit sur les ennemis un grand nombre de prisonniers, & on enleva une vaste étendue de pays, ce qui donna lieu dans la suite à un mot célebre de Curius. Comme suivant les mœurs de ce temps-là, plus capable de bien faire, que de bien dire, il avoit peine à détailler ses succès, il se contenta d'en donner ainsi une idée générale : J'ai tant pris de terres, dit-il, qu'elles seroient devenues un désert, si je n'eusse pris aussi des hommes à proportion ; & j'ai tant pris d'hommes, qu'ils seroient

Parole mémorable de Curius.

morts de faim, si je n'eusse pris des terres également. Les Sabins ayant demandé la paix, on la leur accorda, en mémoire de leur ancienne union avec les Romains du temps du Roi Tatius: & comme les deux peuples n'avoient pas témoigné beaucoup d'animosité dans cette guerre, on leur donna aussi le droit de Bourgeoisie, mais sans suffrage. Il ne nous est resté que de foibles monuments du Consulat qui passa l'année suivante entre les mains de M. Valerius Corvinus, & de Quintus Ceditius Noctua. Tout ce qu'on en sait, c'est que ce fut à peuprès dans ce temps-là qu'on établit dans la Gaule trois colonies, Castro, Adria, qui donna à cette mer le nom(1) Adriatique, & Sena. Mais comme les Romains n'avoient pas encore étendu jusques-là leur domination, je croirois plus volontiers que, suivant l'opinion de quelques autres Ecrivains, il faut rapporter aux temps suivants, l'établissement de ces colonies.

M. Valerius Corvinus & Qt. Céditius Cons. en de Rome 463

Castro, Adria & Sena, nouvelles Colonies.

Mais pour réprimer le crime qui devenoit plus familier à Rome, on institua de nouveaux Magistrats, qui devoient faire arrêter les coupables, & décider des peines qu'on leur feroit su-

Création des Triumvirs Capitaux.

(1) On doute si cette mer n'a pas pris son nom d'une autre ville d'Adria dans la contree de Venise.

bir. On leur donna le nom de Triumvirs Capitaux. Je trouve que la loi que fit porter à cet effet L. Papirius, Tribun du peuple, s'exprimoit en ces termes. „ Que tout Citoyen, qui dans „ la ſuite ſera nommé Préteur pour „ rendre la juſtice aux Citoyens, pro- „ poſe au peuple la création de trois „ Juges Capitaux : & que ces trois Ma- „ giſtrats, quels qu'ils ſoient, reglent „ les (1) amendes, & les autres peines „ dues au crime, avec l'autorité dont „ doivent être revêtus ceux qui ont été „ établis par les Loix & les Ordonnan- „ ces du peuple „. Il paroît par ces termes qu'ils étoient en droit de taxer, & d'exiger les amendes. Car dans ce temslà on uſoit du terme de *Sacramentum*, pour exprimer les ſommes qu'on payoit par forme de punition, parce qu'à cauſe de la modicité du tréſor public, elles étoient deſtinées aux frais des ſacrifices, dont le nombre s'étoit extrêmement multiplié. Il ne reſte non plus aucune trace du dénombrement qui ſe fit cette année, ſinon qu'on dit que le nombre des Citoyens montoit à deux cents ſoixante-treize mille. On conjecture que ce furent les mêmes

Triumvirs Capitaux

(1) En Latin *Sacramenta* : la raiſon eſt dans le texte.

Censeurs qui choisirent pour Prince (1) du Sénat Q. Fabius Maximus, parce que nous sçavons d'ailleurs que ce titre honorable fut déféré consécutivement à trois Citoyens de la même famille, & qu'il passa d'Ambustus à son fils Maximus, & immédiatement après à Gurges, son petit-fils.

Q. Fabius Maximus Prince du Sénat.

Les affaires de la République alloient assez bien au-dehors; mais elle étoit agitée au-dedans par des dissensions & des discordes. Le peuple accablé de dettes demandoit qu'on fit de nouveaux (2) états. C'étoit une vieille querelle, qui depuis plus de deux cents ans se renouvelloit diversement, dès qu'un Tribun séditieux employoit cet aiguillon pour animer l'esprit de la multitude, ou que le peuple indigné se révoltoit contre la tyrannie des créanciers. Il est vrai que sous plusieurs des anciens Consuls, les maladies contagieuses qui affligoient la ville, ou les guerres qui la menaçoient au-dehors, avoient souvent appaisé ou adouci ces séditions domestiques. Mais sous le Consulat de Q. Marcius Trémulus,

(1) Ce terme signifie en cette occasion premier entre ses égaux.

(2) Dans lesquels les Débiteurs fussent compris pour des sommes moins fortes que celles que leurs Créanciers exigeoient d'eux.

& de Pub Cornelius Arvina, & l'année d'après, sous celui de M. Claudius Marcellus & de C. Nautius Rutilus, les choses furent portées à de plus fâcheuses extrémités. Et je me persuade aisément que ce fut pour appaiser des troubles si dangereux, plutôt que pour aucune autre affaire, qu'on nomma Dictateur Appius Claudius l'Aveugle; car je trouve dans d'anciens monuments qu'il fut effectivement élevé à cette dignité.

Q. Marcius Tremulus, & Pub. Cornelius Conf. an de Rome 464.

M. Claudius Marcellus & C. Nautius Rutilus Conf. an de Rome 465.

Je conviens qu'outre la rigueur excessive des usuriers, la passion infâme de C. Plotius alluma encore davantage la colere des citoyens déja trop irrités. Titus Véturius, fils de ce Véturius, qui avoit été livré aux Samnites, à cause du traité honteux fait avec eux pendant son Consulat, s'étoit vu forcé de contracter envers Plotius une dette que sa pauvreté ne lui permettoit pas d'acquitter, il souffrit sans se plaindre, que celui-ci le mît à la chaîne, & l'abaissât dans sa maison, jusqu'à faire les fonctions les plus humiliantes de l'esclavage. Véturius étoit jeune & d'une figure distinguée; il appartenoit à une famille Consulaire, qui lui donnoit des espérances. Plotius peu content de l'avoir réduit à la condition la plus abjecte, voulut encore lui ravir l'honneur, après l'avoir déja

Infâme passion de Plotius.

dépouillé de toute sa fortune & de la liberté même ; mais voyant que Véturius se refusoit avec mépris à ses honteuses sollicitations, & qu'il étoit résolu de s'exposer à tout plutôt que de souffrir une pareille infamie il le fait battre de verges avec inhumanité. Alors le jeune homme s'échappant de sa prison & conduit au tribunal des Consuls par une foule de peuple que ses cris avoient attirée, réclame contre la cruauté excessive, & la passion indigne de Plotius : on voyoit les cicatrices encore récentes des coups qu'il avoit reçus. Les Consuls jugeant l'affaire de conséquence, en firent leur rapport au Sénat ; & sur le résultat de la délibération, Plotius fut arrêté ; & tous les citoyens qu'on tenoit enchaînés à Rome pour leurs dettes, furent mis en liberté, en vertu d'une loi portée à cet effet.

Je sais bien que quelques-uns nomment au lieu de T. Véturius, un certain Publius fils d'un des Tribuns qui avoient eu part au traité de Caudium. Il y a plus, c'est que quarante ans avant le fait que je viens de raconter, une cause toute semblable avoit fait porter une loi en faveur des citoyens qui étoient retenus en prison pour leurs dettes. Mais n'a-t-il pas pu arriver que la dureté des créanciers oc-

casionnât deux fois & la même injure & la même vengeance ; & que la premiere loi ayant été insensiblement négligée par la patience des débiteurs, & leur facilité à se soumettre à tout, le dernier outrage donnât lieu à un second réglement plus positif & plus sûr pour l'avenir ? Mais le peuple qui vouloit être à l'abri non-seulement de la prison & des chaînes, mais encore des intérêts qu'on exigeoit de lui pour les sommes principales dont il étoit débiteur, ne se contenta pas d'une loi qui le vengeoit, quelque plaisir qu'elle lui eût fait d'abord. Car comme dans les maladies dangereuses, la douleur n'est jamais plus sensible que quand les remedes ont commencé à opérer ; ainsi quelques jours après le démêlé dont je viens de parler, les deux partis s'aigrirent si fort l'un contre l'autre, que les Tribuns du peuple s'opiniâtrant à faire passer une loi pour former de nouvaux états ; & les créanciers leur opposant des forces égales & une résistance aussi vigoureuse, le peuple, à l'exemple de ses ancêtres, abandonna la ville, passa le Tibre, & se retira sur le mont Janicule, avec protestation de ne rentrer jamais à Rome, qu'on ne lui eût ac-

cordé le ſoulagement qu'il avoit demandé.

M. Valerius & C. Eliu C. an de Rome 466.

Les Conſuls M. Valerius Potitus, & C. Elius Petus (car on conjecture que c'étoit eux qui étoient alors en charge) n'ayant pas aſſez d'autorité pour empêcher ce déſordre, on en vint à la derniere reſſource réſervée pour les circonſtances critiques, ce fut de créer un Dictateur. On jeta les yeux ſur Q. Hortenſius. Ce Magiſtrat apporta pour adoucir le peuple tous les tempéraments que les conjonctures préſentes demandoient; & s'étant apperçu que la principale cauſe de la diſcorde étoit le mépris qu'on faiſoit des ordonnances du peuple, & l'inobſervation de la loi Publilienne, il déclara, malgré l'oppoſition de la plupart des Grands, qu'il falloit céder au temps; & par une nouvelle loi portée dans la

La loi Hortenſia.

(1) Chenaie, il ordonna plus expreſſément qu'on n'avoit encore fait, que tous les Romains euſſent à obéir aux décrets du peuple. Le Dictateur ayant par ce ménagement & autres également favorables à la mu titude, engagé les citoyens à rentrer dans leurs maiſons, ſuccomba tout-à-coup

(1) Lieu planté de Chênes dans l'enceinte de Rome.

à la violence d'une maladie ſubite, ou à la multitude des ſoins & des travaux, & mourut avant la fin de ſa dictature, ce qui n'étoit encore arrivé à perſonne. Enſuite la bonne intelligence régna aſſez long-temps dans la ville ; mais la majeſté de l'Empire ſe dégrada inſenſiblement, parce que le peuple n'étant plus en garde contre les intrigues de quelques ambitieux, ou peut-être pour avoir part lui-même au gouvernement, ſe prêta facilement à toutes ſortes de propoſitions & fit pluſieurs réglements contraires à l'honneur de la République, & qui en ſapperent à la fin les fondements. Belle leçon pour ceux qui gouvernent ; ils doivent prendre garde que le peuple toujours ſans prétentions, quand il eſt ſans beſoins, ne ſoit pouſſé par la tyrannie des riches à uſurper un pouvoir dont il ne ſait point uſer.

Je crois que ce fut auſſi vers ce temps-là qu'on fit la loi qui forçoit les Sénateurs d'appuyer de leur autorité d'avance, & ſans attendre l'événement, ce qui ſeroit enſuite arrêté dans les aſſemblées. Car juſques-là ceux qui avoient été élus par les ſuffrages du peuple, ne pouvoient prendre poſſeſſion de leur magiſtrature, qu'ils n'euſſent été confirmés par une approba-

tion ſubſéquente du *Sénat*. C'étoit un frein qui retenoit quelquefois l'indiſcrétion de la multitude. Et quoique rarement les Sénateurs déſapprouvaſſent ce qui avoit été conclu dans les aſſemblées, cependant le droit qu'ils avoient de s'y oppoſer, faiſoit craindre qu'ils ne s'y oppoſaſſent en effet. Mais la loi que porta le Tribun Menius augmenta à la vérité le pouvoir du peuple : mais en même temps elle énerva cette ſévérité des aſſemblées qui avoit été ſi ſalutaire à la république, & qui avoit fait tant d'honneur au gouvernement.

Quelques Auteurs ont rapporté qu'après la mort du Dictateur Hortenſius, on créa en ſa place Q. Fabius Maximus, qui en ce cas étoit alors Dictateur pour la troiſieme fois. On ajoute qu'il eut pour maître de la cavalerie L. Volumnius, dont le pere & l'aïeul portoient le même nom de Caïus : car on étoit dans ce temps-là en guerre contre les Volſiniens, peuple Toſcan. Cette guerre étoit ſurvenue fort à propos pour tirer de la ville tout ce qu'il y avoit de gens turbulents, avides de nouveautés, & encore pleins des diſcordes précédentes. Outre cet ennemi, on fut encore obligé de prendre les armes contre les Lucaniens. Car ces voiſins incommodes avoient ſi fort

maltraité les habitants de Thurium, ville de la Grece, qu'ils les avoient obligés de recourir à la protection des Romains. A la sollicitation du Tribun Caïus Elius le peuple avoit ordonné que la guerre leur fût déclarée. Les armées se mirent donc en campagne de part & d'autre, & il y eut des évenements dont la mémoire s'est perdue avec les annales qui les rapportoient. Ce qu'on sait, c'est que les Thuriniens firent présent à C. Elius d'une statue & d'une couronne d'or. Il ne se passa rien de mémorable, au moins qu'on ait appris, sous les Consuls de l'année suivante C. Claudius Canina, & M. Emilius Lepidus; si ce n'est qu'il paroît qu'on fit aussi la guerre contre les Toscans & les Lucaniens; & qu'on accorda à Manius l'ovation, pour avoir vaincu ces derniers; récompense qui doit être comptée entre les quatre triomphes dont ce Général fut honoré. Mais on ne sait ni en quelle année, ni en quelle qualité il remporta les avantages qui lui avoient mérité ces honneurs multipliés.

C. Claudius Canina, & M. Emilius Lépidus C. an de Rome 467.

La République eut ensuite à soutenir contre les (1) Senonois, nation

(1) On croit qu'ils s'appelloient ainsi du nom de *Sena*, ville située dans la Gaule Cisalpine.

Gauloiſe, une guerre bien plus importante & plus mémorable par ſes ſuites fâcheuſes. Ces peuples avoient ſouvent fait la guerre & la paix avec les Romains. Mais depuis dix ans, c'eſt-à-dire depuis la bataille qu ils avoient perdue dans le pays des Sentinates le jour que Decius ſe dévoua, ils étoient toujours demeurés en repos. Tout ce qu'on pouvoit leur reprocher, c'étoit d'avoir reçu de l'argent des Toſcans, pour permettre à la jeuneſſe de leur nation d'aller ſervir dans leurs armées. Mais pourlors étant entrés en Toſcane avec des forces beaucoup plus conſidérables qu'ils n'avoient fait depuis plu-

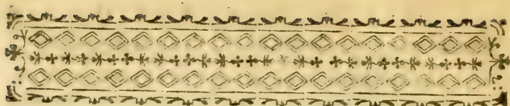
Arrétie aſſiégée.

ſieurs années, ils aſſiégerent Arrétie. Il y avoit déja quelque temps que les Arrétiens avoient demandé aux Romains un traité d'ailliance qui leur avoit été refuſé : on s'étoit contenté de leur accorder une treve qui duroit encore. Mais ce qui leur donnoit le plus d'eſpérance d'obtenir le ſecours qu'ils ſollicitoient, c'eſt qu'ils ſavoient que les Gaulois ne faiſoient jamais retentir leurs armes, ſans que ce bruit & ce mouvement n'intéreſſaſſent vivement les Romains. Ainſi ayant envoyé des Ambaſſadeurs à Rome, ils demandoient inſtamment qu'on les ſecourût contre l'ennemi commun

Pendant ce temps-là, C. Servilius Tucca, & Lucius Cecilius Metellus virent expirer l'année de leur Consulat. Quelques Historiens nomment Celius au-lieu de Cecilius. Mais la noblesse des Celiens bien plus nouvelle, n'a point été honorée du Consulat, avant l'an 660 de la fondation de Rome.

C. Servilius, & L. CeciliusMetellus C. an de Rome 468.

Fin du Premier Livre.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, SECONDE DECADE.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

On déclare la guerre aux Gaulois Sénonois, pour avoir tué les ambaſſadeurs de Rome. Le Prêteur L. Cecilius envoyé contre eux, eſt tué & défait avec ſes légions. Les Tarentins pillent la flotte des Romains, après avoir tué le Duumvir qui la commandoit; puis maltraitent les Ambaſſadeurs que le Sénat leur avoit envoyés, pour demander réparation de cette injure, en conſéquence on leur déclare la guerre. Les Samnites ſe révoltent; pluſieurs Capitaines Romains ont l'avantage en différents combats, contre eux, contre les Lucaniens, les Brutiens & les Toſcans. Pyrrhus,

Roi d'Epire, paſſe en Italie au ſecours des Tarentins. Une légion Campanienne envoyée en garniſon à Rhege, ſous la conduite de Decius Jubellus, égorge les habitants de cette ville, & s'en empare.

SOUS le conſulat de P. Cornelius Dolabella, & de Cn. Domitius Calvinus, le bruit & la crainte de la guerre des Gaulois ſe renouvellerent : & comme on apprenoit que pluſieurs peuples de Toſcane ſe joignoient à ces Barbares, les Sénateurs ne crurent pas devoir laiſſer les Arrétiens dans un péril qui pouvoit retomber ſur eux-mêmes. Mais comme ils ne pouvoient tirer ni Dolabella du pays des Volſiniens, ni Domitius de la Lucanie, ſans expoſer la république de ces côtés-là, ils ordonnerent à L. Cecilius Metellus Conſul de l'année précédente, & alors Préteur, de marcher au plus vîte avec ſes troupes, pour aller faire lever le ſiege d'Arrétie. Mais afin qu'on ne pût pas leur reprocher de s'être engagés témérairement dans cette guerre, ils crurent devoir commencer par envoyer des ambaſſadeurs aux aſſiégeans pour leur repréſenter qu'Arrétie étoit ſous la ſauve-garde des Romains, & qu'il étoit de la juſtice que les Gaulois qui avoient un traité avec eux, em-

Pub. Cornelius & Cn. Domitius C. an de Rome 469.

Ambaſſadeurs Romains envoyés aux Gaulois.

pêchassent leur jeunesse, de servir contre les amis & les alliés de la République. Comme cette députation parcouroit les bourgades des Sénonois, Britomaris, jeune prince du sang Royal, & d'un naturel violent, dont le pere avoit été tué par les Romains dans la guerre des Etrusques, brûlant du desir immodéré de la vengeance, se saisit de la personne des ambassadeurs, les hacha, les dispersa par morceaux, étendit sa rage jusques sur les ornemens même & les marques distinctives d'un caractere sacré chez toutes les nations.

Ils sont inhumainement tués par Britomaris.

La nouvelle d'une injure si attroce fut aussi-tôt portée à Rome, & delà dans le camp de Dolabella. Alors ce Consul indigné, aussi-bien que toute son armée, déclara la guerre aux Sénonois, laissa-là les Toscans, & marchant à grandes journées, après avoir traversé le pays des Sabins, & le Picentin, arriva sur les terres des Sénonois. Ces peuples surpris par un ennemi qu'ils n'attendoient pas, vinrent cependant au-devant des Romains avec un petit nombre de gens rangés en bataille à la hâte. Mais comme leurs principales forces étoient occupées loin de-là, ils furent aisément défaits & mis en déroute. Le Consul, sans leur donner le temps de se re-

connoître, brûle leurs bourgs, renverse tous leurs édifices, ravage les campagnes; enfin après avoir passé au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, il emmene les femmes & les enfants, & ne laisse presque dans tout le pays aucune trace qui témoignât qu'il eût été habité. Pour Britomaris il lui fit souffrir les tourments les plus cruels, & le garda pour servir à l'honneur de son triomphe. Dans le même temps la guerre se faisoit auprès d'Arrétie avec un succès bien différent. Le Préteur Cecilius fut battu devant les murailles de cette ville, par les Gaulois & les Toscans. Il fut tué lui-même sur le champ de bataille avec sept Tribuns, & un grand nombre d'Officiers de marque. Les Romains perdirent dans cette action, tant de leurs légions que de celles des alliés, près de treize mille hommes.

Dolabella défait les Senonois, désole leur pays & emmene Britomaris prisonnier.

Le Préteur Cecilius est défait & tué par ces mêmes peuples auprès d'Arrétie.

Mais cette victoire ne fut pas capable de consoler les Gaulois de la destruction de leur patrie. Après avoir rassemblé leurs compatriotes épars dans toute la Toscane, où ils faisoient la guerre, ces infortunés pleins de colere & de ressentiment, sans ressource & sans espoir, n'ayant aucun asyle, tout-à-coup, comme si une malheureu-

ſe deſtinée les eut entraînés à leur perte, prennent la réſolution de marcher droit à Rome : „ Qu'ils ne pouvoient venger dignement leur patrie, qu'en montrant à ſes deſtructeurs leur propre ville ruinée de fond en comble: Qu'ils alloient d'Arrétie à Rome avec autant de courage, d'auſſi grandes forces & des motifs plus preſſants, que n'en avoient eus leurs ancêtres, lorſqu'ils étoient partis de Cluſium, autre ville de Toſcane, pour aller aſſiéger cette Capitale orgueilleuſe, qu'ils avoient priſe & brûlée.„ Animés par ces exhortations mutuelles, ils précipitent leur marche. L'impatience qui leur eſt naturelle, ſe trouve favoriſée par le prétexte plauſible de ſurprendre les Romains. Mais comme ils marchoient dans un pays ennemi, ils trouverent en chemin divers obſtacles qui les arrêterent, & donnerent le temps de ſe précautionner contre leur invaſion.

Les Sénonois vont à Rome.

Ainſi ayant vu échouer ces belles eſpérances, tandis que ſans aucun deſſein formel, ils errent çà & là dans une région inconnue, où tout leur eſt contraire, ils rencontrent le Conſul Domitius, & en viennent auſſi-tôt aux mains avec lui. Mais la bonne conduite

& la discipline triompherent aisément d'une aveugle témérité. Il en fut tué un grand nombre sur le champ de bataille. Ceux qui échapperent, de rage & de désespoir, tournerent contre eux-mêmes des épées qu'ils avoient inutilement tirées contre leurs ennemis. Ainsi cette nation florissante peu de jours auparavant fut si promptement & si sévérement punie du meurtre des ambassadeurs, qu'elle disparut au bout de quelques mois & cessa d'être comptée entre les nations, dont elle avoit violé les droits les plus sacrés. Car dans le cours de la même année, le peu de Sénonois qui étoient restés dans le pays, s'étant retirés chez les Boïens leurs voisins & leurs compatriotes, furent détruits depuis le premier jusqu'au dernier, par le Consul Dolabella. Les Boïens & les Toscans avoient pris les armes, à la sollicitation de ces malheureux, qui leur faisoient appréhender que les Romains ne les traitassent comme ils avoient fait les Sénonois : mais dans la bataille qui se donna auprès du lac de Vadimon, un grand nombre de Toscans demeurerent sur la place, & il échappa peu de Boïens : & le nom des Sénonois fut tellement anéanti, qu'on croyoit qu'il ne restoit personne de

Les Sénonois entiérement détruits.

cette nation qui avoit brûlé Rome. Il y a grande apparence que ce fut en ce temps-là que les Romains s'étant rendus maitres de tout le pays, envoyerent à Sena une colonie, qui abolit en Italie jusqu'au nom des Sénonois.

Emilius & C Fabricius C. an de Rom. 470.

Cependant, dès l'année suivante, les Boïens & les Toscans ayant enrôlé tous les jeunes gens qui depuis avoient atteint l'âge de puberté, en composerent une nouvelle armée avec laquelle ils oserent encore une fois tenter la fortune du combat : & je crois que ce fut le Consul Q. Emilius Papus qui les vainquit. Car c'est en cette année qu'on place son premier Consulat, & celui de C. Fabricius ; & il est constant que le sort donna l'Etrurie pour Province à Papus. Mais dans la plupart des annales qui restent encore, la mémoire de ce qui se passa fut effacé par les grands événements qui suivirent. Car les accroissements étonnans que recevoit de jour en jour la puissance aussi-bien que la gloire des Romains, par les victoires sans nombre qu'ils avoient remportées dans toutes les guerres consécutives, ayant jeté la terreur parmi les nations de l'Italie qui n'étoient pas encore soumises à leur domination, les avoient engagés à unir leurs forces & leur

politique

politique pour écraſer un peuple regardé comme l'ennemi commun de tous, & comme un aſſemblage de brigands. On jugea qu'il ne falloit pas différer plus long-temps, tandis que ce qui reſtoit de Boïens & de Toſcans occupoit encore les armes des Romains.

Les Samnites éclaterent les premiers; & rompant encore une fois le traité, ſe liguerent avec les Lucaniens & les Brutiens. Mais C. Fabricius les vainquit en pluſieurs rencontres, dont la plus mémorable fut celle où combattit Statius Statilius, qui aſſiégeoit une ſeconde fois Thurie: le Conſul leur tua la plus grande partie de ſes gens, mit tout le reſte en déroute, & alla enſuite attaquer ſon camp, & le prit. On rapporte que comme les vaincus s'y défendoient avec aſſez de courage, un jeune guerrier d'une taille avantageuſe, apporta des échelles, & qu'animés par cet exemple, les Romains remporterent une pleine victoire. On dit qu'il y eut dans cette action vingt mille ennemis de tués, cinq mille de pris avec le Général même, & vingt enſeignes militaires. Le lendemain, comme le Conſul, en récompenſant ceux qui s'étoient diſtingués, eût déclaré qu'il

Fabricius remporte une grande victoire ſur les Samnites.

donneroit une couronne (1) Vallaire à celui qui étoit entré le premier dans le camp des ennemis; quelque perquisition que l'on fit, il ne se trouva personne qui prétendit à tant d'honneur. Si un soldat l'eût mérité, il se fût assurément présenté de lui-même pour le recevoir. On crut donc, & on publia que Mars lui-même avoit été l'auteur de cette opération, & la cause de la victoire. Ainsi le Consul par un Edit ordonna, en l'honneur de ce Dieu, une procession à laquelle les soldats portant des couronnes de laurier, assisterent avec les démonstrations de la reconnoissance & de la joie.

On crut que le Dieu Mars avoit combattu pour les Romains.

Les Tarentins se déclarent contre les Romains, par le conseil de Philocaris.

Les Tarentins n'avoient encore donné aucun secours public aux peuples ligués contre les Romains. Car quoiqu'ils fussent les principaux auteurs de cette ligue, ils croyoient cependant qu'il étoit de leur sagesse de laisser essuyer aux autres les premiers efforts de l'ennemi commun, & de pressentir l'événement de la guerre, sans s'exposer eux-mêmes. Mais toute leur dissimulation & toute leur politique n'empêche-

(1) On donnoit cette récompense à celui qui avoit passé le premier les retranchements, ou le rempart des ennemis, appellé en Latin *Vallum*.

rent pas qu'on ne découvrit bientôt leur mauvaise volonté, le hazard ayant donné lieu à ce peuple insensé de faire éclater sa témérité. Dès ce temps-là tous les habitants de cette contrée, à l'exemple des Grecs, qui avoient bâti le long de cette côte de l'Italie, Tarente & la plûpart des autres villes, aimoient avec passion les spectacles & les piéces de Théâtre ; mais les Tarentins donnoient dans ce luxe, & dans ces amusements avec encore plus d'excès & de profusion que leurs voisins. Car on dit que leurs mœurs étoient tellement corrompues, qu'ils ne trouvoient pas assez de jours dans l'année, pour célébrer les jeux & les repas publics qu'ils avoient institués. Un jour qu'ils assistoient dans le grand théâtre, situé auprès du port, L. Valérius, ou selon d'autres, Cornélius, Duumvir naval, se présente pour entrer dans le port avec dix vaisseaux Romains, par une erreur également pernicieuse aux deux partis. Car les Romains n'ayant aucune connoissance de ce qui se passoit, comptoient d'être reçus à Tarente, comme hôtes & comme amis ; & les Tarentins, à qui leur conscience reprochoit leur perfidie, s'imaginerent qu'on avoit envoyé ces vaisseaux pour les surprendre.

Philocaris à qui la turpitude de sa vie avoit fait donner parmi les siens le nom de Thaïs, (1) se trouvoit dans l'assemblée : il soutint que par un certain traité ancien, il étoit défendu aux Romains de doubler le promontoire de Lacinie, exhorte le peuple à aller audevant de ces barbares insolents, & à leur faire payer cher leur orgueil & leur témérité. Il est applaudi d'une multitude insensée, à qui une crapule habituelle avoit fait perdre le jugement ; & l'avis du plus infâme de tous les Tarentins, sur une affaire d'une si grande importance, est confirmé par le consentement général de tous les citoyens. Sur le champ on court aux armes, & au port. Les Romains qui ne s'attendoient à rien moins qu'à combattre, prennent la fuite. Mais les Tarentins les poursuivent rapidement ; cinq vaisseaux échappent, les cinq autres accablés par le nombre, sont ramenés dans le port ; quatre de ceux-ci sont coulés à fond avec le Duumvir ; un seul est pris ; tous ceux qui s'y trouvent en état de porter les armes, sont égorgés ; le reste est vendu comme esclaves. Bientôt après, par un effet de la même légéreté, ils déclarerent la guerre aux Thuriniens, „ leur reprochant d'avoir attiré les Romains „ sur cette côte, & d'avoir mieux ai-

(1) Courtisane fameuse.

„ mé, eux qui étoient Grecs, ſe mettre ſous la protection d'une nation „ barbare, que d'implorer celle des „ Tarentins leurs voiſins & leurs compatriotes. „ Ils s'emparerent de leur ville, la pillerent, en chaſſerent les principaux habitants, & laiſſerent à la garniſon Romaine la liberté de ſe retirer, ſuivant la convention qu'ils avoient faite avec elle.

Ambaſſadeurs Romains envoyés à Tarente, & inſultés par les habitants de cette ville.

Les Romains ayant appris ce qui s'étoit paſſé à Tarente, furent pénétrés d'une indignation proportionnée à la grandeur de l'injure qu'ils avoient reçue. Mais dans les conjonctures préſentes, ils ne crurent pas qu'il fût de leur prudence de s'engager dans une nouvelle guerre. Ils prirent le parti d'envoyer à Tarente des Ambaſſadeurs pour ſe plaindre, & demander „ qu'on rendît aux Romains les „ priſonniers, aux Thuriniens les ef„ fets qu'on leur avoit enlevés, ou „ leur valeur, ſuivant l'eſtimation „ qui en ſeroit faite; qu'on laiſſât re„ venir les exilés, & qu'on livrât au „ peuple Romain les auteurs de ces „ violences. „ Les Tarentins, conformément à l'uſage des villes Grecques, aſſembloient le peuple dans l'enceinte du théâtre. Les Romains y ayant été introduits avec aſſez de peine, trouve-

rent une multitude, livrée à tous les excès de l'ivrognerie & de l'oisiveté; car c'étoit un jour de fête & de réjouissance. Là Postumius, chef de l'Ambassade, ayant commencé à parler, fut tellement insulté par cette populace insolente, qu'il remporta à Rome des causes d'animosité encore plus fortes que celles qui l'avoient amené à Tarente. Car on l'avoit reçu avec un si grand mépris, que personne ne fit attention au fonds de son discours; mais toutes les fois que, comme Romain, il lui échappoit quelque terme peu conforme à l'élégance & à la pureté de la langue Grecque, toute l'assemblée éclatoit de rire, & lui reprochoit sa grossiéreté & sa barbarie : on se moquoit de l'habillement des ambassadeurs, car ils étoient en robes longues: enfin on les chassa même du théâtre, & on les laissa réclamer inutilement le droit des gens. On ajoute à ce que je viens de dire un trait affreux, mais qui doit apprendre à ceux qui gouvernent les Etats, avec quel soin il faut réprimer la licence de la populace. Comme les ambassadeurs se retiroient, en traversant la foule du peuple, qui s'étoit arrêté à l'issue du théâtre, un bouffon nommé Philonide (car par une suite de la corruption des mœurs chez

les Tarentins, on trouve les noms de leurs bouffons dans les annales, tandis qu'on ignore ceux de leurs chefs) ce Philonide, dis-je, comme un chien impudent, arrosa de son urine les vêtemens sacrés des Ambassadeurs. On pouvoit n'imputer cette insolence qu'à la fureur d'un misérable & d'un infâme, si dans le même moment tous ces citoyens, abrutis par le vin, n'eussent fait retentir le théâtre de leurs ris & de leurs applaudissements réitérés. Alors Postumius s'écria ,, Nous acceptons l'augure, ô vils bouffons, puisque vous nous donnez même plus que nous ne demandons. ,, Puis se tournant du côté du Peuple, il lui montra ses habits salis & profanés. Mais comme à cet objet la risée redoubla plus fort qu'auparavant, & qu'il entendit même les Tarentins chanter, en dansant, des chansons injurieuses au peuple Romain; ,, Riez, Tarentins, riez, ,, leur dit-il, pendant que vous le ,, pouvez; car dans la suite vous pleurerez abondamment.,, Et comme il vit que cette parole les irritoit.,, Pour vous ,, piquer encore davantage, ajouta-t-il, ,, je vous prédis qu'il vous en coûtera ,, beaucoup de sang, pour effacer les ,, taches que vous voyez.,, Et sans at-

tendre d'autre réponse, il mit à la voile avec ses compagnons.

L. Emilius & Q. Marcius C. an d. Rom. 471

Les Consuls L. Emilius Barbula, & Q. Marcius Philippus étoient déja entrés en charge à Rome. Lorsqu'ils eurent convoqué le Sénat, les ambassadeurs exposerent aux yeux de l'assemblée leurs robes prétextes souillées, comme il les avoient exprès rapportées, & rendirent un compte exact de toutes les insultes dont cet outrage avoit été précédé & suivi. Alors tous les esprits furent tellement aigris, que personne ne douta qu'on ne dût prendre les armes pour se venger. Toute la difficulté étoit de savoir si la République étant en guerre contre tant de nations puissantes, il étoit à propos d'attaquer sur le champ les Tarentins, ou s'il falloit attendre des conjonctures plus favorables. Pendant plusieurs jours le Sénat demeura assemblé depuis le matin jusqu'au soir, sans pouvoir prendre aucune résolution fixe; les uns soutenant qu'avant de faire aucune entreprise nouvelle, il falloit attendre qu'on fût en paix avec les autres états, au moins avec ceux qui étoient voisins de Tarente; les autres au contraire prétendant qu'on devoit prendre les armes sans différer. Un jour enfin les

ſuffrages ayant été comptés, le Senat, à la pluralité des voix, rendit un Arrêt qui portoit que le peuple ſeroit conſulté ſur la guerre de Tarente : & le peuple l'ayant décernée d'un commun conſentement, on écrivit au Conſul Emilius, qui s'étoit déja mis à la tête de ſon armée dans le Samnium, de renoncer à tout autre deſſein, d'aller camper ſur les terres des Tarentins ; & s'ils ne donnoient, ſur les injures dont on ſe plaignoit, toute la ſatisfaction qu'on étoit en droit d'exiger, de leur faire la guerre à outrance.

Guerre ordonnée contre les Tarentins.

Les Tarentins voyant qu'ils n'auroient plus affaire, comme auparavant, à un petit nombre d'hommes ſans armes & ſans défenſe, mais à une armée en bon ordre, ſe réveillerent tout-à-coup comme d'une ivreſſe profonde, & commencerent à délibérer ſérieuſement ſur le parti qu'ils avoient à prendre. La guerre leur paroiſſoit difficile & dangereuſe, ils trouvoient la ſoumiſſion baſſe & ſervile. Il falloit cependant opter. Comme les ſentimens étoient partagés entre l'un & l'autre : „ Pourquoi, Tarentins, dit un de l'aſ- „ ſemblée, perdez-vous ainſi le temps „ à diſputer entre vous, ſans rien ter- „ miner ? Il eſt queſtion d'agir & non „ de délibérer. Mais pour agir, ſuivant

Remontrance d'un Tarentin à ſes concitoyens.

„ l'intérêt public, il faut qu'on vous „ conseille avec sagesse & qu'on vous „ parle avec liberté Je sais bien que „ par une maladie commune à tous „ les Etats libres, vous avez jusqu'ici „ écouté plus volontiers ceux qui vous „ ont tenu des discours agréables & „ flatteurs, quelque contraires qu'ils „ fussent à vos véritables intérêts, que „ ceux qui vous ont parlé sans dé- „ guisement : c'est l'ordinaire dans „ la prospérité. Alors vous faisiez „ peu d'attention à ce qu'il auroit fal- „ lu faire pour le plus grand bien de la „ République : aujourd'hui l'armée „ Romaine est campée sur vos terres, „ & l'ennemi répand la terreur jusqu'au „ pied de vos murailles. C'est un maitre „ qui vous apprendra facilement à pré- „ férer l'utile à l'agréable.

„ Et ne vous imaginez pas que j'aie „ pris la parole pour accuser votre „ conduite passée. Car reprocher à „ contre-temps les fautes passées, c'est „ le caractere d'un esprit mal inten- „ tionné, & qui se plaît à insulter gra- „ tuitement à l'erreur d'autrui. Au „ contraire, ceux qui ont de la probité, „ & qui n'envisagent que le bien pu- „ blic, sont toujours portés à couvrir, „ ou au moins à excuser les fautes de „ leurs concitoyens, à moins que pour

„ éloigner un malheur public, il ne „ ſoit abſolument néceſſaire de les rap- „ peller. Car vouloir ne point être ſu- „ jet à l'erreur, qui eſt l'appanage de „ l'humanité, c'eſt une prétention „ trop orgueilleuſe. D'un autre côté, „ donner perpétuellement contre le „ même écueil, ſans que les naufrages „ précédents, qui ont puni notre té- „ mérité, nous ſervent de leçons pour „ l'avenir; c'eſt une conduite indigne „ de l'homme raiſonnable. Sur la pa- „ role d'un ſeul, nous avons coulé à „ fond les vaiſſeaux des Romains; auſ- „ ſi-tôt après nous avons exercé contre „ ceux de Thurium, nos compatriotes, „ des hoſtilités cruelles, parce qu'ils „ avoient mieux aimé être protégés par „ les armes des Romains, que de ſe „ laiſſer piller par les peuples de l'A- „ bruzze & de la Lucanie : nous avons „ ſouffert qu'on fît aux Ambaſſadeurs „ des Romains un outrage dont il n'y „ a point d'exemple, & qu'on auroit „ honte d'exprimer. Par-là, nous „ avons attiré ſur nos bras une guerre „ que nous pouvions éviter, une guer- „ re difficile, dangereuſe, imprévue, „ dans un temps où nous ſommes moins „ en état que jamais de nous défendre. „ Enfin les Romains ſont campés ac- „ tuellement ſur nos terres; & nous,„

„ encore incertains s'il vaut mieux „ choisir une guerre formidable, ou „ une paix avilissante, nous délibé„ rons.

„ Et plût aux Dieux qu'enfin aujour„ d'hui, oubliant les flatteurs, oubliant „ les intérêts particuliers, pour ne „ songer qu'à la gloire & à l'utilité de „ la République, nous prissions en „ commun toutes les mesures qui peu„ vent nous conduire à cette fin! Il ne „ seroit pas impossible que nous fissions „ ou la paix sans honte, ou la guerre „ sans péril. Mais malheureusement je „ vois dans cette ville deux partis, &, „ pour ainsi dire deux factions formées, „ non par des vues sages & des motifs „ tirés de la situation présente des affai„ res, mais par des considérations per„ sonnelles. Car pourquoi se trouve„ t-il si peu de jeunes gens & si peu „ de pauvres dans le parti qui veut la „ paix; ou pourquoi presque personne „ parmi les riches & les vieillards „ n'approuve-t-il la guerre? Quelle rai„ son peut-on apporter d'une division „ si exacte entre les citoyens, sinon „ que ceux-ci veulent jouir en repos du „ revenu de leurs terres, & des arré„ rages de leurs rentes; & que ceux-là, si „ la guerre s'allume, espérent ou par„ venir aux commandements, ou s'en-

„ richir par le butin? Ce n'eſt pas
„ d'aujourd'hui que nous ſommes at-
„ taqués de cette maladie. Il y a tou-
„ jours eu dans cette ville des gens
„ attentifs à augmenter leur puiſſance
„ & leurs richeſſes aux dépens de la
„ République, dont le péril & la ruine
„ les touchent foiblement.

„ Pour vous dire librement ce qui
„ me paroît le plus conforme à la né-
„ ceſſité préſente, le ſeul moyen que
„ vous ayez de vous tirer d'affaire, c'eſt
„ de ne point acheter la paix à des con-
„ ditions qui ſoient contraires à votre
„ gloire & à votre liberté, & de ne pas
„ entreprendre la guerre avec vos ſeu-
„ les forces, contre des ennemis auſſi
„ redoutables que les Romains. Nos
„ ancêtres ont ſouvent confié le com-
„ mandement de leurs troupes à des
„ Généraux étrangers. Ils appellerent
„ du Péloponneſe ou de la Sicile, pre-
„ miérement Archidame fils d'Agéſi-
„ las, puis Cléonyme, & enfin Aga-
„ thocle. Et preſque de notre temps,
„ nos peres ſe voyant preſſés par les
„ armes de leurs voiſins, ont appel-
„ lé à leur ſecours Alexandre, Roi
„ d'Epire. Et par une précaution ſi
„ ſage, ils ont vécu tranquillement
„ eux-mêmes dans le ſein de leur Répu-
„ blique, & nous l'ont laiſſée à nous,

„ dans un état heureux & floriſſant.
„ La même amitié nous lie encore
„ aujourd'hui avec les Epirotes, & ils
„ ne manquent ni de troupes aguerries,
„ ni de bons Généraux. D'ailleurs
„ Pyrrhus n'a pas oublié le ſervice que
„ nous lui avons rendu tout récemment,
„ en lui envoyant une flotte conſidérable,
„ pour l'aider à ſe rendre
„ maître de l'Iſle de Corfou. Imaginez-
„ vous donc que vous recevez ce conſeil
„ non de moi, mais des ſages Magiſtrats
„ qui ont ſi heureuſement gouverné
„ cette République avant nous;
„ & ce qui vous doit engager à le ſuivre,
„ c'eſt que les raiſons ſur leſquelles
„ il eſt fondé ont déja été confirmées
„ par l'événement.

Conſeil de faire venir Pyrrhus.

„ Mais ce ne ſont pas là les ſeuls
„ motifs qui doivent nous porter à
„ prendre ce parti. Il y en a d'autres
„ qui ne ſont ni moins forts ni moins
„ évidents. Nous n'avons point parmi
„ nous de citoyen ſi fort diſtingué,
„ que les autres ſe déterminent
„ volontiers à lui obéir. Et vous
„ ſavez combien les ſuites de la jalouſie
„ ſont funeſtes, quand on a affaire
„ à un ennemi puiſſant & belliqueux.
„ Quel que fût celui ſur qui
„ vous jeteriez les yeux pour en faire
„ votre Général, il pourroit ruiner vos

„ affaires, ou par l'empreſſement qu'il „ auroit de faire la paix, ou par l'ambition qui lui feroit prolonger la „ guerre. Je ne parle point des qualités que doit avoir un Capitaine qu'on „ charge de faire la guerre contre les „ Romains, la nation la plus belliqueuſe „ de l'Univers. Elles ne ſe rencontrent „ pas dans tous les ſujets ; & tout le „ monde convient que Pyrrhus ne le „ cede à perſonne, ſoit pour la valeur, „ ſoit pour la prudence. Mais peut-être „ ne voudra-t-il pas venir? Au contraire, „ comme il a une extrême paſſion pour „ la guerre, & qu'il n'a point actuellement d'ennemis, non-ſeulement „ il viendra en perſonne, mais encore „ il amenera avec lui des troupes & „ très-nombreuſes & très-aguerries. Et „ afin que nous n'ayons rien à craindre de ſa part, pour notre liberté, „ nous traiterons avec lui à des conditions qui mettent notre République „ à couvert des entrepriſes qu'il pourroit former. Par ce moyen nous entrerons en guerre avec confiance „ contre les Romains ; & nous pourrons ou obtenir la paix avantageuſement, ou la donner même glorieuſement. Mais il eſt très-vraiſemblable que les Romains traiteroient „ avec nous à des conditions raiſon-

„ nables, plutôt que de laisser entrer „ Pyrrhus en Italie, dans les cir„ constances où ils se trouvent au„ jourd'hui. Ils se souviennent encore „ des alarmes que leur donna autre„ fois un roi de cette même Epire, „ moins puissant & moins guerrier. „

Ce discours persuade les Tarentins.

Ce discours persuada l'assemblée, non-seulement parce qu'il sembloit lui ouvrir une voie raisonnable pour sauver la République; mais encore parce que la ville étant partagée en deux factions, dont l'une ne vouloit point céder à l'autre, tous s'accorderent, ne pouvant mieux faire, à prendre le parti qui paroissoit tenir le milieu entre les deux extrémités. On dit que le bruit s'étant répandu dans la ville qu'on avoit fait un décret pour appeller Pyrrhus, un certain Meton, homme de bien, & de fort bon sens, mit sur sa tête une couronne flétrie, & vint au théâtre une lanterne à la main, contrefaisant l'ivrogne, & suivi d'une joueuse de flûte, & que le peuple, suivant le penchant qu'il avoit au plaisir, lui commanda de s'avancer au milieu, & de chanter, tandis que sa compagne jouoit de son instrument. Alors Meton profitant de l'attention qu'on lui prêtoit : Vous faites bien, dit-il, Messieurs, de permettre aujour-

Sage remontrance de Meton.

d'hui de chanter & de jouer de la flûte, à ceux qui en ont envie ; car quand Pyrrhus aura une fois mis le pied dans la ville, personne n'aura plus la liberté de faire sa volonté, & de suivre son inclination. Cette parole fit faire au peuple des réflexions qui furent accompagnées de plaintes & de murmures : & les auteurs des outrages qu'on avoit faits aux Romains appréhendant que si on se déterminoit pour la paix, on ne les livrât aux supplices que méritoit leur insolence, reprocherent à la multitude la facilité avec laquelle elle écoutoit les railleries d'un téméraire & d'un insensé ; & sortant en même temps de leur place, ils se jeterent sur Meton & le chasserent du théâtre. Alors personne ne se récriant plus contre ce qui avoit été arrêté, le décret passa & fut exécuté.

Le Consul Emilius fait une rude guerre aux Tarentins.

Cependant le Consul Romain apprenant que les Tarentins au lieu de se mettre à la raison, avoient envoyé des ambassadeurs & des présents à Pyrrhus, ne songea plus qu'à la guerre. Il prit quelques villes d'assaut, & en reçut d'autres à composition; & par les ravages qu'il exerça dans les campagnes, répandit dans tout le pays la terreur & la consternation. Les Tarentins de leur côté firent sortir des troupes pour s'op-

poſer à ces hoſtilités. Il ſe donna un combat qui fut aſſez opiniâtre. Mais à la fin les Grecs furent vaincus, & contraints de rentrer dans leurs murailles. Depuis ce temps-là le Conſul vainqueur ravagea les terres des ennemis tout à ſon aiſe. Les Tarentins ſont effrayés de tant de pertes. Et comme la populace eſt auſſi lâche & auſſi abattue dans la mauvaiſe fortune, qu'elle eſt fiere & inſolente dans la proſpérité, elle confia toute l'autorité à un certain Agis, qui lui avoit toujours conſeillé de conſerver l'alliance & l'amitié des Romains. Ce qui avoit encore confirmé ce peuple dans l'eſpérance de ſe raccommoder avec les ennemis, c'étoit le retour de quelques-uns des principaux, qui ayant été renvoyés dans la ville par le Conſul, y vantoient la clémence & la généroſité dont ce Général avoit uſé envers eux, & envers pluſieurs autres citoyens qui avoient été faits priſonniers ou dans le combat, ou dans la campagne.

Mais l'arrivée de Cynéas que Pyrrhus avoit envoyé en Italie avec des troupes auxiliaires, renverſa toutes ces bonnes diſpoſitions, & releva le courage abattu des Tarentins. Car ce Prince qu'une ambition démeſurée portoit à marcher ſur les traces d'A-

lexandre le Grand, & qui ne déſeſpéroit pas d'égaler ſes conquêtes, croyoit que c'étoient les Deſtins eux-mêmes qui l'appelloient, & lui ouvroient la route qu'il devoit ſuivre pour exécuter les vaſtes projets qu'il avoit formés. On dit qu'il fut confirmé dans cette eſpérance par une réponſe de l'oracle de Delphes, équivoque à la vérité, & ſuſceptible de deux ſens contraires; mais que ſon ambition ne manqua pas d'interpréter favorablement. Car comme ce Prince le conſultoit ſur l'événement de la guerre qu'il étoit ſur le point d'entreprendre, il en reçut cette réponſe: (1) » Que » dans cette guerre qu'il alloit faire au » peuple Romain, la victoire pour» roit ſe déclarer pour lui. » Mais après tout, ſa principale confiance étoit fondée ſur les promeſſes magnifiques des Députés de Tarente, qui l'aſſuroient qu'on pouvoit mettre ſur pied vingt mille hommes de cavalerie, & trois cent cinquante mille d'infanterie, tant de leur République que de celles des Lucaniens, des Meſſapiens, des Samnites & des autres peuples, qui étoient

Ambition de Pyrrhus.

(1) J'ai pris ce tour pour conſerver en François l'amphibologie du Latin, le pronom *lui* pouvant ſe rapporter au peuple Romain auſſi-bien qu'à Pyrrhus.

entrés dans la même ligue. Il comptoit donc que si avec ces forces il venoit à bout de réduire les Romains, il soumettroit aisément tout le reste de l'Italie. Il n'avoit qu'un pas à faire pour passer delà dans la Sicile où il s'empareroit sans peine d'un Trône que l'extinction de la famille d'Agathocle avoit laissé vacant, & qui divisoit tous les grands, outre que ce Royaume appartenoit de droit aux enfants qu'il avoit eus de la princesse Lanassa, fille de ce même Agathocle : qu'après l'exécution de ces deux entreprises, il tourneroit ses armes victorieuses contre Carthage.

Entretien de Pyrrhus & de Cynéas.

On dit que Cynéas, ministre sensé d'un Prince que son ambition aveugloit, pour obliger son Maître à condamner par son propre aveu une passion qui l'empêchoit de jouir de sa félicité présente, lui demanda ce qu'il avoit dessein de faire, quand il auroit domté les Romains ; & que ce Prince lui ayant fait voir un enchaînement de victoires qui devoient se succéder les unes aux autres. Enfin, dit Cynéas, que ferons-nous après avoir soumis toutes ces nations à votre puissance ? Oh ! dit Pyrrhus, c'est alors que nous jouirons en repos des biens & des douceurs de la paix. Eh ! Seigneur, reprit

le confident, qui nous empêche de les goûter dès à présent, ces douceurs, puisqu'elles se présentent à nous d'elles-mêmes, sans les exposer aux périls & aux travaux de tant de guerres, qui peuvent même nous en ôter pour toujours la possession ? Le conseil étoit salutaire, mais Pyrrhus vaincu par les sollicitations réitérées des Tarentins, & encore plus par sa propre ambition, répondit que c'étoit le destin des Epirotes d'entreprendre la guerre, non-seulement pour eux, mais encore pour leurs amis & leurs alliés. Au reste, pour couvrir les desseins qu'il avoit dans l'ame, il affecta beaucoup de répugnance en traitant avec les Ambassadeurs : la premiere condition fut que dès qu'il auroit secouru les Tarentins, il retourneroit dans ses Etats, & que ceux-ci ne pourroient pas, plus long-temps que la nécessité ne l'exigeroit, le retenir en Italie.

Aussi-tôt il s'appliqua avec une ardeur extrême à faire tous les préparatifs nécessaires pour la guerre. Il équipa un grand nombre de vaisseaux de ligne, sans compter les barques dont il avoit besoin pour transporter les hommes & les chevaux. Il retint auprès de lui la plupart des Députés des peuples d'Italie, sous le prétexte honora- Préparatifs de Pyrrhus.

ble de les employer à la levée des troupes ; mais dans le fond pour avoir entre ses mains autant d'ôtages de la fidélité de leurs Républiques ; il renvoya les autres à Tarente, avec trois mille hommes, commandés par Cynéas. L'arrivée de ces troupes ne laissa plus aucune espérance de paix. Par un décret du peuple on dépouilla Agis de son autorité, pour en revêtir un de ses ambassadeurs, qui étoit revenu d'Epire. Peu de temps après Milon, envoyé par Pyrrhus, entra dans la citadelle avec une forte garnison pour la défendre contre les entreprises des Romains, & demanda qu'on lui confiât la garde des murailles ; la multitude ignorante s'applaudissant de ce que ces étrangers prenoient sur eux tous les travaux & les périls de la guerre, pour la laisser jouir sans soins & sans embarras, de ses plaisirs & de son repos ordinaires ; & ce fut avec une extrême joie qu'elle décerna aux troupes de Pyrrhus les vivres qui leur étoient nécessaires, & à lui-même l'argent qu'il avoit demandé.

Cependant L. Emilius ayant appris l'arrivée des Epirotes, résolut de faire passer ses troupes dans la Lucanie, pour leur donner des quartiers d'hiver plus commodes & plus sûrs.

Il lui falloit passer par des sentiers étroits, bordés d'un côté par des rochers escarpés & impratiquables, de l'autre par la mer : & les Tarentins informés de ses desseins, avoient rangé le long de la côte des galeres armées de scorpions & de ballistes qui lançoient des traits contre les Romains, déja embarrassés à marcher par des routes serrées & difficiles. Emilius s'ouvrit par la ruse un passage fermé à la valeur. Il tira de l'arriere-garde les prisonniers, & les plaça sur le flanc exposé aux décharges. Les Tarentins craignant de blesser leurs concitoyens, épargnerent aussi leurs ennemis. Voilà à peu près ce qui se passa cette année à Tarente. Cependant C. Fabricius Luscinus qui, pendant son Consulat, avoit glorieusement vaincu les Samnites, les Lucaniens & les Brutiens, rentra triomphant dans le Capitole : & peu de temps après son Collégue Q. Marcius eut le même honneur à son retour de l'Etrurie, où il avoit aussi remporté de grands avantages sur les ennemis. On ne dit point les raisons qu'il eut d'abandonner la Toscane, où la guerre duroit encore, dans des conjonctures si peu favorables : (car Fabricius triompha (1) trois

Ruse d'Emilius.

(1) Trois jours avant les Nones, ou le trois des Nones, c'est la même chose.

jours avant les Nones de Mars:) je conjecture qu'il fut rappellé par le Sénat, à qui Pyrrhus donnoit de jour en jour de plus grandes inquiétudes, & qui vouloit employer toutes ses ressources contre les entreprises de ce Prince.

Car comme on ne pouvoit se dispenser d'opposer plusieurs armées à tant d'ennemis qui attaquoient la République en même temps, les (1) pauvres qui jusqu'à ce jour avoient été exempts des travaux de la guerre, & dont on avoit borné toutes les obligations envers la patrie au soin de lui donner & de lui élever des sujets, furent obligés de prêter serment comme les autres. On leur fournit aux dépens du trésor les armes qu'ils n'étoient pas en état d'acheter; & on les disposa par troupes sur les murailles & dans les places, afin qu'ils défendissent la ville au-dedans, pendant que les légions étoient occupées au-dehors à combattre contre ses ennemis. Mais par des mesures si sagement prises, on n'auroit pas évité les malheurs qui menaçoient l'Empire, si la bonne fortune d'une

(1) On les appelloit *Proletarii*, du mot Latin *proles*, comme qui diroit *Citoyens* chargés uniquement de multiplier.

ville qui étoit destinée à commander à l'Univers, n'eût fait naître dans des conjonctures si difficiles & si dangereuses, les plus grands hommes qu'elle eût peut-être jamais enfantés, & qui se sont rendus les plus célebres, non par l'éclat de leur naissance ou de leurs richesses, mais par leur vertu, leur droiture & leur désintéressement. Car ce fut alors que parurent les Curius, les Fabricius, les Coruncanius, tous personnages illustres, qui ne pouvoient montrer ni les images de leurs ancêtres, ni les palais & les terres qu'ils en avoient héritées, mais la gloire qu'ils avoient acquise par l'innocence de leur vie, par l'intégrité de leurs mœurs, & par leur habileté & leur expérience dans le métier de la guerre; personnages doublement salutaires à leur patrie, qui se voyant attaquée & par le fer & par l'or de Pyrrhus, avoit besoin de guerriers qui fussent également capables de repousser l'un, & de mépriser l'autre.

Cependant Pyrrhus, sans attendre le printemps, embarqua vingt-deux mille hommes d'infanterie, trois mille de cavalerie, vingt éléphants, & un petit nombre de frondeurs & d'archers. Mais il fut attaqué au milieu du trajet, par une tempête si furieuse, que

peu s'en fallut qu'il ne périt avec toute sa flotte. Tous ses vaisseaux furent dispersés, plusieurs furent coulés à fond, & celui qu'il montoit lui-même fut tellement agité par la violence des flots, que le voyant sur le point d'être submergé, il se jeta à la nage, & eut bien de la peine à se sauver. Il en fût dangereusement malade, & ne dut la guérison de son corps qu'à la vigueur de son ame, & aux bons offices des Messapiens, qui le recueillirent après son naufrage, & lui donnerent tous les secours qu'il pouvoit attendre de leur affection & de leur zele. Ce fut aussi par leurs soins que quelques-uns de ses vaisseaux, échappés à la fureur des vents & de l'orage, lui furent ramenés, avec un petit nombre de cavaliers, deux éléphants, & environ deux mille hommes de pied. Avec ce peu de force, il se rendit à Tarente, accompagné de Cynéas qui étoit venu au-devant de lui avec ses soldats. Après avoir reçu les complimens de ses alliés, il prit quelques jours pour se reposer. Ce peu de temps lui suffit pour reconnoître que les mœurs des Tarentins étoient si corrompues, qu'à moins qu'ils ne changeassent, il n'y avoit point de Puissance, qui loin de les pouvoir sauver,

ne fût exposée à tomber avec eux dans le précipice. Cependant il dissimula pour le présent. Mais quand il se vit à la tête d'une armée considérable, par le retour des vaisseaux que la tempête avoit écartés, il fit fermer tous les portiques & les autres lieux publics, où la jeunesse oisive passoit les jours entiers à se promener, à s'exercer & à se divertir, défendit les festins solemnels, & autres parties de jeu & de débauche, & mit de justes bornes à la fureur des spectacles.

Après ces précautions, il enrôla les jeunes gens de la ville, sans ménager leur délicatesse, „ recommandant „ à ses Officiers de les choisir grands „ & robustes ; que pour lui il auroit „ soin de les rendre courageux. Pour cet effet il les incorpora dans ses troupes nationales, afin d'éviter les séditions qu'ils pourroient exciter, s'ils faisoient bande à part ; il les soumit comme elles aux regles les plus séveres de la discipline, leur défendant, sous peine de mort, d'abandonner leurs enseignes. Il obligea ceux qui n'avoient pas pris les armes de s'occuper la plus grande partie du jour dans la place publique. Une façon de vivre si extraordinaire donnoit de mortelles inquiétudes à des gens qui, nés & éle-

vés dans une honteuse molleſſe, regardoient comme une tyrannie inſupportable, le ſoin qu'on prenoit de les ſauver, malgré eux, en les retirant d'une pareſſe & d'un luxe qui ne pouvoient manquer de les perdre. Ce qui rendoit ces nouveautés encore plus odieuſes, c'étoit la dureté & la hauteur de quelques-uns des Gardes du Roi, qui choiſiſſant les logements à leur gré, ou les prenant même de haute lutte, malgré la réſiſtance des propriétaires, uſoient enſuite d'une extrême licence avec les femmes & les enfants de leurs hôtes. Ainſi la plupart las de ces traitements auxquels ils n'étoient point faits, abandonnoient la ville pour aller vivre à la campagne juſqu'à ce que Pyrrhus leur ôta encore cette liberté, en mettant aux portes des Gardes qui les empêchoient d'en ſortir. Ce fut alors que les Tarentins

Les Tarentins ſont indignés contre la hauteur de Pyrrhus.

reconnurent, mais trop tard, qu'au lieu d'un allié, ils s'étoient donné un maître. Toute leur reſſource étoit de déplorer leur miſere ; ce qu'ils faiſoient quelquefois avec aſſez de liberté, lorſqu'ils avoient trouvé quelque prétexte de s'aſſembler & de boire enſemble, & que le vin avoit encore échauffé des eſprits qui n'étoient déja que trop indignés. Pyrrhus ne manquoit pas d'être

informé de leurs murmures & de leurs plaintes : & un jour ayant fait venir quelques-uns de ces mécontents, il leur reprocha les discours peu mesurés & peu respectueux qu'ils avoient tenus contre lui pendant leur repas. Mais un des accusés, par un aveu naïf & ingénieux, appaisa la colere du Roi, & se tira d'affaire lui & ses camarades. ,, Oui, Seigneur, dit-il, nous ,, avons tenu ces propos, & nous en au- ,, rions bien dit davantage, si le vin ne ,, nous eût pas manqué. ,, Alors ce Prince, qui aimoit mieux que la faute retombât sur le vin, que sur les personnes, se mit à rire, & les renvoya. Mais après tout, se défiant de la mauvaise volonté, autant que des mauvaises mœurs des Tarentins, il envoyoit, sous divers prétextes qu'on lui donnoit ou qu'il inventoit lui-même, à son fils Ptolomée, à qui il avoit laissé en partant la régence de ses Etats, quoiqu'il ne fût âgé que de quinze ans, tous ceux des Tarentins qui se distinguoient entre leurs concitoyens, par leur prudence ou leur autorité : il en faisoit périr quelques-uns par des embûches secretes : il affectoit de témoigner à quelques autres plus de confiance & d'amitié, pour les rendre suspects au peuple. Du nombre de ces derniers

Réponse naïve & ingenieuse d'un Tarentin.

Pyrrus agit en maître à Tarente.

étoit Ariſtarque, un des principaux de la ville, & des plus recommandables, tant par ſon éloquence que par l'affection que ſes citoyens avoient pour lui. Le Roi ayant remarqué que ſes égards affectés n'avoient rien fait perdre à ce citoyen de ſon crédit ſur l'eſprit des Tarentins, il lui ordonna de paſſer en Epire, ſous prétexte de le charger de quelque commiſſion importante. Ariſtarque jugea bien que s'il n'exécutoit les ordres du Roi, il lui en coûteroit ſur le champ la vie; & qu'en lui obéiſſant il ne différeroit ſa mort que de quelques jours. C'eſt pourquoi il s'embarqua, & ayant feint pendant quelque temps de prendre la route d'Epire, il tourna tout court du côté de Rome, où ayant été reçu comme hôte & comme ami, il donna au Sénat, ſur l'état préſent des affaires, des inſtructions très-amples & très-importantes.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Tarente, les Romains de leur côté ne perdoient pas le temps. Ils faiſoient des levées, ils amaſſoient de l'argent, ils retenoient dans leur parti la plupart des villes alliées, par le crédit & l'autorité de C. Fabricius, qu'ils leur avoient envoyé en ambaſſade, & employoient même la force des armes

pour contenir celles dont la fidélité leur étoit plus ſuſpecte. Car tout ce qu'il y avoit en Italie de peuples qui s'imaginoient avoir reçu quelque injure des Romains, ou à qui leur inconſtance inſpiroit l'amour de la nouveauté, s'étoient ſoulevés à la vue de tant de nations conjurées contre une ſeule, & dans l'eſpérance de voir bientôt arriver pour les ſecourir le Roi le plus belliqueux de l'Europe. Tous ces mouvements ne ſervoient qu'à rendre les Romains plus appliqués à prendre toutes les précautions néceſſaires pour leur ſalut, en étouffant dès leur naiſſance toutes les ſéditions qui ſe formoient. L'aventure des principaux de Preneſte mérite d'être rapportée à cette occaſion. Sur des ſoupçons bien fondés, on les avoit arrêtés : & ayant été amenés à Rome à l'entrée de la nuit, on leur avoit donné pour priſon le lieu où l'on gardoit le tréſor de la République. Ce fut alors qu'ils comprirent le véritable ſens de l'Oracle trompeur, ſur la foi duquel ils avoient ſoulevé leurs concitoyens, en leur faiſant ſouvent entendre qu'il étoit marqué dans le livre des Deſtins, que les Preneſtins occuperoient un jour le tréſor public des Romains. Les Sénateurs avoient déja aſſez de

Conſpiration de divers peuples contre les Romains.

sujets de s'alarmer, (car ils avoient appris que les alliés avoient retenu C. Fabricius comme un gage dont ils prétendoient se servir pour retirer ceux des leurs, que les Romains avoient en leur puissance; & qu'on envoyoit des ambassades aux Toscans, aux Ombres & aux Gaulois, pour les engager à prendre les armes contre le peuple Romain) lorsqu'un fait atroce de sa nature, & dont les conséquences étoient des plus pernicieuses, leur fit encore appréhender avec raison que dans des conjonctures si fâcheuses, les Romains ne devinssent suspects d'infidélité & de perfidie à tous les peuples d'Italie.

Rhege, Colonie Grecque, comme son nom le témoigne, ville riche & florissante en ce temps-là, est située sur les côtes de l'Italie, au bord de la mer, vis-à-vis de la Sicile. Ses habitans voyant que le passage de Pyrrhus alloit allumer en Italie une guerre furieuse, & effrayés d'ailleurs par les flottes des Carthaginois qui couvroient ces mers, crurent devoir implorer le secours des Romains contre tant d'ennemis à qui ils n'étoient pas en état de résister par leurs propres forces. Le Sénat leur envoya sous la conduite du Tribun des soldats Decius

Jubellius, quatre mille hommes tirés des colonies de la Campanie ; ce qui fit donner à cette troupe le nom de légion Campanienne. D'abord ils défendirent Rhege avec autant de fidélité que de courage & de vigilance. Mais dans la ſuite n'ayant rien à craindre de la part des ennemis, & étant peu à peu amollis par l'oiſiveté & les délices qu'ils goûtoient avec ces Grecs, dont l'exemple les avoit ſéduits, ils commencerent à comparer l'abondance & les plaiſirs dont ils jouiſſoient parmi eux, avec la vie dure & pénible qu'ils avoient menée juſqu'alors ; & dans tous leurs entretiens, ils ne ceſſoient de louer la ſituation avantageuſe de Rhege, & la félicité de ſes habitans, à qui ils ne pouvoient s'empêcher de porter envie.

Les habitans de Rhege tués, & leur ville occupée par ceux que les Romains avoient envoyés pour la défendre.

Décius étoit ravi de trouver de pareilles diſpoſitions dans les ſiens. Car, frappé lui-même de ces idées folles & criminelles, il avoit formé depuis long-temps le deſſein de s'emparer de Rhege. L'occaſion lui paroiſſoit favorable, pendant que les Romains avoient tant d'ennemis ſur les bras, qu'il ne leur ſeroit pas poſſible de faire attention à ce qui ſe paſſeroit à Rhege. Il étoit de plus encouragé par l'exemple des Mamertins, placés

vis-à-vis de Rhege, sur la côte de Sicile, à qui une perfidie semblable à celle qu'il méditoit, avoit heureusement réussi ; & qui ne manqueroient pas de défendre leurs compatriotes, si on entreprenoit de les punir pour un crime qu'ils avoient commis les premiers; car ces Mamertins, originaires de la Campanie, aussi-bien que Décius & ses soldats, ayant servi quelques années auparavant en Sicile, parmi les troupes auxiliaires d'Agathocle, comme on les renvoyoit en Italie, étoient venus à Messine, où ils avoient été reçus comme des hôtes & des amis. Mais charmés de la beauté de cette ville, ils en avoient égorgé ou chassé les habitants, & s'y étoient établis en leur place, après avoir partagé entre eux les femmes & les maisons de ces infortunés. Decius ajoutoit à cet exemple celui des anciens Campaniens, qui par un brigandage pareil, avoient ôté Capoue aux Toscans, ses premiers habitants.

Il s'en tint donc à ce projet. La seule difficulté étoit de trouver les moyens de l'exécuter impunément, & de ne se pas laisser prévenir par les Rhegiens, qui étant en bien plus grand nombre, pouvoient l'opprimer avec les siens, s'ils venoient à les soup-

çonner. Pour cet effet, ayant composé des lettres, par lesquelles il paroissoit que ceux de Rhege offroient à Pyrrhus de lui livrer la garnison Romaine, il assemble secrétement les soldats, & supposant qu'il les a interceptées, il leur en fit la lecture, en se plaignant amérement de la perfidie des Rhegiens. Alors quelques-uns d'entre eux, d'intelligence avec le Commandant, s'écrient qu'ils doivent sauver leur vie par le secours de leurs armes, & tourner le malheur qu'on leur prépare contre les auteurs d'une si noire trahison. Dans ce moment un homme aposté vient leur annoncer qu'il a vu la flotte de Pyrrhus sur les côtes de Rhege, & que les habitants ont eu de secrets entretiens avec ce Prince. Le soldat, outre ses premieres dispositions, est encore animé par la perfidie de ses hôtes, & par la crainte du péril. D'un commun consentement, on décide qu'il faut surprendre les Rhegiens, sans leur donner le temps de se reconnoître, tuer tous les hommes, & mettre la légion en possession de tous les biens, tant publics que particuliers. On exécute un dessein si barbare & si atroce. Décius ayant invité quelques-uns des principaux à manger, les fait égorger

à la vue même des Dieux hospitaliers. Aussi-tôt tous les autres sont tués indistinctement au milieu de leurs maisons : après le meurtre de la plus grande partie des citoyens, le reste se voyent chassés de leur patrie par ceux-mêmes qu'ils avoient appellés peu auparavant pour la défendre, & qu'ils avoient reçus comme amis & comme alliés.

Nouveau gouvernement établi à Rhege.

Après cette horrible exécution, on établit dans la ville une nouvelle forme de gouvernement. Les maisons & les effets des habitants sont partagés, comme un butin fait sur des ennemis, entre les auteurs d'un si affreux brigandage. Les femmes & les filles de cette malheureuse ville, sont contraintes de s'unir aux meurtriers de leurs époux & de leurs peres. Enfin ces alliés perfides & cruels s'emparent du nom & de tous les privileges des Rhegiens. Mais pour le bien des mortels, Dieu a voulu que les plus grands & les plus énormes attentats fussent suivis des châtiments les plus rigoureux & les plus éclatants ; afin que si le crime, par les succès qu'il a quelquefois dans le commencement, engageoit les hommes à le commettre, ils en fussent aussi détournés par les catastrophes funestes auxquelles il ne manque presque jamais d'aboutir : tant il est vrai que les scélérats ne peuvent

Réflexion excellente sur l'extravagance & & l'impiété des hommes.

jouir d'un bonheur parfait, & que c'est le comble de l'extravagance de s'imaginer que la véritable félicité se trouve ailleurs que dans l'innocence & dans la vertu. Car quand on conviendroit, contre le sentiment des personnages les plus sages & les plus éclairés, que les supplices qui attendent le crime dans l'autre vie, ne sont qu'imaginaires (car tel est l'aveuglement de la plupart des hommes, qu'ils croient à peine ce qu'ils ont devant les yeux, bien-loin qu'ils ajoutent foi aux choses qui ne tombent pas sous leurs sens) toujours est-il indubitable, que les scélérats, même dans le cours de leurs plus grandes prospérités, sont tourmentés & déchirés intérieurement par le témoignage de leur propre conscience, qui est un bourreau dont il ne leur est pas possible de se défaire. Outre que les hommes haïssent & détestent leur nom pendant leur vie, & ne se souviennent d'eux qu'avec horreur après leur mort; il arrive souvent qu'ils se voyent enlever avec une douleur extrême, ces mêmes biens qu'ils ont acquis par des voies honteuses, & conservés avec des peines infinies; le crime ne pouvant se dérober long-temps à la vengeance des hommes ou à celle de Dieu.

Je me fais un plaisir de rapporter ici succinctement les maux que Décius & ses complices souffrirent, en punition de leur perfidie & de leur cruauté, au moins ceux qui ont rapport au temps dont je parle; car pour le dernier supplice, ils le différerent de dix ans, comme nous le dirons en son lieu, sans cesser d'être tourmentés jusqu'à ce terme, par différentes calamités. Ces brigands ne jouirent donc pas long-temps du fruit de leur crime, & furent bientôt déchirés par la discorde qui s'éleva entre eux. Ils éviterent d'abord le péril qu'ils avoient à craindre de la part des Romains & de Pyrrhus, non-seulement par le moyen de leur union avec les Mamertins, mais encore par l'attention qu'ils eurent de ne point heurter ces deux Puissances, tandis qu'occupées elles-mêmes d'affaires plus importantes, elles n'avoient pas le temps de songer à eux. Car le parti qui leur parut le plus sûr dans le commencement de leur établissement, ce fut de s'abstenir de la guerre, jusqu'à ce que leur République nouvelle eût pris une forme plus constante & plus ferme : outre qu'ils ne croyoient pas pouvoir l'entreprendre sans risque, contre un Roi aussi puissant que Pyr-

rhus, & qu'ils espéroient trouver les Romains moins inexorables s'ils les laissoient en repos, pendant qu'ils avoient tant d'ennemis sur les bras. La premiere source de division vint, comme c'est l'ordinaire parmi les brigands, du partage inégal des dépouilles. Décius qui en avoit pris pour lui la plus grande partie, fut chassé de Rhege, & se retira à Messine. Les soldats choisirent pour les commander en sa place M. Cesius son Sécretaire. Décius qui avoit apporté avec lui à Messine une grande somme d'argent, fut élevé par les Messeniens à la même dignité dont il ne jouit pas long-temps en repos.

Car il lui tomba une fluxion dangereuse sur les yeux : & la Providence qui réservoit cet insigne scélérat à des peines encore plus rigoureuses, permit qu'il appellât à son secours le Médecin le plus célebre du pays. Il y avoit alors à Messine un homme de cette profession, qui s'y étant établi depuis un grand nombre d'années, n'étoit point connu des habitants pour être de Rhege, quoiqu'il en fût en effet, & encore moins de Décius, qui se seroit bien gardé de confier le soin de sa santé à quiconque auroit passé pour avoir pris naissance dans cette

ville. Ce Médecin trouvant une si belle occasion de venger les injures de sa patrie, assura à Décius qu'il lui apportoit un remede un peu vif à la vérité, mais qui opéreroit infailliblement sa guérison. Ayant persuadé le malade, il lui appliqua sur les yeux un emplâtre composé en partie du suc des mouches cantarides, lui ordonnant de l'y laisser jusqu'à ce qu'il revînt. Dès qu'il eut fait son coup, il s'embarqua & s'éloigna de Messine. Décius, après avoir souffert assez longtemps une douleur incroyable, voyant que le Médecin nè revenoit point, fit lever l'emplâtre, & ayant lavé ses yeux, reconnut qu'il étoit tout-à-fait aveugle. Ainsi misérable, décrié, exilé de sa patrie, méprisé, haï & détesté de tout le monde, privé de la vue, malade d'esprit & de corps, & comme chargé de chaines, il attendoit le dernier supplice; donnant dans sa personne un témoignage éclatant de la vengeance divine, qui avoit voulu qu'il fût si cruellement traité par celui-là même à qui il avoit confié son salut, pour le punir de l'inhumanité & de la perfidie dont il avoit usé envers ceux qu'on lui avoit ordonné de défendre. Il est de la derniere importance pour le genre humain qu'on fasse passer ces sortes de faits à

la poſtérité par le ſecours de l'hiſtoire ; les hommes ne pouvant jamais ſe perſuader aſſez combien ils s'éloignent de la droite raiſon, quand ils ſe procurent par la ruſe & la mauvaiſe foi, quelques biens faux & trompeurs, en renonçant à la vertu & à la juſtice, pour ſe livrer à des paſſions honteuſes, qui tôt ou tard les précipitent dans des maux réels & véritables.

Fin du deuxieme Livre.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE,

SECONDE DECADE.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

Le Consul Valerius Levinus est maltraité dans un combat qu'il livre à Pyrrhus, ses soldats ayant été sur-tout effrayés de la figure des éléphants, qu'ils voyoient pour la premiere fois. Aprés le combat, le Roi considérant les corps des Romains qui avoient été tués sur le champ de bataille, les trouva tous tournés du côté des ennemis. Il s'avance, en pillant le pays, jusqu'aux portes de Rome. Ce Prince tâche en vain de corrompre C. Fabricius, que le Sénat lui avoit envoyé pour

traiter avec lui de la rançon des prisonniers. Il les renvoie généreusement à Rome sans rien exiger. Cynéas envoyé en ambassade au Sénat, demande à cette Compagnie que Pyrrhus ait la liberté d'entrer dans la ville, pour y traiter en personne de la paix. Le Sénat ayant jugé à propos de convoquer une assemblée plus nombreuse pour délibérer sur cette proposition, Appius Claudius à qui la privation de la vue n'avoit pas permis depuis long-temps de venir dans le Sénat, s'y fait apporter, & persuade à l'assemblée de refuser à Pyrrhus la liberté qu'il demandoit. Cn. Domitius ferme le lustre, honneur que n'avoit encore eu aucun Censeur Plébéien. Le nombre des Citoyens se trouva monter à 278222. Il se donne contre Pyrrhus un second combat dont les deux partis s'attribuent l'avantage. On renouvelle pour la (1) quatrième fois le traité d'alliance avec les Carthaginois. Fabricius renvoie à Pyrrhus un des Officiers de ce Prince, qui lui étoit venu offrir d'empoisonner son maître, moyennant une récompense. Le reste du livre contient plusieurs avantages emportés sur les Toscans, les Brutiens, les Lucaniens & les Samnites.

ON retint à Rome une partie des troupes pour défendre la ville, & s'en servir dans les besoins qu'on ne pou-

(a) Jusqu'ici Tite-Live n'a parlé que de deux Traités faits avec les Carthaginois.

voit prévoir ; & on laissa le reste aux nouveaux Consuls qui reçurent en même temps leurs départements respectifs.

Pub. Valerius, & T. Coruncanius Cons. an. de Rome 472.

Le sort fit écheoir à Valerius la commission de marcher contre Pyrrhus & les Tarentins, & à Coruncanius, celle de terminer la guerre de Toscane. Le premier s'imaginant se faire un nom qui seroit la terreur des ennemis, s'il paroissoit les aller chercher le premier, & en même temps persuadé qu'il étoit avantageux à la République d'éloigner le plus qu'il seroit possible de Rome la crainte & les malheurs de la guerre, passa sans différer dans la Lucanie, y fortifia par de nouveaux ouvrages une place que sa situation naturelle mettoit déja en état de se défendre ; il laissa une forte garnison dans le dessein de retarder le projet de Pyrrhus, & en même temps de tenir en bride les Lucaniens, dont la fidélité lui étoit suspecte, & les empêcher d'embrasser le parti des ennemis. Dès que Pyrrhus de son côté eut appris l'arrivée du Consul, il jugea que rien n'étoit plus honteux pour lui & plus contraire à ses intérêts, que de donner le moindre signe de crainte au

Pyrrhus va au-devant du Consul.

commencement de la guerre ; & sans attendre ses alliés qui ne s'étoient pas

encore assemblés, il alla hardiment au-devant de lui avec ce qu'il avoit actuellement de troupes.

Cependant pour tirer les affaires en longueur, sous un prétexte honnête, il envoya un trompette au Consul, avec une lettre conçue en ces termes : „ Le Roi Pyrrhus au Consul Levinus, Salut. J'apprends que „ vous venez avec une armée pour „ faire la guerre aux Tarentins. Mais „ renvoyez vos troupes & venez me „ trouver avec un petit nombre de „ gens. Quand je serai instruit des rai- „ sons qui vous ont fait prendre les „ armes, je rendrai justice aux deux „ partis, & forcerai celui qui aura „ tort de faire satisfaction à l'autre. „ Le Consul lui répondit en ces ter- „ mes : Nous ne vous prenons point „ pour un Juge de nos différents, & „ nous ne vous regardons nullement „ comme un ennemi redoutable. Mais „ il est absurde que vous vous portiez „ pour arbitre des querelles d'autrui, „ vous qui étant vous-même coupa- „ ble envers nous, pour être entré en „ Italie sans notre permission, n'avez „ pas encore porté la peine de votre „ témérité. C'est donc contre vous „ autant que contre les Tarentins, que

Lettre du Roi au Consul.

Réponse du Consul au Roi.

„ je m'avance avec mon armée pour „ disputer nos droits, & les soumet- „ tre aux jugemens du Dieu Mars, „ notre pere & notre fondateur. „ Et sans différer davantage, il vint se camper dans une plaine, entre les villes de Pandosie & d'Héraclée, ne laissant entre son camp & celui des ennemis que le fleuve Siris. On dit que le Roi s'étant avancé jusqu'au bord de cette riviere pour reconnoître les Ennemis, après avoir considéré attentivement la situation & la forme de leur camp, dit à un de ses confidents, nommé Mégaclès : „ Il faut avouer que l'ordonnance de ces barbares n'est nulle- „ ment barbare ; mais nous verrons „ bientôt ce qu'ils savent faire.

Cependant pour le présent ayant posté un bon corps de troupes sur le bord du fleuve, pour empêcher les Romains de le passer, s'ils étoient tentés de le faire, il résolut d'attendre ses alliés. Car outre que les regles de la guerre demandoient qu'il temporisât, dans l'espérance que les Romains campés dans une terre ennemie, manqueroient bientôt des choses nécessaires, il étoit encore inquiet & étonné de l'extrême confiance dont Levinus lui venoit de donner de nouvelles preu-

ves, en renvoyant les espions qui étoient venus pour examiner son camp sans leur faire aucun mal : il s'étoit contenté de leur dire qu'il avoit une armée beaucoup plus considérable que celle qu'ils venoient de voir. Cependant la proximité des deux camps occasionnoit souvent de légeres escarmouches qui ne terminoient rien. Il y avoit environ cinquante jours que les deux partis se tâtoient ainsi par de petits combats sans conséquence ; lorsque le Consul porté à presser une action générale, par les mêmes raisons que Pyrrhus avoit de la différer, assembla ses soldats, & leur déclara le dessein qu'il avoit de combattre ; les rassurant contre la crainte que pouvoient leur inspirer un ennemi nouveau & étranger, le nom de Pyrrhus, & la grandeur des bêtes qu'il amenoit avec lui. Enfin il se mit en état de combattre les ennemis, soit qu'ils acceptassent volontiers la bataille, soit qu'il fallût les forcer à se défendre.

C'est pourquoi voyant que le Roi Pyrrhus s'obstinoit à se tenir sur la défensive, il détacha toute sa cavalerie comme pour aller ravager la campagne ; & se tint à la tête de ses légions rangées en bataille, jusqu'à ce qu'il entendît les cris & le tumulte

qui devoit s'exciter ſur la rive opposée. Les cavaliers ayant fait un grand circuit, paſſerent le fleuve loin de leur camp à un endroit qui n'étoit point gardé, & vinrent fondre ſur les troupes que Pyrrhus avoit placées de ſon côté ſur le bord de la riviere, pour en diſputer le paſſage aux Romains. Les Epirotes effrayés de cette attaque imprévue, ſe refugierent dans leur camp. Pyrrhus ayant compris que l'ennemi approchoit, marcha le plus promptement qu'il put vers la riviere avec toute ſa cavalerie qui étoit de trois mille hommes, eſpérant mettre le déſordre parmi les Romains dans le paſſage d'une riviere dont ils ne connoiſſoient pas les gués, & où il ne leur ſeroit pas aiſé de garder leurs rangs, tandis qu'ils auroient à lutter contre la rapidité des eaux; outre qu'il leur faudroit encore franchir des bords très-eſcarpés. Mais ayant trouvé la cavalerie Romaine en chemin, il l'attaqua à la tête des ſiens, & ſoutint dans cette action la haute réputation qu'il avoit acquiſe, ſe faiſant remarquer par l'éclat de ſes armes, & encore plus par la grandeur de ſon courage, & ſon admirable préſence d'eſprit. Car il rangea ſes gens en bataille

Combat de cavalerie, entre Pyrrhus & les Romains.

bataille avec tant d'habileté, & pendant l'action, leur donna ses ordres avec tant de prudence, & si à propos, qu'on eût dit qu'il n'étoit occupé que de ce soin ; & se trouvant par-tout où le danger étoit le plus évident, il combattit de sa personne avec tant d'intrépidité, qu'on eût cru qu'on n'exigeoit de lui que le devoir d'un bon soldat, & qu'un autre étoit chargé du commandement de l'armée.

Pyrrhus aussi brave soldat que grand Capitaine.

Pendant le combat, un Macédonien nommé Leonatus s'étant apperçu qu'un des ennemis avoit continuellement les yeux attachés sur Pyrrhus, qui voltigeoit de tous les côtés, & que cet Italien poussoit son cheval partout où il voyoit le prince porter ses pas, il l'avertit de se tenir sur ses gardes. „ Leonatus, lui dit le Roi, personne ne peut éviter sa destinée : mais „ soyez assuré que ni cet ennemi, ni „ aucun autre ne m'attaquera impunément. „ A peine avoit-il ainsi parlé, qu'Oplacus (c'est le nom de cet ennemi) chef d'un escadron de Frentans, frappa d'un coup de lance le cheval de Pyrrhus. Leonatus frappa de la même façon le cheval d'Oplacus : & alors les amis du roi étant accourus investirent Oplacus, & par sa mort déroberent le roi à ses coups. Mais

Pyrrhus en danger d'être tué.

cet accident ne laissa pas de jeter la terreur parmi les Epirotes, qui crurent que Pyrrhus avoit été tué. Ainsi pour les rassurer, & éviter le péril auquel il étoit exposé, il changea d'habits & d'armes avec Mégaclès, & laissant cet officier à la tête de sa cavalerie, il s'en alla pour mettre sa phalange en bataille, & l'amener. Les légions Romaines étant aussi-tôt venues à sa rencontre, il se livra un combat qui fut long-temps soutenu de part d'autre avec une égale opiniâtreté, & dont l'événement fut si douteux, que suivant le rapport des Historiens, la victoire passa sept fois d'une armée dans l'autre; en sorte que tantôt les Romains & tantôt les Epirotes tournerent le dos.

Pyrrhus prend les habits & les armes de Mégaclès.

Combat opiniâtre.

Mais rien ne causa tant de désordre dans l'armée du roi, & ne l'exposa à un danger si évident d'être défaite, que le meurtre de Mégaclès. Car ce Capitaine ayant paru sous les armes de Pyrrhus, les plus braves du côté des Romains qui le prenoient pour le Roi, fondirent à l'envi sur lui de toutes parts, se disputant avec chaleur la gloire d'un si beau coup; jusqu'à ce qu'enfin un cavalier nommé Dexter l'ayant tué, lui ôta sa cotte d'armes & son casque, & portant ses dépouilles au Consul avec de grands cris de joie, fit croire

Mégaclès tué sous les armes du Roi.

aux deux armées que Pyrrhus avoit été tué. La consternation s'étoit déja répandue de tous côtés dans l'armée ennemie, & les Grecs auroient infailliblement pris la fuite, si Pyrrhus courant à cheval de rang en rang, la tête nue, & criant à haute voix que c'étoit lui-même, & qu'il étoit plein de vie, n'eût diminué la confiance des Romains dans la même proportion qu'il dissipa la terreur & le désespoir de ses soldats. Levinus croyant qu'il étoit temps d'employer sa derniere ressource, donna aux cavaliers qu'il avoit mis en embuscade, le signal auquel ils devoient venir attaquer les ennemis par derriere : mais Pyrrhus fit avancer contre eux les éléphants, qu'il avoit aussi réservés pour le dernier effort.

Pyrrhus arrête la fuite des siens.

Par là il frustra les Romains de leur espérance, & détermina la victoire en sa faveur. Car les soldats ennemis étonnés de la masse énorme de ces animaux, & de la contenance terrible des gens armés qu'ils portoient sur leur dos, s'imaginoient voir des monstres affreux qui ne pouvoient être des productions régulieres de la nature : & les chevaux effrayés de la taille, de l'odeur & des cris de ces bêtes, qu'ils voyoient pour

la premiere fois, prirent ſur le champ la fuite, pour ſe ſauver où ils purent; ils renverſoient leurs maîtres, ou ils les entraînoient avec eux, malgré les efforts qu'ils faiſoient pour les retenir, & ſe jetant au milieu des troupes Romaines, rempliſſoient tout de tumulte & d'effroi. Les conducteurs des éléphants pouſſant leur pointe, tuerent de deſſus leurs tours pluſieurs de ceux qui fuyoient devant eux, & les éléphants eux-mêmes en écraſerent encore un plus grand nombre. Mais par la vigilance & l'attention infinie du Conſul, le corps de bataille des Romains ſe ſoutenoit encore un peu, lorſque Pyrrhus lâcha contre eux la cavalerie Theſſalienne, qui rompant enfin leurs rangs, mit en fuite les légions qui ne réſiſtoient plus que foiblement.

Valeur de la cavalerie Theſſalienne.

Et perſonne ne doute que les Romains, enfermés comme ils étoient, n'euſſent tous été tués ou pris, ſi Pyrrhus, contre ſa coutume, ne ſe fût fait un devoir de ne les pas pourſuivre avec trop d'opiniâtreté, de peur que le déſeſpoir une autre fois ne les portât à une réſiſtance plus vive. D'ailleurs la nuit qui approchoit auroit forcé les vainqueurs de ſe déſiſter de leur pourſuite. Les reſtes de

cette armée infortunée eurent de plus ce bonheur, qu'un des élephants après avoir été bleſſé, pouſſa des cris horribles qui mirent auſſi tous les autres en déſordre. Voilà ce qui arrêta les Epirotes, & donna le temps aux vaincus de paſſer la riviere & de ſe retirer dans l'Apouille, où ils ſe mirent à couvert du péril qui les menaçoit ſous les murailles d'une ville forte de cette contrée. Il fut tué dans cette journée, du côté des Romains, quatorze mille huit cent ſoixante & dix, tant citoyens qu'alliés, entre leſquels on comptoit deux cent quarante-ſix cavaliers, ſans parler de mille huit cent douze priſonniers, parmi leſquels il ſe trouva huit cent deux cavaliers: les Romains perdirent de plus vingt-deux étendards.

Nombre des morts dans les deux armées.

Mais ce qui m'étonne, c'eſt que des Auteurs qui ont parlé de cette guerre avec tant d'exactitude, aſſurent qu'on n'a pas marqué le nombre de ceux qui périrent du côté du Roi; tandis que Denis d'Halicarnaſſe rapporte que le Conſul perdit un peu moins de quinze mille hommes, & qu'il en fut tué treize mille dans l'armée victorieuſe; tandis que Hiéronime de Cardes, qui a écrit dans ce temps-là même, aſſure que les Romains ne per-

dirent au plus que 7000 hommes, & Pyrrhus un peu moins de quatre mille. Mais tous les Historiens conviennent que cette victoire coûta à Pyrrhus l'élite de ses Capitaines & de ses soldats; & qu'après la bataille on lui entendit dire qu'il avoit été vainqueur & vaincu tout à la fois: & lorsqu'il porta les dépouilles des ennemis dans le temple de Jupiter, & qu'il les lui consacra avec une inscription qui portoit cet aveu sincere, il répondit à ses alliés qui se plaignoient; „ oui, si „ je remporte encore une pareille „ victoire, je reviendrai en Epire „ sans soldats. „ Il y a même un Auteur qui ajoute qu'il fut blessé dangereusement dans le combat. Mais comme tous les autres n'en ont point parlé, & que souvent on confond les événements de différentes batailles; je n'ose m'en rapporter au témoignage d'un seul, quand un grand nombre d'Ecrivains exacts gardent le silence.

Paroles sensées de Pyrrhus au sujet de sa victoire.

Mais ce qui prouve qu'on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'acharnement, c'est que le lendemain de la bataille, Pyrrhus considérant les corps restés sur la place, & qu'il avoit commandé d'inhumer pour se donner une réputation de clémence & d'humanité, comme il vit que

Pyrrhus admire la posture dans laquelle les Romains

les Romains avoient tous le visage tourné vers l'ennemi, & qu'ils étoient morts de blessures honorables; » ô » qu'il m'eût été aisé, s'écria-t-il, de » soumettre tout l'Univers à mon » Empire, si j'avois commandé une » armée de Romains! Il traita avec beaucoup de douceur & de bonté ceux qu'il avoit en sa puissance, & leur promit les plus grandes récompenses, s'ils vouloient servir dans ses armées; il ne rabattit rien de cette humanité & de cette bienveillance, après qu'ils eurent obstinément refusé ses offres, leur épargnant la rigueur des chaînes & tous les autres outrages qu'on a coutume de faire souffrir aux prisonniers de guerre. Les Romains après avoir été si fort maltraités dans la bataille, furent de plus consternés d'une perte moins considérable à la vérité en elle-même, mais qui sembloit leur annoncer d'une maniere encore plus visible la colere & la vengeance céleste. Car c'étoit à cette cause qu'ils attribuoient le malheur qui arriva à leurs fourrageurs. Comme ils étoient dispersés dans la campagne, ils furent surpris d'un orage furieux accompagné d'éclairs & d'un tonnerre épouvantable: la foudre étant tombée du ciel à diverses reprises,

ont été blessés, & sont tombés sur le champ de bataille.

Il use envers les prisonniers d'une douceur & d'une humanité extrêmes.

en avoit écrasé trente-quatre dans l'instant, & laissé vingt-deux sur la place à moitié brûlés, la plupart de leurs chevaux avoient été tués ou estropiés par le même ouragan.

Pyrrhus s'étant emparé du camp des Romains qu'il avoit trouvé vuide & abandonné, ne perdit point de temps. Pour profiter de sa victoire, il conduisit ses troupes dans les campagnes des alliés du peuple Romain les plus voisins, & par les ravages qu'il y exerça, il en détacha la plupart de leur amitié & de leur alliance. Ce fut alors que les Lucaniens & les Samnites arriverent pour se joindre à son armée. Après leur avoir reproché en peu de mots la négligence qui les avoit empêchés de se trouver au combat, il leur donna cependant leur part du butin; il étoit transporté de joie d'avoir avec ses sujets aidés des seuls Tarentins, vaincu & mis en déroute une armée considérable de Romains. Pendant que Pyrrhus étoit occupé à recueillir les fruits de sa victoire, Levinus de son côté par le soin qu'il eut de faire guérir ses blessés & de ramasser ceux des siens que la défaite avoit dispersés, remit sur pied une armée capable de tenir la campagne. Et quoique la plupart des Ci-

Pyrrhus profite de sa victoire.

toyens lui imputassent la perte de la bataille, & que Fabricius eût dit que ce n'étoit pas les Epirotes qui avoient défait les Romains, mais Pyrrhus qui avoit vaincu Levinus; cependant le Sénat fut d'avis de lui envoyer du secours. Il fit donc publier un Edit, qui exhortoit à s'enrôler les jeunes gens qui voudroient servir à la place de ceux qui avoient été tués, & comme la plupart se présenterent à l'envi, on en trouva bientôt assez pour composer deux nouvelles légions.

Levinus sauve Capoue.

Avec cette augmentation de forces, le Consul se mit à suivre Pyrrhus à la piste, lui causant dans sa marche toutes les incommodités qu'il pouvoit. Et ayant jugé que le dessein de ce Prince étoit de s'emparer de Capoue, il fit tant de diligence, qu'il le prévint, & prit des mesures si justes pour la défense de cette ville, qu'il l'obligea de renoncer à cette entreprise. Pyrrhus tourna du côté de Naples. Mais ayant aussi échoué devant cette place, il marcha à grandes journées par la voie Latine, pour aller attaquer la ville même de Rome. Déja en traversant le territoire d'Anagnie, & celui des Herniques, après s'être saisi de Fregelles en chemin faisant, il étoit arrivé à Preneste, & n'é-

toit plus éloigné de Rome que de sept à huit lieues. Mais les Magistrats de la ville n'avoient pas plutôt appris la défaite de Levinus & de son armée, qu'en vertu d'un Arrêt du Sénat, ils avoient armé toute la jeunesse: & la bonne fortune du peuple Romain lui avoit ménagé une autre ressource encore plus considérable dans des conjonctures où il en avoit tant de besoin. Car l'autre Consul T. Coruncanius ayant fait la guerre avec plus de succès contre les Toscans, avoit forcé toute la nation à renouveller avec les Romains les anciens traités; & comme le Sénat le rappelloit au secours de sa patrie, & qu'il n'étoit retenu par aucun autre ennemi, il accouroit avec son armée victorieuse.

Pyrrhus quitte le dessein d'attaquer Rome, & retourne dans la Campanie

Pyrrhus ayant inutilement tenté de retenir les Toscans, & voyant qu'outre les troupes qui s'étoient enfermées dans Rome pour la défendre, les deux armées Consulaires étoient sur le point de l'attaquer, l'une par devant & l'autre par derriere, prit le parti de retourner dans la Campanie. Là quand il vit que Levinus venoit à sa rencontre avec une armée plus forte que celle qu'il avoit avant sa défaite: » Je vois, dit-il, qu'il me

» faut combattre l'hydre de Lerne, » dont les têtes se multiplient à mesure qu'on les coupe. Cependant rassuré par le succès de la premiere action, il sortit de son camp, & rangea ses troupes en bataille comme si son dessein eût été d'en venir aux mains; & pour exciter le courage des siens, & jeter l'épouvante parmi les ennemis, il ordonna aux soldats de pousser de grands cris, & aux conducteurs des éléphants d'exciter les hurlements terribles de ces animaux. Les Romains répondirent par des clameurs beaucoup plus fortes & plus effrayantes. Le Roi jugeant par là de la disposition des deux armées, crut qu'il devoit s'abstenir de combattre pour le présent; & sous prétexte que les entrailles des victimes n'étoient pas assez favorables, il fit rentrer ses troupes dans le camp, d'où il se retira à Tarente avec un riche butin, & un grand nombre de prisonniers.

Constance des Romains.

Les Romains dont la constance n'avoit point été ébranlée par la perte de la bataille, mais qui avoient bien espéré de l'événement de cette guerre, & en avoient toujours parlé en termes magnifiques, crurent qu'il étoit plus à propos que jamais de récompenser le mérite. C'est pourquoi ils

Triomphe de L. Emilius.

décernerent le triomphe à L. Emilius Barbula, en considération des avantages qu'il avoit remportés pendant son Consulat tant contre les Samnites, que contre les Tarentins & les Salentins qui s'étoient trouvés parmi leurs troupes auxiliaires. Il en fit les cérémonies six jours avant les ides d'Août. Mais on ordonna au Consul Levinus de passer dans le territoire de Setine avec les restes de l'armée vaincue, de s'y bien retrancher, & de passer l'hyver sous des baraques. Pendant ce temps-là on délibéra dans le Sénat si on devoit racheter les prisonniers, ou les abandonner au vainqueur. L'affaire n'étoit pas sans difficulté. Ce qui détermina l'assemblée en leur faveur, ce fut sur-tout le malheur des cavaliers : ayant combattu avec un courage intrépide, tant qu'on n'avoit pas lâché les éléphants contre eux, ils n'avoient été défaits que par l'effroi que ces bêtes hideuses causerent aux chevaux : ceux-ci les emportant malgré eux, & sans qu'il y eût de leur faute, les avoient livrés aux armes & aux chaînes des ennemis. On envoya vers Pyrrhus en ambassade, pour traiter de leur rançon, trois personnages des plus distingués de la République, Pub. Cornelius Dolabella célebre par

la destruction totale des Gaulois de Sena ; avec Fabricius Luscinus, & Q. Emilius Papus, qui deux ans auparavant avoient été Consuls ensemble.

Pyrrhus possédoit naturellement cette humanité qui est la compagne inséparable des grandes ames. Mais il affectoit alors plus que jamais de s'en faire honneur : par une erreur assez accréditée il croyoit que la vertu n'est bonne qu'autant qu'elle sert l'ambition ; & la sienne poussée à l'excès étoit le mobile de toute sa conduite. Et quoiqu'il n'y eût point en son temps de Capitaine qui lui fût préférable pour la hardiesse, l'habileté & l'expérience dans le métier de la guerre, il avoit cependant coutume, avant de tenter le sort des armes, de mettre tous les autres moyens en usage, & de faire agir sur l'esprit de ses ennemis, selon le caractere de chacun d'eux, la crainte, l'espérance, le plaisir, la compassion, la justice, l'honneur & l'interêt. Lors donc qu'il apprit que les Ambassadeurs de Rome approchoient, persuadé qu'on ne lui envoyoit ces hommes Consulaires que pour traiter de quelque affaire importante, il ne désespéroit pas qu'ils ne lui proposassent des conditions de paix. C'est pourquoi, afin qu'ils arrivassent jusqu'à lui

Caractere de Pyrrhus.

Les Ambassadeurs de Rome reçus honorablement par Pyrrhus.

avec plus d'honneur & de sûreté, il envoya au-devant d'eux, jusques sur les confins des terres de Tarente, un certain Lycon, du pays des Molosses, à la tête d'une troupe de gens armés: & lui-même alla les recevoir à la porte de la ville avec des cavaliers magnifiquement vêtus, & les ayant accompagnés par distinction jusqu'à l'hôtel qu'on leur avoit préparé, il eut soin qu'on leur fournît avec profusion toutes les provisions & tous les agréments dont les Rois ont coutume de régaler leurs amis & leurs hôtes. Les Romains pour lui inspirer de la modération représenterent d'abord l'inconstance de la fortune, les révolutions ordinaires de la guerre, & l'incertitude de l'avenir, ensuite ils exposerent les ordres dont ils étoient chargés. Qu'ils étoient venus pour retirer leurs prisonniers de ses mains, soit qu'il voulût fixer le prix de leur rançon, & le recevoir en argent, soit qu'il aimât mieux les échanger contre des Tarentins & d'autres qui étoient au pouvoir des Romains.

Proposition de racheter les prisonniers

Pyrrhus ne terminoit jamais aucune affaire importante sans prendre l'avis de son Conseil. L'ayant donc alors assemblé selon sa coutume, un de ses courtisans nommé Milon, étoit d'avis qu'il gardât les prisonniers, & conti-

nuât la guerre, jusqu'à ce qu'il eût entiérement domté les Romains. Mais Cynéas fut d'un sentiment tout opposé. Car après avoir représenté au Roi la fermeté invincible dont le Sénat & le peuple Romain avoient donné des preuves dans leurs plus grandes calamités : » Je sais, ajouta-t-il, qu'il „ y a des ennemis dont nous pourrions „ avec raison ou haïr les mœurs, ou „ mépriser les armes. Mais pour les „ Romains, je vous conseille, Sei- „ gneur, de rechercher leur amitié, „ plutôt que de leur faire la guerre, „ & je pense qu'il est de votre intérêt, „ non-seulement de rendre les prison- „ niers, mais de les renvoyer même „ sans rançon. Je serois encore d'avis „ que vous envoyassiez sans différer „ des Ambassadeurs à Rome avec des „ présents pour conclure la paix à des „ conditions raisonnables. Vous vous „ trouvez à présent dans des conjonc- „ tures heureuses, où vous pouvez faire „ avec dignité une paix, si je me trom- „ pe, devenue nécessaire. Si vous con- „ venez des conditions dans le temps „ de votre prospérité, vous obtiendrez „ aisément ce que vous demanderez ; „ & il paroîtra que la seule générosité „ qui vous est naturelle, vous aura „ engagé à offrir la paix à un peuple

„ que vous pouviez aiſément réduire
„ dans la ſervitude. Je ſouhaite de
„ tout mon cœur que vos affaires ail-
„ lent toujours bien, & même je l'eſ-
„ pere : mais en qualité d'hommes,
„ nous ſommes ſujets aux révolutions
„ & aux caprices de la fortune ; &
„ ſi elle vient à vous tourner le dos,
„ la paix ne ſera plus une affaire auſſi
„ facile, nous ne la conclurons jamais
„ avec autant d'honneur. “

Tous les autres ayant ſuivi cet avis, & parlé à peu près dans les mêmes termes, le Roi décida en faveur de la paix ; & faiſant appeller les Ambaſſadeurs, leur tint le diſcours ſuivant.
„ Votre conduite à mon égard, Ro-
„ mains, eſt odieuſe ; avant de recher-
„ cher mon amitié, vous redemandez
„ les priſonniers de guerre ; & ſitôt
„ que je les aurai rendus, vous vous
„ en ſervirez contre moi. Si prenant
„ un parti plus juſte & plus utile aux
„ deux nations vous me propoſez de
„ faire avec vous un traité de paix, &
„ d'alliance, emmenez ſans rançon tous
„ ceux de vos citoyens & de vos alliés
„ que j'ai faits priſonniers. Mais ſi vous
„ conſervez à mon égard la haine qui
„ vous a mis les armes à la main, ſe-
„ roit-il de ma prudence de l'appuyer
„ de la valeur de tant de braves gens ?

„ Et ne vous imaginez pas que mes finances ſoient ſi fort épuiſées que „ j'aie beſoin de l'argent des Romains, „ moi qui les aurois plutôt enrichis par „ mes bienfaits & mes libéralités, s'ils „ ſe rendoient dignes de mon amitié. Et en même temps il leur envoya à tous de riches préſents, leur en promettant dans la ſuite de beaucoup plus conſidérables. Telle fut la réception qu'il fit publiquement à tous les Ambaſſadeurs en général.

Mais depuis il prit C. Fabricius en particulier, & lui parla fort au long, & avec bien plus d'ouverture, d'eſtime & de confiance. Je rapporterai volontiers la converſation qu'il eut avec lui, telle que je l'ai trouvée dans des Auteurs dignes de fois. » De tous les „ Romains, dit-il, celui que je déſirerois le plus d'avoir pour ami, c'eſt „ vous ſur-tout, Fabricius, qui me „ paroiſſez réunir à un degré rare les „ vertus civiles & les talents militaires. „ Tout ce qui me fait peine & que je „ ne puis voir ſans indignation, c'eſt „ que la médiocrité de votre fortune „ vous mette hors d'état de vivre avec „ l'éclat & la dignité qui conviennent „ aux hommes de votre mérite. Mais je „ veux réparer cette injuſtice de la „ fortune, & vous donner aſſez d'or

Entretien de Pyrrhus & de Fabricius.

„ & d'argent, tant monnoyé qu'en
„ vaiſſelle, pour vous égaler aux ci-
„ toyens les plus opulents. Car rien
„ ne me convient davantage dans
„ le rang où je ſuis élevé, que de ſou-
„ lager la pauvreté des grands hommes
„ qui ont été plus ſoigneux d'acquérir
„ de la gloire, que d'amaſſer des ri-
„ cheſſes. Ce ſont là les monuments
„ les plus illuſtres que les Rois puiſ-
„ ſent laiſſer de leur générosité & de
„ leur magnificence ; ce ſont les offran-
„ des les plus agréables qu'ils puiſſent
„ faire aux Dieux. Et je croirai plutôt
„ devoir que mériter de la reconnoiſ-
„ ſance, ſi vous voulez bien accepter
„ mes offres.

„ Et je me garderois bien de vous
„ faire cette propoſition, ſi elle n'étoit
„ honorable que pour moi & qu'elle
„ fût aviliſſante pour vous. Mais com-
„ me vous n'acheterez point mes bien-
„ faits par la trahiſon, ni par aucune
„ autre action indigne de votre carac-
„ tere, quelle raiſon auriez-vous de
„ rejeter avec une dureté opiniâtre les
„ dons de l'amitié & de l'hoſpitalité.
„ Je ne vous demande, en vous les
„ offrant, que ce que peut & même
„ que ce que doit faire le plus hon-
„ nête homme, & le citoyen le plus
„ attaché aux intérêts de ſa patrie. Car

„ tout ce que je desire, c'est que vous
„ faissiez passer le Sénat, de cette ani-
„ mosité implacable, à des sentiments
„ plus doux & plus humains; en lui
„ faisant comprendre, comme il est
„ vrai, que vous ne pouvez continuer
„ la guerre sans vous exposer à des
„ pertes considérables & à des périls
„ évidents; & que de mon côté, ayant
„ promis du secours aux Tarentins,
„ je ne puis les abandonner, sur-tout
„ étant sorti vainqueur du premier com-
„ bat, sans manquer à l'honneur & à
„ la bonne foi. J'ai quelque répugnance
„ à faire la guerre à un peuple que je
„ juge plus digne de mon amitié que
„ de ma haine; & j'aimerois beau-
„ coup mieux retourner dans mes Etats,
„ pour y terminer plusieurs affaires qui
„ sont survenues, & qui demandent
„ ma présence. Je vous donnerai tel
„ garant que vous voudrez de ma pa-
„ role, afin qu'étant persuadé vous-
„ même de ma sincérité, vous puissiez
„ en convaincre vos citoyens. Quel-
„ ques-uns d'entre eux pourroient pré-
„ tendre, peut-être, qu'on ne doit point
„ compter sur les promesses des Rois:
„ leur défiance & leurs soupçons se-
„ roient fondés sur l'extravagance d'un
„ ou deux souverains, qui n'ayant aucun
„ sentiment ni aucune connoissance de

„ l'honnêteté, n'obſervent les traités
„ qu'autant de temps qu'ils leur ſont
„ utiles, & les rompent dès qu'ils peu-
„ vent tirer quelque fruit de leur in-
„ conſtance & de leur perfidie. Quand
„ nous aurons conclu la paix, le plus
„ grand plaiſir que vous me puiſſiez
„ faire, & le parti le plus avantageux
„ que vous puiſſiez prendre pour vos
„ intérêts & pour les miens, c'eſt de
„ paſſer avec moi en Epire, pour tenir
„ le premier rang à ma Cour, com-
„ mander mes armées, & partager ma
„ puiſſance. Car pour moi, je ne ſa-
„ che point de bien préférable à la poſ-
„ ſeſſion d'un ami fidele & généreux;
„ & la place de premier Miniſtre de
„ mes Etats, accompagnée de tout
„ l'éclat de la majeſté Royale, con-
„ vient parfaitement à la grandeur de
„ votre ame. En nous réuniſſant ainſi,
„ en nous prêtant un ſecours mutuel,
„ nous parviendrons ſans peine à la
„ jouiſſance des biens qui ſont regar-
„ dés comme les plus grands parmi
„ les hommes.

Réponſe de Fabricius à Pyrrhus.

Quand le Roi eut ceſſé de parler, Fabricius après une pauſe de quelques moments, lui répondit en ces termes.
„ Si dans la vie privée ou dans les
„ fonctions publiques, j'ai pu me faire
„ quelque honneur, je me diſpenſerai

„ de toucher cet article ſur lequel vous
„ êtes trop avantageuſement prévenu.
„ Je ne détaillerai pas davantage ma
„ pauvreté; je ne dirai pas que poſ-
„ ſeſſeur d'un modique héritage, ſans
„ rentes, ſans eſclaves, je ne dois ma
„ ſubſiſtance qu'à mes bras & à mon
„ travail. Ce ſont des particularités
„ dont vous ont ſans doute informé
„ ceux qui vous ont parlé de moi. Mais
„ ſi vous vous imaginez qu'à cauſe de
„ cette pauvreté, je me trouve plus
„ malheureux qu'aucun autre Romain,
„ vous êtes aſſurément dans une grande
„ erreur, ſoit que vous ayez conçu
„ vous même cette opinion, ſoit qu'elle
„ vous ait été inſpirée par d'autres. Car
„ mépriſant les richeſſes, & occupé de
„ mes devoirs, je n'ai jamais éprouvé
„ le ſentiment pénible des beſoins, &
„ ne me ſuis jamais plaint de ma con-
„ dition, ni quand j'ai vécu en mon
„ particulier, ni quand je me ſuis trou-
„ vé chargé des affaires de la Répu-
„ blique. Car quelle raiſon aurois-je
„ d'accuſer la fortune? Lui ferai-je un
„ crime de ce que malgré cette pau-
„ vreté, je jouis dans ma patrie, non-
„ ſeulement avec les riches, mais mê-
„ me, préférablement à eux, de tous
„ les avantages & de tous les hon-

„ neurs qui ſont le ſeul objet de l'am-
„ bition des grandes ames.

„ On m'éleve aux dignités les plus
„ éminentes de l'Etat : on me met à
„ la tête des plus grandes armées : on
„ me charge des ambaſſades les plus
„ honorables & les plus éclatantes :
„ on me confie les fonctions les plus
„ auguſtes de la Religion : je ſuis ap-
„ pellé aux délibérations du Sénat : je
„ ſuis conſulté ſur les affaires les plus
„ importantes de la République : plu-
„ ſieurs me donnent des éloges, &
„ me prennent avec ſatisfaction pour
„ modele. Je ne ſuis pas moins eſtimé
„ que les plus opulents de Rome : mon
„ exemple paroît un puiſſant aiguillon
„ pour animer à la vertu & conduire à
„ la gloire ; & tant de grands avanta-
„ ges ne m'engagent à aucune dépenſe,
„ & n'en occaſionnent à perſonne.
„ Dans les autres Etats, où l'on voit
„ beaucoup de particuliers très-opu-
„ lents, tandis que le tréſor public eſt
„ preſque toujours épuiſé ; c'eſt par
„ leurs propres richeſſes que les Ma-
„ giſtrats ſoutiennent leur rang, &
„ vivent dans l'éclat qui convient à
„ leurs places. Mais notre République
„ a des maximes bien différentes ; elle
„ n'eſt jamais à charge à la fortune

„ des particuliers ; & c'eſt le tréſor „ public qui fournit à ceux qu'on éleve „ aux plus grands emplois, tout cet „ appareil & toute cette magnificence „ qui les accompagne. Par-là nous ſommes tous égaux ; & les plus riches „ n'ont aucun avantage ſur les plus „ pauvres dans les fonctions où il leur „ faut ſoutenir leur dignité & celle de „ l'Empire. Puis donc qu'encore que „ je ſois le plus pauvre des citoyens, „ je ne cede point aux plus riches, re„ lativement aux diſtinctions & aux „ honneurs ; n'aurois-je pas tort de me „ plaindre de la fortune ? Devrois-je „ lui demander qu'elle m'égalât aux „ Rois qui ſont en état d'amaſſer des „ tréſors infinis ? Tout ce que je viens „ de dire, ne me regarde que comme „ un homme public.

La République fournit aux Magiſtrats Romains tout ce qui leur eſt neceſſaire pour ſoutenir leur rang.

„ Mais ſi je me conſidere dans mon „ état de citoyen particulier, bien-loin „ que ma pauvreté me ſoit à charge „ & qu'elle me chagrine, toutes les „ fois que je me compare avec ces ri„ ches, je trouve mon ſort incompa„ rablement plus heureux, & je me „ place dans ce petit nombre d'hom„ mes privilégiés, qui jouiſſent de toute „ la félicité qu'on peut déſirer & ob„ tenir dans cette vie ; & c'eſt alors „ que je m'applaudis beaucoup, & que

„ je rends graces à ma pauvreté. Comme il me paroît aussi ridicule qu'inutile d'amasser du superflu, & que mon petit héritage cultivé avec soin & avec économie, me fournit tout le nécessaire ; je ne vois pas pourquoi je me tourmenterois dans la poursuite des richesses, ni à quel usage je destinerois une plus grande abondance. L'appétit assaisonne pour moi la plus simple nourriture ; la soif me fait trouver toutes les boissons délicieuses. Le travail me procure un sommeil aisé & tranquille. Mes vêtements me paroissent assez beaux & assez bons, quand ils me garantissent du froid. A l'égard des meubles, les plus commodes & les moins chers sont toujours ceux qui me plaisent davantage. C'est pourquoi je serois injuste si j'accusois la fortune de ce qu'elle ne m'a pas accordé des facultés dont je n'ai pas besoin ; puisque la nature ne m'a donné ni le desir, ni sur-tout le talent de rechercher le superflu.

La faim & la soif assaisonnent les mets, & les vins les plus communs.

„ Ainsi, avec cette pauvreté qui vous paroît si insupportable, je me trouve plus riche que les hommes du monde les plus opulents, & que vous-même ; car je possede un trésor si précieux, que je n'ai plus rien à de-

„ sirer

„ firer. Mais pour vous, si avec la pos-
„ session de l'Epire & des autres Etats
„ qui sont en votre puissance, vous
„ ne vous trouviez pas pauvre, vien-
„ driez-vous en Italie? Mais, direz-
„ vous, l'opulence donne le pouvoir
„ si doux de faire du bien à ses sem-
„ blables : au lieu que la médiocrité
„ ne peut soulager personne. J'en con-
„ viens; mais cette impuissance de se-
„ courir les malheureux ne me fait pas
„ plus de peine que celle où je suis
„ de les instruire des secrets de la na-
„ ture, ou de leur faire connoître
„ l'avenir, parce que les Dieux n'ont
„ fait de moi ni un Philosophe ni un
„ Devin. A l'égard des talents que je
„ puis avoir, si je les consacre au bien
„ de la patrie & de mes amis, & si
„ je rends au public tous les services
„ qui dépendent de moi, je crois qu'on
„ n'a rien à me reprocher. Et vous
„ auriez moins de raison qu'aucun
„ autre, de rabaisser ces talents & ces
„ services, puisque vous témoignez
„ que vous en faites un grand cas, &
„ que vous êtes disposé à les acheter
„ si cher.

„ Mais quand il seroit vrai que pour
„ soulager les autres dans leurs besoins,
„ les grandes richesses sont à desirer,
„ & que par cette raison, leur posses-

„ ſion fait une partie de la félicité,
„ comme vous le penſez, vous autres
„ Rois ; n'auroit-il pas mieux valu les
„ acquérir autrefois par les voies ho-
„ norables qui ſe ſont tant de fois pré-
„ ſentées à moi, que de les recevoir
„ aujourd'hui de vous, en me couvrant
„ de honte ? Car les heureux ſuccès
„ que j'ai eus dans les guerres dont
„ on m'a confié le commandement,
„ m'ont donné pluſieurs occaſions glo-
„ rieuſes de m'enrichir, ſi j'avois vou-
„ lu en profiter ; ſur-tout il y a quatre
„ ans, lorſqu'étant Conſul je marchai
„ avec mon armée contre les Samnites,
„ les Lucaniens, & les Brutiens, que
„ je pillai toutes ces riches Provinces,
„ que je pris de force & détruiſis plu-
„ ſieurs villes opulentes, dont j'em-
„ ployai les dépouilles à récompenſer
„ mes ſoldats, & à rendre aux par-
„ ticuliers les deniers prêtés pour les
„ frais de cette guerre ; & que je por-
„ tai dans le tréſor public le reſtant,
„ qui montoit à la ſomme de quatre
„ cent mille écus. Après donc que j'ai
„ rejeté les moyens honnêtes de de-
„ venir riche par le butin des ennemis,
„ & qu'à l'exemple de Valerius & de
„ pluſieurs autres qui ont élevé cet
„ Empire au point de grandeur & de
„ puiſſance où vous le voyez aujour-

„ d'hui, j'ai préféré l'honneur à l'inté-
„ rêt; conviendroit-il que je reçusse
„ vos présents, pour m'enrichir par
„ une voie aussi basse que dangereuse,
„ moi qui ai négligé lesplus belles
„ occasions? Et j'aurois pu employer
„ librement & avec satisfaction ces
„ richesses, à des usages honnêtes &
„ justes; au lieu qu'il ne me seroit pas
„ permis de disposer à mon gré de
„ celles que vous m'offrez. Car on
„ doit regarder comme un prêt plutôt
„ que comme un don l'argent qu'on
„ tient de la libéralité d'autrui: &
„ il devient un fardeau pésant pour un
„ homme qui a le cœur véritablement
„ grand & noble, jusqu'à ce qu'il ait
„ trouvé le moyen de s'acquitter;
„ quand même je recevrois aujourd'hui
„ vos offres comme une marque de
„ votre bienveillance à l'égard d'un
„ hôte & d'un ami.

Les présents d'autrui sont à charge aux grands hommes, jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé moyen de s'acquiter.

„ Mais comme il est impossible que
„ le bruit de vos libéralités ne se ré-
„ pandît jusqu'à Rome, doutez-vous
„ que je ne fusse exposé à un dan-
„ ger évident de la part des Magis-
„ trats, appellés Censeurs, si en vertu
„ du droit qu'ils ont d'informer contre
„ la vie & les mœurs des citoyens, &
„ de punir avec la derniere rigueur
„ ceux qui sont convaincus de s'être

„ écartés de la discipline & des coutumes de nos ancêtres, ils m'appelloient en jugement à mon retour à Rome, & m'accusoient d'avoir reçu vos présents? La plupart ajoutent que Pyrrhus fit encore de nouvelles tentatives pour ébranler la fermeté d'un homme dont le désintéressement l'étonnoit, & que persuadé qu'on ne pouvoit l'acheter trop cher, entre autres promesses magnifiques, il alla jusqu'à lui offrir une partie de son Royaume; mais que le Romain toujours inébranlable, se contenta de lui répondre; qu'il ne comprenoit rien à ses desseins. „ Car si vous me jugez un malhonnête „ homme, lui dit-il, pourquoi me re„ cherchez-vous? Et si vous me croyez „ homme de bien, pouvez-vous es„ pérer de me corrompre? Et quand „ même vous pourriez réussir, conti„ nua-t-il, ne voyez-vous pas que vous „ agissez contre vos intérêts? Car la „ liberté dont je fais profession ne peut „ manquer d'être à charge aux Grands „ de votre Cour & à vous-même. Et „ ne devez-vous pas craindre que les „ Epirotes ne me préferent à vous, & „ qu'ils ne vous abandonnent, quand „ ils auront une fois éprouvé ma re„ tenue, ma justice & ma modération? J'ai cru qu'il étoit à propos de rappor-

ter en détail ces faits, & quelques autres que j'y ajouterai, pour faire connoitre le caractere & les mœurs de ces fameux Romains, qui ont soutenu l'Empire dans les conjonctures les plus difficiles & les plus dangereuses, & l'ont élevé à ce haut point de puissance & de gloire où il est parvenu, & apprendre, par des exemples si illustres, quelle est la route que doivent suivre & les maximes que doivent pratiquer ceux qui veulent mériter l'estime & l'approbation de tous les hommes, & laisser à leurs descendants la République plus grande & plus florissante, qu'ils ne l'ont reçue de leurs ancêtres.

On dit qu'au sortir de cette conversation, le Roi se tint en repos; mais que le lendemain il fit appeller Fabricius, après avoir fait préparer, pour l'effrayer, un éléphant qui caché derriere un rideau, pendant qu'ils s'entretenoient ensemble, se présenta tout d'un coup, au signal que lui donna son gouverneur, & avançant sa trompe sur la tête du Romain, poussa des cris aigus & des hurlements affreux. Mais cet homme intrépide se retourne tranquillement. „ Votre or, dit-il, en „ souriant, ne m'a point séduit hier; „ & un animal ne m'effraiera point „ aujourd'hui. Ensuite, comme à la

Fabricius n'est [illegible] effrayé des cris & des menaces d'un [illegible]é-phant.

table de Pyrrhus où Fabricius avoit été invité, Cynéas se fut mis à parler des différents Sages de la Grece; il tomba sur la secte d'Epicure, & dit que ceux qui suivoient ses opinions, faisoient consister le souverain bonheur dans le plaisir, & regardoient comme un des principaux obstacles à la félicité, l'administration des affaires publiques; & qu'ils étoient persuadés que les Dieux conformément à cette maxime, ne se mettoient aucunement en peine de ce qui se passe ici-bas, n'étant occupés que de leur repos & de leurs plaisirs, sans se soucier ni de punir les méchants, ni de récompenser les bons. » Fassent les Dieux, s'é-„ cria Fabricius, quand Cynéas eut „ cessé de parler, que Pyrrhus & les „ Samnites goûtent cette belle philo-„ sophie, tant qu'ils seront en guerre „ contre le peuple Romain.

Fabricius se mocque de la fausse sagesse des Epicuriens & la souhaite à Pyrrhus & à tous les ennemis de la République.

Telles étoient les mœurs de ces temps-là: telle étoit l'émulation des plus grands hommes de la République. Ils tâchoient à se surpasser les uns les autres, non par les richesses & le luxe, mais par la valeur, par la prudence, par la patience, par l'amour de la patrie. Car ce n'étoit pas une vaine & passagere ostentation de vertu; ce n'étoient point des phrases méditées &

préparées avec art, dont ils tâchoient d'éblouir ceux à qui ils avoient actuellement affaire. Mais une conduite uniforme, & ſoutenue juſqu'à la fin de la vie, prouvoit la vérité des diſcours de ces hommes extraordinaires, qu'aujourd'hui nous nous contentons d'admirer, ne nous ſentant pas capables de les imiter. Le même Fabricius n'ayant pour toute argenterie qu'une ſaliere & une coupe dont le pied étoit même de bois, refuſa généreuſement les eſpeces en monnoie, & la vaiſſelle d'argent magnifique que lui offroient les députés des Samnites : & portant ſes mains à ſes oreilles, à ſes yeux, à ſon nez, à ſa bouche, à ſon goſier, & enſuite au bas-ventre : » Tant que je pourrai, dit-il, maîtriſer mes ſens, rien ne me manquera ; reportez cet argent à ceux „ qui ne peuvent s'en paſſer. Enfin il mourut ſi pauvre, que ſes filles n'auroient pas eu de quoi ſe marier, ſi le Sénat ne ſe fût fait un honneur de les doter du Tréſor public, comme le pere s'en étoit fait un de leur laiſſer pour tout héritage ſa gloire & ſa pauvreté.

Simplicité extrême de Fabricius dans ſes meubles.

Les premiers du Sénat étoient preſque tous alors dans les mêmes ſentiments & les mêmes maximes. Q. Fa-

Caractere des Romains de ce temps.

bius Maximus, l'un d'entre eux, celui qui fut tant de fois élevé aux premieres charges, qui commanda tant de fois les armées, & refusa la censure à laquelle on vouloit l'élever une seconde fois, soutenant qu'il étoit contre le bien public qu'on nommât souvent les mêmes Magistrats, reçut du peuple Romain un témoignage semblable qui attestoit sa pauvreté & l'attachement de ses concitoyens. Car après sa mort on jeta tant de pieces de monnoie dans sa maison, qu'outre les frais de ses funérailles, Q. Fabius Gurges son fils eut encore de quoi donner un festin au peuple. Curius refusa les présents des Sabins, avec la même grandeur d'ame qui avoit porté Fabricius à rejeter ceux des Samnites. Et ce fut la ressemblance de leurs mœurs & de leurs sentiments, qui fit vivre avec une amitié & une concorde admirables Emilius Papus & Fabricius son collegue en plusieurs Magistratures, & T. Coruncanius, & plusieurs autres citoyens illustres de la même trempe; aussi le Poëte Ennius me paroît avoir heureusement caractérisé ce beau siécle, quand il a dit que les mœurs antiques avoient été le soutien de la République. C'est pourquoi Pyrrhus porté plus que jamais à faire la paix

avec cette nation, renvoya d'abord sans rançon deux cents prisonniers; & permit aux autres de retourner à Rome, s'ils en avoient envie, pour assister aux Fêtes de Saturne qu'on étoit sur le point d'y célébrer, & pour y voir leurs parents, se contentant de la parole que lui donna Fabricius, qu'ils reviendroient infailliblement après ces Féries, si la paix n'étoit pas conclue avant ce temps. Et en effet, telle étoit alors la bonne foi du Sénat & des particuliers, que tous revinrent dans le camp de Pyrrhus au jour marqué, après avoir fait des efforts inutiles sur l'esprit obstiné de leurs concitoyens.

Pyrrhus tente de vaincre les Romains par ses bienfaits.

Car le Roi, en habile politique, saisissant le temps où les Romains attendris par la vue des gages les plus chers, & pressés par le désir de les retenir, devoient naturellement être moins ardents à continuer la guerre, avoit envoyé des Ambassadeurs à Rome chargés de faire conclure le traité de paix & d'alliance, aux conditions qu'il avoit proposées en personne à Fabricius. Or il demandoit que les Tarentins fussent compris dans le même traité: que les autres Grecs qui s'étoient établis sur les côtes d'Italie, vécussent libres & sous l'autorité de leurs Ma-

giſtrats & de leurs loix : que les Romains rendiſſent aux Apuliens, aux Lucaniens & aux Brutiens les terres & autres effets qu'ils leur avoient enlevés ; moyennant quoi il s'engageoit à rendre aux Romains leurs priſonniers ſans rançon. Pyrrhus avoit alors auprès de lui le miniſtre, dont nous avons déja parlé, nommé Cynéas. C'étoit un homme qui joignoit à une habileté & une expérience conſommées dans le gouvernement d'un Etat, un grand fonds de droiture & de probité, & qui étoit également verſé dans l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. Ces qualités le rendoient très-cher à ſon Maître : & ce Prince avoit coutume de dire qu'il avoit conquis plus de villes par l'éloquence de Cynéas, que par la force de ſes armes.

Caractere de Cynéas & ſon ambaſſade à Rome.

Ce Miniſtre étant arrivé à Rome en qualité d'Ambaſſadeur, par un trait de la plus fine politique, reſta pluſieurs jours dans la ville ſans demander audience au Sénat ; juſqu'à ce qu'il eût mis dans ſes intérêts la plûpart des Grands, par le moyen des préſents qu'il leur envoya au nom de ſon Maître. Alors ayant été introduit dans l'aſſemblée, il y parla fort au long des grandes qualités de Pyrrhus, de l'eſtime & de l'amitié qu'il avoit pour

les Romains, & de l'équité des conditions qu'il avoit ordre de leur proposer : ce qu'il fit avec tant d'adresse & d'éloquence, que la plus grande partie des Sénateurs étoient ébranlés, & doutoient si on ne devoit pas les accepter. Car, sans parler des autres avantages qu'il leur faisoit envisager dans ce traité, il leur promettoit que s'ils laissoient les alliés du Roi en repos, ce prince leur accorderoit de si grands secours, qu'ils pourroient aisément conquérir tout le reste de l'Italie. Mais comme les Sénateurs hésitoient à se déterminer sur une affaire de cette importance, & qu'ils vouloient en délibérer plus à loisir, le bruit de cette paix, & des conditions auxquelles elle se traitoit, se répandit insensiblement dans la ville. Alors Appius Claudius que son grand âge & la perte de ses yeux empêchoient depuis long-temps de venir au Sénat, se fit aussi-tôt apporter à l'assemblée dans une litiere; & dès qu'il parut, ses gendres & ses fils étant sortis de leurs places, pour venir au-devant de lui, le conduisirent respectueusement à celle qui étoit due à un personnage de son rang & de sa réputation.

Tous les Sénateurs étonnés de cette nouveauté, & remplis de vénération

Appius Claudius, détourne

les Sénateurs de la paix qu'ils vouloient faire avec Pyrrhus.

pour un perſonnage ſi diſtingué, gardoient le ſilence, attendant qu'il s'expliquât lui-même ſur les raiſons qui l'avoient amené dans le Sénat, après s'en être abſenté pendant tant d'années. Alors ce vieillard reſpectable tirant ſon exorde de ſes infirmités : » Juſqu'à „ préſent, dit-il, la perte de mes yeux „ m'avoit été à charge. Mais au-„ jourd'hui je m'en félicite, je ne vois „ point tout ce qui ſe fait ; je ſouffre „ de n'avoir pas encore perdu l'ouie, „ pour ne point entendre les condi-„ tions honteuſes & indignes du nom „ Romain, qu'on propoſe dans cette „ aſſemblée. Car enfin, Meſſieurs, „ que ſont devenus ce courage & cette „ noble fierté dont vous avez donné „ tant de preuves ? Quand on vantoit „ devant vous la gloire d'Alexandre, „ & qu'on faiſoit paſſer ce Prince pour „ invincible, vous répondiez qu'on „ devoit attribuer cette haute répu-„ tation, plutôt à ſon bonheur qu'à „ ſon mérite ; & que ſi la fortune l'eût „ pouſſé en Italie, & qu'il y eût fait „ la guerre contre les Romains, l'évé-„ nement eût été tout différent, & „ l'opinion publique toute contraire. „ Voyez combien vous avez rabattu „ de ces beaux ſentiments & de cette „ grandeur d'ame. Vous vous vantiez

„ alors de vaincre les Macédoniens ; „ & maintenant vous redoutez des „ Molosses & des Chaoniens, qui ont „ toujours été la proie des Macédo-„ niens. Vous méprisiez Alexandre : „ & vous tremblez au seul nom de „ Pyrrhus, qui n'est à proprement par-„ ler que le Satellite d'un de ceux qui „ l'étoient d'Alexandre, & qui est passé „ en Italie pour éviter ses anciens en-„ nemis, plutôt que pour en chercher „ de nouveaux. Et vous voulez qu'il ait „ conçu le dessein d'ajouter l'Empire „ des Romains au sien, avec des trou-„ pes qui n'ont pas été capables de lui „ conserver la moindre partie de la „ Macédoine.

„ Persuadez-vous donc que si nous „ ne l'obligeons pas à repasser la mer, „ couvert de confusion, nous tombe-„ rons dans un tel mépris, qu'il n'y „ aura point de nation que son avidité „ n'engage à passer en Italie, & à „ nous attaquer comme des gens qui „ ne sont pas en état de défendre leur „ bien ni leur honneur. Car ne sera-„ t-on pas en droit de nous regarder „ comme les plus lâches de tous les „ hommes, si Pyrrhus reçu dans notre „ amitié, obtient la récompense des „ injures mêmes qu'il nous aura faites, „ en nous forçant à devenir le jouet

„ de deux peuples que nous avons tant „ de fois vaincus ? Ces remontrances d'Appius firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs, & enflammerent tellement leurs courages, que tous conclurent d'une commune voix, qu'il falloit continuer la guerre, & préalablement ordonner à Cynéas de ſortir le même jour de la ville, d'aller déclarer à Pyrrhus qu'on lui refuſoit la permiſſion qu'il avoit demandée d'y entrer; & qu'avant de parler de paix & d'amitié avec les Romains, il devoit commencer par abandonner l'Italie.

Le Sénat ſe détermine à continuer la guerre, & refuſe à Pyrrhus l'entrée de Rome.

Suivant le ſentiment du même Appius, on donna au ſujet des priſonniers un décret qui n'étoit ni moins triſte, ni moins ſévere : il portoit qu'ils „ ne ſeroient point employés contre „ Pyrrhus, ni réunis dans une même „ troupe, mais qu'on les diſperſeroit „ en différents corps ; & que pour les „ punir de s'être rendus à l'ennemi, „ ils ſeroient tous dégradés, de façon „ que ceux qui avoient ſervi dans la „ cavalerie, paſſeroient dans l'infan- „ terie ; & que ceux qui avoient por- „ té les armes dans les légions, ren- „ treroient dans les troupes armées à „ la légere, ſans qu'aucun pût recou- „ vrer le rang qu'il avoit perdu, qu'il „ n'eût rapporté les dépouilles de deux

Les priſonniers ſont notés d'infamie.

„ ennemis. On dit que les Députés du Roi étant revenus avec une réponſe ſi fiere & ſi dure, ce Prince étonné d'une fermeté ſi extraordinaire, leur demanda ce qu'ils penſoient de Rome & de ſon Sénat : & que Cynéas lui répondit : » qu'il avoit regardé la ville „ comme un Temple, & le Sénat com- „ me une aſſemblée de Rois. Ce fut alors, que ſuivant le ſentiment de quelques-uns, Fabricius fut envoyé au Roi en qualité d'Ambaſſadeur. Mais ce qui prouve leur erreur, indépendamment du témoignage des autres écrivains, c'eſt l'ordre naturel & vraiſemblable des événements. Les deux partis ne voyant plus d'apparence à la paix, ſongerent ſérieuſement à faire de nouveaux préparatifs pour la guerre; ce qui leur donna aſſez d'occupation pendant l'hiver.

Ce fut, je crois, vers ces temps-là que Pyrrhus forma le projet d'établir un pont de communication dans l'eſpace de cinquante milles qu'il y a depuis Otrante juſqu'à Apollonie, les deux villes de l'Italie & de l'Epire, qui étant ſituées vis-à-vis l'une de l'autre, s'avancent le plus dans la mer, comme pour ſe rapprocher. Il eſpéroit par-là empêcher les naufrages qui arrivent ſouvent ſur ces côtes, & donner aux

peuples de ces deux contrées des moyens plus aisés de commercer ensemble, & de se secourir mutuellement dans l'occasion. On dit que depuis, M. Terentius Varron conçut le même dessein, lorsque dans la guerre des Pirates il gardoit avec une flotte les côtes de la Sicile & de l'Ionie, sous les ordres du grand Pompée. Cependant T. Coruncanius triompha des Volsiniens, & des Volsciens deux peuples de Toscane, quelques jours avant les calendes de Février. Ce fut cette année que pour la premiere fois le lustre fut fermé par un Censeur Plébéien. On dit que par le compte qu'il fit des citoyens, leur nombre se trouva monter à 278222. Il est constant que dans tout ce temps-là on ne choisit point d'autre (1) Prince du Sénat que Q. Fabius Maximus. On conjecture que son fils, surnommé Gurges, fut Censeur avec Cn. Domitius. Pour ce dernier, comme ce fut lui qui ferma le lustre, & que par-là il procura au peuple un honneur qu'il n'avoit point encore eu, son nom, devenu célebre, s'est conservé.

Cn Domitius Censeur Plébeien, ferme le lustre; honneur que le peuple n'avoit point encore eu.

Dès le commencement du Printemps, Pyrrhus ayant rassemblé les troupes de

(1) Le nom de Prince ne signifie ici que Chef, ou premier entre ses egaux.

ses alliés, passa dans l'Apouille où il se rendit maitre de plusieurs villes, soit par force soit par composition. Les deux Consuls Pub. Sulpicius Saverrion, & Pub. Decius Mus à la tête des deux armées Consulaires, vinrent aussi se camper vis-à-vis de lui auprès d'Asculum, ville de l'Apouille qui porte le même nom que celle qui est dans le Picentin. On ne doutoit pas que les deux partis n'en vinssent aux mains. Mais ce qui différa la bataille de plusieurs jours, c'est que les deux armées se craignoient également, outre qu'elles étoient séparées par un torrent profond qui couloit au milieu d'elles. Les Romains appréhendoient Pyrrhus qui les avoit battus dans le premier combat. Et les Epirotes redoutoient la fermeté inébranlable des Romains, & le nom de l'un des Consuls, fatal aux légions ennemies. Car le bruit s'étoit répandu parmi eux que Pub. Decius, à l'exemple de son pere & de son aïeul, sacrifieroit sa vie, pour procurer la victoire aux Romains : & l'événement de deux batailles avoit déja rendu le dévouement de Decius aussi formidable qu'il étoit célebre.

P. Sulpicius & Pub. Decius Mus Consl an de Rom. 473.

Les deux armées en présence, se craignent réciproquement.

Pyrrhus convaincu qu'il étoit à propos de rassurer ses soldats, les assembla & leur dit : » qu'il étoit ridicule

Pyrrhus tâche d'ôter aux siens la frayeur que

leur inspiroit le nom de Décius ,, de s'imaginer que l'événement des ,, combats dépendît de la Déesse qu'on ,, nomme la Terre, ou des autres Dieux ,, qu'on sollicitoit par de vaines formules; mais qui n'étoient pas assez ,, injustes pour décider du sort des armées au gré d'un seul homme à qui ,, la tête avoit tourné. Qu'on remportoit la victoire par la valeur & la ,, fermeté & non par des prestiges & ,, par des superstitions, au jugement ,, des Romains eux-mêmes, qui avoient ,, coutume d'opposer à leurs ennemis, ,, non des troupes de Prêtres & de ,, Devins, mais des légions de soldats ,, armés. Mais comme il y a des esprits qui faute d'être instruits, sont plus frappés par de fausses illusions que par de véritables motifs de craindre, pour les rassurer encore de ce côté-là, il leur montra les habits & les ornements sous lesquels les deux premiers Decius s'étoient dévoués, leur recommandant expressément, ,, que si dans ,, la bataille ils rencontroient quelque ,, Romain dans cet équipage, ils se ,, donnassent bien de garde de le ,, tuer, mais fissent tous leurs efforts ,, pour le prendre vivant. Mais il prit ,, aussi la précaution de faire avertir ,, Decius qu'il pouvoit se dispenser ,, d'opposer à des ennemis armés un

„ appareil ridicule, qui certainement „ ne lui réuſſiroit pas : & que ſi on le „ lui amenoit vivant, il auroit beſoin „ de conſtance plus qu'il ne s'imagi- „ noit peut-être.

„ Les Conſuls lui répondirent, qu'ils „ comptoient aſſez ſur leurs courages „ & ſur leurs armes, ſans avoir re- „ cours à des moyens ſi extrêmes : & „ qu'afin qu'il n'en doutât point, ils „ lui donnoient le choix, ou de paſ- „ ſer lui-même le fleuve qui les ſépa- „ roit, ou, s'il l'aimoit mieux, de les „ attendre ſur la rive qu'il occupoit. „ Que s'il prenoit le premier parti, „ ils s'éloigneroient du bord, pour lui „ laiſſer toute liberté de venir à eux „ ſans rien craindre, ou qu'ils paſſe- „ roient eux-mêmes de ſon côté, après „ qu'il ſe ſeroit éloigné à une certai- „ ne diſtance : & qu'alors combattant „ avec toutes leurs forces, ils lui fe- „ roient voir qu'ils ne mettoient leur „ confiance que dans la vigueur de „ leurs bras & de leurs courages. Pyrrhus crut qu'il n'étoit pas de ſon honneur de leur laiſſer juger qu'il les appréhendoit : c'eſt pourquoi ſe déterminant pour la ſeconde condition qu'ils avoient propoſée, il s'éloigna du fleuve pour les laiſſer paſſer avec liberté. L'habitude où étoient les Romains de voir

Les Romains donnent à Pyrrhus le choix de paſſer le fleuve, ou de le leur laiſſer paſſer à eux-mêmes.

Pyrrhus s'éloigne du bord pour laiſſer paſſer les ennemis de ſon côté.

des éléphants, les leur avoit insensiblement rendus moins redoutables : & dès le premier combat, C. Minucius premier piquier de la quatriéme légion, en abattant d'un coup de sabre la trompe d'un de ces animaux, avoit fait voir par une heureuse expérience, qu'il étoit aisé de leur ôter l'usage de cette partie, qui causoit tant de frayeur auparavant. Mais ils avoient encore imaginé d'autres ressources plus propres à les rassurer contre ces masses énormes. Des chevaux caparaçonnés de lames de fer, traînoient un char tout hérissé lui-même de pieux, dont les pointes étoient de la même matiere. Sur ce char on avoit disposé des soldats qui lançoient des javelots ou des tisons ardents contre ces bêtes, dès qu'elles approchoient.

Ressources imaginées par les Romains contre les éléphants.

Sitôt que les Romains eurent passé le fleuve avec cet appareil, & se furent mis en bataille, Pyrrhus de son côté rangea ses troupes avec cette habileté, cette expérience, & ce génie par lequel on croyoit qu'il surpassoit tous les capitaines de son temps. Ayant donc considéré la nature du terrein, qui étant raboteux & couvert presque par-tout de ronces & de buissons, ne pouvoit contenir que de l'infanterie, il plaça ses cavaliers & ses éléphants

au corps de réserve ; mit à l'aîle droite les Epirotes & les troupes auxiliaires des Samnites, & à la gauche les Brutiens, les Lucaniens & les Salentins. Pour les Tarentins sur le courage desquels il comptoit le moins, il les rangea dans le milieu du corps de bataille. Les Consuls avoient adroitement mêlé les troupes légérement armées avec les soldats des légions, & avoient observé le même arrangement à l'égard des compagnies qui étoient au corps de réserve. Leur cavalerie étoit répandue sur les aîles, de façon qu'elle ne pouvoit embarrasser l'infanterie pendant le combat ; & qu'elle pouvoit agir elle-même, s'il arrivoit par hasard qu'on eût besoin de son secours. Les deux armées égales non-seulement par le courage, mais encore par le nombre des soldats dont elles étoient composées, (car on assure qu'il y avoit quarante mille hommes dans chacune) combattirent avec toute la valeur qu'on peut s'imaginer ; & ce fut la nuit qui termina la bataille, dans le temps que la victoire étoit encore indécise.

Victoire indécise.

Le lendemain Pyrrhus pour éviter les embarras du poste qu'il avoit occupé d'abord, força les Romains de descendre dans une plaine un peu plus unie & plus libre, & où il fit usage de

ses éléphants. Car les ayant lâchés contre les Romains par un côté de la bataille, différent de celui où on avoit préparé des chars contre leur attaque, ils effrayerent & mirent en fuite les chevaux des Romains, comme ils avoient fait dans le premier combat, sans cependant nuire beaucoup à leur infanterie. Les Auteurs ont parlé fort diversement du succès de cette journée. Quelques-uns assurent qu'il fut favorable aux Romains, & que le hasard leur aida même à remporter la victoire; en ce que le Roi ayant détaché quelques cohortes pour aller contre les Apuliens qui pilloient ses bagages, les Epirotes crurent qu'elles abandonnoient le champ de bataille; que ce fut cette erreur qui épouvanta tout le reste de son armée, & lui fit prendre la fuite. Bien plus, si l'on s'en rapporte à eux, le nombre des morts n'est pas moins étonnant: car ils ajoutent que Pyrrhus perdit vingt mille hommes; & qu'il n'en fut pas tué plus de cinq mille du côté des Romains: que le Roi lui-même après avoir été dangereusement blessé d'un dard qui lui perça le bras, & fait en vain tous ses efforts pour arrêter la fuite des siens, fut emporté tout le dernier de dessus le champ de bataille par ses gardes;

qu'il perdit cinquante-cinq étendards, au lieu que les Romains n'en trouverent que quinze de manque; & enfin que Fabricius, Lieutenant de l'un des Consuls, y fut aussi blessé.

D'autres au contraire ont écrit que le sort de ce combat avoit été semblable à celui du (1) premier; & qu'à la vérité les Romains avoient été moins maltraités, la proximité de leur camp les ayant sauvés; mais qu'après tout ils avoient avoué leur défaite en se retirant, après avoir laissé six mille hommes sur la place; au lieu que le Roi n'en avoit perdu que trois mille cinq cent cinq: & Hieronime rapporte que c'étoit ainsi qu'on trouvoit l'histoire de cette journée écrite dans les mémoires du Roi. Pour moi non-seulement la diversité, mais la contrariété étonnante de ces opinions, me porte à leur préférer celle qui nous donne ce combat pour douteux. Car il arrive ordinairement que quand les deux partis se sont retirés sans avoir aucun avantage l'un sur l'autre, chacun se donne hardiment la victoire. Ensuite les historiens racontent le fait

(1) Par ce terme de premier, ils ont entendu le combat où le Consul Levinus avoit é é vaincu l'année d'auparavant, & non celui de la veille, dont l'événement avoit été douteux, comme on vient de voir.

tout autrement qu'il ne s'est passé par un effet ou de leur négligence ou de leur mauvaise foi : or, c'est un crime affreux, une prévarication indigne, de transmettre à la postérité, comme certain & avéré, un récit uniquement appuyé sur de vains bruits, ou lâchement altéré par une servile partialité.

C'est pourquoi je trouve beaucoup plus vraisemblable le récit de ceux qui ne parlent que d'une seule action auprès d'Asculum ; & qui assurent que ce ne fut qu'après le coucher du soleil, après beaucoup de sang répandu de part & d'autre, que la blessure du Roi, le pillage de ses bagages, & la nuit, firent enfin sonner la retraite en même temps dans les deux armées, qui se retirerent malgré elles, laissant sur la place environ quinze mille hommes, tant d'une part que de l'autre. Je crois aussi que ce fut alors que Pyrrhus répondit à un de ses courtisans, qui le félicitoit de sa victoire ; » Mon „ ami, si nous remportons encore une „ victoire comme celle-ci sur les Ro- „ mains, nous sommes perdus. Et cette opinion est encore confirmée par la conduite de Pyrrhus & des Consuls après cette journée. Car le premier se retira à Tarente : & les Consuls, au lieu de poursuivre l'ennemi, mirent leurs

leurs troupes en quartier d'hiver dans différentes villes de l'Apouille ; quoique la saison leur permît encore d'agir, sur-tout après une victoire si considérable, dont ils ne pouvoient abandonner le fruit, sans pécher contre toutes les regles de la guerre. A quoi on peut ajouter qu'on ne lit dans aucun Auteur que les consuls aient triomphé après cette expédition. Il y en a même qui croient que Pub. Decius marchant sur les traces de son pere & de son aïeul, se dévoua dans ce combat, & par une mort semblable à la leur, procura aux Romains une troisieme victoire. Mais comme aucun Ecrivain n'en a parlé, c'est une circonstance que je n'aurois pas daigné rapporter, bien-loin de me mettre en peine de la réfuter, si un Auteur aussi respectable que Ciceron, n'en avoit pas fait mention en plus d'un endroit de ses Livres Philosophiques.

Mais quel qu'ait été l'événement du combat qui se donna auprès d'Asculum, il est certain que le reste de l'année se passa tranquillement ; & que les uns & les autres l'employerent en délibérations & en préparatifs. Pyrrhus ayant perdu la plus grande partie de ses vieilles troupes, de ses meilleurs Généraux, & de ses plus fideles amis,

fit partir des gens pour l'Epire, avec ordre de lui amener au printemps prochain des ſoldats & de l'argent. Mais avant que cette flotte pût être équipée, de nouvelles eſpérances obligerent ce Prince de former auſſi de nouveaux projets. Il avoit poſſédé quelque temps la Macédoine, après en avoir chaſſé Démétrius; puis en avoit été dépouillé lui-même par les forces de Lyſimachus. La mort de Ptolomée ſurnommé le *Foudre*, lui offroit une ſeconde occaſion de s'en emparer. Car ce Prince ayant été tué par les Gaulois, pendant que Pyrrhus étoit occupé contre les Romains en Italie, avoit laiſſé le trône vacant, & les affaires de la Macédoine dans un grand déſordre. Ce fut la raiſon qui porta Pyrrhus à laiſſer ſes troupes dans l'Epire; outre qu'il craignoit de l'expoſer aux irruptions des Gaulois, qui ravageoient actuellement la Macédoine voiſine de ſes Etats. Cependant il ne repaſſa pas encore dans ſon Royaume; d'autres raiſons l'appellant en Sicile, comme nous le dirons dans la ſuite.

C. Fabricius II. & Q. Emilius II Conſuls an de Rome 474.

L'hiver s'étant paſſé de la maniere que j'ai dit, les nouveaux Conſuls C. Fabricius Luſcinus, & Q. Emilius Papus, qui avoient déja exercé cette charge enſemble, vinrent ſe mettre à

la tête de leurs armées : Pyrrhus vint au-devant d'eux avec ſes troupes, & s'appliqua à obſerver leurs démarches & à pénétrer leurs deſſeins. Comme ils étoient campés aſſez près les uns des autres, il arriva un fait mémorable, & que les Auteurs ont rapporté à peu près de la même maniere. Un certain Timocharès de la ville d'Anbracia, que le Roi honoroit de ſon amitié, vint ſecrétement trouver Fabricius, & lui promit qu'il empoiſonneroit le Roi ſi on vouloit lui donner une récompenſe proportionnée à un ſi grand ſervice. Qu'il pouvoit aiſément exécuter ce deſſein par le moyen de ſes fils, qui étoient au nombre des échanſons de ce Prince. Quoique Fabricius fût naturellement ennemi de la trahiſon, il ne laiſſa pas d'en écrire à Rome. Le Sénat ayant lu la lettre, envoya à Pyrrhus des Ambaſſadeurs qu'il chargea, non de dénoncer Timocharès qui avoit eu deſſein, quoique par un crime, de rendre ſervice aux Romains ; mais d'avertir ce Prince en général de s'aſſurer du zele & de la fidélité de ceux qu'il mettoit au nombre des amis, & à qui il confioit le ſoin de ſa vie. C'eſt ainſi que le raconte Valerius Antias.

Timocharès offre d'empoiſonner Pyrrhus.

Mais Claudius Quadrigarius nom-

me cet empoisonneur Nicias, au-lieu de Timocharès; & dit que ce ne fut pas le Sénat qui envoya des Ambassadeurs à Pyrrhus, mais les Consuls qui lui écrivirent des lettres, par lesquelles, après lui avoir dénoncé l'attentat de Nicias, ils déclaroient qu'ils n'emploiroient contre sa vie ni l'argent ni la trahison, mais la valeur & les armes, & qu'ils souhaitoient qu'il mît sa personne à couvert des embûches qu'on lui dressoit, dans l'espérance qu'ils avoient de le faire servir à relever l'éclat de leur triomphe & de leur victoire. D'autres ont écrit que ce fut le Medecin de Pyrrhus qui écrivit à Fabricius, ou qui le vint trouver en personne, pour lui offrir d'empoisonner son Maître, & que le Consul livra le traître au Roi qui le fit pendre. Mais quand on pourroit être embarrassé entre tant d'opinions diverses, toujours est-il certain que ceux-là se trompent, qui assurent que ce fut Curius qui renvoya au Roi son Médecin. On dit que Pyrrhus étonné d'une générosité si rare, ne put s'empêcher de s'écrier : „ C'est-là ce Fabricius, ce Romain plus ferme & plus constant dans „ la carriere de l'honneur & de la justice, que le soleil dans sa course ordinaire. Et aussi-tôt pour ne le point

céder aux Romains en générosité, il leur renvoya sans rançon tous les prisonniers qu'il avoit entre ses mains, & fit partir une seconde fois Cynéas, pour aller à Rome leur proposer la paix & leur demander leur amitié. Mais on crut qu'il n'étoit point honnête ni de recevoir un présent de l'ennemi, ni de paroître avoir rejeté le crime plutôt par intérêt que par amour pour la vertu; & afin de ne rien devoir à Pyrrhus, on lui renvoya autant de prisonniers Tarentins ou Samnites, qu'il avoit rendu de Romains.

Désintéressement admirable des Romains.

Ce désintéressement public fut bientôt suivi d'une générosité beaucoup plus admirable dans les particuliers; lorsque Pyrrhus fit offrir à Rome par Cynéas des présents d'un prix inestimable, tant aux hommes qu'aux femmes; & que les deux sexes, comme de concert, les refuserent hautement; il ne se trouva pas un seul Romain ni une seule Romaine, même parmi les pauvres & les plus avides, qui ne fermât sa maison à cet Ambassadeur, quand il alla de porte en porte, pour tâcher de les corrompre. On répondit à Cynéas, comme on avoit déja fait à la premiere ambassade, que les Romains regarderoient Pyrrhus comme

leur ennemi tant qu'il refteroit en Italie. Cette fermeté donnoit de grandes inquiétudes au Roi, qui ne vouloit ni abandonner honteufement l'Italie, ni continuer une guerre dans laquelle il défefpéroit de réuffir; lorfque l'expédition de Sicile fe préfenta fort à propos pour le tirer d'embarras. Car après y avoir mûrement penfé, il fe détermina enfin à l'entreprendre. Par-là il fe dégageoit avec honneur de la guerre qu'il avoit avec les Romains; & il efpéroit foumettre à fon empire l'Ifle la plus opulente de la Méditerranée, en fe vengeant des Carthaginois qui l'avoient attaqué les premiers.

Pyrrhus entreprend de foumettre la Sicile.

Car le Sénat de Carthage, fe défiant de l'ambition de Pyrrhus, avoit fait partir il n'y avoit pas long-temps Magon, avec une flotte de cent vaiffeaux pour venir au fecours des Romains; étant jufte, difoient-ils, qu'ils oppofaffent des troupes étrangeres à un ennemi étranger. Et quoique les Romains n'euffent point accepté ces offres, & que le Sénat eût répondu aux Carthaginois, que la République n'entreprenoit point de guerre qu elle ne fût en état de foutenir par fes propres forces, les deux nations n'avoient pas laiffé de renouveller pour la qua-

trieme fois leur traité d'alliance. On ajouta aux anciennes conditions, que si les Romains ou les Carthaginois faisoient un traité avec Pyrrhus, il y seroit expressément marqué que ces deux peuples auroient la liberté de s'assister réciproquement contre ceux qui déclareroient la guerre à l'un ou à l'autre. Que quand l'un des deux peuples auroit besoin de secours, les Carthaginois fourniroient des vaisseaux, & que chacun paieroit ses troupes : que les Carthaginois aideroient les Romains sur mer, mais ne seroient point obligés de sortir de leurs vaisseaux malgré eux.

Traité renouvellé entre les Romains & les Carthaginois.

Ce traité fait & signé de part & d'autre, Magon étoit venu trouver Pyrrhus, sous prétexte de vouloir ménager la paix entre lui & les Romains, mais en effet pour sonder ses desseins. Car les Carthaginois avoient été informés qu'on l'invitoit à passer en Sicile ; & ils avoient offert une flotte aux Romains, moins par considération & par amitié pour eux, que pour occuper Pyrrhus en Italie, & empêcher qu'il ne les vînt troubler en Sicile, où ils avoient les plus brillants succès. Et actuellement ils tenoient le détroit qui sépare cette Isle d'avec l'Italie, occupé par un grand nombre

de leurs vaisseaux, feignant de vouloir assiéger Rhege, quoique réellement ils n'eussent d'autre dessein que de fermer au Roi le passage & l'entrée de la Sicile. Voilà les motifs qui engagerent ce Prince à tourner ses vues de ce côté-là ; la situation présente de cette Isle lui donnant de grandes espérances, outre qu'il étoit vivement sollicité par les Ambassades que lui envoyoient coup-sur-coup les Siciliens, en l'assurant qu'il étoit appellé par les vœux de tous les peuples, comme le seul qui pût soulager les maux affreux de la plus déplorable contrée de l'Univers.

Guerres domestiques de Sicile.

Car depuis la mort tragique d'Agathocle, un certain Menon de la ville d'Egeste, celui-là même qui avoit empoisonné le Roi, s'étoit emparé de la souveraine puissance. Mais chassé par Hicétas, Préteur des Syracusains, il avoit eu recours aux forces des Carthaginois. L'arrivée de ces étrangers ralluma en Sicile une guerre encore plus cruelle ; & quoique le succès n'en fût pas favorable aux Syracusains, elle donna cependant lieu à Hicétas en particulier, d'augmenter son crédit & son pouvoir : & dans la suite ayant tourné ses armes contre Phintia qui s'étoit emparé d'Agrigente, il demeura

long-temps le maître de l'Isle malgré les troubles qui l'agitoient : jusqu'à ce qu'enfin il fut dépouillé par l'audace d'un certain Thenion, de l'autorité dont il jouissoit depuis neuf ans. Thenion fit tous ses efforts pour demeurer seul en possession du gouvernement ; mais il trouva un rival dans la personne de Sosicrate, l'un des plus grands Seigneurs de Syracuse. Ils se disputerent long-temps l'autorité par les armes ; Thenion s'étant fortifié dans l'Isle qui est une partie considérable de Syracuse, & que les habitants appellent Nasos, pendant que Sosicrate dominoit dans le reste de la ville. Enfin voyant que ces discordes ne pouvoient aboutir qu'à leur perte commune, ils convinrent entre eux d'appeller Pyrrhus, qui par sa qualité de gendre d'Agathocle, & de pere d'un fils qui étoit né de lui & de Lanassa fille de ce Prince, étoit l'héritier le plus prochain du Royaume, comme par son courage & ses forces il étoit le plus capable de rétablir dans cette Isle la tranquillité que les séditions & les discordes en avoient bannie. D'un autre côté, les premiers d'Agrigente & de Leonce lui offrant l'empire de leurs villes en particulier, & de toute la Sicile en général, le pressoient

Pyrrhus appellé en Sicile par tous les peuples de l'Isle.

de venir au plutôt à leur secours; pour chasser du pays les Barbares qui s'y étoient établis par la force des armes.

En effet, les Carthaginois après avoir ravagé les terres des Syracusains, tenoient la ville même investie avec une flotte de cent vaisseaux par mer, & une armée de cinquante mille hommes par terre. Pyrrhus donc persuadé qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, fit partir devant lui Cynéas, à la prudence & la fidélité duquel il avoit souvent confié les affaires les plus importantes, avec ordre de régler avec les peuples de Sicile les conditions & les loix de l'alliance & de l'amitié qu'il alloit contracter avec eux. Pour lui, afin de consoler ses alliés qui ne le voyoient partir qu'à regret, il leur promit que si les Romains les maltraitoient, il seroit toujours à portée de venir d'une Isle si voisine à leur secours, même avec des forces plus considérables que lui fourniroient ses nouveaux alliés. Mais les Tarentins voyant qu'il laissoit une garnison dans leur citadelle, indignés de ce joug qu'il leur imposoit, lui demanderent ou de les secourir aux conditions dont ils étoient convenus avec lui, ou au moins de laisser à la ville la liberté dont elle

jouiſſoit auparavant. Il ne leur accorda ni l'un ni l'autre ; mais ſans leur donner d'autre raiſon de ſa conduite, répondit qu'il falloit attendre, & que tout viendroit en ſon temps.

Pendant que Pyrrhus étoit occupé de ce nouveau projet, les Conſuls vinrent plus facilement à bout du reſte de leurs ennemis. C'eſt donc à ce temps-là qu'il faut rapporter les heureux ſuccès des Romains contre les Toſcans, les Lucaniens, les Brutiens & les Samnites. Ce qui fait juger qu'il ſe paſſa peu de choſe en Toſcane, c'eſt que je ne vois pas qu'on ait accordé le triomphe à celui qui fut employé de ce côté-là. Ce ne fut pas même à toute la nation qu'il eut affaire, mais à un ou deux peuples qui ſollicités vivement par les Samnites que Pyrrhus avoit abandonnés, avoient repris contre les Romains les armes qu'ils avoient quittées quelque temps auparavant. A l'égard des autres nations que je viens de nommer, comme elles ſoutinrent la guerre avec plus de forces & d'opiniâtreté, auſſi la victoire qu'on remporta contre elles fut-elle plus glorieuſe. Ce fut le Conſul C. Fabricius qui ayant envoyé ſon Collegue, comme je le conjecture, contre les Toſcans, parce que depuis la retraite des

Epirotes, il croyoit se pouvoir passer de lui & de son armée, défit seul les Lucaniens, les Brutiens, les Tarentins & les Samnites; obligea un grand nombre de villes, & entre autres Héraclée, de composer aux conditions qu'il lui plut, & triompha de tous ces peuples avant les ides de Décembre.

Alors on tint les assemblées, dans lesquelles on créa Consuls pour l'année suivante Pub. Cornelius Rufinus, & C. Junius Brutus, tous deux pour la seconde fois. Il s'étoit présenté d'autres Patriciens avec Rufinus; mais le crédit de Fabricius lui donna la préférence sur eux. Ce grand homme ayant égard aux conjonctures du temps, sacrifia ses inimitiés particulieres au bien de la République. Car Fabricius & Rufinus avoient l'un pour l'autre un éloignement, qui ne venoit dans le fond que de la différence de leurs caracteres : le premier méprisant souverainement les richesses, & n'ayant en vue que la gloire & l'utilité de sa patrie; au lieu que Rufinus qui aimoit l'argent, étoit déterminé en bien des occasions par des motifs d'intérêt. Mais comme d'ailleurs il étoit actif, laborieux & bon général, Fabricius avoit cru le devoir préférer à ses competiteurs qui n'avoient pas, à beaucoup

près, autant d'habileté & d'expérience dans la guerre. On dit que comme dans la suite Rufinus le remercioit de ce que n'ayant pas lieu de l'aimer, il l'avoit élevé au Consulat, sur-tout pendant une guerre assez dangereuse; „ devez-vous être surpris, lui répon- „ dit-il, de ce que j'aime encore mieux „ être pillé que d'être vendu? Car les Romains avoient encore un assez grand nombre d'ennemis en Italie; & il étoit à craindre que Pyrrhus trouvant en Sicile, où il étoit déja passé, de grandes facilités à se rendre maître de ce Royaume, ne repassât bientôt en Italie, pour leur y faire une guerre beaucoup plus cruelle, quand il auroit ajouté aux forces de l'Epire, celles d'une Isle aussi riche & aussi florissante.

Fin du troisieme Livre.

HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, SECONDE DECADE.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Pyrrhus passe en Sicile. Entre autres prodiges, la statue de Jupiter est renversée d'un coup de tonnerre dans le Capitole. Les Aruspices retrouvent la tête de ce Dieu. Curius Dentatus faisant des levées à Rome, confisque les biens d'un citoyen qui étant appellé, ne se présentoit pas pour se faire mettre sur le rôle ; punition qu'on n'avoit pas encore employée. Le même Curius bat Pyrrhus qui étoit passé une seconde fois en Italie, & l'oblige de repasser la mer. Fabricius ètant Censeur, raye du nombre des Sénateurs P. Corn. Rufinus, homme Consulaire, parce qu'il se trouve avoir en vaisselle dix livres

d'argent. Par la clôture du lustre on trouve que le nombre des citoyens est de 271224. On fait alliance avec Ptolomée, Roi d'Egypte. La Vestale Sextilia convaincue d'inceste est enterrée toute vive. On établit les colonies de Posidonie & de Cossa. Les Tarentins sont secourus par une flotte envoyée de Carthage, ce qui les porte à violer le traité. Le reste de ce Livre contient les victoires remportées contre les Lucaniens, les Samnites & les Brutiens, & est terminé par le récit de la mort de Pyrrhus.

CEPENDANT Pyrrhus avoit embarqué ses troupes & ses éléphants, & sortant du port de Tarente, étoit passé en Sicile, après avoir séjourné vingt-huit mois en Italie. Thenion qui étoit venu au-devant de lui avec des vaisseaux, le présenta aux peuples de Sicile, qui le reçurent avec une joie extraordinaire, & lui offrirent à l'envi leurs villes, leurs troupes, leur argent & leurs vaisseaux. Ainsi s'étant mis sur le champ en possession de toutes les villes Grecques, il enleva bientôt aux Carthaginois, par la force des armes, toutes celles qui étoient en leur pouvoir, excepté la seule ville de Lilybée, que sa situation avantageuse défendoit contre toutes les attaques de ce Prince. De si heureux commencements lui firent concevoir de vastes

Pub. Cornelius & C. Junius Con. II. an de Rome 475.

Pyrrhus se rend maître de la plus grande partie de la Sicile.

Ses vastes projets

espérances ; réservant à son aîné le Royaume paternel, il comptoit établir les deux puînés, l'un Roi de Sicile, & l'autre d'Italie.

Il faut avouer que ce Prince étoit alors dans une haute réputation, & qu'il la méritoit par ses excellentes qualités ; & les Siciliens après avoir éprouvé pendant un grand nombre d'années, les malheurs des guerres civiles & étrangeres en même temps, & ce qui est encore plus affreux que ce double fléau, les cruautés de la tyrannie, paroissoient disposés à recevoir avec joie un Roi qui même n'auroit eu que de médiocres vertus. Il est vrai que dans la suite Pyrrhus ayant forcé ces peuples à lui payer des sommes exorbitantes, & fait mourir ceux des Grands qui s'opposoient à sa violence, révolta tout le monde : on fut encore outré de l'orgueil & de l'avarice de ses Ministres, dont les vices ne lui furent pas moins pernicieux que les siens propres. On voit par là que les Rois, après leur premier devoir, celui de travailler à se rendre dignes de gouverner, doivent s'occuper d'un objet également important, c'est de se choisir des Ministres sages & vertueux. Car on ne reproche aux particuliers que leurs fautes personnelles;

Il se rend odieux par son avarice & sa cruauté aussi bien que par celles de ses Ministres.

au lieu qu'on met ſur le compte des Princes, celles d'autrui. Mais le changement dont je parle n'arriva pas ſur le champ.

Car alors la haine de l'ancien gouvernement, & l'amour de la nouveauté l'ayant fait recevoir avec des honneurs & des reſpects extraordinaires, premierement par Tyndarion Prince de Tauromini, (car c'étoit de ce côté là qu'il étoit abordé) & enſuite par tout le peuple de Catane, il s'avança vers Syracuſe avec ſon armée de terre; ayant ordonné à ſa flotte de le ſuivre le long des côtes, & de ſe tenir prête à agir dans l'occaſion : car il jugeoit bien qu'il lui faudroit combattre celle des Carthaginois, avant de pouvoir entrer dans cette ville capitale. Mais heureuſement pour lui, on en avoit détaché peu de jours auparavant trente vaiſſeaux pour quelque autre expédition: & comme ils n'étoient pas encore de retour, le Commandant de la flotte Cathaginoiſe ne ſe crut pas en état de haſarder le combat avec ce qui lui reſtoit. Ainſi Pyrrhus ne trouvant aucun obſtacle, entra dans Syracuſe, où Thenion & Soſiſtrate lui livrerent l'argent du tréſor public, cent vingt vaiſſeaux couverts, vingt qui ne l'étoient pas, les armes tant offenſives

On livre à Pyrrhus Syracuſe, Léonce, & les autres villes de Sicile.

que défensives, avec toutes les autres machines & provisions dont on a besoin pour faire la guerre. Ce fut alors qu'Héraclidas, à la tête des députés de Léonce, vint lui offrir de la part de ses concitoyens leur ville, & leurs troupes composées de quatre mille hommes de pied, & de cinq cents cavaliers. Toutes les autres villes entraînées par le torrent de sa bonne fortune se soumirent à lui avec le même zele & le même empressement. Pyrrhus, par un accueil rempli de bienveillance, ayant gagné l'affection de tous tant qu'ils étoient, les renvoya chacun dans leurs villes: & ne mettant point de bornes à ses espérances, conçut dès-lors le dessein de passer en Afrique, puisque tous ses projets lui réussissoient.

Ses alliés sont maltraités en Italie.

Mais il s'en falloit bien que ses alliés en Italie fussent aussi heureux; car depuis qu'il s'étoit retiré, & qu'il avoit emmené la plus grande partie de ses forces, Milon avoit bien de la peine avec ce qu'il avoit laissé pour garder Tarente, à résister aux Romains qui devenoient plus redoutables de jour en jour Il donna cependant le temps aux Tarentins de respirer. Car les Consuls remettant cette expédition à un autre temps, passerent dans le Samnium. Les Samnites voyant qu'on

désoloit leurs campagnes par le fer & par le feu, qu'on forçoit leurs places, que tout le fort de la guerre étoit tombé sur eux, & qu'étant abandonnés de leurs alliés, ils n'étoient pas en état de se soutenir par eux-mêmes, prirent le parti de quitter leurs villes & leurs bourgs, & de se retirer sur les montagnes les plus hautes & les plus inaccessibles avec leurs femmes & leurs enfans, & tout ce qu'ils purent emporter à la hâte & au milieu du tumulte, de leurs meubles & de leurs effets les plus considérables. Cependant cette terreur des ennemis & une prospérité continuelle avoient jeté parmi les Romains, comme il arrive presque toujours, un esprit de négligence & de sécurité, qui, joint à la jalousie des Généraux, leur attira une perte légere à la vérité, mais pourtant ignominieuse. Car comme ils grimpoient, avec un air de mépris, sur ces hauteurs inaccessibles, les Samnites aidés de l'avantage de leurs postes, les repousserent aisément & les mirent en fuite. Plusieurs furent accablés à coups de pierres ou de javelots, ou renversés dans des précipices où ils périrent de leurs blessures : d'autres qui n'avoient la liberté, ni de se retirer, ni de combattre,

Les Romains aveuglés par leur prospérité reçoivent un echec & un affront.

tomberent vivants en la puiſſance des ennemis.

Cet échec donna une ſeconde fois occaſion aux Conſuls de ſe ſéparer, chacun imputant à ſon Collegue le malheur qui venoit d'arriver, & ſe vantant qu'il eût mieux réuſſi s'il eût été ſeul. C. Junius reſta dans le Samnium avec ſes légions : & Pub. Cornelius marcha avec les ſiennes contre les Lucaniens & les Brutiens. Là, pendant que par le ravage des campagnes, & l'embraſement des maiſons, il répand la terreur dans tout le pays, l'occaſion ſe préſente de tenter une entrepriſe beaucoup plus importante. Dans cette extrémité de l'Italie, où le promontoire de Lacinie s'étend vers l'Orient ſur la mer Ionienne, eſt ſituée Crotone ville conſidérable, tant par ſon ancienne gloire, que par ſes forces préſentes. Le fleuve Eſarus paſſoit en ce temps-là par le milieu; & les édifices qu'on avoit élevés en grand nombre ſur l'une & l'autre rive, étoient enfermés d'un mur qui avoit douze milles de circuit. Le Conſul n'oſant pas aſſiéger ouvertement une place d'une ſi grande étendue, ſe flattoit de s'en rendre maître par la trahiſon. Pluſieurs citoyens de la faction

Les Romains s'emparent de Crotone.

Romaine lui avoient fait espérer que la ville étant dégarnie de troupes étrangeres, il pourroit la recouvrer par le secours de ceux auxquels la domination de Pyrrhus commençoit à devenir insupportable, s'il savoit à propos s'approcher des murailles,

Mais pendant ces mêmes jours, les Crotoniates avoient demandé du secours à Milon; soit qu'ils craignissent l'armée du Consul campée si près de leurs murailles, soit qu'ils eussent découvert, comme il arrive souvent, la trahison qu'on leur préparoit : & il leur avoit envoyé sous la conduite de Nicomachus, un corps considérable de Lucaniens. Cette troupe ayant fait une vigoureuse sortie sur l'armée du Consul, qui, n'appréhendant aucun péril, étoit venu plein de confiance se présenter aux portes de la ville, le repoussa après avoir tué ou blessé un grand nombre de ses gens. Rufinus, pour réparer par sa prudence la perte que sa témérité lui avoit attirée, exagéra exprès le bruit de sa défaite, & affectant d'en paroître abattu, & d'en craindre les suites, feignit de renoncer à cette entreprise, & ordonna aux siens de plier bagage, comme pour s'éloigner au plus vite. La proximité de son camp fit aussi-tôt passer dans

Rufinus répare sa faute par

un stratagême aussi heureux qu'adroit.

la ville la nouvelle de sa retraite. Elle étoit fort vraisemblable, & les Crotoniates y ajouterent foi d'autant plus facilement que c'étoit ce qu'ils souhaitoient le plus. Tous les esprits étoient déja portés d'eux-mêmes à croire ce départ véritable, lorsqu'un prisonnier que le Consul avoit gagné par l'espérance de la liberté & d'une récompense considérable, revint à Crotone, feignant d'avoir profité, pour s'échapper, de la retraite tumultueuse des ennemis.

Cet imposteur assura ses concitoyens que le Consul ne se sentant pas assez fort pour prendre Crotone, marchoit du côté de Locres, où il étoit appellé par quelqu'un des habitants qui lui promettoient de lui livrer cette ville. Quelque temps après il en arriva un second, qui ayant débité la même nouvelle, ajouta que les Romains s'étoient déja mis en marche. Et en effet on appercevoit du haut des murs leurs drapeaux & leurs légions qui suivoient le chemin de Locres. Nicomachus trompé par cette ruse, courut aussi-tôt avec sa troupe, en prenant les chemins les plus courts, dans le dessein de défendre aussi cette ville. Mais Rufinus, qui en fut d'abord averti par ses émissaires secrets, re-

brouſſa auſſi-tôt chemin, & retourna à Crotone, où il eut un meilleur ſuccès que la premiere fois, parce qu'il avoit pris de meilleures meſures. La diligence dont il uſa fut ſecondée par le haſard, autant que par la ſécurité des ennemis. Car un brouillard épais, qui s'éleva fort à propos, le déroba ſi bien aux yeux des Crotoniates, que ſes troupes victorieuſes étoient entrées dans leur ville, preſque avant qu'ils ſe fuſſent apperçus de ſon retour : & comme la fortune ne met point de bornes à ſes faveurs non plus qu'à ſes diſgraces, quand une fois elle s'eſt déclarée, cette victoire déja conſidérable par elle-même, fut ſuivie de pluſieurs autres ſuccès.

Car Nicomachus comprenant qu'il avoit fait une faute irréparable, après avoir un peu balancé ſur le parti qu'il avoit à prendre, ſe mit en chemin pour retourner à Tarente. Mais ayant été joint par les troupes de Rufinus, il laiſſa ſur la place la plus grande partie de ſon monde, & eut beaucoup de peine à ſe ſauver avec le reſte, après avoir perdu deux villes, pour ne s'être pas contenté d'en ſauver une. Car les Locriens raſſurés par ſa défaite, rentrerent dans l'amitié des Romains, après avoir égorgé la garniſon de Pyrrhus

Locres rentre dans l'amitié des Romains.

& ſon Commandant, dont ils ne pouvoient plus ſupporter les injuſtices & les outrages. Tant d'avantages remportés par les Romains ne furent pas capables d'abattre le courage, ni de vaincre l'opiniâtreté naturelle des Samnites & de leurs alliés. Mais comptant ſur le retour de Pyrrhus, dont ils apprenoient les victoires & les conquêtes, ils ſe déterminerent à tout ſouffrir, plutôt que de ſe ſoumettre.

Car pour revenir à ce Prince, & rapporter ici celles des actions qu'il fit hors de l'Italie, qui ont quelque rapport avec celles des Romains que je viens d'expoſer : après avoir établi ſa domination dans Syracuſe & dans Léonce, il conduiſoit ſon armée contre Agrigente, lorſqu'il apprit en chemin par les courriers qu'on lui avoit dépêchés, que les habitants avoient chaſſé la garniſon des Carthaginois, & étoient dans la diſpôſition de lui livrer leur ville, leurs perſonnes, & tout ce qui leur appartenoit. On ne le trompoit point, car dès qu'il y fut arrivé, le même Soſiſtrate qui lui avoit déja livré Syracuſe, remit en ſon pouvoir avec la ville d'Agrigente, un corps d'infanterie de huit mille jeunes gens choiſis, avec huit cents cavaliers, troupes qui ne le cédoient en rien à celles de

Les conquêtes de Pyrrhus en Sicile. Soſiſtrate lui ſoumet trente villes.

de l'Epire, qu'il avoit amenées avec lui. Le même Sosistrate soumit encore à la puissance de ce Prince trente autres villes qui dépendoient de lui. Après ces premiers succès, il envoya chercher à Syracuse les armes, les machines, & tous les autres instruments dont on fait usage dans le siége des villes. Car il se préparoit à attaquer celles qui étoient encore au pouvoir des Carthaginois, avec une armée composée de trente mille hommes de pied, de quinze cents cavaliers, & des éléphants qu'il avoit transportés en Sicile.

La premiere qu'il soumit fut Héraclée, dont il chassa la garnison Carthaginoise. Azone se rendit ensuite aussi-bien que Selinonte, Halicie, Egeste, & plusieurs autres de la même contrée, qui, encouragées par leur exemple, quitterent le parti des Carthaginois, & se soumirent à sa domination. Mais ceux d'Erix, fiers de la situation avantageuse de leur ville & des troupes auxiliaires qui les défendoient, ayant refusé de le recevoir, il résolut de les attaquer avec toutes ses forces. S'étant donc approché de leurs murailles à la tête de ses troupes rangées en bataille, armé lui-même de pied en cap, il promit un sacrifice à Hercule, si ce jour-là il

Il en prend lui même plusieurs sur les Carthaginois.

montroit aux Grecs, par la maniere dont il les combattroit, qu'il étoit digne de sa naissance & de son rang. Lorsqu'il eut donné aux siens le signal de commencer l'assaut, & qu'à coups de traits on eut écarté ceux qui défendoient les murailles, & empêchoient qu'on n'y appliquât des échelles, ce Prince étant entré le premier dans la ville, combattit avec une valeur héroïque contre les ennemis qui fondoient sur lui de toutes parts, renversant les uns avec son bouclier, tuant les autres à coups d'épées, & les effrayant tous par la grandeur de son courage & de ses forces. Cette action fut aussi heureuse en tout sens qu'elle étoit hardie & magnanime. Car ayant acquis une gloire immortelle, sans recevoir aucune blessure, il emporta la ville dans ce premier assaut. Les soldats ne furent pas moins animés par l'exemple du Roi, qu'effrayés du péril auquel il s'exposoit; & ce double motif les porta à faire des prodiges de valeur. Il s'acquitta envers Hercule du vœu auquel il s'étoit engagé, & fit célébrer pendant plusieurs jours des jeux de diverses especes avec toute la magnificence possible.

Je trouve que cette année on triompha aussi à Rome des Lucaniens &

des Brutiens la veille des nones de Janvier. Mais ce qui me surprend, c'est qu'on fasse honneur de ce triomphe à C. Junius, pendant qu'on sait que ce fut Rufinus qui vainquit ces peuples, & prit sur eux deux villes célebres; outre que quelques Auteurs parlent de ce dernier comme d'un triomphateur. Les progrès de Pyrrhus donnoient aux Romains des inquiétudes qui furent encore augmentées par les maladies contagieuses, & les prodiges effrayants qui survinrent. Celui qui leur donna de plus vives alarmes, & leur fit craindre des suites plus funestes, ce fut la foudre qui tomba sur la statue de Jupiter dans le Capitole, & emporta la tête qui ne put être retrouvée que par les soins & l'art des Aruspices. La peste ne leur inspira pas de simples frayeurs, mais leur causa des pertes très-réelles & très-sensibles, enlevant indifféremment les hommes & les animaux : & ce qui la rendit encore plus formidable, c'est que tandis qu'elle dura, il n'y eut presque point de femme qui accouchât heureusement; & que la plupart des autres animaux perdoient la vie presque avant de l'avoir reçue : on eût dit que les Dieux irrités avoient résolu d'exterminer toutes les créatures vivantes.

Prodiges; peste, & avortements de toutes les especes d'animaux.

Q. Fabius Gurges II & C. Genucius Clepsina Conf. an de Rome 475.

La violence de ce fléau rendit célebre le consulat de Q. Fabius Gurges, qui avoit cette année pour Collegue C. Genucius Clepsina. Car les Romains n'en continuerent pas avec moins d'ardeur la guerre qu'ils avoient contre les Samnites & les Lucaniens. Et ce qui prouve que ces ennemis firent des pertes très-considérables, c'est que Fabius triompha cette même année des Samnites, des Lucaniens & des Brutiens; & que ces peuples envoyerent des lettres & des Ambassadeurs à Pyrrhus, pour l'avertir que c'en étoit fait d'eux, s'ils n'étoient promptement secourus: qu'ils ne pouvoient plus résister à la puissance des Romains, & que pour éviter leur ruine totale, ils seroient incessamment obligés de se soumettre à leur domination. Ces instances jointes aux disgraces qu'avoit attirées à Pyrrhus en Sicile le réfroidissement des peuples, occasionné par les injures qu'ils commençoient à recevoir de lui, obligerent ce Prince à sortir de l'Isle, & à repasser en Italie avec ses troupes. Pour faire connoître plus à fond les raisons qu'il eut de prendre ce parti, & les événements qui en furent la suite, j'ai cru devoir reprendre les choses d'un peu plus loin.

Triomphe de Gurges.

Dès qu'il se fut rendu maître de la

ville d'Erix, & qu'il y eut mis garnison, il marcha vers Egine, ville située avantageusement, par rapport aux vues qu'elle avoit sur Palerme, & très-régulierement fortifiée. Les habitants lui ouvrirent leurs portes sans hésiter, & dès-lors il alla camper près de Palerme, à laquelle la commodité & la beauté de son port ont fait donner par les Grecs le nom de *Panorms*. (1) S'en étant emparé par la force, aussi-bien que d'une ville appellée Epeirecte, située entre Erix & Palerme, sur une montagne agréable, mais d'un très-difficile accès, il étoit en possession de toute la Province des Carthaginois, excepté de Lilybée. Il n'y avoit pas long-temps que les Carthaginois avoient bâti cette ville, pour y établir le peuple de Motya, dont Denis le tyran avoit détruit la patrie, pendant qu'il étoit en guerre avec eux. C'est pourquoi voyant que tout ce qu'ils avoient possédé en Sicile se trouvoit réduit à la possession d'une seule ville, ils résolurent de faire les derniers efforts pour la défendre contre Pyrrhus, qui se préparoit à l'assiéger.

Ils y mirent donc une forte & nombreuse garnison, y firent transporter

(1) Ce terme signifie, suivant son étymologie, *port avantageux en toute maniere, ou port de toutes les Nations.*

Les Carthaginois fortifient Lilybée, & cependant envoient demander la paix à Pyrrhus, mais en vain.

des vivres en abondance, des armes & des machines de toutes les especes, ce qui leur fut fort aisé, parce qu'ils étoient maîtres de la mer. Sur-tout ils éleverent du côté de la terre un grand nombre de tours, & y creuserent un fossé large & profond, ouvrage qu'ils acheverent assez promptement; parce que le reste de la ville étant bâti sur des rochers qui sont dans la mer même, n'a pas besoin de fortifications dans toute cette longueur. Mais quoiqu'ils eussent fait de grands préparatifs pour soutenir la guerre, & qu'à force d'argent ils eussent tiré des troupes considérables de différents pays, sur-tout de l'Italie; ils envoyerent cependant des Ambassadeurs à Pyrrhus pour lui proposer la paix, lui offrant de l'argent & des vaisseaux, pourvu qu'il voulût la conclure à des conditions raisonnables. Le Roi qui avoit dessein de garder les villes dont il s'étoit emparé, ne voulut point entendre parler d'argent; cependant il ne s'éloignoit pas de leur abandonner Lilybée: mais ses amis & les principaux des villes de Sicile, lui représentant que l'Isle seroit toujours à la veille d'être opprimée, tant qu'une Puissance maritime si considérable conserveroit le port de Lilybée, qui favoriseroit ses descentes, l'engagerent

à répondre aux Carthaginois, qu'on ne pouvoit faire la paix qu'à la seule condition qu'ils abandonneroient entierement la Sicile, & que la mer sépareroit les deux empires.

Ainsi la paix étant absolument désespérée, il alla camper auprès de Lilybée, & commença à attaquer cette ville, ayant partagé ses troupes en différents corps, qui devoient se relever & monter à l'assaut les uns après les autres. Mais les assiégés qui ne manquoient ni de soldats ni de machines, n'eurent pas de peine à les repousser. Car ils avoient une si ample provision de catapultes & de scorpions, qu'à peine les murailles pouvoient-elles les contenir, quelque grand que fût leur circuit. Ainsi ils firent pleuvoir sur les assiégeants une grêle si épaisse & si continuelle de toutes les armes qui se lancent de loin, que ne paroissant que pour être tués ou blessés impunément, ils renoncerent à une attaque si périlleuse. Alors Pyrrhus, outre les machines qu'il avoit fait apporter de Syracuse, en fit construire de nouvelles; & pour n'omettre aucun des moyens qu'on met en usage dans les siéges, il fit creuser des mines sous la ville en plusieurs endroits. Les Carthaginois de leur côté n'oublierent rien de tout ce

qui pouvoit les mettre à couvert de ses tentatives. Après s'être inutilement fatigué pendant deux mois, le Roi voyant bien qu'il ne lui étoit pas possible de prendre Lilybée, tant que les ennemis seroient maîtres de la mer, leva le siége, & tourna ses efforts d'un autre côté.

Car plusieurs villes Grecques imploroient son secours contre la violence des Mamertins, situés sur le bord du Détroit, qui après les avoir accablées de mille outrages, les obligeoient encore de leur payer un tribut. Pyrrhus ayant donc conduit promptement son armée de ce côté-là, se saisit de quelques Mamertins qu'on y avoit envoyés pour lever les impôts, & les fit mourir : puis ayant donné bataille aux troupes qui étoient venues à sa rencontre, les défit, prit d'assaut & pilla plusieurs villes de la dépendance des ennemis. Jusques-là ce Prince, par la grandeur de ses exploits & la rapidité de ses conquêtes, avoit acquis avec une gloire immortelle, une puissance presque absolue dans la Sicile, & ses rares vertus, sur-tout son humanité, lui avoient mérité l'attachement & l'amour des peuples. Mais il vit bientôt disparoître cette félicité qu'on croyoit si solidement établie. On attri-

bue la cause de cette révolution à la légereté naturelle des Siciliens, au peu de retenue des principaux Officiers du Roi, & particulierement aux excès de ce Prince. Grand dans l'adversité, il s'oublia, comme c'est l'ordinaire, dans la prospérité, & montra une hauteur & un orgueil insupportables.

Pyrrhus de doux & de modeste, devient dur, orgueilleux & cruel.

Il lui falloit une flotte, comme nous l'avons déja dit, pour exécuter ses projets; il avoit assez de vaisseaux, mais peu de rameurs & de matelots. Pour s'en procurer, il employa des moyens violents qui révolterent les peuples : il changea tout à coup, il oublia les principes de douceur & de clémence qu'il avoit d'abord suivis; il commanda, menaça en tyran, & finit par faire périr dans les tourments ceux qui osoient lui résister. Cependant on supportoit patiemment ces excès, parce que le bien public en étoit le prétexte spécieux. Mais quand on vit que Pyrrhus n'épargnoit pas même la vie de ceux, par les services & les secours desquels il s'étoit rendu maître de la Sicile, alors plusieurs peuples se souleverent contre lui, non peu à peu, & les uns après les autres, mais tous ensemble, & comme de concert; & renonçant à son amitié, s'attacherent, les uns aux Carthaginois,

les autres aux Mamertins, ſuivant leur inclination ou leurs intérêts : tant il eſt vrai que la cruauté, toujours révoltante par elle-même, devient abſolument intolérable, quand, s'exerçant, aux dépens de la reconnoiſſance ; elle ajoute encore à l'odieux qui lui eſt propre, toutes les noirceurs de la perfidie & de l'ingratitude.

Pyrrhus ſe livre aux mauvais conſeils de ſes courtiſants, & par-là ruine ſes affaires.

Pyrrhus, aſſez foible & aſſez aveugle pour ſuivre les conſeils, & pour contenter l'avidité de ſes coupables amis, ſe vit par-là bientôt réduit à la néceſſité d'employer les violences du deſpotiſme & de la tyrannie. Car dépouillant de leurs biens & de leurs dignités les parents du Roi Agathocle, il en revêtoit les ſiens qui ne valoient pas mieux qu'eux : il élevoit aux principales magiſtratures des villes, ſes ſatellites & ſes centurions, pour les exercer, non pas conformément aux uſages & aux coutumes du pays, ni pendant le temps limité par les loix, mais ſuivant ſa volonté, & auſſi longtemps qu'il le jugeroit à propos. Il s'étoit rendu le ſeul arbitre des procès & des conteſtations des particuliers, & ne faiſoit part de l'adminiſtration des affaires publiques qu'à ceux de ſa Cour, qui s'étoient rendus les plus odieux par leurs déréglements,

leur luxe & leur avarice ; & qui dissipant par leurs profusions, les richesses qu'ils avoient amassées par leurs brigandages, ne mettoient aucune différence entre la bonne & la mauvaise cause, & ne suivoient que l'intérêt personnel. Les Siciliens irrités de cette tyrannie, commencerent premierement à murmurer tout bas, puis à se plaindre ouvertement, se demandant à eux-mêmes ; „ Pourquoi ils avoient „ condamné la conduite de leurs pre„ miers maîtres, s'il leur falloit souf„ frir la même violence & les mêmes „ excès ? Qu'avoient-ils gagné à ap„ peller Pyrrhus à leur secours, s'il „ marchoit sur les traces de ceux qu'il „ étoit venu punir ? Qu'il n'y avoit „ point de coups plus sensibles que „ ceux qui partoient de la main destinée „ à nous venger.

Déja plusieurs témoignoient assez ouvertement le desir empressé qu'ils avoient de changer de Maître, lorsque Pyrrhus prenant de tous les partis le plus contraire à ses intérêts, aima mieux augmenter le mécontentement des peuples, que de le faire cesser ; comme s'il eût pu remédier par sa cruauté aux maux qu'il s'étoit attirés par ses injustices. Cependant les Carthaginois s'étant apperçus que ce Prin-

Cruautés excessives de Pyrrhus. Il n'épargne pas ceux qui lui avoient rendu les plus grands services.

ce n'étoit pas en état de se soutenir par ses propres forces, & que le zele & l'affection des Siciliens pour lui diminuant de jour en jour, ils pouvoient aisément recouvrer la province qu'ils avoient perdue, envoyerent en Sicile une nouvelle armée, qui grossie par le concours des mécontents que la cruauté du Roi forçoit à se refugier parmi eux, jeta les Epirotes dans de grands embarras. Alors Pyrrhus mettant des garnisons dans les villes, sous prétexte de les défendre contre les Carthaginois, entreprit de faire mourir comme traîtres, ceux qui y avoient le plus de crédit & d'autorité, espérant que la multitude destituée de la protection de ses chefs, demeureroit plus facilement dans le devoir. Enfin il fit arrêter Thenion & Sosistrate, les deux Seigneurs les plus puissants de toute la Sicile, & qui, comme nous l'avons dit, lui avoient le plus aidé à soumettre cette Isle. Il fit mourir le premier. Mais Sosistrate se refugia chez les Carthaginois ; & dans la suite ne contribua pas moins aux malheurs de ce Prince, qu'il avoit contribué à ses premiers succès. Dès lors toutes les villes, à l'envi les unes des autres, abandonnant son parti pour prendre celui des Carthaginois, ou des

Mamertins, ses affaires, qui avoient été dans le meilleur état, commencerent à changer de face & à tendre vers leur ruine.

Dans des conjonctures si fâcheuses, la honte seule le retenoit encore en Sicile, lorsque les alliés d'Italie envoyerent l'avertir, qu'après avoir perdu tout le reste, il ne leur restoit plus qu'un petit nombre de villes, qui avoient bien de la peine à défendre leurs murailles contre les attaques de l'ennemi. Cette ambassade arrivée fort à propos, lui fournit le prétexte qu'il cherchoit de sortir de Sicile avec honneur, & de façon qu'il semblât moins fuir ses ennemis, que voler au secours de ses amis. Quand il fut sur le point de mettre à la voile, après avoir considéré en lui-même la situation avantageuse, les richesses immenses de cette Isle, & la disposition dans laquelle étoient alors les esprits : Ah ! mes amis, s'écria-t-il, quel prix à disputer nous laissons aux Romains & aux Carthaginois. Cette prédiction fut pleinement vérifiée par les guerres sanglantes que se firent peu de temps après ces deux peuples, & par la défaite de tant de flottes & d'armées de terre, qu'ils essuyerent tour-à-tour.

Les affaires de Pyrrhus étant désespérées, il se détermine à repasser en Italie.

Mais la confiance des Carthaginois

augmentant à proportion de leurs succès, ils donnerent tant de traverses à Pyrrhus, qu'il ne put ni abandonner la Sicile, ni aborder à Tarente, sans danger. Pendant qu'il passoit le détroit, ils vinrent fondre sur sa flotte; & comme ils étoient les meilleurs hommes de mer qu'il y eût dans l'univers, & que les Epirotes étoient presque novices sur cet élément, ils les battirent sans peine, coulerent à fond soixante & dix de leurs vaisseaux, & mirent le reste hors d'état de tenir la mer. Ainsi le Roi se sauva dans le port de Tarente avec douze bâtiments échappés du combat avec peine; lui qui s'étoit embarqué avec plus de cent vaisseaux couverts, & un bien plus grand nombre de barques de charge, & d'autres bâtiments légers. Cependant après qu'il eut rassemblé tous ceux de ses soldats qui, après la perte de la bataille, avoient pu regagner les côtes d'Italie, il en composa une armée assez nombreuse pour entreprendre de forcer la ville de Rhege. Mais ayant été repoussé par les Campaniens qui s'étoient emparés de cette ville, il tomba dans un autre péril dont il ne se tira qu'avec perte. Car comme il marchoit par un pays couvert & rempli de bois & de défilés, les en-

Il est attaqué & batu dans le detroit par les Carthaginois.

Les Mamertins étant passés en Italie, lui dressent sur son chemin des embûches dont

nemis ſortant tout d'un coup d'une embuſcade, fondirent ſur ſon arriere-garde, la mirent en déſordre, & lui tuerent un grand nombre de ſoldats, & deux de ſes éléphants.

Il ſe tire par ſa valeur.

Ces ennemis, au nombre de dix mille hommes bien armés, étoient la plupart Mamertins, & ne le cédoient aux Epirotes ni en courage, ni en expérience. Dès qu'ils eurent compris que Pyrrhus ſe diſpoſoit à repaſſer en Italie, comptant ſur l'amitié des Rhegiens, dont ils étoient auſſi parents, ils avoient paſſé le détroit avant lui, & s'étoient poſtés dans un lieu où il leur fut aiſé de fondre ſur ſon armée, & de lui enlever une partie de ſes bagages. Dans cette occaſion le Roi s'abandonnant à ſon impétuoſité naturelle, & combattant à la tête des ſiens, reçut une bleſſure à la tête: & comme il ſe fut un peu écarté de la mêlée, pour ſe faire panſer, un des ennemis, qui ſe faiſoit remarquer au-deſſus de tous les autres, par la grandeur de ſa taille & l'éclat de ſes armes, courant du côté où il étoit, lui reprocha hautement ſa retraite, le preſſant de revenir au combat, s'il étoit vivant. Alors Pyrrhus bouillant de colere, & d'un air que le ſang dont il avoit le viſage tout

Force & audace étonnantes de Pyrrhus.

couvert, rendoit encore plus terrible, se jeta, malgré les efforts des siens pour le retenir, sur celui qui le défioit; & le prévenant, le renversa à ses pieds d'un coup de sabre. On rapporte que le fer qu'il avoit à la main étoit d'une si bonne trempe, & la vigueur avec laquelle il le rabattit sur la tête du Mamertin, si extraordinaire, que la lame ne trouvant point de résistance, il fendit son homme de la tête aux pieds, en deux parties égales, qui s'en allerent tomber chacune de leur côté. Les ennemis effrayés d'un tel spectacle, cesserent de combattre, laissant en repos un Prince dont la valeur & la force leur parurent plus divines qu'humaines.

Pyrrhus sorti de ce mauvais pas, n'en étoit guere plus à son aise. Car ayant perdu une partie de ses équipages dans cette derniere action; & la victoire navale des Carthaginois lui ayant enlevé les richesses dont il avoit dépouillé les Siciliens, il manquoit d'argent pour payer à ses troupes la solde qu'elles demandoient avec empressement; ce qui le mit dans la nécessité de piller les trésors consacrés à Proserpine dans le Temple de Locres, le plus célébre & le plus respectable qui fût alors. Car ayant re-

pris cette ville par le ſecours de ceux de ſa faction, à qui ſa préſence avoit rendu le courage, il exerça contre ſes malheureux habitants des brigandages & des cruautés ſi horribles, qu'elles excédoient de beaucoup les bornes de la juſte vengeance à laquelle ils devoient s'attendre, pour avoir égorgé leur garniſon. Enfin après avoir ruiné les hommes de fond en comble, il porta ſes mains ſacriléges ſur les Tréſors de la Déeſſe, par le conſeil de ces mêmes amis, qui enflammoient ſa cupidité, & qui l'avoient déja porté à pluſieurs entrepriſes criminelles.

Les conſeillers ou les confidents dont je parle, étoient Evagorus, fils de Théodore, Balacer & Dinarchus, le premier, fils de Nicander, & l'autre de Nicias. Ils ne ſe contenterent pas de donner à leur maître un conſeil ſi impie, en l'aſſurant qu'il n'y avoit rien qui ne dût céder à la néceſſité; mais lui offrant leur miniſtere pour l'exécuter, ils tirerent des cavernes qu'on avoit pratiquées dans l'intérieur du Temple, la quantité immenſe d'or qu'on y avoit accumulé pendant un grand nombre d'années. Pour lui, après avoir dit hautement qu'il n'y avoit rien de plus ridicule que de ſe piquer à contre-temps

Il s'empare des Tréſors de Proſerpine, & les fait

transsporter à Tarente.

de religion, & qu'il falloit être insensé pour ne pas accepter des richesses qui se présentoient d'elles-mêmes, il chargea ces dépouilles sacrées sur ses vaisseaux, & les fit transporter à Tarente, où il les suivit par terre. Mais cet attentat lui fut aussi funeste par l'événement, qu'il étoit horrible & honteux dans son principe. Sa flotte fut attaquée d'une tempête subite: le vent qui lui avoit été favorable jusqu'alors, venant tout d'un coup à changer à l'entrée de la nuit, dispersa ses vaisseaux, dont les uns allerent se briser contre les rochers, & les autres furent rejetés dans le détroit. Ceux qui portoient le trésor sacré furent entierement fracassés & submergés dans les gouffres de la mer avec tout l'équipage. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'argent étant resté sur des planches que l'orage sembloit avoir épargnées, fut reporté par les flots sur les côtes les plus voisines du Temple, dès le lendemain du jour qu'on l'en avoit arraché.

Il fait reporter les Trésors, & n'en fut pas plus heureux le reste de sa vie.

Pyrrhus n'eut pas plutôt appris ce désastre, qu'il fit ramasser avec soin tous ces Trésors, ordonna qu'on les remît dans leur place, se flattant que par cette réparation il appaiseroit le courroux de la Déesse. Mais il n'en

fut pas plus heureux : depuis ce jour fatal, il ne forma point de projet qui ne tournât à sa perte ou à sa confusion ; comme si la fortune eût pris plaisir à se jouer de tous ses desseins, de ceux-mêmes qui étoient formés avec le plus de sagesse, & exécutés avec le plus de courage. Et lui-même dans la suite n'apporta point d'autre raison de ses infortunes, que la vengeance de la Déesse; comme l'a écrit l'historien Praxenus, & comme Pyrrhus le raconte lui-même dans ses Mémoires, où il avoue que quelques jours après son crime & le naufrage de sa flotte, ayant égorgé plusieurs victimes en l'honneur de Proserpine, sans pouvoir la fléchir, il fut transporté d'une si violente colere qu'il fit mourir tous ceux qui lui avoient donné ce conseil pernicieux, ou qui l'avoient exécuté ; n'épargnant pas même ceux qui n'y avoient donné qu'un léger consentement ; en quoi ils reçurent la récompense qui convenoit à leurs maximes & à leurs actions. Pyrrhus après cette exécution, continua sa route, & arriva sans trouble à Tarente.

Les Romains que la peste désoloit plus que jamais, & que le retour de Pyrrhus menaçoit d'une guerre prochaine, employerent contre ces deux

fléaux tous les remedes & toutes les ressources que la prudence humaine & la bonté des Dieux pouvoient leur procurer. Ils avoient conservé une vieille superstition, & croyoient qu'un clou enfoncé religieusement dans le mur du Capitole, pouvoit appaiser la peste, comme il étoit arrivé du temps de leurs peres. Dans cette espérance il est très-probable qu'ils créerent Dictateur pour faire cette belle cérémonie Pub. Cornelius Rufinus. Car la violence de la contagion pouvoit porter les esprits à chercher toutes sortes de remedes : & d'ailleurs il est certain que l'année suivante, Rufinus fut noté par les Censeurs, quoiqu'il eût été, dit-on, deux fois Consul & Dictateur. Or on ne lit point qu'il ait exercé la Dictature en aucune autre occasion ; & on ne voit pas quel autre motif auroit pu le faire élever alors à cette dignité.

Dictateur créé pour faire la cérémonie du clou.

Les Romains prirent donc les précautions qu'ils purent contre les maladies. Mais la guerre demandoit encore de plus grands efforts & de plus grandes attentions : & à cet égard, ce qui les inquiétoit davantage, étoit la difficulté de mettre des troupes sur pied. Car outre que le nombre des jeunes gens étoit extrêmement dimi-

nué par tant de guerres continuelles; les ravages que la peste avoit faits pendant si long-temps, avoient jeté dans les esprits un tel dégoût pour toutes les choses de la vie, que quand on vint à citer ceux qui étoient en âge de porter les armes, ils refusoient obstinément de s'enrôler, si la sévérité & la constance de M. Curius Dentatus, Consul, pour la seconde fois, ne les eussent forcés d'obéir. Car il étoit déja entré en charge avec L. Cornelius Lentulus son collégue. Comme donc il étoit assis sur son tribunal dans le Capitole, pour faire mettre les noms des citoyens sur le rôle, & qu'aucun de ceux que le crieur appelloit ne se présentoit pour être enregistré, il fit jeter dans l'urne les noms de toutes les Tribus en même temps, avec la liste des particuliers dont elles étoient composées. Ensuite on tira; & la Tribu Pollia étant sortie la premiere, il fit citer celui de ses suppôts, dont le nom s'offrit d'abord: & comme il demeuroit dans le silence, il commença par confisquer ses biens; puis sur ce qu'il se plaignoit avec aigreur de l'injustice du Consul, & qu'il imploroit le secours des Tribuns, il ordonna qu'il fût vendu lui-même comme esclave, disant que la République n'a-

M. Curius Dentatus & L. Cornelius Lentulus, Conf. an de Rome 477.

voit pas besoin d'un sujet qui ne savoit pas obéir. Les Tribuns ne vinrent point à son secours. Et cet exemple de sévérité ayant paru salutaire, on pratiqua toujours depuis la coutume de réduire en servitude tout citoyen, qui étant cité suivant les formes, ne se soumettoit pas à l'autorité légitime des Magistrats. La punition de ce premier rendit les autres plus soumis, ils s'enrôlerent tous : & les légions que le Sénat avoit décernées se trouvant prêtes, les deux Consuls marcherent contre les ennemis. Lentulus alla fondre sur la Lucanie, & Curius sur le Samnium.

Pyrrhus de son côté, ayant appris la nouvelle de cet armement, fit la revue de ses troupes à Tarente : il trouva qu'elles montoient à vingt mille hommes de pied, & trois mille cavaliers. Ce fut avec ces forces, auxquelles il avoit ajouté l'élite de la jeunesse de Tarente, qu'il entra dans le pays des Samnites. Il trouva moins d'obéissance que la premiere fois. Les habitants de cette contrée & toutes les autres troupes auxiliaires ne vinrent le joindre que lentement, & en petit nombre ; ces peuples étant non-seulement rebutés des défaites & des pertes qu'ils avoient essuyées, mais encore

indignés contre Pyrrhus, à qui ils en imputoient la faute; persuadés qu'ils n'auroient pas été si maltraités, s'ils ne les eût point abandonnés pour entreprendre l'expédition de Sicile. Mais malgré ce mécontentement de ses alliés, se voyant à la tête d'une armée très-puissante, il en fit passer une partie dans la Lucanie, pour y retenir l'un des Consuls; & avec l'autre alla lui-même attaquer M. Curius, persuadé que s'il venoit à bout de le vaincre, il n'auroit pas de peine à défaire le reste des ennemis. Curius savoit bien qu'il n'y avoit point de forces capables de résister à la phalange Macédonienne, quand elle étoit campée dans une plaine où elle pouvoit s'étendre, & agir en toute liberté; c'est pourquoi il tenoit ses troupes sur des hauteurs ou dans des lieux embarrassés de défilés, & couverts de buissons. Et comme il espéroit tirer du secours de la Lucanie, & que d'ailleurs les Auspices n'étoient pas favorables, il évitoit la bataille avec soin.

Cette raison qu'avoit le Consul de se tenir sur la défensive, en étoit une pour le Roi de souhaiter ardemment de le combattre, pendant l'absence de son Collégue; c'est pourquoi prenant avec lui ce qu'il avoit de plus brave

dans son armée, avec quelques éléphants, il résolut d'aller attaquer le camp des ennemis pendant la nuit, pour leur dérober plus facilement sa marche. Tandis qu'on préparoit toutes les choses dont il avoit besoin pour cette expédition nocturne, s'étant laissé aller au sommeil, il lui sembla que la plupart des dents lui tomboient, & qu'il rendoit une grande quantité de sang par la bouche. Effrayé de cette vision, il vouloit s'abstenir de combattre pour le présent : mais sur les instances de ses amis, qui le conjuroient de ne pas laisser échapper une occasion qu'il ne retrouveroit peut-être plus, il donna le signal, & se mit en chemin. Aux environs de la ville de Malevent (car elle portoit encore alors ce nom) sont des hauteurs couvertes de bois, qui venant à s'abaisser insensiblement, aboutissent enfin à une plaine fort étendue, qu'on appelle la plaine de *Taurasie*. Pyrrhus donc quitte la plaine, s'engage dans les collines & les défilés ; mais les feux qui le guidoient vinrent à s'éteindre ; alors ne connoissant point les chemins il s'égara, & au lever du Soleil, les Romains l'apperçurent de leur camp.

Pyrrhus se met en marche pendant la nuit, pour aller attaquer Curius dans son camp.

Ils furent surpris à la vue d'un ennemi qu'ils n'attendoient pas. Mais comme

me il n'étoit pas possible d'éviter le combat, & que d'ailleurs les Auspices étoient favorables, le Consul fit promptement sortir ses troupes du camp; & étant venu fondre sur ceux des ennemis qui étoient les plus avancés, & marchoient séparés du gros, sans ordre & sans précaution, il les mit aussi-tôt en fuite. Ces fuyards mirent le désordre dans le reste de l'armée qui s'avançoit; & de ce premier choc, Pyrrhus perdit un assez grand nombre des siens, avec quelques éléphants, qui, abandonnés de leurs conducteurs, tomberent entre les mains des ennemis. Curius animé par un début si heureux, résolut de pousser sa pointe; & ayant rangé toutes ses troupes dans la plaine, se prépara à une bataille générale; les Epirotes accepterent le défi, & les deux armées combattirent avec beaucoup d'animosité. Mais les Romains fiers de leur avantage, apporterent encore plus de courage & de confiance dans cette seconde action. Le Roi voyant que l'une de ses aîles prenoit la fuite, eut une seconde fois recours à ses éléphants, & les poussant contre les Romains avec celle qui combattoit encore, il les obligea à leur tour de reculer, & de se retirer vers leur corps de réserve.

Bataille des Romains & des Epirotes.

Le Consul, avant d'aller au combat, y avoit placé un corps de troupes considérable par le nombre & la valeur des soldats. Alors, comme ils étoient encore tout frais, il leur ordonna de recevoir les ennemis, & de repousser les éléphants. Dès les premiers combats, la nécessité & l'expérience leur avoient fait trouver dans le fer & dans le feu une ressource prompte & facile contre la fureur de ces animaux. Ils avoient préparé des petits fagots de bois sec entourés de chanvre, & enduits de poix; ils y mettoient le feu, & les jetoient tout allumés sur les éléphants, ou dans les tours qu'ils portoient: ces faisceaux s'attachoient à la peau ou à la charpente, par le moyen des pointes de fer dont ils étoient hérissés. Les Romains décocherent encore contre ces mêmes animaux divers traits d'un lieu élevé, & coup sur coup; ceux-ci que la vue de la flamme effrayoit, & que des douleurs cuisantes rendoient furieux, ne pouvant plus obéir à leurs conducteurs, se jettent sur leurs propres troupes, & portent par-tout le désordre & l'effroi. On dit que le trouble commença par un jeune éléphant, qui ayant été blessé à la tête, poussa des cris plaintifs qui attirerent sa mere; & que celle-ci par ses hurle-

Moyens inventés contre la fureur des éléphants.

ments affreux, jeta l'épouvante parmi tous les autres, & les obligea enfin de prendre la fuite.

Victoire des Romains, importante par les suites.

Cette victoire fut des plus importantes par les avantages qu'elle procura aux Romains, pour le présent & pour l'avenir. Car Pyrrhus y ayant perdu la plus grande partie de ses troupes, renonça pour toujours à la guerre. Depuis ce jour-là, les nations de l'Italie ne résisterent pas long-temps : & les Rois & les peuples étrangers furent bientôt obligés de plier. Quelques-uns assurent que dans cette bataille, Pyrrhus avoit trois fois plus de monde que le Consul, & que son armée étoit composée de quatre-vingt mille piétons, & de six mille cavaliers : à l'égard de la perte qu'il y fit, les plus outrés la font monter à trente-six mille hommes tués sur la place ; les plus modérés la réduisent à vingt-six mille ; mais les uns & les autres conviennent sur le nombre des prisonniers qu'ils font de treize cents hommes & de huit éléphants. Pyrrhus se retira à Tarente avec un petit nombre de cavaliers. Les Romains s'emparerent de son camp, en admirerent la disposition, & l'imiterent utilement dans la suite. Car jusques-là, eux & les autres peuples campoient au ha-

ſard, ſéparés par cohortes, ſous des tentes qui avoient aſſez l'air de cabanes éparſes çà & là. On dit que Pyrrhus fut le premier qui renferma ſon armée dans les mêmes retranchements, plus ou moins étendus, ſuivant le nombre de ſes ſoldats; & que les Romains ayant perfectionné la méthode qu'ils avoient appriſe de lui, ſurpaſſerent dans la ſuite des temps tous les autres peuples de l'univers dans l'art de bien camper une armée.

Insigne ſévérité des Cenſeurs.

Cette année ſi favorable aux Romains par le glorieux ſuccès qu'ils eurent à la guerre, ne fut pas moins célebre par les réglements utiles qu'on fit dans la ville, & par les exemples admirables qu'on y donna, & d'une ſévérité ſalutaire, & d'une excellente diſcipline. Q. Fabricius Luſcinus, & Q. Emilius Papus, y exercerent la cenſure avec une union qui avoit peu d'exemples. Ils ôterent à pluſieurs citoyens les chevaux que la République leur entretenoit; & dans la revue des Sénateurs, il y en eut quelques-uns dont ils paſſerent les noms ſous ſilence. Mais l'exemple le plus mémorable qu'ils donnerent de leur ſévérité, fut la note dont ils uſerent à l'égard de P. Cornélius Rufinus. Il avoit été deux fois Conſul, & Dictateur; les belles

actions qu'il avoit faites dans la guerre, lui avoient mérité le triomphe. Cependant ils le rayerent du nombre des Sénateurs, rapportant pour toute raison de cette punition infamante, qu'il avoit quinze à seize marcs de vaisselle d'argent. Ce coup fut accablant, non-seulement pour Rufinus lui-même, mais encore pour ses descendants, dont aucun, jusqu'au Dictateur Sylla, ne fut élevé aux premieres charges de la République. Telle étoit la frugale simplicité de ces premiers temps; telle fut depuis la profusion & le luxe qui régnerent dans la même ville, qu'un buffet dont la modicité devoit un jour paroître méprisable, fut condamné par ces anciens Romains, comme l'exemple pernicieux d'un luxe insupportable. Après avoir fait la revue & le calcul des citoyens, dont le nombre se trouva monter à 271220, ils fermerent le lustre.

Triomphe des deux Consuls.

Sur la fin de l'année, les deux Consuls entrerent triomphants dans le Capitole : M. Curius commença le premier, & comme ses exploits avoient été plus éclatants que ceux de Lentulus, aussi l'emporta-t-il sur lui, & par la joie qu'on fit éclater, & par la pompe qu'on étala dans son triomphe. Car jusqu'à ce jour tout l'appareil de

Celui de Manius est beaucoup plus éclatant que celui de Lentulus.

ceux qu'on avoit remportés sur les peuples voisins, qui étoient presque tous pauvres, s'étoit borné à des armes rompues, & à quelques chariots pris sur les Gaulois; & tout le butin qu'on y avoit exposé, avoit ordinairement consisté en quelques troupeaux de bêtes, tant grandes que petites. Mais alors les prisonniers de différentes nations, qui étoient attachés au char des triomphateurs, aussi-bien que la richesse & la magnificence des dépouilles qu'on avoit enlevées aux vaincus, attiroient les yeux, & excitoient l'admiration des citoyens. Car on distinguoit parmi ces prisonniers, des Epirotes, des Thessaliens, des Macédoniens, des Apuliens, des Lucaniens, des Brutiens & des Samnites, tous chargés de chaînes, précédant le char du vainqueur, devant lequel on portoit encore des tableaux & des statues faites de la main des plus célebres ouvriers, des vases d'or & d'argent, des vêtements & des tapis de pourpre, & tout l'attirail du luxe & de la délicatesse des Tarentins, & des autres peuples habitants au-delà de la mer. Mais le principal objet de la surprise & de l'attention des Romains, ce fut l'énorme grandeur des quatre éléphants (car tous les autres étoient morts de leurs bles-

ſures) chargés de leurs tours, qu'on vit paroître pour la premiere fois à Rome. Les citoyens les appelloient des bœufs de Lucanie, du nom des animaux les plus grands qu'ils euſſent connus juſques-là, & du lieu où ils avoient commencé à en voir. Quelques jours après Lentulus triompha, mais avec moins de ſolemnité. Ce n'eſt pas qu'il n'eût fait des actions aſſez brillantes; car il avoit vaincu les Samnites & les Lucaniens, & leur avoit pris pluſieurs villes. Mais la comparaiſon qu'on faiſoit de lui & de ſon collegue, ne lui étoit pas avantageuſe; & la gloire de l'un éclipſoit beaucoup celle de l'autre. Parmi ceux à qui leur valeur avoit mérité des récompenſes, il donna à Servius Cornélius Merenda une couronne d'or, dont le butin fait ſur les Samnites fournit le prix; parce qu'il avoit contribué plus que perſonne à la priſe d'une ville de leur dépendance.

Pendant que les Romains ſe livroient à la joie que donne la victoire, les ennemis étoient dans une diſpoſition bien différente. Il y avoit bien du temps que l'humeur impérieuſe de Pyrrhus leur étoit à charge. Mais depuis ſa défaite, joignant d'un côté la crainte, & de l'autre l'indignation à leur pre-

mier mécontentement, ils ſongeoient à rompre une ſociété qui ne leur pouvoit être que funeſte. Le Roi lui-même, qui depuis long temps ne continuoit qu'avec répugnance la guerre qu'il avoit commencée contre les Romains, & à qui ſa derniere diſgrace avoit ôté tout eſpoir de réuſſir dans une pareille entrepriſe, ne cherchoit qu'un prétexte honnête de ſe retirer dans ſes Etats. Mais en attendant qu'il ſe préſentât, cachant adroitement ſon intention à ſes alliés, il les exhortoit à prendre courage, & à ne point ſe laiſſer abattre par la perte d'une ſeule bataille. " Que l'ennemi n'avoit pas ,, eu plus d'avantage ſur eux dans cette ,, derniere action qu'ils en avoient eu ,, ſur lui dans la premiere. Qu'alors les ,, Romains n'avoient pu être portés par ,, leur défaite à entendre parler de ,, paix, même à des conditions avan-,, tageuſes pour eux. Si nous imitons ,, leur conſtance, ajouta-t-il, & que ,, nous attendions le retour de la fortu-,, ne, nous avons tout lieu d'eſpérer ,, qu'elle nous ſera plus favorable ; nous ,, avons des forces pour ſoutenir en-,, core long-temps la guerre. J'ai dans ,, la Grece un grand nombre d'amis ,, puiſſants, qui m'enverront des trou-,, pes auxiliaires dès que je leur en de-

„ manderai.„ Ce discours ne manquoit pas de vraisemblance; car il avoit déja reçu des secours considérables, sur-tout du Roi de Macédoine. D'ailleurs il étoit généralement estimé, tant des Grecs que des Barbares; aimé ou respecté des Etoliens, très-puissants en ce temps-là, des Macédoniens mêmes, & de tous les petits Rois d'Illyrie, dont les uns lui étoient attachés par le souvenir de ses bienfaits, & les autres par la crainte de sa puissance. Au reste, il leur vantoit tous ces avantages, plutôt pour empêcher leur révolte près d'éclater, jusqu'à ce que la mer, devenue pratiquable, lui rouvrît le chemin de son Royaume, que dans le dessein de continuer la guerre en Italie, ou dans l'espérance de tirer de si grandes forces des peuples dont il venoit de parler. Cependant il envoya des Ambassadeurs aux Rois d'Asie, dont les uns lui firent passer des troupes, & les autres de l'argent; & à Antigonus, alors Roi de Macédoine, à qui il demandoit l'un & l'autre.

Pendant qu'il amusoit ses alliés de ces vaines espérances, & que sous main il préparoit tout ce qui lui étoit nécessaire pour repasser en Epire, les Ambassadeurs qu'il avoit envoyés en

Macédoine, revinrent avec des lettres d'Antigonus. Auſſi-tôt il aſſembla les premiers de ſon Conſeil, & les principaux de ſes alliés d'Italie : mais en la place de celles qu'il lui écrivoit, & qu'il n'eut garde de leur montrer, il en lut d'autres qui étoient de ſa façon, & dans leſquelles il étoit marqué que ce Prince feroit inceſſamment paſſer en Italie les ſecours qu'il lui avoit demandés. Ayant trompé par-là, non ſeulement ſes aſſociés, mais encore les Romains qui s'étoient fortifiés aſſez près de là ; il mit à la voile dès la nuit ſuivante, ſans que rien s'opposât à ſon deſſein, & aborda à un promontoire de l'Epire, appellé les Monts-Cérauniens. Mais pour diminuer la honte de ſa retraite, & perſuader aux peuples d'Italie qu'il reviendroit dès qu'il auroit terminé les affaires qui l'avoient rappellé, il laiſſa Milon dans la citadelle de Tarente ; & afin de le contenir dans le devoir, non-ſeulement par l'eſpoir des récompenſes, mais encore par la crainte des châtiments, il lui donna un tribunal couvert de la peau de Nicias, qu'il avoit fait mourir, après avoir découvert les embûches qu'il dreſſoit à ſa vie. Il lui laiſſa un corps de huit mille hommes de pied,

Pyrrhus abandonne l'Italie.

& de cinq cents chevaux ; & retourna dans ſon Royaume, ſix ans après en être ſorti pour la premiere fois.

Cependant on tint à Rome les aſſemblées Conſulaires : & comme on s'imaginoit que Pyrrhus alloit reprendre les armes, on jugea à propos de remettre Manius Curius dans le Conſulat ; parce qu'étant le ſeul qui eût vaincu ce Prince, on étoit perſuadé qu'il auroit dans la ſuite de cette guerre, & plus d'autorité & plus de bonheur qu'aucun autre, pour la conduire à une heureuſe fin. On lui donna pour collegue Servius Cornélius Merenda, à la recommandation du Conſul de ſa famille, ſous qui il avoit acquis tant de gloire l'année d'auparavant. Ces deux Généraux porterent tout le fort de la guerre contre les Lucaniens, les Samnites & les Brutiens. Mais comme ces peuples leur oppoſerent la difficulté des lieux plutôt que la force de leurs armes, il ne ſe paſſa rien de bien mémorable ſous leur conſulat. Cependant la gloire de Curius ne fut point diminuée par cette inaction : car tout le monde jugea que ſi un Roi auſſi belliqueux que Pyrrhus, n'étoit pas revenu à la charge, c'étoit moins ſa défaite qui l'avoit retenu, que la crainte d'avoir à combattre

Manius Curius II. & Servius Cornélius Con. an de Rom. 478.

une seconde fois contre Curius. Ainsi ce fut à lui que resta la gloire d'avoir terminé cette guerre, & d'avoir chassé Pyrrhus de l'Italie.

C. Fabius Dorson, & Claudius Canina C. an de Rome 470.

L'année suivante, sous le Consulat de C. Fabius Dorson, & de C. Claudius Canina, il vint pour la premiere fois à Rome des Ambassadeurs d'Egypte, avec des présents. Ptolomée Philadelphe, qui y régnoit alors, ayant appris la fuite de Pyrrhus, envoyoit féliciter les Romains de leur victoire, & les prier de le regarder comme leur ami & leur allié. Les Sénateurs trouverent qu'il étoit glorieux pour le peuple Romain que des Rois si puissants envoyassent les premiers de si loin pour lui demander son amitié. On les reçut donc avec toute la civilité & la bienveillance possibles ; on les régala comme des amis & des hôtes ; & après qu'on eut résolu de faire un traité d'alliance avec Ptolomée, on choisit, sans différer, les personnages les plus distingués du Sénat, qu'on envoya en ambassade vers ce Prince, avec ordre de lui témoigner la reconnoissance du Sénat & du peuple Romain, & de conclure avec lui le traité qu'il avoit proposé. Ceux qu'on lui dépêcha furent Q. Fabius Gurges d'entre les Consulaires, Caïus & Numerius, qui tous deux étoient

Premiere ambassade envoyée d'Alexandrie à Rome, & suivie d'un traité d'alliance avec Ptolomée Roi d'Egypte.

aussi de la famille des Fabiens, & portoient le surnom de Pictor, & Q. Ogulnius.

Pendant qu'ils faisoient ce voyage, les Consuls combattirent avec avantage contre les peuples d'Italie, que la nécessité & le désespoir retenoient encore sous les armes. On a lieu de croire que C. Claudius Canina se distingua de son Collegue, par des actions plus glorieuses; puisque avant de sortir de charge, il triompha pendant les fêtes de Romulus, des Lucaniens, des Samnites & des Brutiens. Mais la joie que causoient aux Romains les heureux succès de la guerre, fut un peu troublée par l'inceste de la Vestale Sextilia, dont l'incontinence & l'impiété sembloient leur avoir attiré la colere des Dieux. Mais ils se laisserent appaiser par les sacrifices d'expiation qu'on leur offrit & les victimes qu'on leur immola; sur-tout par le supplice de la coupable, qui fut enterrée toute vive auprès de la porte Coline. Ce fut sous les mêmes Consuls qu'on établit deux colonies, Consa, dans le païs des Volsciens, & dans la Lucanie, Pestum, appellée par les Grecs, *Posidonia*. Les Lucaniens avoient enlevé cette ville aux Sybarites, & les Romains l'avoient

Vestale inceste enterrée toute vive.

conquise tout récemment sur les premiers.

L'année suivante fut beaucoup plus favorable & plus glorieuse pour les Romains. Car ils acheverent de soumettre non seulement les Samnites & les autres peuples d'Italie, mais encore les Tarentins. Dans l'espérance de voir finir cette année toutes ces guerres, le peuple, tout d'une voix, éleva au Consulat, pour la seconde fois, les deux plus grands Capitaines de ce temps-là, L. Papirius Cursor, & Sp. Carvilius, qui, par des projets aussi heureusement exécutés, que hardiment conçus, remplirent & surpasserent même les espérances qu'ils avoient données. On leur assigna pour départements le Samnium & l'Abruzze, la Lucanie & le Tarentin. Et Carvilius domta enfin les Samnites, après soixante-dix ans de guerres presque continuelles, & les força à recevoir les conditions qui leur furent imposées par les Romains, & qu'ils observerent de meilleure foi qu'ils n'avoient fait jusques-là. L. Papirius de son côté, après avoir battu en plusieurs rencontres les Brutiens & les Lucaniens, & avoir désolé tout leur pays, les réduisit à demander humblement la paix : & parce que tous

L. Papirius Cursor, & Sp. Carvilius Cons. an de Rome 480.

Fin de la guerre des Samnites & de Tarente.

ces peuples étant voisins & alliés ne formoient, pour ainsi dire, qu'une seule guerre, & que les Provinces des Consuls n'étoient pas absolument limitées, Papirius eut aussi occasion de combattre contre les Samnites, Carvilius contre les Brutiens & les Lucaniens, & l'un & l'autre contre les Tarentins, qui après avoir été plus d'une fois défaits & mis en déroute, furent encore obligés de rendre leur ville aux vainqueurs. Mais comme, outre la réduction d'une ville aussi illustre que Tarente, cette expédition se trouve liée avec la mort du Roi Pyrrhus, avec les intrigues frauduleuses des Carthaginois, & les commencements de leurs divisions avec les Romains, il faut reprendre les choses de plus loin, & les expliquer un peu plus en détail.

Les Brutiens & les Lucaniens domptés par Papirius.

Pyrrhus en sortant de l'Italie deux ans auparavant, avoit mis une forte garnison dans la citadelle de Tarente, & laissé à ses alliés l'espérance d'un prompt retour. Cette confiance augmentée par les avantages qu'il remporta d'abord dans la Macédoine, avoit soutenu le courage de ces Italiens dans leurs disgraces, & leur avoit fait souffrir patiemment leurs défaites & leurs pertes. Car ce Prince, à qui

Pyrrhus fait la guerre en Macédoine.

ſon courage & ſon ambition ne permettoient pas de demeurer en repos, avoit déclaré la guerre à Antigonus, pour ſe venger de ce qu'il ne l'avoit pas ſecouru en Italie, & après l'avoir vaincu dans un combat, l'avoit preſque entierement dépouillé de ſes Etats: ce qui avoit auſſi toujours fait craindre aux Romains, que repaſſant en Italie avec de plus grandes forces, il n'y rallumât une guerre encore plus dangereuſe que la premiere: mais la mort inopinée de ce Roi ôta tout d'un coup aux uns l'eſpérance, & aux autres la crainte, que ſes progrès leur avoient fait concevoir. Car comme il étoit continuellement occupé des moyens d'augmenter ſa puiſſance, il entra dans le Péloponneſe, ſous prétexte de rétablir Cléonyme ſur le trône de Sparte, mais au fond dans le deſſein de ſe rendre maître de cet Etat: & quoiqu'il eût inutilement attaqué Lacédemone, il ne laiſſa pas de cauſer de grandes pertes à ſes habitants.

Il entre dans le Péloponneſe

Pendant le même temps, comme il y avoit à Argos deux factions, qui avoient à leur tête, l'une Ariſtipe, & l'autre Ariſtias, le premier appella Antigone à ſon ſecours, & le ſecond implora celui de Pyrrhus; l'un & l'autre dans le deſſein d'opprimer ſon en-

nemi : car Antigone étoit aussi venu dans le Péloponnese, pour défendre les Lacédémoniens contre l'ennemi commun. Ainsi les troupes des deux Rois entrerent dans la ville, la même nuit, mais par deux portes différentes. Pyrrhus apprenant que les siens étoient pressés par leurs adversaires, entra aussi dans Argos à la pointe du jour; & appercevant sur la porte deux figures d'airain, dont l'une représentoit un loup, & l'autre un taureau, qui sembloient se combattre, il fut saisi de crainte, persuadé que son heure fatale approchoit, suivant une ancienne prédiction, qui disoit qu'un descendant d'Achille perdroit la vie dans l'endroit où il auroit vu ces deux animaux combattre l'un contre l'autre. Il vouloit donc retirer ses troupes, & sortir avec elles de la ville. Mais son fils Hélenus, qui venoit d'y entrer avec un corps de réserve & les éléphants, lui barra le chemin; & comme les derniers venus s'efforçoient de pénétrer plus avant dans la ville, & que le Roi avec les premiers tâchoit d'en sortir; que les ennemis pressoient vivement la troupe de Pyrrhus, à mesure qu'ils la voyoient reculer; que les rues étroites avoient peine à contenir les Argiens, les Ma-

Combat dans la ville d'Argos entre Pyrrhus & les Macédoniens.

cédoniens, les Epirotes, les Spartiates & les Crétois qu'Areus avoit amenés; & que les éléphants ſur-tout pouſſoient cette foule qui les repouſſoit à leur tour, toute la ville étoit remplie d'effroi, de déſordre & de confuſion.

Dans cette occaſion Pyrrhus faiſant tous ces efforts pour enfoncer les ennemis, & ſe multipliant en quelque façon pour ſe trouver par-tout, & ſecourir les ſiens de ſes conſeils, de ſa main & de ſa voix, fut bleſſé légerement d'un coup de lance que lui porta un jeune Argien. La mere de ce ſoldat, qui du haut de ſa maiſon conſidéroit le combat avec d'autres femmes du commun comme elle, remarqua que Pyrrhus fondoit avec impétuoſité ſur l'auteur de ſa bleſſure. Alors effrayée du péril qui menaçoit ſon fils, elle prit à deux mains une tuile qu'elle jeta de toutes ſes forces ſur la tête de ce Prince, & le tua du coup. Ainſi périt d'une mort auſſi honteuſe que déplorable, le plus illuſtre Roi de ſon temps par la grandeur de ſon courage, par la ſageſſe de ſes entrepriſes, par ſon expérience & ſon habileté dans l'art militaire, & par les excellentes qualités de l'eſprit & du corps qui le rendoient recommandable. Mais ſon ambition exceſſive ternit l'éclat de ſes

Pyrrhus bleſſé & tué.

Son éloge.

vertus, & lui fit perdre tout le fruit de ses travaux & de ses exploits. Il eût été ou le plus heureux de tous les Rois, s'il eût su se contenter du Royaume de ses peres ; ou le plus puissant, s'il eût eu autant de prudence pour conserver ses avantages, que de valeur & d'adresse pour faire des conquêtes.

Ces nouvelles apportées en Italie, causerent aux peuples de cette contrée, ou de la douleur ou de la joie, suivant l'intérêt que chacun d'eux y prenoit. A l'égard de ceux qui pouvoient encore disposer de leur sort, il n'y avoit point de moyens qu'ils n'employassent pour faire la paix avec les Romains, & obtenir leur amitié, à quelque prix qu'il la leur fallût acheter. Mais les Tarentins n'étoient pas les maîtres chez eux : Milon avec la garnison d'Epirotes qu'il commandoit dans leur citadelle, les tenoit en bride: quelques mécontentements réciproques des deux nations, assez légers au commencement, avoient insensiblement dégénéré en une animosité déclarée. Ainsi les Tarentins pressés au-dehors par les Romains, & fatigués au-dedans par les Epirotes, pour se tirer de ce double embarras, envoyerent demander du secours aux Carthaginois. Eux qui étoient maîtres

Tous les peuples d'Italie recherchent l'amitié des Romains.

d'une grande partie de la Sicile, & qui aimoient mieux réduire ſous leur puiſſance les villes maritimes de l'Italie, que de les abandonner à celle des Romains, accoururent auſſi-tôt avec une flotte bien équippée, en apparence pour chaſſer Milon de ſon poſte, mais dans le fond, pour défendre Tarente contre les Romains, & la garder, s'ils étoient aſſez heureux pour s'en mettre en poſſeſſion. Et le Conſul Papirius étant auſſi arrivé dans le même temps, les Tarentins ſe trouverent enfermés de toutes parts, les Romains aſſiégeant la citadelle & la ville du côté de la terre, tandis que les Carthaginois tenoient la même citadelle inveſtie par mer.

La ville & la citadelle de Tarente, aſſiégées par terre & par mer.

Dans cette ſituation, le Conſul qui craignoit que les Carthaginois ne priſſent cette citadelle, autant qu'il ſouhaitoit de la prendre lui-même, eut recours à tous les artifices qui pouvoient lui donner la victoire. Il tâcha de gagner Milon par ſes émiſſaires, en lui promettant que ſi, par ſon moyen, il pouvoit ſe rendre maître de Tarente, il lui laiſſeroit à lui & à ſes compatriotes la liberté de ſe retirer avec tous leurs effets. Milon qui voyoit que, dans l'état préſent des affaires, c'étoit le meilleur parti qu'il eût à prendre,

s'aboucha avec les Tarentins ; & les ayant engagés à se joindre avec lui, pour travailler au salut des deux nations, il leur persuada enfin de l'envoyer en ambassade au Consul L. Papirius, les assurant qu'il auroit grand soin de ménager leurs intérêts, & qu'il feroit tous ses efforts pour obtenir de ce Romain des conditions aussi favorables aux Tarentins qu'aux Epirotes. Les Tarentins las de la guerre, & effrayés du péril qui les menaçoit, consentirent à tout ; en sorte que Milon passant souvent dans le camp du Consul, leur prometroit à chaque fois de sa part une paix prochaine, à des conditions très-avantageuses ; car il étoit convenu avec Papirius de les leurrer de cette espérance. Les Tarentins trop crédules se livrerent à une confiance & à une sécurité qui leur ôta le peu de soin & d'attention qui leur restoit ; jusqu'à ce qu'enfin le traître Milon trouva le moyen de livrer en même temps aux Romains & la citadelle & la ville.

Les Carthaginois dissimulerent le chagrin qu'ils avoient d'avoir manqué leur coup, & se retirerent, en déclarant qu'ils étoient amis des Romains, & qu'ils n'étoient venus que pour chasser Milon. Quelques Auteurs rappor-

rent que les Romains avoient averti les Carthaginois que, s'ils se mêloient de l'affaire de Tarente, ils prendroient cette démarche pour une infraction du traité : mais que malgré cette protestation, leurs troupes auxiliaires combattirent contre les Romains dans l'armée des Tarentins ; & que ce fut là le principal motif qui alluma la guerre de Sicile entre ces deux peuples ; quoique les Carthaginois, ayant recours au parjure pour se disculper, eussent fait serment qu'ils n'avoient usé d'aucune supercherie dans toute cette expédition. Pour moi, j'avoue qu'il est fort possible, ou que les Généraux Romains aient fait une dénonciation semblable, pour éloigner les Carthaginois dont la présence les incommodoit; & que ceux des Carthaginois aient coloré leur entreprise du prétexte dont on vient de parler; ou que les deux nations aient employé publiquement ces causes pour justifier leur procédé : mais d'un autre côté, je suis convaincu qu'il y a eu d'autres raisons de la guerre qui éclata quelque temps après, puisqu'elle ne commença pas aussi-tôt; & que ce fut principalement à l'occasion des Mamertins qu'elle s'alluma depuis en Sicile dans un temps où les traités n'avoient encore reçu aucune atteinte,

Les Consuls ayant procuré à la République un accroissement si considérable, s'en retournerent à Rome, où ils furent reçus de tous les citoyens, avec des éloges & des applaudissements extraordinaires, & triompherent avec beaucoup d'honneur & de magnificence.

Les Ambassadeurs revenus d'Egypte, rendent compte de leur ambassade

Cependant Q. Fabius Gurges & ses compagnons revinrent d'Alexandrie, & ayant été introduits dans le Sénat, pour y rendre compte de leur Ambassade, raconterent " qu'ils avoient été
„ reçus avec tous les témoignages
„ d'estime, de politesse & de bien-
„ veillance qu'on pouvoit donner à des
„ amis & à des hôtes : qu'à leur ar-
„ rivée, on leur avoit envoyé des
„ présents très-riches, & qu'à leur dé-
„ part on leur en avoit donné de plus
„ magnifiques encore. Qu'à l'égard
„ des premiers, ils les avoient refusés,
„ persuadés qu'un refus généreux con-
„ venoit mieux à la dignité & à la dé-
„ licatesse Romaine. Qu'ils n'avoient
„ pu se dispenser d'accepter les autres;
„ mais qu'ils n'avoient pas plutôt été
„ de retour à Rome, qu'avant toutes
„ choses ils les avoient fait porter dans
„ le Trésor public. Et qu'à Alexandrie,
„ ayant été invités à un festin solemnel,
„ on leur avoit mis des couronnes d'or

„ ſur la tête, conformément à la coutume qui ſe pratique dans le Palais „ des Rois, qu'ils les avoient reçues „ ſeulement pour le préſage; mais que „ dès la nuit ſuivante, ils les avoient „ remiſes ſur les ſtatues de Ptolomée. Le Sénat charmé de l'heureux ſuccès de cette ambaſſade, & de la conduite auſtere des Ambaſſadeurs, les remercia d'avoir, par leur déſintéreſſement, rendu les mœurs du peuple Romain reſpectables aux nations étrangeres; & en même temps il ordonna qu'on leur rendît les préſents qu'ils avoient remis dans le Tréſor public. Auſſi-tôt le peuple, après avoir répété que le moyen le plus ſûr de rendre l'Empire floriſſant, étoit d'éteindre l'infame paſſion de s'enrichir dans l'adminiſtration des affaires publiques, fut du même avis que le Sénat; & les Queſteurs ayant rendu les préſents aux Ambaſſadeurs, ces perſonnages illuſtres, dignes de la récompenſe qu'on donnoit à leur déſintéreſſement, reprirent d'une maniere honorable ces richeſſes des Egyptiens, dont le refus leur avoit déja acquis tant de gloire. Je crois que ce fut la même raiſon qui porta les Cenſeurs Manius Curius, & L. Papirius, à choiſir pour Prince du Sénat, préférablement à tant d'autres, Q. Fabius Gurges,

Fab. Gurges choiſi Prince du Sénat.

ges, chef de l'ambaſſade. Et en effet, il n'y avoit point de diſtinction dont il ne fût digne, tant par la grandeur de ſa naiſſance, que par les ſervices que ſon pere avoit rendus à la République, par les deux conſulats qu'il avoit exercés lui-même, & les deux triomphes que ſes victoires lui avoient fait décerner.

Sous les mêmes Conſuls, le Cenſeur M. Curius employa une partie de l'argent qu'on avoit tiré des dépouilles des ennemis pour faire conduire à Rome les eaux du Teveron. Pour lui, bien-loin de s'être enrichi par cette voie, comme il l'eût pu, un jour que ſes ennemis lui reprochoient d'avoir détourné les deniers publics, il montra une éguiere de bois, dont il avoit coutume de ſe ſervir en ſacrifiant, & jura que c'étoit là tout ce qu'il avoit emporté dans ſa maiſon, de tant de butin fait ſur les ennemis. Ce perſonnage véritablement grand, tant par ſes expéditions guerrieres que par mille autres vertus, a bien mérité qu'en peu de mots je faſſe part à la poſtérité de quelques-unes de ſes actions & de ſes paroles les plus mémorables. Et je ne penſe pas que ce ſoit pécher contre les loix de l'hiſtoire, que d'expoſer des faits & des maximes qui puiſſent

ſervir à l'inſtruction de ceux qui auront part au gouvernement de la République, & leur apprendre, mieux que ne feroient les détails politiques & militaires, à chercher le bonheur dans la pratique de la vertu.

Pendant la guerre des Sabins, il remporta ſur les ennemis des dépouilles ſi opulentes, que l'Hiſtorien Fabius ne fait pas difficulté d'aſſurer qu'elles donnerent aux Romains un goût pour les richeſſes qu'ils n'avoient point encore éprouvé. Mais Curius ne garda pour lui-même d'un butin ſi immenſe, que la gloire de l'avoir conquis & mépriſé, & demeura dans ſa premiere pauvreté, donnant au public tout à la fois le précepte & l'exemple du déſintéreſſement. Car ayant confiſqué au profit de la République la plus grande partie des terres qu'il avoit ôtées aux vaincus, il n'en diſtribua à chaque particulier que quatorze arpents; & voyant que le Sénat lui en aſſignoit une portion bien plus conſidérable, il ſe contenta de celle qu'il avoit donnée aux autres, diſant qu'on devoit regarder comme un malhonnête homme celui qui vouloit être mieux partagé que ſes concitoyens. Ce fut cette portion qui compoſa depuis tout le bien qu'il poſſédoit dans le pays des

Sabins, & dans lequel les Samnites qu'il venoit de vaincre, l'ayant un jour trouvé qui faiſoit cuire des raves, lui offrirent une grande ſomme d'or qu'ils avoient apportée pour ſe le rendre favorable : mais ſans être ébloui par l'éclat de ce métal précieux : J'aime mieux, leur dit-il, manger ces légumes que vous voyez dans ma vaiſſelle de terre, & commander à ceux qui ont tant d'or & d'argent. Caton l'ancien, poſſédant une terre dans le voiſinage de la petite maiſon qui avoit appartenu à Curius, y venoit ſouvent ; & conſidérant la modicité & du logement, & de l'héritage que ce grand homme, après avoir triomphé trois fois, avoit cultivé de ſes propres mains ; & en même temps rappellant dans ſa mémoire l'intégrité de ſes mœurs, & la ſévérité d'une conduite & d'une diſcipline qui ne s'étoient jamais démenties, il excitoit ſon ame à la même conſtance, & régloit ſa vie ſur le modele de cette vertu rigide, & de cette aimable ſimplicité des premiers temps. Et effectivement il n'appartenoit qu'à des hommes de ce caractere de donner à l'empire futur de Rome des fondements ſi ſolides & ſi fermes, qu'ils fuſſent

La petite maiſon de Curius fréquentée par Caton l'ancien.

en état de porter tout le poids dont ils devoient être chargés, & de résister non-seulement aux secousses des nations étrangeres, mais encore aux ébranlements intérieurs des dissentions civiles.

Fin du quatrieme Livre.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, SECONDE DECADE.

LIVRE V.

SOMMAIRE.

Les Romains accordent la paix & la liberté aux Tarentins, après les avoir vaincus. Ils assiègent & prennent Rhege, & font trancher la tête à la Légion Campanienne, qui s'étoit emparée de cette ville après en avoir égorgé les habitants. On livre aux Appolloniates quelques jeunes Romains qui avoient maltraité les ambassadeurs de cette ville. On donne la paix aux Picentins vaincus. On établit deux colonies, l'une à Rimini dans le Picentin, & l'autre à Benevent dans le Samnium. Le peuple Romain se sert d'argent monnoyé pour la premiere fois. Les Ombres

& les Salentins vaincus se rendent aux Romains. On augmente le nombre des Questeurs jusqu'à huit.

On punit les peuples ennemis de la République. Et les Tarentins plus sévérement que les autres.

LES Sénateurs voyant les peuples les plus belliqueux soumis, après de si longues guerres, & la paix établie par toute l'Italie, ne songeoient plus qu'à tirer de leurs victoires tout le fruit qu'ils en pouvoient attendre. Il fut arrêté qu'on ôteroit une partie de leurs terres à tous ceux qui avoient pris les armes contre la République. Les plus coupables furent aussi les plus maltraités. On leur ordonna de livrer leurs armes & leurs vaisseaux, on abattit leurs murailles, on leur imposa un tribut, & on ne leur laissa que la paix & la liberté. Ce fut alors que le Sénat songea sérieusement à punir l'horrible perfidie de la légion, qui ayant égorgé ou chassé les habitants de leur patrie de Rhege, s'étoit emparée de leur ville & de leur territoire, & possédoit l'un & l'autre depuis dix ans, comme un bien qui lui appartenoit à juste titre. Ces scélérats qui avoient vu de près les progrès étonnants des Romains, bien persuadés qu'ils ne laisseroient pas un si grand crime impuni, & qu'il leur falloit conserver ce poste par les mêmes voies qu'ils l'avoient acquis,

n'avoient rien oublié de tout ce qui pouvoit mettre leur ville en état de se défendre. Outre leur férocité naturelle, ils comptoient sur l'amitié des Mamertins, sur la force de leurs murailles, & le courage de leurs soldats, dont ils avoient fait l'heureuse expérience en obligeant les Carthaginois, & ensuite Pyrrhus, d'abandonner le siége de leur ville, après l'avoir inutilement tenté. Ainsi l'arrogance de ces rebelles & de ces déserteurs étoit montée à un tel point, que s'étant emparés de Crotone par la trahison de quelques-uns des habitants, ils avoient eu l'audace d'égorger la garnison Romaine, & de détruire la ville.

Ce fut donc L. Genucius, qui géroit cette année le Consulat avec C. Quintius qu'on chargea de la vengeance; & ce Général forçant les rebelles de s'enfermer dans leurs murs, mit le siege devant la place. Mais les assiégés lui opposerent toutes leurs forces, & celles des Mamertins; le Consul reçut quelque échec, & manquant même de vivres, & autres provisions nécessaires, fut obligé de demander à Hieron Roi de Syracuse, du bled & des soldats. Ce Prince qui haïssoit les Mamertins, & par la même raison les Rhegiens leurs alliés, lui accorda ces secours avec

L. Genucius, & Quintius Conf. an de Rome 481.

joie. D'ailleurs il n'étoit pas fâché de ſe ménager un appui pour la ſuite dans l'amitié des Romains, dont il voyoit que la puiſſance s'augmentoit de jour en jour. Par ce moyen Genucius ayant forcé la ville de ſe rendre, renvoya les Mamertins aux conditions qu'il lui plut de leur impoſer, fit mourir les transfuges & les brigands, qui s'étoient réfugiés en grand nombre à Rhege, comme dans un aſyle aſſuré contre la punition qu'ils craignoient, & emmena les légionnaires à Rome, afin que le Sénat lui-même décidât de leur ſort.

La légion de Rhege punie du dernier ſupplice à Rome.

L'exemple de ſévérité qu'il donna en cette occaſion eſt des plus mémorables. Dabord il fit jeter dans les priſons tous ceux que le Conſul avoit amenés, pour les en tirer enſuite, & les faire conduire au ſupplice. Le Tribun du peuple, M. Fulvius Flaccus, s'oppoſa à l'Arrêt du Sénat qui les condamnoit, ſoutenant qu'on ne pouvoit faire mourir des citoyens Romains ſans violer les Loix & les Coutumes des ancêtres. Mais les Sénateurs tinrent bon, mépriſerent toutes leurs clameurs, & firent ſubir aux criminels la punition qu'ils méritoient. Cependant pour rendre l'exécution moins odieuſe, & ne point affliger la multi-

tude par un ſpectacle affreux, ſi on menoit tout à la fois tant de malheureux au ſupplice, on en tira chaque jour cinquante de la priſon, à qui on fit couper la tête, après les avoir préalablement battus de verges. Le Sénat même défendit d'enſevelir les corps & de pleurer la mort d'aucun d'eux. Décius Jubellius qui avoit ſurvécu juſques-là à la perte de ſes yeux, pour mourir avec plus de douleur, s'ôta lui-même la vie dans la priſon. J'ai rapporté, ſuivant le ſentiment de la plupart des Hiſtoriens, que quatre mille hommes dont la légion étoit compoſée, eurent la tête tranchée dans la place publique de Rome. Mais je penſe qu'il vaut encore mieux croire, avec Polybe, que de toute cette troupe, il n'en tomba que trois cents vivants ſous la puiſſance du vainqueur, & que tous les autres ſe firent tuer à la priſe de la ville, ne doutant pas que leur reddition, après des crimes auſſi atroces, ne les expoſât aux ſupplices les plus rigoureux & à la mort la plus ignominieuſe. On fit chercher par-tout ceux qui reſtoient des anciens Rhegiens, & on leur rendit leur ville, leurs loix & leur liberté. Cet acte de juſtice & de ſévérité augmenta de beaucoup l'idée qu'on avoit déja de

la droiture & de la bonne foi des Romains; & par un tel procédé ils se firent aimer des peuples de l'Italie, & de ceux qui en étoient voisins, autant qu'ils s'en étoient fait craindre auparavant par leurs armes.

C. Genucius, & Cn. Cornelius Consuls an de Rome 482. Guerre contre les Sarsinates.

C. Genucius & Cn. Cornélius, qui furent Consuls l'année suivante, firent la guerre contre les Sarsinates, peuple de l'Ombrie, qui habitent sur le Mont Apennin. Mais je n'ai pu découvrir ni quelle en fut la cause, ni ce qui donna à de foibles ennemis la hardiesse de s'opposer à la puissance formidable des Romains, tous les Auteurs ayant gardé un profond silence sur cette matiere; on sait seulement que Cn. Cornélius triompha des Sarsinates.

Hiver extraordinaire.

On dit que l'hiver fut si rude cette année, que les arbres périrent, leur séve ayant été interceptée; que le Tibre fut glacé depuis la surface jusqu'au fond, que les troupeaux, grands & petits, moururent faute de fourrages, & qu'on vit pendant quarante jours dans la place publique de Rome la neige à une hauteur dont on n'avoit point d'exemple.

Un événement si extraordinaire fut pris comme il arrive assez souvent, par la multitude, pour un prodige menaçant, & remplit de frayeur la plupart des esprits; sur-tout après que Q. Ogulnius Gallus,

& C. Fabius Pictor, étant entrés en charge, on eut apperçu de nouveaux prodiges, dont les ames crédules & timides augmentoient encore le nombre. Car on contoit que le tonnerre étoit tombé à Rome sur le Temple du Salut, & sur la partie du mur qui en étoit voisine : que trois loups étant entrés dans la ville avant le jour, y avoient apporté un cadavre, & que l'ayant mis en pieces dans la place publique, ils en avoient été chassés par les cris du peuple, & l'y avoient laissé. Qu'à Formies, les murailles avoient été à diverses reprises frappées de la foudre, & renversées : que dans le territoire de Calene, la terre s'étant tout-à-coup entre-ouverte, il en étoit sorti une flamme aîlée, qui, pendant trois jours entiers, avoit brûlé cinq arpents de terre, jusqu'à les réduire en cendre; en sorte que dans tout cet espace, non-seulement les moissons & les herbes, mais les arbres mêmes avoient été desséchés jusqu'à la racine. Cet accident causa plus d'épouvante aux Romains que de dommage. Car tout ce qui s'ensuivit se borna à une guerre contre les Picentins, qui fut terminée dès l'année suivante, & ajouta encore ce pays à la domination des Romains.

Q. Ogulnius & C. Fabius Pictor, Con. an de Rome 483.

Jusqu'à ce temps on n'avoit point encore vu à Rome (1) d'argent monnoyé, ni marqué au coin de la République : on n'avoit employé que des pieces de cuivre dans le commerce. Mais l'Empire s'étant extraordinairement accru, on commença à fabriquer des pieces d'argent de dix & de cinq as, qui répondoient à autant de livres de cuivre ; & d'autres encore plus petites, qui, équivalant à deux livres & demie de cuivre, furent appellées sesterces. Toutes ces pieces étoient désignées par le nom général de *Monnoie*, parce qu'elles étoient frappées dans le Temple de Junon *Moneta*, qui elle-même avoit été ainsi nommée, depuis qu'elle avoit (2) averti les Romains, lorsque dans la guerre de Pyrrhus ils la consultoient sur la disette où ils étoient d'argent, „ de s'attacher à la justice & aux ar„mes, & que l'argent ne leur man„queroit pas. Les Consuls Gallus & Fabius se rendirent dans le Samnium pour arrêter le Samnite Lollius, qui

Argent monnoyé, & marqué à Rome pour la premiere fois.

(1) Toutes les pieces d'or & d'argent qu'on avoit eues jusques-là à Rome, y étoient venues des pays étrangers, ou avoient été prises sur les ennemis; mais n'avoient point été mises dans le commerce, & y étoient sur le pied de marchandises.

(2) *Monere*, signifie *avertir*. Il y a une autre étymologie de ce nom au Livre 7. ch 28.

ayant été en ôtage à Rome, avoit trouvé le ſecret de s'échapper & s'étant emparé d'une forteresse, exerçoit delà mille brigandages, & tâchoit de porter à la révolte ſes compatriotes, qui commençoient à peine à jouir des douceurs de la paix.

Mais ce rebelle, avec un amas confus de bandits, la plupart ſans armes, ne tint pas long-temps contre les troupes diſciplinées des Conſuls. Ils trouverent plus de réſiſtance à vaincre & plus de péril à eſſuyer de la part de ceux de Carice. (Cette place eſt auſſi dans le Samnium aſſez près de Trente.) Car voulant emporter de force ce poſte que Lollius avoit fortifié, & où il avoit mis ſon butin à couvert ils paſſerent ſucceſſivement de l'eſpérance de vaincre à la crainte d'être défaits, & de cette crainte à la victoire. Car quelques-uns des aſſiégés, gagnés par la promeſſe de l'impunité, ayant reçu les Romains dans leurs murailles pendant une nuit aſſez claire, & les habitants étant accourus pour les repouſſer, ils n'en furent pas plutôt venus aux mains, qu'une neige épaiſſe vint tout d'un coup à tomber, & aveugla les combattants; ce qui donna à ceux de Carice un tel avantage ſur les Romains, qui ne con-

noiſſoient pas les lieux, qu'ils furent ſur le point d'être chaſſés honteuſement ; ils ſongeoient déja à une retraite qu'ils n'auroient pu faire dans les ténebres ſans une perte conſidérable, lorſque la neige ceſſant, rendit à la lune toute ſa clarté, & à la valeur des Romains l'activité dont ils avoient beſoin pour achever de vaincre : il paroît que ce furent ces troubles qui empêcherent les Conſuls de domter entierement les Picentins pendant cette année.

Pub. Sempronius & Appius Claudius Conſ. an de Rome 484.

Mais la ſuivante, les Conſuls P. Sempronius Sophus, & Appius Claudius, fils de l'aveugle, ne furent pas plutôt entrés en charge, qu'ils entreprirent cette guerre, & la terminerent heureuſement. A peu près dans ce même temps on crut qu'il étoit à propos d'établir une colonie à Rimini, dans le territoire de Picene, qui avoit été occupé par les Gaulois de Sena ; & une autre à Malevent dans le Samnium, mais dont on changea le nom en celui de Benevent, qui parut d'un préſage plus heureux. On ajouta le droit de ſuffrage à celui de bourgeoiſie, qu'on avoit donné aux Sabins il y avoit déja pluſieurs années. Claudius fit auſſi la guerre dans l'Ombrie, & y prit la ville de Camerin, dont il

vendit les habitants comme esclaves. Mais parce qu'il sembla que ce Général avoit usé de quelque supercherie dans cette expédition, le peuple Romain, préferant la justice à la victoire, fit racheter les Camertins des mains de ceux à qui ils avoient été vendus; & les ayant incorporés avec les citoyens Romains, leur assigna pour demeure une partie du Mont Aventin, & leur fit rendre les terres qui leur avoient été ôtées.

Mais la victoire qu'on avoit remportée sur les Picentins, donna tant de joie au Sénat & au peuple, que pour la notifier sur le champ à un plus grand nombre de peuples, & la faire passer jusqu'à la posterité, il fut rendu un Arrêt qui chargeoit Q. Ceditius, fils de Quintius, de faire graver sur les deniers d'argent qu'on avoit mis depuis peu dans le commerce, d'un côté l'image de Picus, fils de Saturne, que les vaincus reconnoissoient pour leur fondateur, & sur le revers un Magistrat Romain tendant la main, en signe de pardon, à un Picentin humblement prosterné. Et ce qui prouve combien la République reçut d'accroissement par la réduction de ce pays, c'est qu'on assure que cette victoire soumit au peuple Romain

360000 Picentins réduis sous la puissance des Romains.

trois cent ſoixante mille hommes de la ſeule nation des Picentins. Les deux Conſuls triompherent après cette guerre; mais Pub. Sempronius avec plus d'éclat & d'honneur que ſon collegue, parce qu'il avoit trouvé plus de difficulté & de péril, & qu'il avoit combattu contre des troupes plus nombreuſes & plus aguerries.

Le Conſul raſſure les ſoldats effrayés d'un tremblement de terre.

Car, par une eſpece de prodige, dans le temps que les deux armées étoient rangées en bataille, & qu'elles ſe préparoient à en venir aux mains, la terre commença tout d'un coup à trembler ſous les pieds des ſoldats, & remplit leurs eſprits d'effroi. Mais le Conſul, auſſi éloquent que brave, raſſura les ſiens, & leur fit comprendre que les ennemis n'étant pas moins alarmés qu'eux, la victoire ſe déclareroit infailliblement pour ceux qui ſe mettant au-deſſus des vaines terreurs de la ſuperſtition, fondroient les premiers ſur l'ennemi, encore troublé & interdit de cet accident, & auſſi-tôt, ayant promis un temple à la Terre, ſi elle accordoit la victoire au peuple Romain, il chargea les ennemis. Ils ſoutinrent le choc avec une égale valeur; & le carnage fut ſi affreux de part & d'autre, qu'on dit que l'armée victorieuſe perdit elle-

même plus de monde qu'il ne lui en resta. Après cet avantage, Sempronius reçut à composition Asculum, la capitale de tout le pays, & la place la plus forte par sa situation naturelle, & par la bonté de ses murailles: à son exemple, toutes les autres villes se rendirent, promirent d'obéir au Senat, & obtinrent la paix qu'elles lui demandoient. Les Romains étoient alors les maîtres de toute cette partie de l'Italie, qui s'étend jusqu'aux mers de Sicile & d'Ionie. Il ne restoit plus que les Salentins situés à l'extrémité de l'Italie, sur cette côte où la mer superieure se joint à l'Ionie. Mais par une espece de contagion, la guerre passa bientôt jusqu'à eux; & ce furent les Consuls suivants, M. Atilius Regulus, & L. Julius Libon, qui la leur déclarerent.

M. Atilius Regulus, & L. Julius Libon Con. an de Rome 485.

On leur faisoit un crime d'avoir reçu Pyrrhus dans leurs ports & dans leurs villes, lorsqu'il étoit passé d'Epire en Italie. Mais les véritables motifs qui firent entreprendre cette guerre aux Romains, furent la commodité du port de Brindes, où à la faveur du même vent les vaisseaux peuvent entrer, comme ils en peuvent sortir, la facilité de passer delà dans l'Epire & dans l'Illyrie, & l'avantage de

Guerre contre les Salentins.

n'avoir d'autres bornes de leur Empire, que celles de l'Italie. Les deux Consuls triompherent de ce peuple le même jour, qui fut le huit des Calendes de Février. Après avoir défait les Salentins en bataille rangée, ils prirent la ville de Brindes, la plus célebre de toute cette côte, & remporterent plusieurs autres avantages; aidés, comme ils le publioient, par Palès, Déesse des pasteurs, qui leur demanda pour reconnoissance du secours qu'elle leur avoit accordé, qu'ils lui bâtissent une Chapelle à Rome. Les Consuls de cette année ayant soumis la plus grande partie du pays des Salentins, ceux de la suivante; sçavoir Numerius Fabius, & D. Junius, n'eurent pas de peine à en achever la conquête. Ce fut à eux que les Ombres & les Salentins en même temps se rendirent, pour être réunis à tous les autres sujets de la République.

Numerius Fabius, & D. Junius Conf. an de Rome 486.

Toute l'Italie entre les deux mers & le Pô, étant ainsi entierement subjuguée, bientôt dans les Isles voisines, & le long des côtes de la mer Ionienne & Adriatique, on ne s'occupa plus que de la puissance Romaine, qui donnoit des espérances aux uns, & aux autres des alarmes.

Car ceux qui avoient deſſein de s'agrandir aux dépens de leurs voiſins, trouvoient du côté des Romains, un furieux obſtacle à leur ambition. Les autres au contraire remercioient les Dieux de leur avoir envoyé un ſecours ineſperé contre l'injuſtice & la cupidité de leurs ennemis. Les Appoloniates furent les premiers qui envoyerent des Ambaſſadeurs aux Romains, pour leur demander leur amitié. Cette ville ſituée à 60 ſtades de la mer, avoit été fondée par ceux de Corinthe & de Corfou : ſon port eſt celui, par où en partant de Brindes, on peut le plus commodément & le plus promptement aborder en Grece. Elle confine à l'Illyrie & à la Macédoine. Ainſi elle conſervoit difficilement ſa liberté entre des nations auſſi puiſſantes qu'ambitieuſes. Le Sénat qui enviſageoit moins le pouvoir & le crédit de cette République (car l'un & l'autre étoit fort médiocre) que l'occaſion qu'elle pouvoit lui fournir d'exécuter des projets plus importants, reçut ſa députation avec beaucoup de bienveillance : & ce fut pour cette raiſon qu'on punit très-rigoureuſement quelques jeunes Sénateurs, qui dans une diſpute avoient maltraité ces députés.

Toute l'Italie ſoumiſe.

Les Appoloniates demandent aux Romains leur amitié.

Jeunes Sénateurs punis, pour avoir insulté leurs Ambassadeurs.

Quintus Fabius étoit alors Edile : il étoit d'une des plus illustres familles de Rome ; mais ni l'éclat de sa dignité, ni la grandeur de sa naissance, ne purent empêcher que, pour réparation de cette injure, il ne fût livré aux Appolloniates, aussi-bien que Cn. Apronius Edile comme lui, & coupable de la même faute. Le Sénat ordonna donc aux Féciaux de les mettre entre les mains des Ambassadeurs, & un Questeur fut chargé de les accompagner jusqu'à Brindes, de peur qu'en chemin ils ne fussent insultés par les parents, ou les amis des coupables. Cette punition étoit une preuve de la prudence & de la politique du Sénat, autant que de sa justice, & de sa bonne-foi. Car dans le dessein qu'il avoit de gagner l'amitié des nations étrangeres, par la haute idée qu'il leur donneroit de la droiture & de l'équité des Romains; il étoit de la derniere importance de venger séverement les outrages faits à ceux qui étoient venus les premiers demander leur alliance & leur amitié. Et ils auroient agi directement contre leurs véritables intérêts, s'ils avoient donné lieu aux Appolloniates de se repentir de la démarche qu'ils avoient faite, & aux autres peuples l'envie de les

imiter. C'eſt par une ſuite de cette politique judicieuſe, que depuis ce temps-là on n'a jamais manqué à Rome de livrer les citoyens, quels qu'ils fuſſent, aux peuples libres dont ils avoient outragé les Ambaſſadeurs. Les Appolloniates de leur côté, après avoir conduit juſques dans leur ville ceux qu'on leur avoit livrés, jugeant prudemment que l'indulgence & l'humanité leur convenoient plus que la ſéverité & la vengeance, renvoyerent leurs priſonniers à Rome, ſans leur avoir fait aucun mal. Cette même année, les deux Conſuls triompherent doublement. La premiere fois D. Junius triompha le quatre des Calendes d'Octobre, & Num. Fabius le deux desNones du même mois, l'un & l'autre des Sarſinates, peuples d'Ombrie. Et la ſeconde fois, Fabius triompha aux Calendes de Février, & Junius aux Nones du même mois, tous deux des Salentins & des Meſſapiens leurs voiſins, de qui ils avoient reçu des ſecours.

Telle fut la fin des guerres d'Italie, quant à ce temps-là. Car ce qui ſe paſſa l'année d'après dans le pays des Volſiniens ſous le troiſieme conſulat de Q. Fabius Gurges, & le premier de L. Mamilius Vitulus, doit être regar-

Q Fabius III. & L. Mamilius Conſ. an de Rome 487.

dé comme une vengeance exercée pour des alliés contre une troupe impie d'esclaves, plutôt que comme une guerre dans les formes avec des ennemis ordinaires. Les Volsiniens, peuple le plus opulent de l'Etrurie, imploroient l'assistance du peuple Romain contre des bandits qui avoient autrefois été leurs esclaves. Car par une imprudence impardonnable, ils avoient donné la liberté & le droit de bourgeoisie à leurs esclaves, & les avoient chargés de faire la guerre pour eux, soit qu'ils crussent par là rétablir leurs forces épuisées par les guerres précédentes, soit qu'ennemis des fatigues & des périls ils voulussent se livrer plus librement à la mollesse & aux délices. Depuis ce temps ils porterent le relâchement jusqu'à les introduire dans leur Sénat, & à les élever aux Magistratures. Ainsi les anciens citoyens furent bientôt opprimés; & les esclaves usant avec la derniere insolence de la liberté que leurs maîtres leur avoient donnée, s'emparerent de toute l'autorité, après les en avoir entierement dépouillés. Ils employoient tout ouvertement la violence pour déshonorer les femmes & les filles de la premiere condition, & si leurs peres ou leurs maris se plai-

Les Volsiniens chargent leurs esclaves de faire la guerre pour eux; & pour cet effet, leur donnent la liberté & le droit de Bourgeoisie.

gnoient de ces insultes, on ne leur répondoit que par de nouveaux outrages, & par des railleries piquantes; en sorte que les biens, l'honneur, la liberté & la vie des Volsiniens, étoient devenus la proie & le jouet de la canaille la plus impudente qui fût jamais. Et pour donner une preuve éclatante des excès auxquels se peut porter la fureur bestiale de ces caracteres serviles, lorsqu'ils ont la puissance en main, ils firent une loi qui permettoit aux affranchis de disposer à leur gré des femmes & des filles de leurs patrons, & ordonnoit que les filles libres, avant de passer entre les bras de leurs nouveaux époux, seroient obligées de s'abandonner à quelqu'un de leur corps.

Horrible impudence de ces esclaves devenus libres.

Les Volsiniens donc ne pouvant souffrir plus long-temps ces indignités, mais n'étant pas en état de les repousser par leurs propres forces, après avoir secretement tenu conseil entre eux, résolurent d'envoyer des Ambassadeurs à Rome. Ceux qu'on avoit députés, ne doutant point qu'il ne leur en coutât la vie, si leur dessein étoit découvert, obtinrent par leurs prieres secretes, qu'on leur donnât audience dans une maison particuliere, où ils exposerent leurs calami-

tés, en des termes si touchants, que les Sénateurs leur promirent de les rétablir dans leur premier état. Mais quelque précaution qu'ils eussent prise, pour tenir leur dessein caché, il fut découvert aux accusés par un Samnite, qui étant malade dans la maison du citoyen, dont il étoit l'hôte, & chez qui le Sénat s'étoit assemblé, avoit tout entendu, sans être apperçu lui-même, & en avoit donné avis aux personnes intéressées. Lors donc que les Ambassadeurs furent revenus de Rome à Volsinie, on les interrogea sur leur voyage, & ayant été convaincus de l'avoir entrepris pour se venger, ils furent inhumainement tués, avec plusieurs autres des plus considérables de la ville.

Guerre contre les esclaves de Volsinie.

Cette cruauté fut une raison encore plus puissante pour les Romains d'entreprendre cette guerre. Ainsi Fabius ayant été envoyé contre ces scélérats, à la tête d'une armée, les mit en fuite dès la premiere occasion, où ils eurent l'audace de l'attendre, en tua un grand nombre, & obligea ceux qui lui échapperent à se renfermer dans les murailles de la ville. Il entreprit aussi-tôt de les y forcer. Mais comme ils s'opposerent vigoureusement à ses efforts, dans une des escarmouches qui

qui se livroient assez fréquemment au pied des murs, le Consul s'étant imprudemment jeté au milieu de la mêlée, reçut une blessure dont il mourut avant qu'on y pût mettre le premier appareil. Les assiégés en ayant été informés, firent une sortie sur son armée avec toutes leurs forces, espérant qu'ils l'obligeroient à se retirer, s'ils fondoient sur elle, sans lui donner le temps de se reconnoître, pendant qu'elle étoit effrayée de la mort de son Général. Mais l'événement fit voir qu'ils s'étoient trompés : car les soldats Romains les reçurent fierement, & les firent rentrer dans la ville, après en avoir tué un grand nombre. Je croirois volontiers que ce fut Decius Mus qui commanda cette derniere action. Car il est vraisemblable qu'en qualité de Lieutenant de Fabius, il prit sa place après sa mort, en attendant qu'on lui envoyât un successeur. Et c'est pour cela, à ce que je m'imagine, que des Historiens peu exacts ont donné à Decius Mus le commencement & la fin de cette guerre.

Le Consul Fabius meurt d'une blessure reçue au siége de Volsinie.

On créa cette année pour Censeurs Cn. Cornélius Blasio, & C. Marcius. Ce dernier qui pour avoir déja exercé la censure auparavant, fut surnommé

Censorinus, donna un exemple merveilleux de modération : car ayant accepté cette Magistrature qu'il n'avoit point briguée, il convoqua le peuple, & lui fit une réprimande très-févere de ce qu'il avoit élevé une seconde fois le même citoyen à une magistrature, dont leurs ancêtres n'avoient cru devoir diminuer la durée, que parce que son pouvoir étoit excessif. Par-là il donna lieu à la loi, qui défendoit qu'on élevât une seconde fois le même citoyen à la dignité de Censeur. Cette même année on augmenta le nombre des Questeurs. Jusques-là on s'étoit contenté d'en nommer quatre; deux pour demeurer à la ville, & les deux autres pour aller servir sous les Consuls dans les armées. Mais l'accroissement extraordinaire que la République avoit reçu depuis quelques années, & l'augmentation considérable des subsides, des entrées & péages, firent nécessairement doubler ce nombre.

Loi qui défend de faire deux fois le même citoyen Censeur.

L'an de Rome 488, on éleva au Consulat Appius Claudius, qui pendant sa Magistrature fut surnommé *Caudex*, & M. Fulvius Flaccus; Consulat mémorable par l'origine de la guerre qui commença en Sicile, entre les Romains & les Carthaginois. Car ce

Appius Claudius & M. Fulvius Flaccus Consf. an de Rome 488.

fut alors qu'éclata pour la premiere fois entre les deux plus puiſſantes Républiques de l'univers cette haine, qui après leur avoir réciproquement cauſé pendant pluſieurs années des pertes horribles, ne put être appaiſée que par la ruine de l'une de ces rivales. Mais avant d'entrer dans le détail de ces premieres expéditions, il eſt bon que je reprenne d'un peu plus loin l'Hiſtoire de Carthage. Car dans l'expoſition de ces guerres, il y aura bien des faits qu'on n'entendroit pas aiſément, ſi on ne connoiſſoit & la fondation & les accroiſſements de cette République.

Fin du cinquieme Livre.

HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, SECONDE DECADE.

LIVRE VI.

SOMMAIRE.

L'origine de Carthage, & ses premiers accroissements. Le Sénat après quelques contestations, est d'avis qu'on secoure les Mamertins attaqués par Hieron, Roi de Syracuse, & par les Carthaginois. Les troupes Romaines ayant pour la premiere fois passé la mer, remportent plusieurs avantages sur Hieron. Ce Prince demande la paix qui lui est accordée. Les Censeurs ferment le lustre & trouvent que le nombre des citoyens est de 292224. D. Junius Brutus, pour honorer la mémoire de son pere, donne à Rome le premier combat des gladiateurs. On envoie une colonie à Escernium. Le reste du livre contient les victoires remportées sur les Carthaginois & les Volsiniens.

CARTHAGE a été fondée par une colonie venue de Tyr, ville de Phénicie ; ce qui se prouve tant par le témoignage de l'Histoire ancienne, que par l'amitié que ces deux peuples ont conservée l'un pour l'autre pendant tout le temps de leur éclat, & par la ressemblance qui se trouve encore aujourd'hui dans leur langage. Elise, qu'on nomme aussi Didon, fille d'Agenor, & petite-fille de Belus, détestant Pygmalion, son frere, comme le meurtrier de son mari Sichée, abandonna Tyr sa patrie, & s'étant réfugiée dans ce golfe de l'Afrique, s'arrêta dans la péninsule, où depuis elle bâtit Carthage. Cet état étoit très-foible dans son origine, & n'annonçoit point la grandeur & la puissance à laquelle il parvint depuis. Car on dit qu'Elise n'acheta des habitants du pays, qu'autant de terre qu'elle en pourroit enfermer dans le cuir d'un bœuf. Mais l'ayant coupé en une infinité de lanieres très-minces & très-étroites, & par la même raison très-longues, elle embrassa beaucoup plus de terrein que les vendeurs n'avoient cru : & cet espace fut assez grand pour contenir une citadelle, à qui elle donna le nom

Elise ou Didon, Fondatrice de Carthage.

de (1) *Byrſa*, comme qui diroit la forterefſe du *cuir*. Depuis ce temps-là bien d'autres s étant établis auprès de ce fort, pour commercer plus commodément avec les peuples du pays, donnerent inſenſiblement à ces nouveaux habitants la forme d'un petit état ; & comme les Africains étoient ravis de conſerver parmi eux une nation riche & polie, les députés que ceux d'Utique, qui étoient auſſi originaires de Tyr, envoyerent à leurs compatriotes, n'eurent pas de peine à leur perſuader de bâtir une ville en ce lieu, comme ils avoient fait eux-mêmes. Ainſi les Africains convinrent de donner aux Phéniciens une place où ils puſſent bâtir une ville, à condition qu'ils leur paieroient un tribut annuel. La ville étant bâtie, Eliſe la nomma Carthade, terme qui ſignifie *ville neuve* ; les Grecs l'appellerent *Carchedon*, & les Romains Carthage, en y faiſant quelque changement ; ce qui arrive ordinairement dans le paſſage d'une langue à une autre. Ce peuple favoriſé de ſes voiſins, laborieux par lui-même, & ce qui eſt très-conſidérable, gouverné par une Reine habile & ſage, fit en très-peu de temps des progrès éton-

(1) Βύρσα en langue Grecque, ſignifie cuir.

nants. Tout ce que je viens de rapporter ſe paſſa, à ce qu'il paroît, environ 70 ans avant la fondation de Rome. Car les Hiſtoriens ne s'accordent pas ſur les dates, ce qui ne doit pas étonner dans des événements ſi reculés.

Mais ſi la vie d'Eliſe a été illuſtre par la varieté de ſes aventures, ſa mort n'a été ni moins célebre, ni moins mémorable. Jarbas Roi d'une petite contrée de l'Afrique, rechercha ſon alliance, lui déclarant qu'il ſeroit ſon ennemi, s'il ne devenoit ſon époux. Cette propoſition jeta Eliſe dans un grand embarras. Comme elle étoit chaſte & qu'elle avoit tendrement aimé Sichée, un nouvel engagement étoit auſſi contraire à l'inclination de ſon cœur, que la guerre à la foibleſſe de ſon état naiſſant. Ayant donc demandé du temps pour délibérer, elle feignit de ſe rendre & de conſentir à épouſer le Prince Africain : mais en attendant, elle fit élever un bûcher à l'extrémité de la ville, ſous prétexte qu'elle vouloit appaiſer par un ſacrifice les Manes de ſon premier mari, avant de ſe donner à un ſecond. Alors ayant immolé pluſieurs victimes, elle monta au haut du bûcher, s'immola elle-même, &

Mort d'Eliſe.

ſe perça le ſein, d'un poignard qu'elle avoit apporté : ſa tendreſſe pour Sichée, & ſon amour pour ſon peuple, l'emporterent ſur le ſoin de ſa propre conſervation. Les Carthaginois ont conſervé pour cette Princeſſe une reconnoiſſance & une vénération ſinguliere, & l'ont toujours honorée comme une divinité, tant que leur République a ſubſiſté. Ils firent bâtir un Temple à l'endroit où elle s'étoit donné la mort ; & ils lui donnerent le nom de *Didon*, qui en langue Punique ſignifie *femme forte*.

L'autorité partagée entre les grands & le peuple.

Après ſa mort, n'y ayant point de particulier aſſez élevé au-deſſus des autres pour prétendre à la Royauté ; on établit à Carthage le gouvernement (1) Ariſtodémocratique. Le nom de Roi fut cependant conſervé ; mais ſur le même pied qu'il étoit à Lacédémone, avec cette différence, que ſans être attaché à aucune famille particuliere, il étoit donné à celui des nobles que ſes richeſſes ou ſes vertus diſtinguoient des autres. C'étoient les Rois qui commandoient les armées pendant la guerre, (c'eſt delà que les Romains, par comparaiſon avec leurs magiſtrats, ont nommé ces chefs Carthaginois,

(1) C'eſt-à-dire, où les grands & le peuple partageoient l'autorité.

Préteurs & Dictateurs) & qui en temps de paix présidoient au Conseil public, avec lequel ils décidoient des affaires courantes, proposant à tout le corps du peuple, celles qui étoient d'une plus grande importance; car c'étoit lui qu'on prenoit pour arbitre dans les contestations qui survenoient quelquefois entre le Roi, & les Sénateurs. Il avoit aussi le droit de casser les réglements que les Rois avoient faits avec leur conseil, s'il jugeoit qu'ils fussent contraires au bien de l'Etat; & en ce cas, il n'y avoit point de citoyen qui ne fût en droit de s'y opposer. Cette puissance du peuple, devenue excessive par la lâcheté de ceux qui lui faisoient la cour, fut pernicieuse à cette République dans la suite des temps. On choisissoit entre tous les Sénateurs trente des plus anciens qui formoient un Conseil secret, dont l'autorité étoit respectée de l'Ordre entier. Il y avoit un Magistrat particulier, qui, assez semblable aux Censeurs de Rome, veilloit à la conservation de l'honnêteté publique & de la discipline : on l'appelloit le Préfet des mœurs.

Pouvoir excessif du peuple.

Par succession de temps, la puissance des Carthaginois s'étant extrêmement accrue, ils commencerent à nommer

plusieurs Généraux en même temps pour commander les armées. Magon, l'un d'entre eux, s'étant distingué de tous les autres par sa valeur & ses succès, laissa deux fils, héritiers de sa fortune & de son génie : ceux-ci transmirent l'un & l'autre, comme de main en main, à leurs enfants qui étoient en grand nombre, & cette famille s'éleva peu à peu à une puissance si démesurée, qu'on fut obligé d'employer des remedes extraordinaires pour la réprimer.

Centumvirs créés pour réprimer l'autorité des Généraux.

On créa donc des Centumvirs, à l'autorité desquels les Généraux eux-mêmes étoient soumis ; autorité formidable, soit par l'étendue de sa Jurisdiction, soit par la durée, car ils étoient perpétuels : au lieu que les Rois mêmes n'étoient plus créés que pour un an, & s'appelloient plus communément *Suffetes*, c'est-à-dire Juges, avec un pouvoir approchant de celui des Consuls Romains. Mais les Centumvirs eux-mêmes ayant abusé de leur puissance, le temps en fut limité par une loi qu'Annibal fit porter, & qui ordonnoit qu'on créât chaque année de nouveaux Juges, avec défense de continuer les mêmes deux ans de suite.

Suffetes.

Dieux & sacrifices des Carthaginois.

Ils honoroient les Dieux qu'ils avoient apportés de Tyr, auxquels ils

en ajouterent quelques autres depuis. Ceux pour qui ils avoient le plus de vénération, étoient premierement, Junon, & ensuite Esculape, à qui ils bâtirent un temple magnifique dans la citadelle même. Ils éleverent aussi en l'honneur d'Apollon une Chapelle superbe qu'ils couvrirent de lames d'or, dans laquelle ils mirent cette Statue célebre du même Dieu, que les Romains, après avoir rasé Carthage, transporterent à Rome, & placerent auprès du grand Cirque. Pour Hercule qu'ils avoient laissé à Tyr, dont il étoit le Dieu tutélaire, ils lui envoyoient tous les ans un vaisseau richement paré, & chargé de la dixme de leurs biens, ou des richesses dont ils avoient dépouillé leurs ennemis. Ils avoient encore emprunté de leurs Fondateurs une horrible cérémonie, qui consistoit à immoler tous les ans une victime humaine à Saturne, qu'ils appellent *Belus* : sacrifice impie & abominable, que la destruction même de la ville n'a pu abolir entierement.

Dans tout le reste, l'intérêt devint la regle des mœurs : cette nation, extrêmement attachée au commerce par l'exemple de ses ancêtres, & par son goût naturel, y rapportoit tous ses

desseins & toutes ses démarches sans distinction. Par une suite inévitable de cette inclination, on n'eut plus d'estime ni de respect que pour les richesses : la corruption s'introduisit dans la création des Magistrats : la vertu affoiblie devint l'esclave de l'argent, le desir de s'enrichir infecta tous les cœurs, & leur fit contracter l'habitude servile d'employer la fraude & le mensonge ; en sorte que peu à peu toute la République fut obligée de plier sous le joug de ces maximes corrompues. Il arriva de là que dans les traités publics on ne comptoit que foiblement sur la sincérité des Carthaginois ; que les forces de cet Etat consistoient presque toutes dans leurs flottes ; que l'infanterie qui est le principal soutien des Empires, n'étoit ni estimée ni employée chez eux ; qu'ils ne faisoient pas beaucoup plus de cas ni d'usage de la cavalerie ; & que toutes les fois qu'il leur falloit faire la guerre par terre, ils étoient obligés de se servir de troupes mercenaires, qui étoient sans affection pour la République, sans fidélité dans leurs engagements, sans union entre elles, & dont les conspirations étoient toujours formidables : politique funeste, puis-

L'estime des richesses introduit la corruption dans le gouvernement.

que cette République, avant sa ruine, n'a jamais eu d'ennemis qui l'aient réduite à de plus cruelles extrémités. Un des grands maux que produisit encore l'amour insatiable de l'argent, c'est que ceux qui étoient dans les magistratures ou autres emplois, par une complaisance mutuelle, fermoient les yeux sur les brigandages qu'ils exerçoient contre la République; en sorte que ne trouvât-on que cette différence entre les deux Etats, il n'est pas étonnant que les Romains soient demeurés vainqueurs par l'événement; eux dont les Magistrats, dans les temps fâcheux de l'Empire, portoient, à l'envi les uns des autres, leur argent dans le trésor public, tandis que ceux des Carthaginois étoient d'intelligence pour le piller.

Les Magistrats de concert pillent la République.

Mais ces vices ne se fortifierent qu'avec la République. Comme ils étoient encore foibles & timides dans leur naissance, on n'eut pas de peine à leur résister : & depuis, l'Empire se soutint long-temps contre eux, tant par sa propre puissance que par la valeur singuliere de plusieurs Généraux, à qui je trouve que Carthage est redevable de tout ce qu'elle a eu de grandeur & d'élévation. Mais la pre-

Illustres Généraux à Carthage.

miere guerre qu'elle eut à ſoutenir, fut contre les Africains, qui lui demandoient le tribut qu'elle étoit convenue de payer pour l'eſpace de terre qu'on lui avoit accordé : & ce ne fut qu'après bien des combats qu'elle ſe délivra de cette ſervitude. Enſuite elle pouſſa même plus loin les bornes de ſon empire, & ſoumit à ſa domination la contrée de l'Afrique la plus fertile & la plus peuplée. Bientôt après, comme la mer étoit en ſa diſpoſition, ſes Généraux porterent leurs vues ſur la Sardaigne & la Sicile. Ils comprenoient qu'ils n'auroient pas de peine à s'emparer de la premiere, dont les peuples ignorants & groſſiers n'étoient pas en état de leur réſiſter; & la beauté de l'autre les invitoit à en faire la conquête, tandis que la diſcorde de ſes habitants l'expoſoit à l'invaſion des plus puiſſants. De Sardaigne il étoit facile de paſſer en Corſe, & encore plus aiſé de s'emparer de cette derniere Iſle qui n'avoit pas de grandes forces à oppoſer. Mais ils combattirent long-temps, & avec différents ſuccès, pour ſe rendre maîtres de la Sicile; & ſi dans ces diverſes expéditions ils remporterent de grands avantages, ils eſſuyerent auſſi des pertes conſidérables.

Commencement des guerres de la République.

Car Amilcar fils d'Hannon étant passé dans cette Isle avec trois cent mille hommes, perdit contre Gelon une grande bataille, & y périt lui-même. Les Carthaginois abattus par cette défaite, laisserent la Sicile en repos, jusqu'au temps où fléchis par les prieres des Egestans qui imploroient leur secours contre ceux de Selinonte, dont les troupes les maltraitoient, ils y envoyerent Annibal fils de Gescon & petit-fils d'Amilcar, à la tête d'une nouvelle armée. Ce Général ayant pris & rasé les villes d'Himera & de Selinonte, releva encore la puissance des Carthaginois dans la Sicile. Quelque temps après Imilcon vainquit sur la mer Ionienne Leptines, frere de Denis l'aîné, & Général de sa flotte, lui prit ou lui coula à fond cent vaisseaux, lui tua plus de vingt mille hommes, s'empara de plusieurs villes de Sicile, & prit même une partie de celle de Syracuse. Mais une peste qui s'éleva tout d'un coup parmi ses troupes, en emporta la plus grande partie, & l'obligea de regagner Carthage avec le reste. Les Carthaginois ne perdirent cependant pas l'espérance de se rendre maîtres de la Sicile; mais peu d'années après, ordonnerent à Hannon d'y passer avec une nouvelle flotte

Amilcar.

pour y faire la guerre contre Denis. Dans la ſuite Magon y ayant été appellé par Icetas, & étant déja campé dans Syracuſe avec une armée de ſoixante mille hommes d'infanterie, en fut chaſſé par Timoléon. Enfin bientôt après Annibal & Amilcar y ayant encore amené ſoixante & dix mille hommes, perdirent une grande bataille contre le même Timoléon, qui s'empara de leur camp & de tout leur bagage.

Timoléon.

Révolutions étonnantes ſous le Roi Agathocle.

Mais dans tout le cours de ces guerres, on ne vit point de révolution ni plus prompte, ni plus grande, que celle qui arriva du temps du Roi Agathocle. Car ce Prince ayant été vaincu dans une bataille, & ſe voyant aſſiégé dans Syracuſe, ſans aucun eſpoir de ſe ſauver, conçut & executa le deſſein hardi de paſſer lui-même en Afrique avec une armée; il y gagna pluſieurs victoires ſur les Carthaginois, ſouleva contre eux la plus grande partie de leurs ſujets, mit la République dans le plus grand danger & lui cauſa les plus vives alarmes. Etant enſuite retourné dans ſon pays, il chaſſa les Carthaginois de toutes les places qu'ils tenoient en Sicile. Mais la mort de ce Roi, & les troubles qui la ſuivirent, leur offrirent une nou-

velle occaſion de regagner ce qu'ils avoient perdu. Depuis ce temps-là, ils ſoutinrent, comme nous avons dit, contre Pyrrhus, une guerre dans laquelle ils furent alternativement vainqueurs & vaincus; juſqu'à ce qu'enfin la fortune ſe déclara en leur faveur. Et dans le même temps, ceux de Gades, originaires de Tyr comme eux, leur ayant demandé du ſecours contre leurs voiſins, ils leur envoyerent des troupes, qui en combattant pour leurs compatriotes, eurent auſſi occaſion de ſoumettre quelques villes d'Eſpagne à la domination des Carthaginois. Telle étoit à peu près la ſituation de leurs affaires, lorſqu'ils entrerent en guerre contre les Romains.

Etat de la Sicile au commencement de la guerre des Romains & des Carthaginois.

Hieron Roi de Syracuſe poſſédoit alors la plus grande partie de cette portion de la Sicile qui n'étoit point ſoumiſe à la domination Carthaginoiſe; les Mamertins s'étoient emparés du reſte par la force des armes. Tant que ces derniers purent ſe conſerver dans l'alliance des Romains qui venoient de ſe rendre maîtres de Rhege, ils ne ſe contenterent pas de défendre leur pays, mais oſerent encore faire des courſes ſur les terres des Syracuſains & ſur celles des Carthaginois. Enfin ils forcerent pluſieurs villes

de Sicile à leur payer tribut, pour racheter par-là le ravage de leurs campagnes & les autres maux que la guerre entraine après elle. Mais dès que Rhege eut été prise d'assaut, & que ceux qui l'avoient ôtée à leurs légitimes possesseurs, eurent porté la peine de leurs perfidies, les Mamertins destitués de cette ressource, ne furent plus en état de conserver leur premiere puissance; & ayant perdu tout ce qu'ils avoient possédé hors de Messine, ils se virent réduits à défendre leurs murailles mêmes contre toutes les forces du Roi de Syracuse. Mais comme dans ces mêmes temps ce Prince a été premierement ennemi des Romains, puis pendant un grand nombre d'années, le plus fidele de leurs amis & de leurs alliés, & qu'il a beaucoup contribué à l'affermissement de leur domination, il me semble que je ne ferai pas mal de reprendre son histoire d'un peu plus loin. Car personne n'a été plus heureux que lui, & n'a montré plus de valeur & de prudence: aussi le regne d'Hieron, & la mort de ce Prince sont tout à la fois pour Syracuse l'époque de sa gloire & de sa décadence.

Caractere d'Hieron, Roi de Syracuse.

Hieron ne doit qu'à lui-même

Au reste, il ne fut redevable de son élévation ni aux richesses, ni à la gloi-

re, ni à aucune autre ressource qu'il eût reçue de ses ancêtres; mais uniquement à sa sagesse, à son activité & à son industrie. Et ce ne fut pas en accusant les plus gens de bien, ou en se défaisant par le meurtre ou par l'exil, de ceux qui s'opposoient à ses desseins, qu'il obtint la souveraine puissance, comme il est arrivé à tant d'autres; mais par la modération & la retenue dont il usa, sans jamais se démentir, soit pour l'acquérir, soit pour la conserver. Il savoit bien que l'Empire le plus ferme est celui dont les sujets craignent la perte encore plus que le Souverain. Après avoir régné cinquante-quatre ans, & cela dans le temps que deux puissantes Républiques se disputoient l'empire du monde, avec des forces égales à leur animosité & à leur jalousie, sans être attaqué lui-même au-dehors ou au-dedans par aucun ennemi, ni étranger ni domestique, excepté durant les premieres années de son regne, il mourut à plus de quatre-vingt-dix ans: il avoit conservé jusques-là, par une tempérance merveilleuse, toute la vigueur de son esprit & de son corps; il fut aimé & regretté des siens, & également estimé des Grecs & des Romains. Il voulut souvent renon-

la haute fortune où il fut élevé.

cer à l'autorité ſouveraine ; mais ſes ſujets s'y oppoſerent toujours d'un conſentement unanime ; & ſon fils Gelon qui mourut avant lui, âgé de cinquante ans, par une modération rare entre les mortels, préféra conſtamment la qualité de ſujet à celle de Roi, s'il la lui falloit obtenir aux dépens d'un pere, pour qui il conſerva juſqu'au dernier moment de ſa vie, une fidélité & une tendreſſe ſingulieres.

Hierocles ſon Pere, qui deſcendoit de Gelon, ancien Tyran de Sicile, le fit expoſer, ayant honte d'élever dans une famille illuſtre un enfant qu'il avoit eu d'une eſclave. Mais deſtitué de tout ſecours humain, il fut nourri pluſieurs jours par des abeilles, qui l'ayant trouvé couché par terre, lui dépoſoient du miel dans la bouche. Hierocles informé de ce prodige, & frappé de la réponſe des Aruſpices, qui aſſuroient que cet enfant étoit deſtiné à régner, le fit reporter dans ſa maiſon, où il eut ſoin de lui donner une éducation conforme à la grandeur future qu'on venoit de lui pronoſtiquer. Un jour donc qu'il prenoit ſa leçon parmi ſes égaux, on dit qu'un loup ayant tout d'un coup paru au milieu de cette troupe d'enfants, em-

porta la table dont le jeune Hieron se servoit ; & quelque temps après, comme on lui eut mis entre les mains ses premieres armes, un aigle vint se percher sur son bouclier, & une chouette sur sa lance. De ces trois présages, deux annonçoient par avance sa force & sa sagesse ; & l'oiseau de Jupiter lui promettoit la Royauté. Telle fut au moins l'interprétation qu'on leur donna.

Présage de la gloire, de la force & de la sagesse de Hieron.

Mais bientôt il confirma lui-même sa vocation par des signes plus réels & plus indubitables. Car il se distingua de tous ses égaux par sa figure, sa taille & sa force ; & beaucoup plus encore, par son esprit & sa modération, sa tempérance, sa politesse, sa justice. Engagé dans les intérêts de Pyrrhus, il sortit toujours vainqueur, tant des batailles générales où il se trouva, que des combats singuliers qu'il eut à soutenir contre les ennemis qui l'avoient défié ; ce qui lui attira de la part de ce Prince plusieurs récompenses militaires, & depuis son fils Gelon eut l'honneur d'épouser une Princesse appellée Néréis, de la famille de ce Monarque. Quand Pyrrhus eut été contraint d'abandonner la Sicile, il s'éleva une nouvelle sédition entre les troupes de Syracuse, & les

habitants de la ville ; c'étoit une fatalité ou une maladie commune de ce temps-là. Alors Artemidore & Hieron ayant été créés par les suffrages des soldats, pour commander l'armée campée près de Mergane, Hieron fit si bien par lui & par ses amis, qu'on les introduisit l'un & l'autre dans Syracuse avec leurs troupes, & qu'ils la réduisirent sous leur puissance. En cette occasion, Hieron montra bien qu'il étoit un grand homme, & qu'il n'y avoit point d'autorité à laquelle il ne pût prétendre, & dont il ne fût digne. Car sans priver de la vie, ni condamner à l'exil un seul homme de l'une & de l'autre faction, il appaisa si bien tous les troubles par sa douceur, sa sagesse & sa modération, qu'il fut nommé Préteur de Syracuse, au grand contentement de ceux contre lesquels il étoit venu, comme de ceux qui l'avoient amené.

Il réprime l'insolence des troupes mercenaires.

Dès-lors, regardant la République comme son patrimoine, il appliqua tous ses soins à la gouverner. Et comme il avoit remarqué qne toutes les fois que les Magistrats conduisoient les soldats en campagne, il ne manquoit jamais de s'exciter quelque sédition, ou dans le camp ou dans la ville ; il songea à choisir quelqu'un à

qui il pût confier ſûrement le gouvernement de Syracuſe, s'il arrivoit qu'il fût obligé de s'en éloigner pour aller faire la guerre. Dans cette vue, il épouſa la fille de Leptines, citoyen le plus recommandable de la ville, par ſon crédit, par ſa droiture & ſa fidélité : & lui ayant confié le ſoin des affaires du dedans, il imagina, pour réprimer l'inſolence des troupes mercenaires, un moyen que la ſeule néceſſité peut excuſer. Il marcha avec l'armée contre les Mamertins ; & les ayant rencontrés vers Centuripi, il rangea ſes troupes en bataille près de la riviere de Cyamoſor, laiſſant exprès un eſpace entre les ſoldats mercenaires & ceux de la République, & ordonna aux premiers de commencer le combat, comme ſi lui-même eût eu deſſein, avec les troupes de la ville, d'aller fondre par un autre côté ſur l'ennemi occupé à ſe défendre : mais les ayant abandonnés, ils furent aiſément défaits & taillés en pieces par les Mamertins, dont l'armée étoit beaucoup plus nombreuſe. Pendant ce temps-là il rentra en toute ſûreté dans Syracuſe, avec les ſoldats de la ville.

Ayant par-là chaſſé du corps de l'armée toutes les mauvaiſes humeurs

qui pouvoient la corrompre, il s'attacha à former les soldats du pays dans tous les exercices militaires, & à leur faire observer une discipline exacte; & cependant leva de nouvelles troupes d'étrangers qui n'étoient point infectés de l'esprit de sédition : ainsi ayant éloigné tout ce qu'il y avoit de turbulents, & d'audacieux, étant assuré de l'affection de tous les autres; ou les mettant par son attention & sa sévérité hors d'état de remuer, il gouverna la République en maître & en souverain. Pendant ce temps-là, les Mamertins, fiers de leur dernier avantage, venoient témérairement, & avec un air de mépris, faire des courses fréquentes sur les terres des Syracusains. Hieron comptant alors sur le courage & la fidélité des citoyens & des soldats, ne balança pas à marcher contre eux, & vint camper aux portes même de leur ville, presqu'abandonnée, à cause du grand nombre de détachements que les chefs avoient dispersés de tous côtés pour piller la campagne. Les Mamertins n'eurent pas plutôt appris le danger où leur patrie étoit exposée, qu'ils accoururent à son secours avec tout ce qu'ils avoient de plus alerte & de plus brave dans leurs troupes. Mais Hieron décampa

Il fait la guerre aux Mamertins sur lesquels il prend plusieurs villes & châteaux.

décampa de devant Meſſine, & alla s'emparer de la ville de Myle, où il fit quinze cents ſoldats priſonniers : de là ayant pris en chemin faiſant pluſieurs autres châteaux, il s'avança juſqu'à Ameſele, place ſituée entre Agyre & Centuripi : il l'emporta auſſi d'aſſaut, malgré ſa ſituation avantageuſe, & la réſiſtance de ceux qui la défendoient, la raſa, & obligea la garniſon de ſervir dans ſon armée, après qu'elle ſe fut rendue à lui : il partagea les terres de ſa dépendance à ceux d'Agyre & de Centuripi.

Encouragé par ces heureux ſuccès, il retourna ſur les terres des Mamertins, où la ville d'Aleſe ſe rendit à lui après quelques jours de ſiége : & ceux d'Abacine & de Tyndare s'étant volontairement ſoumis à ſa puiſſance, il ſe vit maître des villes qui étoient ſituées dans le voiſinage de Meſſine ſur les deux mers : car les Tyndaritains ont vue ſur la mer de Toſcane, & les Taurominitains, alors alliés des Syracuſains, ſur celle de Sicile. Par-là, les Mamertins ſe voyant extrêmement reſſerrés, vinrent, ſous la conduite du Préteur Cios, préſenter la bataille à l'ennemi campé dans les plaines de Myla, près de la riviere de Longane. Les

Les Mamertins combattent ſous les ordres du Préteur Cios, & ſont vaincus par un

Stratagéme d'Hieron.

deux armées combattoient avec une ardeur égale, sans que la victoire penchât d'un côté plus que de l'autre, lorsqu'une nouvelle cohorte, venant tout d'un coup attaquer les Mamertins par les flancs, la détermina en faveur d'Hieron. Car avant que l'action commençât, ce Général avoit détaché deux cents exilés Messeniens, dont la valeur étoit encore animée par la haine qu'ils portoient aux Mamertins, avec quatre cents soldats choisis de son armée, leur ordonnant de faire un circuit, & d'aller se cacher derriere la colline voisine, nommée Thorax, & de venir tout d'un coup fondre sur les ennemis pendant qu'ils seroient occupés à combattre, & qu'ils s'y attendroient le moins. Ils exécuterent si ponctuellement ses ordres, que toute l'armée des Mamertins fut taillée en pieces.

Cios trompé par les parolesambiguës des Aruspices.

Cios voyant ses affaires désespérées, ne songeoit plus qu'à se procurer une mort glorieuse, en combattant jusqu'au dernier soupir. Mais après avoir reçu plusieurs blessures, il demeura prisonnier, & fut conduit dans le camp des vainqueurs, où il reconnut trop tard son erreur. Car avant le combat, les Prêtres, après avoir considéré les entrailles d'une

victime que ce Préteur faisoit immoler, lui avoient promis qu'il passeroit la nuit dans le camp des ennemis. Cios qui s'étoit flatté qu'il y entreroit en qualité de vainqueur, apprit alors que les paroles de l'Aruspice étoient susceptibles d'un autre sens que celui qu'il leur avoit donné. Il étoit déja accablé d'une douleur mortelle, lorsque le lendemain il apperçut, parmi les chevaux des vaincus, celui que son fils avoit monté dans la bataille, & jugeant qu'il étoit du nombre des morts, il arracha l'appareil mis à ses blessures, & rendit la vie qui lui devenoit odieuse. Les Mamertins ayant appris la défaite de leur armée, n'espéroient plus qu'en la miséricorde du vainqueur : & ils se disposoient à aller au-devant de lui avec les (1) bandelettes, & dans la posture des suppliants, quand la fortune les sauva contre leur attente.

Les Mamertins sauvés contre leur espérance.

Le Préteur des Carthaginois qui étoit par hasard en ce même temps dans les Isles Lipariennes voisines de la Sicile, ayant appris la victoire d'Hieron, craignit que s'il ruinoit entierement Messine, la puissance des Syracusains

(1) Les suppliants portoient des branches d'olivier ornées de bandelettes ou rubans, & alloient les mains jointes, & les yeux baissés en terre, au-devant de ceux de qui ils vouloient obtenir le pardon de leurs fautes.

Hieron trompé par le Préteur de Carthage.

ne ſe rendit redoutable à ſa patrie. C'eſt pourquoi il vint promptement trouver Hieron ; & ſous prétexte de le féliciter de ſa victoire, le retint pendant quelques jours, & l'empêcha d'aller ſur le champ à Meſſine, comme c'étoit ſon deſſein. Cependant le perfide entra le premier dans cette ville; & voyant que les Mamertins ſe diſpoſoient à ſe rendre au vainqúeur, il les empêcha de le faire, en leur promettant de puiſſants ſecours, & même en faiſant entrer ſur le champ dans leur ville, une partie de ſes ſoldats. Hieron reconnoiſſant qu'il s'étoit laiſſé duper, & qu'il n'étoit pas en état d'aſſiéger Meſſine, après le renfort qu'on y venoit d'introduire, prit le parti de retourner à Syracuſe, où il fut reçu avec une joie univerſelle des habitants ; & ayant été déclaré Roi par les acclamations de tous les ſoldats, il conſerva depuis ce titre, du conſentement de ſes citoyens, & des peuples étrangers.

Hieron déclaré Roi & reconnu pour tel par les citoyens & les étrangers.

Après la retraite d'Hieron, les Mamertins reprirent courage, & commencerent à délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Mais ils ne s'accordoient pas entre eux. „ Les uns „ prétendoient qu'il falloit, ſans ba„ lancer, ſe mettre ſous la protection

„ des Carthaginois : qu'elle leur étoit avantageuſe pour bien des raiſons, „ & que d'ailleurs elle leur étoit devenue néceſſaire, depuis qu'ils „ avoient reçû leurs ſoldats dans la „ ville. Les autres ſoutenoient au „ contraire que les Mamertins n'a- „ voient pas moins à craindre de la „ part des Carthaginois, que de celle „ d'Hieron : qu'il étoit indubitable „ que s'ils avoient entrepris de défen- „ dre Meſſine, c'étoit moins pour „ la ſouſtraire à la domination d'Hie- „ ron, que pour la ſoumettre à la leur. „ Que depuis long-temps, ils avoient „ conçu le deſſein de s'emparer de la „ Sicile, ſans que ni la perte de leurs „ flottes & de leurs armées, ni le „ ravage de l'Afrique, devenue plus „ d'une fois le théâtre de la guerre, „ ni la crainte de ſe voir chaſſés eux- „ mêmes de leur patrie, euſſent pu les „ détourner d'une prétention auſſi opi- „ niâtre qu'elle étoit injuſte. Que c'é- „ toit ſe mettre de gaieté de cœur dans „ la ſervitude, que de ſe confier à une „ République, qui avoit une puiſſante „ flotte ſur les côtes de Sicile, & qui „ poſſédoit actuellement une grande „ partie de cette Iſle. Que rien n'étoit „ donc plus contraire à leurs intérêts, „ que d'appeller à leur ſecours une

Les Mamertins ſe défient les Carthaginois.

„ nation ambitieuſe & perfide, qui „ infailliblement leur impoſeroit un „ joug plus dur & plus peſant que ce„ lui d'Hieron qu'ils vouloient évi„ ter. Que ſi les Carthaginois, qui „ étoient pour lors à Meſſine, n'y „ étoient venus que pour empêcher „ cette ville de tomber ſous la puiſ„ ſance d'Hieron, ils pouvoient s'en „ retourner en paix, puiſque leur deſ„ ſein avoit réuſſi. Mais que s'ils „ avoient d'autres vues, ſi c'étoit „ quelque intérêt particulier qui les „ eût amenés, il n'y avoit point de „ précaution que les Mamertins ne „ duſſent prendre contre une amitié „ frauduleuſe & intéreſſée. Qu'ils „ imploraſſent donc plutôt le ſecours „ des Romains, peuple auſſi invin„ cible dans la guerre, que fidele „ dans ſes engagements; qui n'avoit „ aucune raiſon de ſe vouloir ren„ dre maître de Meſſine; qui quand „ il en auroit, ne pouvoit pas „ compter d'y réuſſir, puiſqu'il n'a„ voit pas un pouce de terre en Sici„ le, qu'il n'avoit aucune expérience „ dans la marine & qu'il ſe mettoit „ peu en peine de ſe rendre habile „ dans cet art. Que les Romains ſe „ borneroient ſans doute à conſerver „ Meſſine, comme un frein capable „ d'arrêter l'ambition des Carthagi-

Ils trouvent la protection des Romains préférable à celle de Carthage.

„ nois & d'Hieron, & d'empêcher „ qu'ils ne vinſſent troubler le repos „ d'Italie. Qu'ils s'en tinſſent donc en„ core un coup, à préférer l'alliance „ & l'amitié des Romains, à celle de „ quelque autre puiſſance que ce fût : „ qu'enfin ayant déja envoyé à Rome „ des Ambaſſadeurs à qui on avoit „ promis du ſecours, ils ne pouvoient „ changer de réſolution, ſans s'attirer le „ mépris & l'indignation de ceux à qui „ ils venoient de demander leur pro„ tection.

Car avant de livrer à Hieron le dernier combat dans lequel ce Prince les avoit entierement défaits; commençant déja à déſeſpérer du ſuccès de cette journée, ils avoient envoyé prier les Romains de les ſecourir, en conſidération du ſang qui les lioit avec eux. Le peuple à qui les Conſuls avoient inſpiré le deſir de la guerre, avoit ordonné qu'on l'entreprît en faveur des Mamertins. Mais le Sénat retenu par des motifs de délicateſſe & d'honneur, avoit peine à y conſentir. Car après avoir tout récemment puni avec la derniere rigueur leurs propres concitoyens, pour s'être emparés de Rhege par une terrible perfidie, pouvoient-ils ſecourir les Mamertins, qui avoient ôté Meſſine à ſes habitants, par un

Le Sénat a de la peine à ſe réſoudre de ſecourir les Mamertins.

crime ſemblable, ſans effacer dans l'eſprit de tous les peuples la haute idée que cet acte de ſévérité y avoit gravée, de leur juſtice & de leur fidélité? Mais lorſqu'ils eurent appris la défaite des Mamertins, comme on ne doutoit plus qu'abandonnés des Romains, il ne ſe jetaſſent entre les bras des Carthaginois; le ſentiment de ceux qui opinoient à ſecourir Meſſine, l'emporta ſur toute autre conſidération, & ſans attendre l'événement de cette bataille, pluſieurs Sénateurs avoient déja incliné de ce côté-là, prévoyant bien que ſi on ne prenoit pas ce parti, les Carthaginois alloient d'abord ſe rendre maitres de Meſſine, & inceſſamment après de tout le reſte de la Sicile: auquel cas le peuple Romain ſeroit bientôt obligé de combattre contre eux, pour la poſſeſſion de l'Italie même. L'ambition & la jalouſie naturelles aux grandes puiſſances, & la commodité de cette Iſle rendoient ce danger inévitable. Car l'Italie qui s'étend en longueur entre les deux mers, depuis la Ligurie & le pays des Venetes juſqu'à l'autre extrémité, n'eſt ſéparée de la Sicile que par un petit bras de mer entre Rhege & Meſſine; & perſonne ne doute que ces deux contrées autrefois jointes en cet endroit, n'aient

été insensiblement séparées; soit que quelque tremblement de terre ait rompu cet isthme étroit, ou que les eaux de la mer, plus violentes en cette partie que par-tout ailleurs, l'aient miné peu-à-peu, jusqu'à le faire entierement disparoitre : ce qui fait donner à l'une de ces villes opposées le nom de (1) Rhege. Car les Grecs se servent de ce terme pour dire rupture ou séparation. C'est pourquoi il est vraisemblable que les premiers habitants de Sicile venoient d'Italie; & le nom même de cette Isle appuie cette conjecture : car on dit que ce sont les Osques qui ont bâti Messine de l'autre côté du détroit, & que lui ayant donné la figure d'une faulx, ils l'appellerent *Sicile*, qui est chez eux le nom de cet instrument; que les Grecs qui vinrent depuis expliquerent ce terme par celui de *Zancle*, qui signifie aussi faulx en leur langue : & qu'enfin le nom de Sicile s'étendit dans la suite à tout le pays en général.

Etymologie du nom de Sicile.

Or cette Isle surpasse de beaucoup toutes celles de la Méditerranée, non-seulement par sa grandeur, mais encore par son admirable fertilité. Elle produit une quantité incroyable d'hui-

Commodité & fertilité de la Sicile.

(1) Du mot Grec ῥήγω qui signifie rompre, séparer.

le, de vin, de bled, le tout excellent. Elle contient un nombre étonnant de villes considérables par leur grandeur, leur beauté, & la multitude de leurs habitants. Ses ports sont les plus commodes, & sa situation dans toute son étendue, la plus avantageuse que puissent desirer ceux qui songeroient à établir un grand empire. Car d'un côté elle touche presque l'Italie; de l'autre elle regarde l'Afrique, & par un troisieme la Sardaigne : à l'orient elle n'est séparée du Péloponnese & de la Grece, que par la mer Ionienne, n'ayant, en quelque sens que ce soit, qu'un trajet court & facile, soit pour faite passer les flottes dans les pays voisins, soit pour recevoir les leurs dans ses ports. Et personne ne doute que ce ne soit le desir de posséder cette Isle, conçu en même temps par les Romains & les Carthaginois, qui mit ces deux peuples aux prises l'un contre l'autre, quoiqu'ils alléguassent d'autres prétextes. Car les Romains se plaignoient du secours que les Carthaginois avoient donné à Tarente contre le traité: & ceux-ci reprochoient aux Romains d'avoir fait alliance avec Hiéron, dans le dessein de leur nuire.

Au reste ces deux Républiques

étoient déja parvenues à un tel point de puissance, qu'il étoit impossible qu'il ne se présentât bientôt entre elles quelque raison ou quelque prétexte de se heurter. Il en est des empires voisins, comme des arbres qu'on a plantés trop près les uns des autres. D'abord ils ne se nuisent pas beaucoup; mais à mesure qu'ils croissent, ils se dérobent mutuellement les sucs & la nourriture. Et quand ils sont arrivés à leur grandeur naturelle, leurs branches & leurs racines venant à se rencontrer, ils s'étouffent & s'écrasent. De même les Etats naissants conservent quelque temps la paix ensemble. Dans la suite, venant à s'étendre, ils commencent par envahir tout ce qui se trouve au milieu d'eux. Alors se touchant, ils se poussent, ils se pressent, ils empiétent à l'envi l'un sur l'autre : aucun ne s'en tient à ce qui lui appartient : chacun veut pousser ses conquêtes plus loin; ce qu'il ne peut faire qu'il n'abatte & n'écrase tout ce qui s'oppose à son ambition. On peut ajouter à ces raisons le pouvoir excessif du peuple dans l'une & dans l'autre République, & son ardeur extrême pour la guerre. Car à Carthage, comme la multitude avoit coutume de s'enrichir à mesure que la

République prenoit de nouveaux accroiſſements, ſéduite par cette flatteuſe amorce, elle ſouffroit volontiers qu'on paſſât d'une guerre à une autre. Le peuple Romain étoit à peu près dans les mêmes diſpoſitions. Car comme il eſpéroit réparer aux dépens des Siciliens les pertes qu'il avoit faites dans la derniere guerre, uſant du privilege qu'il avoit depuis extorqué aux Sénateurs, il confirma, par un décret, l'avis de ceux qui s'étoient déclarés pour la guerre.

Le conſul Appius envoie un Officier avec quelques vaiſſeaux en Sicile.

Le Conſul Appius armé de cet acte, & d'ailleurs appuyé de la plupart des Sénateurs, à qui ceux de l'ancienne faction avoient été contraints de céder, fit partir ſur le champ C. Claudius Tribun des ſoldats, avec un petit nombre de vaiſſeaux, lui ordonnant d'épier l'occaſion de paſſer en Sicile, & de la ſaiſir dès qu'elle ſe préſenteroit. Pour lui étant venu à Rhege, il n'oſa pas expoſer ſes trirêmes, ſachant que les Carthaginois gardoient le détroit avec une flotte ſupérieure à la ſienne; mais il ſe fit porter à Meſſine dans une barque de pêcheur. Là ayant eu avec les Mamertins une conférence, dans laquelle il ne réuſſit pas beaucoup, les Carthaginois qui étoient en cette ville, empêchant qu'on ne l'écoutât, il repaſſa la mer ſans avoir rien fait,

Mais quelque temps après, apprenant qu'il y avoit de la division à Messine, que plusieurs s'opposoient à ce qu'on appellât les Romains, mais qu'un plus grand nombre encore ne voyoient qu'à regret la garnison Carthaginoise dans la ville; il repassa le détroit, & entre autres propositions convenables qu'il fit aux Mamertins, il leur protesta qu'il ne venoit que pour les délivrer de la servitude, & qu il ne les verroit pas plutôt en liberté, qu'il se retireroit.

Division contre les Mamertins.

Les Carthaginois répondirent à ce discours, „ qu'il n'étoit pas besoin que „ les Romains se missent en frais, „ pour procurer aux Mamertins une „ liberté dont ils jouissoient pleine„ ment, & dont ils étoient redeva„ bles à l'attention des Carthaginois, „ qui avoient empêché Hieron de „ s'emparer de leur ville : qu'ils se „ retirassent donc, ou qu'ils fissent „ connoître les autres raisons qu ils „ pouvoient avoir de rester à Messine. „ Claudius ayant répliqué qu'une ville „ ne pouvoit pas passer pour libre, „ quand ses habitants souffroient mal„ gré eux une garnison de troupes „ étrangeres, personne ne lui répon„ dit : les Carthaginois se taisant, „ par mépris, & les Mamertins par „ crainte. Mais comme le Consul

Contestation entre le Consul Claudius & les chefs des Carthaginois.

„ avoit de la préſence d'eſprit & de
„ la ſaillie : Je n'en demande pas davantage, dit-il ; par ce ſilence ſeul,
„ les Carthaginois conviennent de
„ leur injuſtice, & les Mamertins redemandent leur liberté. Car autrement les premiers ne refuſeroient
„ pas de ſe juſtifier ; & les autres
„ n'ayant aucune raiſon de diſſimuler
„ leurs ſentiments, approuveroient hautement la conduite de leurs libérateurs. Alors il s'éleva un bruit confus dans l'aſſemblée des Mamertins; & la plûpart ayant déclaré que le diſcours du Conſul étoit juſte, & conforme à leurs véritables intentions, Appius qui crut qu'il lui ſuffiſoit pour le préſent d'avoir reconnu la diſpoſition des eſprits, s'en retourna à Rhege.

Peu de temps après, ayant équipé ce qu'il avoit de galeres, il entreprit de paſſer le détroit. Mais les Carthaginois qui le ſurpaſſoient, & par le nombre de leurs vaiſſeaux, & par leur expérience dans la navigation, aidés d'ailleurs d'une violente tempête qui s'éleva tout d'un coup, & rendit cette mer plus impratiquable qu'à l'ordinaire, le repouſſerent aiſément ; en ſorte qu'ayant perdu pluſieurs de ſes bâtiments, il eut beau-

coup de peine à ſauver le reſte, & à le ramener dans le port d'où il étoit parti. Il ne ſe rebuta pas pour ce premier échec : mais il faiſoit radouber ſes galeres, dans l'eſpérance de trouver une occaſion plus favorable de faire le trajet; lorſqu'il vint des Députés de la part d'Hannon, commandant de la garniſon de Meſſine, & des vaiſſeaux qui gardoient le détroit, deſquels il apprit qu'on lui renvoyoit toutes les trirêmes & tous les hommes qu'il avoit perdus dans le combat précédent. Car ce Général Carthaginois voulant faire tomber ſur les Romains la rupture des Traités qui uniſſoient les deux nations; après s'être plaint au Conſul de ce qu'il avoit entrepris de paſſer de force un détroit dont les Carthaginois étoient en poſſeſſion, l'exhortoit au ſurplus, à entretenir la paix, & à obſerver les traités à l'avenir avec plus de ſoin. Mais apprenant que Claudius ne vouloit entendre parler d'aucune condition, que préalablement les Carthaginois n'euſſent retiré leur garniſon de Meſſine; & qu'il ſe préparoit de nouveau à paſſer la mer, „ s'écria, „ qu'il ne permettroit ſeulement pas „ aux Romains de ſe laver les mains „ dans cette mer.

Claudius passe en Sicile, se saisit par ruse de la personne de Hannon & l'oblige de rendre aux Mamertins leur citadelle & de se retirer.

Cependant Claudius ayant examiné la nature du détroit, prit si bien son temps, qu'aidé du vent & de la marée, il arriva en Sicile, avant que personne se mit en devoir de le troubler. Alors ayant assemblé les Mamertins qu'il trouva dans le port, il leur persuada d'appeller Hannon, sous prétexte qu'il vouloit délibérer avec lui de l'état présent de leurs affaires. Car ce Général Carthaginois ne comptant gueres sur les Mamertins qui s'accordoient peu entre eux, s'étoit enfermé dans la citadelle avec sa troupe, & n'osoit se trouver à leur assemblée. Mais craignant que sa défiance & le refus de paroître, après avoir été invité, n'excitassent leurs plaintes, & ne fussent une raison pour eux de profiter de son absence pour se jeter entre les bras des Romains, il se trouva à la conférence qu'on demandoit. Là, après qu'on eut exprès employé bien du temps à contester, à la fin les Romains se présenterent, chargerent Hannon de chaînes, & le firent mettre en prison, le tout du consentement & avec l'approbation des Mamertins. Ainsi surpris par la ruse de Claudius, & effrayé de ses menaces, il fut contraint de rendre aux Mamertins leur citadelle, & de se reti-

rer avec sa garnison, ne pouvant sauver sa vie à d'autres conditions.

Les Carthaginois ayant appris ce qui s'étoit passé, furent extrêmement irrités contre Hannon : & eux qui avoient coutume de punir les desseins mal concertés de leurs Généraux, lors même qu'ils avoient reussi, firent pendre cet infortuné, à qui ils reprochoient d'avoir manqué tout à la fois, & de prudence & de courage ; & sans perdre de temps, ordonnerent à leurs troupes, tant maritimes que terrestres de se rendre à Messine, envoyant en Sicile pour y faire le guerre un autre Hannon, fils d'Annibal. Ce Général, ayant assemblé ses forces à Lylibée, marcha vers Sélinonte, & s'y étant campé, laissa là son armée de terre, s'avança jusqu'à Agrigente, jeta du monde dans la citadelle de cette ville, & engagea les habitants à se joindre aux Carthaginois dont ils étoient amis, pour faire la guerre de concert contre les Romains. Delà il retourna dans son camp, où il trouva les Ambassadeurs du Roi Hieron. Ce Prince qui n'étoit pas content non plus de voir les Romains dans la Sicile, crut qu'il étoit de son intérêt d'unir ses forces à celles des Carthaginois, pour chasser hors de l'Isle & les

Hannon pendu à Carthage, pour avoir rendu Messine.

Hieron se joint aux Carthaginois contre les Romains.

Romains & les Barbares, qui s'étoient emparés de Messine.

Il avoit donc envoyé ses Députés à Hannon, pour lui représenter que les Syracusains & les Carthaginois étant également exclus de Messine, il leur étoit important de s'unir ensemble contre un peuple étranger, qui ne venoit en Sicile que pour leur nuire; d'assiéger Messine avec toutes leurs forces, & de ne souffrir dans toute l'étendue de l'Isle d'autre domination que celle des Syracusains & des Carthaginois. Après que les deux peuples furent convenus de leurs faits, Hannon envoya un Héraut aux Romains pour les sommer, s'ils vouloient demeurer amis des Carthaginois, de sortir sur le champ de Messine, & dans l'espace d'un certain temps, de toute la Sicile: & sans différer, il marcha contre Messine avec toutes ses forces. Il ordonna à sa flotte de se tenir aux environs du promontoire de Felore sans s'en éloigner; & se campa avec l'armée de terre auprès des Couches: c'est un lieu que les Grecs appellent εὐναί dans leur Langue, & qui n'est pas éloigné de Messine. Hieron suivant la promesse qu'il lui avoit donnée, vint aussi avec les soldats de Syracuse, & se campa près du Mont

Les Syracusains & les Carthaginois assiégent Messine.

Chalcidique, en face d'une autre partie de la ville. Ainsi Messine investie par mer & par terre ne pouvoit recevoir sûrement ni vivres ni secours d'aucun côté. Dans le même temps le Héraut qu'Hannon avoit envoyé à Messine, revint lui annoncer que les Romains n'avoient pas daigné l'écouter; ce qui irrita si fort les Carthaginois, qu'ils tuerent inhumainement tous les soldats Italiens qui servoient dans leurs armées; outre qu'ils ne comptoient pas beaucoup sur leur fidélité.

Le Consul Appius passe à Rhege avec une puissante armée.

Dès qu'on eut appris ces nouvelles à Rome, le Consul Appius en partit avec une puissante armée, & se rendit à Rhege. De-là il envoya des Ambassadeurs aux deux peuples alliés, pour les sommer de lever le siége de Messine; & cependant il examinoit avec une extrême attention tous les moyens possibles de passer sans péril le détroit qu'il savoit être exactement gardé par les flottes ennemies. Les Ambassadeurs du Consul ne furent écoutés favorablement ni des Carthaginois, ni d'Hieron. Ce Prince leur fit même en particulier des reproches assez vifs. Car après leur avoir rappellé dans la mémoire les services qu'il avoit rendus au peuple Romain,

Hieron reproche aux Romains leur mauvaise foi, leur injustice & leur ambition.

„ je ne sais, ajouta-t-il, qui on doit „ plaindre davantage, ou de vous ou „ de moi. Car nous avons perdu, „ moi des amis, sur la probité des- „ quels j'avois cru faussement que je „ pouvois compter; & vous la gloire „ que vous aviez acquise parmi tou- „ tes les nations, par une justice & „ une fidélité qu'on croyoit inviola- „ bles. Vous n'avez jamais été ni „ amis ni alliés des Mamertins. Vous „ êtes unis avec les Carthaginois par „ des traités très-anciens; vous en „ aviez fait un tout récemment avec „ moi.

„ Pouvez-vous dire que vous avez „ reçu, ou de nous aucune injure, „ ou des Mamertins aucun service qui „ vous engage à cette infraction en fa- „ veur d'un peuple, avec qui vous n'avez „ contracté aucun engagement? Mais „ comme les Carthaginois n'ont pas „ besoin du secours d'autrui pour dé- „ fendre leur cause, je ne vous par- „ lerai que de ce qui me regarde en „ mon particulier. Les Mamertins, „ vos bons compatriotes, ayant porté „ les armes en Sicile pour les Syra- „ cusains, comme vous savez, fu- „ rent renvoyés en Italie, quand on „ n'eut plus besoin de leur service. „ Comme il leur falloit passer par Mes-

„ ſine, ils furent reçus des habitants
„ de cette ville, comme hôtes & com-
„ me amis, avec tous les témoigna-
„ ges poſſibles de bienveillance. Com-
„ ment, répondirent-ils à cette gé-
„ nérosité? Par un attentat dont il n'y
„ avoit point d'exemple dans l'Hiſ-
„ toire, ils égorgerent pendant la
„ nuit les trop crédules Meſſiniens,
„ & s'emparerent de leurs biens, de
„ leurs femmes, de leurs enfants, &
„ de leur ville qu'ils ont toujours gar-
„ dée depuis. Et ſi vous-mêmes,
„ comme tout le reſte des mortels,
„ n'aviez pas jugé ce crime digne des
„ châtiments les plus rigoureux, vous
„ ne l'auriez pas aſſurément puni avec
„ tant de ſévérité dans la perſonne
„ des Rhegiens qui les avoient imi-
„ tés. Ainſi la même indignation qui
„ vous a portés à ne pas laiſſer impu-
„ nie l'impiété abominable de ceux
„ de Rhege, m'engage auſſi à pour-
„ ſuivre les Mamertins; ſur-tout après
„ qu'ils ont tâché, autant qu'il étoit en
„ eux, en exerçant mille brigandages
„ dans toutes les parties de la Sicile,
„ d'effacer par de nouveaux crimes la
„ mémoire de leurs premiers forfaits.
„ Car pour ne point parler de tout
„ le reſte, les villes de Gela & de
„ Camarin détruites, quoiqu'elles fuſ-

Crimes des Mamertins.

„ sent sous la protection des Syra-
„ cusains, me fournissent une cause
„ juste & légitime de déclarer la
„ guerre aux plus audacieux & aux
„ plus détestables de tous les hommes.
„ Si vous apportez pour raison de les
„ défendre, qu'étant nés comme vous
„ dans l'Italie, on les doit regarder en
„ quelque façon comme vos proches,
„ n'étoit-il pas plus juste que vous
„ pardonnassiez à ceux de Rhege Ita-
„ liens comme eux, & de plus vos
„ concitoyens. Quoi? Dans le temps
„ que je vous fournissois des secours
„ d'hommes & de vivres, pour vous
„ mettre en état de recouvrer cette
„ ville, devois-je m'attendre qu'un
„ jour vous vous déclareriez contre
„ moi, quand j'assiégerois Messine,
„ pour des raisons au moins aussi for-
„ tes? Mais, qu'est-il besoin que j'en
„ dise davantage, Romains? Si vous
„ avez encore quelque soin de votre
„ réputation, si vous n'avez pas re-
„ noncé à toute justice, & qu'il vous
„ reste encore quelque sentiment
„ d'honneur & de honte; dois-je dou-
„ ter qu'ayant entrepris une guerre si
„ juste, vous ne m'aidiez de vos
„ forces plutôt que de vous en servir
„ pour me traverser & me nuire? Que
„ si vous avez changé de maximes, si

„ l'action des Mamertins vous semble „ indifférente, si vous trouvez mes „ raisons foibles & légeres, je ne sais „ pas quel sera l'évenement de cette „ guerre, mais ce que je puis assurer, „ c'est que tout l'univers reconnoî- „ tra que ce n'est ni la justice, au „ moins apparente du parti que vous „ embrassez, ni le desir de vous ven- „ ger, puisque vous-mêmes n'ose- „ riez vous plaindre qu'on vous ait „ fait aucune injure, ni la compassion „ envers les Mamertins, qui vous ont „ fait prendre les armes, mais votre „ seule ambition, & ce desir injuste „ d'ajouter à votre Empire une Isle „ riche & puissante.

Stratagême d'Appius pour passer sûrement en Sicile.

Quand Appius eut appris, par le retour des Ambassadeurs, les plaintes du Roi Hieron, comme il avoit compris depuis long-temps qu'il ne pouvoit, sans s'exposer à un péril évident, tenter le passage, tant que la mer seroit fermée par les flottes nombreuses des ennemis, il eut recours à un stratagême ingénieux. Il publia que son dessein n'étoit pas de mécontenter le Roi Hieron : que la guerre n'étoit point déclarée contre lui, & qu'elle ne pouvoit être entreprise que par l'ordre du peuple Romain. Quand il eut répandu ce bruit, il or-

donna aux Officiers & aux Matelots de ses galeres, de se tenir prêts pour partir à un certain jour qu'il leur marqua : qu'il vouloit s'en retourner à Rome. Or il savoit qu'il y avoit dans le port de Rhege plusieurs soldats Syracusains & Carthaginois, que le négoce y attiroit, & qui ne manqueroient pas d'apprendre la nouvelle de cette feinte retraite à ceux à qui il avoit sur-tout intérêt de la persuader. La chose arriva comme il l'avoit prévue. Après s'être embarqué un jour clair & serein, comme il n'avigeoit le long des côtes d'Italie, les Carthaginois qu'on avoit chargés de garder le détroit, apprirent son départ, de leur compatriotes mêmes : & alors persuadés qu'il n'y avoit plus rien à craindre de la part des Romains, il abandonnerent leur poste, & se retirerent chacun où il leur plut. Le Consul qui s'y étoit bien attendu, revira d'abord tout d'un coup vers la Sicile ; & à la faveur de la nuit, y arriva sans que personne s'apperçût de son dessein, bien-loin qu'on se mît en devoir de s'y opposer.

Appius arrive en Sicile.

Cette entreprise étoit aussi périlleuse qu'elle étoit hardie. Car il exposa en pleine nuit des troupes à qui la navigation étoit entierement inconnue,

nue, ſur un détroit dangereux par lui-même, quand même il n'auroit eu rien à appréhender du côté des ennemis & des ténebres; & cela ſur des bâtiments groſſiers & fabriqués à la hâte: & cette audace de Claudius parut même mériter qu'on la fît connoître à la poſterité, par le nouveau ſurnom qu'elle lui mérita. Comme il avoit tranſporté ſes ſoldats ſur des vaiſſeaux faits la plûpart de planches jointes à la hâte & ſans art, ſes contemporains dans la ſimplicité de leur langage, l'appellerent depuis Appius (1) *Caudex*. Les Romains alors étoient ſi peu experts dans l'art de naviger, que pour exécuter un projet de cette importance, ils n'avoient aucun vaiſſeau couvert, aucun qui fût de longueur, pas même un ſeul (2) *Brigantin*: ils employerent les trirêmes que ceux de Tarente, de Locres, d'Elée & de Naples leur prêterent, avec quelques petites barques de cinquante rames, dont on uſoit pour remorquer les gros bâtiments.

(1) *Caudex*, ſignifie tronc d'arbre, ou tiſſu de planches.

(2) Comme nous n'avons pas de terme François qui réponde directement aux termes Latins, j'ai rendu *Lembus*, qui ſignifie vaiſſeau extrêmement léger, par brigantin, qui chez nous eſt à peu-près la même choſe.

Au reste, Appius ayant abordé assez près du lieu où étoient campés les Syracusains, exhorta les siens à saisir une victoire qui étoit infaillible, s'ils attaquoient promptement un ennemi, qui ne les attendant pas, ne se tenoit aucunement sur ses gardes: & les voyant bien disposés, il les conduisit, sans balancer, au camp d'Hieron. Ce Prince, quoique surpris, ne perdit pas courage, mais fit sortir son armée, & la rangea en bataille, autant bien que le temps le lui permit. Et pendant plusieurs heures, il se défendit avec tant de courage, qu'il obligea la cavalerie Romaine de reculer. Mais les légions tenant ferme, le pousserent à son tour, & le forcerent de rentrer dans ses retranchements avec beaucoup de désordre & de confusion. Appius ordonna aux siens de dépouiller les vaincus; & étant entré dans Messine, rassura les habitants, & changea leur crainte présente en une confiance extrême pour l'avenir. Hieron se voyant vaincu avant d'avoir vu l'ennemi, comme il l'avoua depuis, soupçonna les Carthaginois d'avoir livré aux Romains le passage du détroit. Et les réflexions qu'il fit sur cet événement, ne lui laissant rien espérer de bon pour

Le Consul défait Hieron & le met en fuite.

la ſuite, il ſortit de ſon camp pendant le ſilence de la nuit prochaine, & ſe retira promptement à Syracuſe.

Appius ſe voyant défait de l'un de ſes ennemis, ſongea à profiter de l'avantage que lui donnoit ſa victoire, pour opprimer l'autre, tandis qu'il étoit conſterné de la défaite de ſes alliés. Ainſi il commanda aux ſiens de prendre de la nourriture, & de ſe repoſer pendant quelque temps: & à la pointe du jour, étant ſorti de ſon camp, il s'avança contre les Carthaginois, dans l'eſpérance de forcer leurs retranchements. Ils étoient campés dans un lieu que la nature & l'art avoient fortifié comme de concert. D'un côté la mer, & de l'autre un marais large & profond, formoient une péninſule, dans laquelle ils s'étoient enfermés; & ils avoient élevé un mur qui les mettoit à couvert des ennemis, dans le paſſage étroit qui reſtoit entre la mer & le marais, & qui étoit le ſeul endroit par où on eût pu venir à eux. Les Romains ayant tenté de forcer cette muraille, mais ne pouvant vaincre en même temps, & la difficulté des lieux, & la réſiſtance des Carthaginois, qui étant à couvert, comme dans une ville aſſié-

Il attaque le camp des Carthaginois.

gée, faisoient pleuvoir sur eux une grêle de traits, ils abandonnerent un projet téméraire, & se retirerent. Souvent dans la guerre, un premier malheur devient la cause & l'occasion d'un meilleur succès pour la suite; parce que celui qui a été malheureux songe à trouver dans sa prudence & dans sa valeur les moyens de réparer la perte qu'il vient de faire; au lieu que le victorieux enivré par la douceur d'un premier avantage, ne prend aucune précaution contre les revers de la fortune, & se laisse entraîner dans des entreprises témeraires & ruineuses.

C'est ce qui arriva pour lors aux Carthaginois. Car non contents d'avoir repoussé les Romains, ils sortirent de leurs retranchements pour les poursuivre, se persuadant faussement que c'étoit à leur valeur, & non à l'avantage du lieu, qu'ils étoient redevables de leur victoire. C'est pourquoi ils ne furent pas plutôt sortis du poste qui les avoit rendus invincibles, que la fortune leur devint contraire. Ils perdirent beaucoup de monde : de ceux qui échapperent, les uns se réfugierent dans leur camp, les autres se sauverent où ils purent, en se dispersant dans les villes voisines : & dans la

ſuite, tant que Claudius fut à Meſſine, ils n'oſerent plus paroître hors de leurs retranchements. Le Conſul ne croyant pas qu'il fût de ſa prudence de lutter une ſeconde fois contre la nature & la ſituation des lieux, pour ne pas laiſſer ſes troupes dans l'inaction, mit une garniſon dans Meſſine, & ſe jeta avec le reſte de ſon armée ſur les terres des Syracuſains & de leurs alliés; & les ayant ravagées impunément, il eut la hardieſſe de paſſer juſqu'aux portes mêmes de Syracuſe. Il y combattit ſouvent avec des ſuccès différents. Un jour même il ſe trouva dans un aſſez grand danger; & il y auroit ſuccombé, ſi en habile homme, il n'eût pris dans le moment le parti d'envoyer propoſer la paix à Hieron. Ce Prince qui crut qu'il y alloit de bonne foi, lui envoya un de ſes confidents pour en traiter. Mais Claudius ayant entamé la conférence, la prolongea exprès, juſqu'à ce qu'il trouvât le moyen de ſortir de ce mauvais pas. Pluſieurs Syracuſains avoient ſuivi l'agent de Hieron dans le camp de Claudius, & avoient lié avec les Romains des entretiens qui ne tendoient qu'à la paix, & dans leſquels ils l'auroient en effet concluë, ſi ce Prince eût voulu les

Appius ſe tire d'un grand péril par ſa ruſe & ſa politique.

accepter & s'en rendre garant. La plus grande partie de l'année s'étant passée de la façon que je viens de dire, Claudius retourna à Messine, & y ayant laissé quelques cohortes pour défendre les Mamertins, il passa à Rhege avec le reste de ses troupes; & s'en retourna à Rome, où il obtint, comme vainqueur des Carthaginois & d'Hieron, un triomphe qui fut d'autant plus agréable à tous les citoyens, que c'étoit le premier qu'on eût remporté sur les peuples d'Outremer. Tel fut l'essai que les Romains firent de leurs forces sur cet élément, & le premier succès qu'ils eurent en Sicile.

Réflexion sur la mauvaise foi des Historiens.

Mais ces événements, & ceux des temps qui suivirent, sont altérés par la mauvaise foi & la partialité des Ecrivains. Car les plus considérables même d'entre eux, qui sont Philinus d'Agrigente, & Fabius Pictor de Rome, pour s'être trop attachés à relever la gloire de leurs compatriotes, ont absolument renoncé à la sincérité & à l'exactitude qui font le principal devoir & le caractere essentiel d'un bon Historien. Et ce n'est pas sans raison que Polybe les censure, & avertit le Lecteur de ne pas compter sur ce qu'ils ont écrit. Car si c'est un crime énorme de rendre, dans la moindre

affaire, un faux témoignage, combien doit-on détester davantage la perfidie d'un Auteur qui en impose à la postérité, en rapportant les actions des peuples & des Rois, tout autrement qu'elles ne se sont passées ; puisque sa profession l'oblige à préférer la vérité à ses plus chers intérêts, & à sa vie même ? Il est d'autant moins excusable, qu'il ne peut couvrir son mensonge d'aucun prétexte ; & que si quelque raison l'empêche de rapporter les faits tels qu'il les connoît, il peut au moins les taire & les supprimer ?

Prise de Volsinie, & supplice des esclaves qui en avoient chassé leurs maîtres.

Mais tandis que Claudius remportoit dans la Sicile, sur Hieron & les Carthaginois, les avantages que j'ai racontés ; M. Fulvius son collégue termina la guerre qu'il faisoit contre les Volsiniens, par la prise de leur ville capitale, en domtant par la faim & le retranchement des choses nécessaires à la vie, un peuple qui n'avoit opposé pendant long-temps que son désespoir à la puissance des Romains. La ville s'étant rendue, le Consul fit mourir dans les supplices tout ce qu'il y trouva d'affranchis, pour punir l'ingratitude & l'insolence dont ils avoient usé envers leurs maîtres. A l'égard des citoyens libres qui y étoient restés, & des esclaves qui n'avoient manqué ni

au respect, ni à l'obéissance qu'ils leur devoient, il les transporta dans d'autres demeures. Cette expédition parut aussi mériter le triomphe: & le Consul en fit la cérémonie, comme vainqueur des Volsiniens, avant les calendes de Novembre.

Ce fut sous les mêmes Consuls que les Censeurs Cn. Cornélius & C. Marcius fermerent le lustre, après avoir trouvé dans leur dénombrement 292224 citoyens; nombre qui paroîtra sans doute grand & presque incroyable à ceux qui feront réflexion aux pertes continuelles des Romains, pendant tant de guerres, qui ont commencé presque avec la fondation de Rome, sans être jamais interrompues; & à la mort de tant d'autres citoyens emportés par les maladies contagieuses, fléaux aussi funestes que la guerre même. Mais la sage politique dont Romulus donna l'exemple, en mettant au nombre de ses sujets tous les peuples voisins, à mesure qu'il les avoit vaincus, & que ses descendants ont constamment imitée, a mis la République en état de se soutenir, malgré toutes ses pertes; ni la défaite de ses armées par Pyrrhus, ni les naufrages qu'elle a souvent essuyés dans la premiere guerre punique, ni dans la se-

Moyens par lesquels la République Romaine s'est soutenue dans ses plus grandes calamités.

conde, les batailles de Trasimene & de Cannes, n'ont jamais pu l'abattre. Après les plus grands échecs, elle s'est toujours relevée, plus forte, plus fiere, & plus puissante qu'auparavant.

Mais les Lacédémoniens aussi belliqueux & aussi puissants dans la Grece que les Romains en Italie, pour n'avoir jamais voulu souffrir d'étrangers parmi eux, n'ont pu conserver long-temps l'empire qu'ils avoient acquis, & à la fin ont même perdu leur propre liberté. Car immédiatement après la bataille de Leuctres, où ils n'avoient pas perdu plus de mille Spartiates, leur pouvoir commença à tomber: & ils perdirent absolument la liberté, après avoir été battus une seconde fois à Sellasie, où ils laisserent six mille des leurs sur la place. Au lieu que les Achéens, habitants du même Peloponnese, en associant tous leurs voisins à leurs priviléges, sont parvenus à un point de splendeur où ils se seroient long-temps soutenus, si l'extravagance de quelques particuliers n'eût attiré pour leur ruine & celle de leur patrie, les armes des Romains dont la domination s'étendoit déja fort loin. Or des maximes si opposées ne pouvoient manquer d'avoir des suites tout-à-fait contraires; car comme il est con-

Républiques qui admettent chez elles les étrangers, plus florissantes que celles qui les rebutent.

forme aux loix de la nature, qu'un corps qui se nourrit d'aliments salutaires, & pris modérément & avec précaution, soit plus robuste, & se conserve plus long-temps que, celui qui content des sucs qu'il trouve dans sa propre substance, méprise toute nourriture étrangere; de même les Etats sont toujours devenus plus florissants, quand ils se sont approprié tout ce qu'ils ont trouvé hors d'eux-mêmes de beau & d'excellent, que quand par une ridicule & sotte arrogance, rebutant tout ce qui n'étoit pas né dans leur fonds, ils se sont privés d'une infinité de bons & d'utiles sujets, qui pouvoient leur aider à augmenter & à conserver leur puissance.

Les Etats, comme les corps, doivent se nourrir de sucs étrangers.

Premier spectacle de gladiateurs à Rome.

Cette année vit naitre a Rome un spectacle cruel dès son origine, mais qui fut porté dans la suite a des excès inouis d'inhumanité & de barbarie. Il consistoit à répandre sous l'autorité publique le sang humain en abondance, pour amuser une vile populace. Marc. Junius Brutus, & Decius Junius Brutus son frere furent les auteurs de cette coutume barbare; pour honorer la cendre de leur pere par une piété mal entendue, ils donnerent le premier combat de gladiateurs, qui fut reçu de la part des citoyens avec les plus

grands applaudissements. Mais la peste vengea cet outrage fait à l'humanité: cette année & la suivante éprouverent tous les ravages de ce redoutable fléau. Pour en savoir la cause, on consulta les Livres de la Sibylle, qui l'attribua à la colere des Dieux. C'est pourquoi sur les soupçons qu'on eut qu'il s'étoit introduit de la négligence & du déréglement dans les cérémonies de la Religion, les Pontifes à force de faire des informations & des recherches, reconnurent que les particuliers s'étoient emparés de plusieurs Temples & Chapelles qui ne leur appartenoient pas, & que la Vestale Capparonia avoit commis un inceste. On informa aussi-tôt contre elle, mais avant que son procès pût être instruit, elle prévint la peine publique de son crime, en se pendant elle-même. On punit suivant toute la rigueur des Loix celui qui l'avoit corrompue, & tous ses complices. On tira des mains des particuliers les lieux sacrés qu'ils avoient usurpés, pour les rendre à leur premier usage.

Négligence dans les Cerémonies de la Religion. Vestale incestueuse.

Les Sénateurs s'étant acquittés de ces devoirs de Religion, s'appliquerent uniquement aux affaires de la République : & comme après avoir

pacifié la Toſcane, ils ne voyoient plus aucune ſemence de guerre en Italie, ils ordonnerent aux nouveaux Conſuls de paſſer en Sicile avec leurs légions. Ceux qu'on venoit d'élever à cette dignité étoient M. Valerius, qui dans cette magiſtrature acquit auſſi le nom de Meſſalla, & M. Otacilius Craſſus. Ces Généraux, après avoir paſſé le détroit ſans péril, ne furent pas moins heureux dans l'exécution de leurs projets en Sicile. Car ayant pris de force, après quelques jours de ſiége, la ville d'Adranite, comme ils eurent inveſti celle de Centuripi, les Aleſiens leur envoyerent offrir leur ville par des députés. Enſuite ayant partagé leurs légions, ils ſe mirent à parcourir les différentes parties de la Sicile, combattant tantôt ſéparés, tantôt réunis, ſelon que l'occaſion & la prudence le demandoient, contre les Carthaginois & les Syracuſains ; & les ayant défaits dans toutes les occaſions où ils oſerent ſe préſenter, répandirent par-tout la terreur de leur nom & de leurs armes. Enfin la fortune ſeconda ſi bien toutes leurs entrepriſes, qu'en peu de temps on compta juſqu'à ſoixante-ſept villes qui s'étoient ſoumiſes à la puiſſance des

M. Valerius & M. Otacilius Conſ. an de Rom 489.

Heureux ſuccès des Romains dans la Sicile.

Romains, du nombre desquelles étoient celles de Tauromini & de Catane.

Par ce moyen les Consuls ayant grossi leur armée d'autant de troupes auxiliaires qu'ils en voulurent exiger, oserent se camper devant les murailles même de Syracuse, méditant déja le siége de cette capitale. Hieron s'apperçut de leur dessein, & comme il commençoit à se défier de ses forces, & de celles de ses alliés, persuadé d'ailleurs qu'il trouveroit plus de sincérité & de bonne foi dans les Romains que dans les Carthaginois, il résolut de faire alliance avec les premiers; & pour y parvenir, envoya aux Consuls des Ambassadeurs, chargés de traiter de la paix avec eux. Les Romains, de leur côté, n'étoient pas fâchés de détacher ce Prince de l'alliance des Carthaginois, leur principal but étant de trouver plus aisément par son moyen les provisions dont ils avoient besoin pour nourrir leurs légions. Car les Carthaginois étant les maîtres de la mer, les convois qu'on leur envoyoit d'Italie n'arrivoient pas aisément en Sicile. Et la disette des vivres avoit donné beaucoup plus de peine & d'embarras au Consul de l'année précédente, que les armes de ses

Hieron fait alliance avec les Romains.

ennemis. Mais en traitant avec Hieron, ils espéroient que son Royaume, dont les terres étoient si fertiles, fourniroit abondamment les provisions nécessaires à leurs troupes.

La paix fut conclue, aux conditions qu'Hieron rendroit gratuitement aux Romains & à leurs alliés toutes les places & tous les hommes qu'il avoit pris sur eux; qu'il paieroit cent (1) talents d'argent, & que de son côté il régneroit paisiblement à Syracuse, & retiendroit sous sa domination les villes qui étoient de sa dépendance, dont les plus considérables étoient Acres, Léonce, Mégare, Elore, Néti, & des Tauromini. Hieron envoya à Rome Ambassadeurs, avec lesquels le Sénat ratifia ces conditions, voulant que la paix qu'on avoit faite avec ce Prince fût religieusement observée; & quelques jours après le peuple confirma le tout par le décret qu'il porta à la réquisition de Cn. Atilius Atratinus. Ce traité fait pour quinze ans, devint perpétuel, Hieron s'attachant tellement à mériter de plus en plus l'amitié des Romains; & ceux-ci lui en témoignant tant de reconnoissance, que les deux peuples eurent toujours sujet de se louer l'un de l'autre.

(1) Cent mille écus.

Annibal Général des Carthaginois, s'étoit déja avancé avec ſes troupes de mer juſqu'à Xiphonia, pour empêcher les Romains d'aſſiéger Hieron dans Syracuſe. Mais dès qu'il eut appris l'alliance que ce Prince avoit faite avec les Romains, il s'en retourna encore plus vîte qu'il n'étoit venu. Les Conſuls fortifiés des troupes que leur fournit leur nouvel allié, ne furent pas long-temps ſans ſe rendre maîtres de pluſieurs villes du domaine des Carthaginois. Mais ils furent obligés, après pluſieurs jours de ſiége, d'abandonner Macella & Adramon, places extrêmement fortes. Ils s'en conſolerent par l'acquiſition de Segeſte, dont les habitants ſe rendirent volontairement à eux, après avoir égorgé la garniſon Carthaginoiſe. Outre les autres raiſons que les Ségeſtans avoient de changer de parti, ils alléguoient qu'ils regardoient les Romains comme leurs freres; puiſque les uns & les autres rapportoient leur origine à Enée, qui, après l'incendie de Troye, avoit fondé Ségeſte en paſſant par la Sicile pour aller s'établir en Italie. Peu de jours après, ceux d'Aliena ſe rendirent encore aux Romains. Mais ils eurent beſoin d'employer la force & les machines, pour vaincre la

Les Conſuls enlevent un grand nombre de villes aux Carthaginois.

réſiſtance des habitants d'Hilarus, de Tyrritus, & d'Aſcelus ; & ce fut pour cette raiſon qu'ils les traiterent avec plus de rigueur après les avoir vaincus. Ceux de Tyndare effrayés d'une ſi prompte révolution, & du danger qui les menaçoit à leur tour, ſongeoient auſſi à livrer leur ville aux Romains, lorſque les Carthaginois, qu'ils croyoient bien éloignés, les en empêcherent. Car ayant pénétré leur deſſein, ils emmenerent les premiers de cette ville à Lilybée, pour leur ſervir d'ôtages, & y tranſporterent du bled, du vin, & toutes les autres choſes dont ils avoient beſoin pour ſe défendre.

Le Conſul Otacilius uſa pour lors d'une ſévérité ſalutaire, & digne de la diſcipline des armées Romaines. Quelques ſoldats s'étoient honteuſement rendus à Annibal, ſur la parole qu'il leur avoit donnée de les renvoyer ſains & ſaufs, après les avoir fait paſſer ſous le joug. Pour punir leur lâcheté, il les fit camper hors des retranchements, afin qu'étant expoſés aux incurſions des ennemis, ils miſſent toute leur eſpérance dans leur courage & dans leurs armes. Après quelques autres actions peu mémorables, les Conſuls voyant que l'hiver approchoit, mirent

des garnisons où ils les jugerent nécessaires, & ayant embarqué le reste de leurs troupes, repasserent en Italie, & s'en retournerent à Rome. On décerna le triomphe à M. Valerius, qui, dans cette guerre avoit été plus heureux, & avoit rendu de plus grands services à la République que son collegue. Il en fit la cérémonie le 17 des Calendes d'Avril, comme vainqueur des Carthaginois & du Roi Hieron. Parmi les dépouilles, on remarqua un horloge, comme un instrument inconnu jusques-là à Rome. Valerius, qui l'avoit enlevé à la prise de Catane, le fit placer à Rome sur une colonne auprès de la tribune aux harangues. Le même fit aussi attacher à un des côtés du Palais d'Hostilius, un tableau qui représentoit le combat dans lequel il avoit défait Hieron & les Carthaginois. C'est ce que personne n'avoit fait avant lui & ce que plusieurs imiterent depuis. Il est indubitable que c'est de la ville de (1) Messine, qu'il prit le surnom de Messalla. Mais ce qui m'étonne, c'est que sur la foi de quelques Auteurs, assez considérables d'ailleurs, on ait cru que c'étoit la prise de cette ville qui lui

Horloge porté dans le triomphe de Valerius comme un ornement inconnu à Rome.

Valerius surnommé Messala.

(1) En Latin *Messana*, d'où on a fait *Messala*, en changeant une lettre.

avoit acquis ce nouveau titre : il est démontré au contraire, qu'il en fut honoré pour l'avoir délivrée des hostilités auxquelles la retraite d'Appius l'avoit exposée de la part des Carthaginois & des Syracusains, après avoir chassé les uns, & fait alliance avec les autres.

Cependant comme la peste continuoit à désoler la ville de Rome, on jugea à propos de nommer un Dictateur pour faire la cérémonie du (1) clou. On jeta les yeux sur Cn. Fulvius Maximus Centumalus, qui se donna pour maître de la cavalerie Q. Marcius Philippus. Cette même année on alla établir la colonie Esarnia : l'année précédente on avoit déja établi celle de Firme, & suivant quelques-uns celle de Castro. On choisit ensuite pour Consuls L. Postumius Megellus, & Q. Mamilius Vitulus. On leur assigna à tous deux la Sicile pour département. On ne leur donna que deux légions : on crut que la guerre étant devenue moins dangereuse depuis qu'on avoit fait alliance avec Hiéron, ce nombre suffisoit pour conserver la Province; & que l'armée étant moins

L. Postumius & Q. Mamilius Conf. an de Rome 490.

(1) On a expliqué ce que c'étoit que cette superstition.

forte, on lui fourniroit plus aiſément des vivres.

Les Conſuls étant paſſés en Sicile avec les légions, raſſemblerent les ſecours de leurs alliés ; & ſans s'amuſer à de petites expéditions, allerent avec toutes leurs troupes aſſiéger la ville d'Agrigente. Les Carthaginois, dans le deſſein d'en faire leur place d'armes, l'avoient abondamment fournie de tout. Car voyant que le Roi Hieron les avoit abandonnés, & que les Romains ſongeoient ſérieuſement à les chaſſer de la Sicile : perſuadés qu'il leur falloit faire, pour s'y maintenir, de plus grands efforts que jamais, ils commencerent par envoyer la plus grande partie de leurs troupes en Sardaigne, afin de ravager de là les côtes de l'Italie qui en étoient voiſines. Ils eſpéroient par ce moyen, ou obliger les ennemis de renoncer à la Sicile, ou au moins les empêcher d'y envoyer des armées ſi conſidérables. Mais quand ils remarquerent que les Romains étoient en état de défendre leur pays, & de continuer avec des troupes ſuffiſantes les entrepriſes qui les avoient conduits en Sicile ; pour ſe procurer de nouvelles reſſources, ils leverent à prix d'argent un grand nombre de ſoldats dans la Gaule

Agrigente aſſiégée par les Romains.

& dans la Ligurie, & encore davantage en Efpagne, & les envoyerent à Agrigente avec une grande abondance de toutes les chofes néceffaires à la vie, leur deffein étant d'établir leur Magafin de vivres & d'affurer leur retraite dans cette place la mieux fituée, par rapport à leurs vues, & la plus grande de toutes celles qu'ils poffédoient dans la Sicile.

Tout le fort de la guerre eft porté devant Agrigente.

Tout le fort de la guerre fut donc porté de ce côté-là. Alors les Confuls voyant que les Carthaginois fe tenoient renfermés dans leurs remparts, fe camperent à mille pas de la ville. Les moiffons étoient dans leur maturité. Et comme il paroiffoit que le fiége dureroit long-temps, les foldats pour les couper & s'en fervir dans le befoin, s'écarterent de leur camp plus loin, & avec moins de précaution qu'il ne convenoit, ayant l'ennemi fi près d'eux. Les Carthaginois profitant habilement de l'occafion, auroient défait l'armée des Confuls, fi leurs foldats n'euffent réparé par une valeur extraordinaire, la faute qu'ils avoient faite par une négligence impardonnable. Car les Carthaginois ayant mis les fourrageurs en fuite, pouFferent jufqu'au camp des affiégeants. Et là partagés en deux corps, les uns fau-

terent le fossé, & se mirent à arracher les palissades ; tandis que les autres combattoient contre le corps-de-garde posté devant les retranchements.

Ce fut en cette occasion, comme il étoit arrivé en plusieurs autres, que les loix rigoureuses de la discipline militaire sauverent l'armée de la République près de périr. Car comme c'est un crime capital chez les Romains d'abandonner son poste, sous quelque prétexte que ce soit, ceux qui étoient de garde, sûrs qu'il leur en coûteroit la vie, s'ils prenoient la fuite, soutinrent le choc des ennemis avec une fermeté & un courage surprenant, quoique beaucoup inférieurs en nombre, tuerent plus de monde aux ennemis, qu'ils n'en perdirent, & donnerent enfin le temps aux cohortes de s'armer & de venir à leur secours. Ainsi ceux des ennemis qui combattoient furent repoussés, & ceux qui s'étoient vus sur le point de forcer les retranchements, enveloppés, & presque tous taillés en piéces. Les Romains poursuivirent le reste jusqu'aux portes de la ville. Cet événement rendit les Carthaginois moins hardis à faire des sorties, & les Romains moins âpres à piller la campa-

La discipline militaire sauve l'armée Romaine.

Victoire des Romains sur les Carthaginois.

gne. Depuis ce temps-là, les Carthaginois étant devenus plus circonſpects, & n'engageant que rarement de légeres eſcarmouches, les Conſuls jugerent à propos de ſe partager, & d'aſſiéger la ville par deux côtés en même temps : l'un ſe campa vis-à-vis le temple d'Eſculape, & l'autre ſur le chemin qui conduit à Héraclée. Chacun enferma ſon camp d'un double foſſé ; l'un creuſé du côté de la ville, contre les ſorties des aſſiégés ; l'autre tourné vers la campagne pour ſe mettre à couvert contre ceux qui entreprendroient de les attaquer de ce côté-là, & fermer le chemin aux ſecours qu'on voudroit faire paſſer dans la ville. Tout l'eſpace qui reſtoit entre les deux camps étoit occupé par des corps-de-garde poſtés de diſtance en diſtance.

Les Siciliens s'empreſſent de ſecourir les Romains.

Dans tous ces travaux ils étoient ſecondés par les Siciliens, qui s'étoient tout récemment rendus à eux, & qui joints aux légions Romaines, compoſoient une armée de cent mille hommes. Ces nouveaux alliés leur faiſoient porter des vivres juſqu'à Erbeſſe ; & de cette ville les Romains eux-mêmes les amenoient dans leur camp qui n'en étoit pas éloigné. De cette maniere, ils avoient toutes choſes

en abondance. Dans cet état, le siége avoit été prolongé près de cinq mois, sans qu'aucun des deux partis eût remporté un avantage assez considérable pour le rendre supérieur à l'autre : il n'y avoit eu pendant tout ce temps que de légeres tentatives de part & d'autre, lorsque les affaires des Carthaginois commencerent à mal tourner. Car comme cinquante mille soldats, sans compter les habitants renfermés si long-temps dans l'enceinte d'une même ville, avoient consumé tout ce qu'on y avoit apporté de provisions ; & que les Romains gardoient si bien toutes les avenues, qu'il n'étoit pas possible d'y en faire conduire de nouvelles ; le courage des assiégés étoit abattu tout à la fois & par le sentiment des maux actuels & par l'attente des malheurs qui les menaçoient.

Hannon vient au secours d'Agrigente avec de grandes forces.

Dans cette extrêmité, Annibal fils de Giscon, qui commandoit alors les Carthaginois à Agrigente, à force de dépêcher couriers sur couriers à Carthage pour demander du secours contre la faim & les armes des ennemis, obtint qu'on envoyât en Sicile le vieil Hannon avec cinquante mille hommes d'infanterie, & six mille de cavalerie levés tout récemment, & soixante éléphants. Etant arrivé avec ces for-

ces à Lilybée, il s'avança de là jusqu'à Héraclée, où on vint lui offrir de lui livrer Erbesse. Lorsqu'il se fut mis en possession de cette ville, d'où jusqu'à ce jour on avoit transporté des convois dans le camp des Romains, il réduisit l'armée des Consuls à la même disette qu'eux-mêmes faisoient sentir à ceux d'Agrigente. Ils avoient déja songé plus d'une fois à lever le siége, désespérant de réussir dans cette entreprise; lorsque le Roi Hieron, après avoir tenté tous les moyens possibles de les secourir, fit passer dans leur camp un peu de bled & d'autres provisions qui soulagerent leur misere présente.

Les Romains attaqués par la famine & les maladies.

Hannon faisant réflexion que les Romains étoient pressés par la disette, & par les maladies qui en sont la suite ordinaire, & qu'au contraire les siens étoient pleins de force & de vigueur, résolut de s'approcher du camp des assiégeants & de leur livrer bataille, s'il en pouvoit trouver l'occasion. Il partit donc d'Héraclée avec cinquante éléphants & tout le reste de son armée; & quand il fut assez près des ennemis, il envoya la cavalerie Numide les harceler jusques dans leurs lignes, pour tâcher d'en faire sortir la cavalerie, & de l'attirer dans les embuscades

buſcades qu'il lui avoit dreſſées. Les Numides étant venus avec un air de mépris inſulter les Conſuls juſques dans leur camp, comme on le leur avoit ordonné, firent d'abord quelque réſiſtance à la cavalerie Romaine qui en ſortit pour les repouſſer : mais enſuite feignant de s'enfuir en déſordre, ils l'attirerent juſques dans le chemin par où ils ſavoient qu'Hannon s'avançoit avec ſes troupes; or plus les Romains s'étoient engagés en pourſuivant les Numides, plus il leur fut difficile de regagner leurs retranchements. Ils perdirent un grand nombre des leurs, ayant été enveloppés tout d'un coup, tant par les troupes fraîches qu'Hannon amenoit, que par les Numides qui revinrent ſur leurs pas, dès qu'ils virent leurs ennemis tombés dans le piége qu'ils leur avoient tendu.

Les deux partis alternativement craignent la déciſion d'une bataille générale.

Cet avantage ayant fait concevoir à Hannon l'eſpérance de remporter une victoire complete ſur les Romains, il vint ſe camper ſur une hauteur appellée *Torus*, environ à quinze cents pas du camp des Conſuls. Cependant la bataille ſe donna beaucoup plus tard qu'on ne devoit naturellement l'attendre entre deux armées voiſines l'une de l'autre, les Romains & les Carthaginois craignant alterna-

tivement de confier toutes leurs espérances au hasard d'une seule journée. Ainsi tant qu'Hannon témoigna de l'empressement pour en venir aux mains, les Consuls se tinrent renfermés dans leurs retranchements, effrayés de la multitude & de la confiance des ennemis, outre qu'ils n'étoient pas encore consolés de la perte de leurs cavaliers. Mais quand ils s'apperçurent que leur crainte & leur retardement affoiblissoient le zele & le courage de leurs alliés, que les Carthaginois en devenoient plus fiers & plus hardis, & que la faim étoit un ennemi encore plus à craindre pour eux que les soldats d'Hannon, ils se déterminerent enfin à accepter la bataille. Mais Hannon à son tour commença à en craindre l'événement, & à chercher les moyens de l'éviter. Deux mois s'écoulerent dans cette alternative de confiance & de crainte, sans qu'il se passât rien entre les deux partis, excepté quelques combats peu mémorables.

La disette des assiégés fait prendre à Hannon le parti de combattre.

Enfin Hannon touché des prieres réitérées qu'Annibal lui faisoit par ses couriers, & pressé par les feux qu'il exposoit fréquemment à ses yeux, pour lui faire comprendre que les assiégés ne pouvoient plus résister à la famine,

qui obligeoit un grand nombre de ſoldats à paſſer dans le camp des ennemis, il réſolut de donner bataille aux Romains, tandis que de ſon côté Annibal feroit ſur eux une vigoureuſe ſortie avec les troupes de la garniſon. Les Conſuls informés de ce deſſein, ſe tinrent tranquilles dans leur camp. Hannon fier de la retenue des ennemis, étala à leurs yeux avec encore plus d'audace toutes ſes troupes rangées en bataille; & voyant qu'ils ne paroiſſoient point, s'avança juſqu'au pied de leurs remparts, les défiant au combat, & leur reprochant hautement leur crainte & leur lâcheté. Les Romains contents de les repouſſer à coups de traits, ſans s'expoſer eux-mêmes, demeuroient dans leurs retranchements, n'en ſortant pas même pour attaquer leur arriere-garde quand ils ſe retiroient. Cette manœuvre qui dura pluſieurs jours, confirma les Carthaginois dans l'opinion que les Conſuls n'oſeroient rien entreprendre. Mais. L. Poſtumius tourna habilement à ſon avantage le mépris qu'il leur avoit fait concevoir de lui & de ſes troupes. Car ayant ſecrétement rangé ſon armée en bataille, ſans la faire paroître hors de ſes lignes, il ſe préſenta avec un petit nombre de ſoldats

ſur le foſſé, pour repouſſer les ennemis lorſqu'ils vinrent le braver à leur ordinaire; & par de ſimples eſcarmouches, les retint ſous les armes depuis le commencement du jour juſqu'à midi. Mais à la fin, quand ils commencerent à ſe retirer, il fit ſortir ſes légions hors du camp, & vint fondre ſur eux.

Hannon, quoique ſurpris de la réſolution des ennemis qui le combattoient contre ſon opinion, ſe préſenta bravement, & fit durer l'action juſqu'au ſoir, ſans que la victoire ſe déclarât. Mais les Romains qui, pour être en état de combattre, avoient pris de la nourriture à loiſir, ſoutenoient aiſément le poids de la chaleur, de la ſoif & du travail; au lieu que les Carthaginois, qui n'avoient pas eu la même précaution, déja épuiſés de laſſitude, pour être reſtés long-temps ſous les armes, avant que la bataille commençât, perdirent peu à peu, à meſure qu'elle ſe prolongea, tout ce qu'il leur reſtoit de courage & de force. Enfin les ſoldats mercenaires qui combattoient à la tête de l'armée, ſuccomberent les premiers à la fatigue; & non-ſeulement lâcherent pied eux-mêmes, mais en ſe retirant avec précipitation au milieu des éléphants, & des autres compagnies rangées vers

le centre, ils porterent le désordre dans toute la bataille, & l'obligerent à tourner le dos aux Romains, qui poussoient vivement leur pointe. Annibal ne fut pas plus heureux de son côté qu'Hannon du sien. Car ayant fait une sortie sur les ennemis, il fut contraint de rentrer dans la ville, après avoir perdu beaucoup plus de monde qu'il ne leur en avoit tué. Les Romains s'emparerent du camp des Carthaginois, blesserent trois éléphants, en tuerent trente, & en prirent onze: ils taillerent en pieces toute leur armée, à l'exception d'un petit nombre de soldats qui se sauverent à Héraclée avec leur Général.

Les Romains battent les deux Généraux Carthaginois.

Les assiégés étoient dans une grande grande inquiétude, ne voyant aucun moyen de se sauver. Mais Annibal, prenant le parti le plus sage, dans une si fâcheuse extrêmité, trouva le moyen de se sauver lui & sa garnison. Car s'étant apperçu que les Romains fatigués du combat, & livrés à la joie de la victoire, faisoient leurs gardes avec moins d'exactitude qu'à l'ordinaire, il sortit de la ville à la premiere veille de la nuit, avec tous les soldats mercenaires, & jetant dans les fossés les claies remplies de paille, qu'ils avoient à ce dessein préparées

d'avance, ils s'en ſervirent pour gagner la campagne. Ils avoient déja fait beaucoup de chemin, lorſque le jour parut, & que les Romains s'étant apperçus de leur évaſion, ſe mirent à les pourſuivre. Mais n'ayant pris que quelques-uns des plus pareſſeux, ils ne purent empêcher le reſte de ſe ſauver avec Annibal. Les Agrigentins abandonnés des Carthaginois, tuerent la plupart de ceux d'entre eux qui étoient reſtés dans la ville, ſoit pour ſe venger de leur déſertion, ſoit pour gagner les bonnes graces du vainqueur. Mais la ville n'en fut pas moins pillée, & les Conſuls vendirent comme eſclaves plus de vingt-cinq mille de ſes citoyens nés libres. Voilà de quelle maniere les Romains ſe rendirent maîtres d'Agrigente après ſept mois de ſiége. Cette conquête fut également utile & glorieuſe au peuple Romain : mais elle lui couta bien cher. Car les Conſuls y perdirent, par différents accidents, plus de trente mille hommes, tant de leurs ſoldats que de ceux des Siciliens leurs alliés. C'eſt pourquoi ne ſe trouvant pas en état de former aucune entrepriſe conſidérable, ſur-tout l'hiver approchant, ils ſe retirerent à Meſſine.

Agrigente priſe & pillée par les Romains.

L. Valerius & T. Otacilius Conſ. an de Rome 491.

L'année ſuivante, les nouveaux Conſuls L. Valerius Flaccus, & T. Otacilius Craſſus, allerent prendre en Sicile

la place de leurs prédéceſſeurs qui étoient revenus à Rome dans l'eſpérance du triomphe qu'ils croyoient avoir mérité. Les Carthaginois, avec la flotte qu'ils avoient envoyée pour ravager les côtes de l'Italie, avoient compté d'empêcher les nouveaux Conſuls de ſonger à la Sicile. Mais ces Généraux ayant placé le long des rivages des pelotons de ſoldats pour empêcher les corſaires d'y faire des deſcentes, ne laiſſerent pas de paſſer le détroit dans cette Iſle. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils réduiſirent encore ſous la puiſſance des Romains pluſieurs villes, dont les habitants ſe rendirent à eux, pour éviter le malheur des Agrigentins, ſans que les Carthaginois ſe miſſent en devoir, ou fuſſent en état de les retenir. Outre qu'ils étoient abattus par la perte, encore récente, de la bataille d'Agrigente, ils craignoient les ſéditions fréquentes des troupes auxiliaires qui étoient à leurs gages, ſur-tout des Gaulois qui demandoient, d'un air menaçant, la ſolde de pluſieurs mois qui leur étoit due. Mais Hannon, pour punir leur mutinerie, eut recours au ſtratagême ſuivant.

Pour appaiſer leur mécontentement, il leur parla encore avec beaucoup de

Ruſe d'Hannon pour punir

l'insolence des soldats mercenaires.

douceur, les priant d'attendre encore quelques jours ; & les assurant qu'il étoit sur le point de s'emparer d'une ville opulente, dont les dépouilles seroient plus que suffisantes pour leur payer ce qui leur étoit dû, avec les intérêts. Flattés de cette espérance, ils se tinrent en repos, & même remercierent Hannon de sa bonne volonté. Mais ce Général engagea son Intendant, sur la fidélité duquel il comptoit entierement, à prendre son temps pour passer dans le camp d'Otacilius, comme transfuge, sous prétexte qu'il avoit détourné les deniers de son Maître, & qu'il n'étoit pas en état de lui en rendre compte ; le chargeant au surplus de faire entendre à ce Général, que la nuit suivante quatre mille Gaulois s'approcheroient de la ville d'Entelle qui leur devoit être livrée par trahison, & qu'il étoit aisé de les faire périr, en leur dressant des embûches sur le chemin. Quoique le Consul ne comptât pas beaucoup sur la promesse du Carthaginois, cependant comme l'affaire lui paroissoit assez importante pour n'être pas négligée, il envoya une troupe de soldats choisis au lieu qu'on lui avoit désigné. Les Gaulois de leur côté s'y rendirent sur la parole d'Hannon. Mais surpris par

les troupes du Consul, qu'ils ne s'attendoient pas d'y trouver, ils furent tous tués, après avoir cependant vendu leur vie assez cher. Cet événement donna une double joie à Hannon. Car il avoit puni l'insolence de ces mercenaires, & causé aux Romains une perte assez considérable.

Pendant ce temps-là le Préteur Minucius proposa au Sénat de faire conduire à Rome les eaux du Teveron. Le Censeur M. Curius avoit fait le marché de cet ouvrage avec des entrepreneurs, qui devoient être payés de l'argent qu'on tireroit des dépouilles des ennemis. Mais il étoit survenu plusieurs embarras qui en avoient fait différer l'exécution pendant neuf ans. Et pour lors cette affaire ayant été remise sur le tapis, on créa Duumvirs Curius & Fulvius Flaccus pour la terminer. Mais le premier étant mort au bout de cinq jours, Fulvius seul en eut tout l'honneur. A peu près en ce même temps, Amilcar vint prendre en Sicile le commandement de l'armée Carthaginoise en la place d'Hannon. Car celui-ci étant retourné à Carthage après sa défaite, avoit été fort mal reçu de ses compatriotes, qui après l'avoir condamné à une

Amilcar vient commander en Sicile.

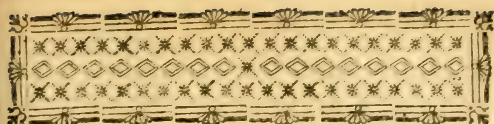
Quelques-uns l'ont pris faussement pour le pere du fameux Annibal.

amende (1) de six mille écus d'or, l'avoient dépouillé de son autorité. Quelques Auteurs trompés par la ressemblance des noms, ont assuré faussement que l'Amilcar dont je viens de parler, étoit le pere de cet Annibal qui commanda l'armée des Carthaginois contre les Romains, pendant tout le temps de la seconde guerre punique. Car ce ne fut que sur la fin de celle-ci, que le pere du fameux Annibal vint commander en Sicile, étant encore fort jeune. Mais la haute réputation de ce dernier, surnommé Barca, & le plus célebre de tous ceux qui ont porté ce nom, a été cause qu'on lui a aussi attribué les actions de celui-ci plus ancien, mais beaucoup moins connu que lui. Amilcar donc successeur d'Hannon, voyant que les Romains étoient fort supérieurs aux Carthaginois par terre, n'osoit attaquer aucune des villes qui sont situées au milieu de la Sicile, ni descendre des montagnes dans les plaines: mais étant le maître de la mer par le moyen d'une flotte puissante qu'il commandoit, pour profiter de son avantage, il envoya une seconde fois An-

(1) Cette somme pouvoit monter environ à 90000 livres de notre monnoie.

nibal ravager les côtes d'Italie ; & parcourant lui-même celles de la Sicile, il recouvra ſans peine la plupart des villes maritimes qui s'étoient ſoumiſes aux Romains. C'eſt pourquoi les Romains s'emparant des places éloignées des côtes, auſſi facilement que les Carthaginois de celles qui étoient le long de la mer, & les deux peuples conſervant aiſément leurs conquêtes, ils avoient autant à eſpérer & à craindre l'un que l'autre ; & il n'étoit pas aiſé de juger lequel des deux ſortiroit vainqueur de toute la guerre.

Fin du ſixieme Livre & du Tome I.



HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, SECONDE DECADE.

LIVRE VII.

SOMMAIRE.

Le Consul Cn. Cornelius investi par la flotte des Carthaginois, & attiré frauduleusement à une entrevue, est retenu prisonnier. C. Duilius son collégue défait les ennemis sur mer, & remporte sur eux le premier triomphe naval qu'on ait vu à Rome; ce qui fait qu'on lui accorde pour le reste de sa vie, le privilege d'être reconduit chez lui après souper avec des flambeaux & au son des instruments. Le Consul L. Cornelius combat heureusement dans les Isles de Sardaigne & de Corse contre les habitants du pays, & contre Hannon, Général des Carthaginois.

Le Consul Atilius Calatinus ayant témérairement engagé son armée dans un défilé dont les Carthaginois s'étoient emparés, est délivré de ce péril par la valeur de Marcus Calpurnius, Tribun des soldats, qui attire sur lui tout l'effort des ennemis, en venant fondre sur eux avec trois cents soldats. Annibal chef des Carthaginois ayant été défait avec la flotte qu'il commandoit, est pendu par ses propres soldats.

Cn. Cornelius, & C. Duilius Conf. an de Rome 491.

LA quatrieme année de la guerre contre les Carthaginois étoit déja commencée ; & les Romains n'avoient point à se plaindre du courage de leurs troupes, ni des faveurs de la fortune. Car ils étoient sortis victorieux de tous les combats qu'ils avoient eu à soutenir contre eux, & contre les Syracusains. Ils avoient forcé plusieurs villes opulentes : un grand nombre d'autres s'étoient rendues à certaines conditions ; mais comme la guerre se faisoit dans une Isle, ils avoient de la peine à y faire venir les convois & les recrues dont ils avoient besoin ; au lieu que les Carthaginois abordant librement sur toutes les côtes, incommodoient impunément les villes de Sicile, situées le long de la mer, & portoient souvent la terreur & la désolation jusques dans l'Italie, à la honte & au détriment de l'Empire des

Les Romains font attention à ce qui retardoit leurs progrès dans la guerre de Sicile.

Romains ; puiſque l'Afrique étoit à l'abri des incurſions & des ravages de l'ennemi. Le Sénat & le peuple Romain ayant réfléchi mûrement ſur une différence ſi eſſentielle, réſolurent de faire la guerre dans la Sicile, non-lement par terre, comme ils avoient fait juſqu'alors ; mais d'équiper une flotte, de la mettre en mer, & de tenter auſſi la fortune ſur cet élément.

Les Romains penſent ſérieuſement à ſe rendre puiſſants ſur mer.

Ce fut donc pour la premiere fois que les Romains penſerent ſérieuſement à ſe rendre habiles dans la navigation, & ce qui fit juger dès-lors qu'ils étoient dignes de commander à toute la terre, c'eſt que voulant faire la guerre ſur mer contre la nation de l'Univers la plus expérimentée dans la marine, ils ne manquerent ni de hardieſſe pour concevoir un tel projet, ni de prudence pour le bien conduire, ni de conſtance pour l'exécuter. Car quoique juſqu'à ce temps ils n'euſſent eu aucune connoiſſance des guerres maritimes ; que leurs ſoldats ne ſe fuſſent jamais trouvés à aucun combat naval, qu'ils n'euſſent point de vaiſſeaux de guerre, ni d'ouvriers capables d'en conſtruire ; en très-peu de temps ils vinrent à bout d'équiper une flotte, s'embarquerent deſſus, livrerent bataille à un peuple qui depuis

plusieurs siécles étoit le maître de la mer, & le vainquirent. On chargea du soin de faire construire des vaisseaux, Cn. Cornelius Scipion Asina, & C. Duilius, qui tout récemment avoient pris possession du Consulat.

Ils font construire une flotte sur le modele d'une quinquereme Carthaginoise.

Ils avoient en leur possession une galere à cinq rangs, qui s'étant avancée un peu trop près du rivage, pour combattre Claudius, dans le temps qu'il se préparoit à passer le détroit, avoit donné contre des bancs de sable dont elle n'avoit pu se débarrasser, & où le Général Romain l'avoit fait saisir par ses troupes de terre. Elle servit de modele aux ouvriers que les Consuls faisoient travailler; & ils firent une telle diligence, que soixante jours après qu'on leur eut donné les matériaux, ils mirent à l'ancre une flotte de cent soixante galeres. Mais dans ces préparatifs, les Consuls firent paroître autant de génie que d'activité. Car persuadés qu'il étoit de leur sagesse de ne point employer dans le combat des rameurs dépourvus d'expérience, & les conjonctures présentes les obligeant d'abréger le temps de leur apprentissage, ils eurent recours à un moyen qui parut ridicule d'abord, mais que l'événement justifia. Tandis qu'on fabriquoit les vaisseaux, les ra-

meurs futurs apprenoient leur métier sur le rivage. Là rangés dans le même ordre où ils devoient être dans les galeres, ils avoient les mains posées sur leurs rames, & les yeux attachés sur un maître, qui placé au milieu d'eux, leur enseignoit la maniere dont il falloit les mouvoir, & les moments où ils devoient se tenir en repos, leur faisant observer en tout la manœuvre qui se pratique réellement dans les vaisseaux, quand ils sont en mer. Par cet exercice imaginaire, ils devinrent si habiles, que les Consuls les ayant mis en besogne quelques jours après, lorsque la flotte fut en état d'agir, ils furent assez contents de la façon dont ils s'en acquittoient, pour oser leur confier leur salut & celui des légions.

Moyen singulier pour instruire les rameurs de leur métier.

Les Consuls ayant tiré leurs provinces au sort, C. Duilius eut la commission de faire la guerre par terre en Sicile, & Cn. Cornelius le commandement de la flotte. Ce dernier se rendit à Messine avec dix-sept galeres, pour y faire tous les préparatifs nécessaires, en attendant sa flotte, à laquelle il avoit ordonné de le suivre le plus promptement qu'il seroit possible. Mais avant qu'elle arrivât, il tomba entre les mains des ennemis ; ce qui arriva, & par la ruse de Boodes Lieu-

tenant d'Annibal, Amiral de la flotte Carthaginoiſe, & par la crédulité du Conſul lui-même. Car ſe fiant à quelques Lipariens ſubornés qui lui promettoient de lui livrer leur ville, il s'avança témérairement de ce côté-la, & fut inveſti par la flotte ennemie qui l'y attendoit. Il ſe mettoit cependant en devoir de combattre & de chercher une reſſource dans ſon courage, lorſque Boodes par une nouvelle fraude l'attira ſur ſon bord lui & les Tribuns des ſoldats, ſous prétexte de traiter avec eux. Mais ils n'eurent pas plutôt mis le pied dans ſa trireme, qu'il les fit charger de chaînes. Les autres galeres n'oſant pas tenter le combat après avoir perdu leur chef, ſe rendirent à Boodes qui les mena en triomphe à Carthage.

Le Général Carthaginois fit peu de temps après une faute ſemblable, mais d'autant moins excuſable, que l'exemple tout récent du Conſul Romain avoit été pour lui une leçon inutile. Il avoit appris que la flotte Romaine cotoyoit l'Italie, dans le deſſein de traverſer le détroit, & qu'elle ne devoit pas être bien éloignée. Voulant donc l'examiner de près, & connoître à fond le nombre des vaiſſeaux dont elle étoit compoſée, & l'adreſſe des nautonniers Romains dans un métier

qui étoit nouveau pour eux, il se mit en mer avec cinquante galeres, navigeant sans crainte & sans précaution. Ainsi ayant, contre son attente, rencontré au détour d'un certain promontoire, les vaisseaux Romains qui faisoient route en bon ordre, & se tenant sur leurs gardes, il fut vaincu avant de pouvoir se mettre en bataille; & après avoir perdu la plus grande partie de ses vaisseaux, & s'être vu lui-même en grand danger d'être pris, il se sauva, non sans peine, avec le peu qui lui en restoit. La flotte victorieuse informée de l'accident du Consul Cornelius, après avoir envoyé donner avis à Duilius de son heureux succès, & de son arrivée, se prépara à combattre celle des ennemis, qu'elle savoit n'être pas éloignée.

Là comme ils considéroient avec une attention inquiete le désavantage que leurs vaisseaux grossierement fabriqués avoient en combattant contre ceux des Carthaginois, plus réguliers, plus agiles & plus aisés à mouvoir, quelqu'un imagina, pour remédier à cet inconvénient une machine propre à saisir & accrocher les galeres des ennemis, à laquelle on donna dans la suite le nom de corbeau; en voici la

Description d'une machine

appellée *corbeau*, propre à accrocher les vaisseaux.

description. C'étoit une piece de bois en forme de cilindre, longue de quatre brasses, épaisse de neuf pouces, au haut de laquelle il y avoit une poulie. A cette espéce de mât planté à la proue du vaisseau on adaptoit une échelle longue de six brasses & large de quatre pieds, dont les traverses faites de fortes planches, étoient attachées dans leurs montants avec des chevilles de fer qui les y tenoient fermes & inébranlables. Au moyen d'une ouverture laissée au milieu de chaque traverse, la machine s'emboitoit dans le poteau, & l'embrassoit depuis le pied en remontant, jusqu'à la hauteur des quatre brasses qui faisoient toute sa longueur. Les deux brasses qui restoient de l'échelle par le haut, & qui n'entroient pas dans le poteau, demeuroient droites ou s'abattoient par le moyen des charnieres qui leur servoient de jointures, & les faisoient mouvoir selon le besoin. A l'extrêmité de l'échelle on avoit enfoncé une espece de pilon de fer fort pointu par le bout, ayant à sa tête un anneau, auquel étoit attachée une corde, qui passant par la poulie du poteau, tomboit jusques sur la proue de la galere. Par le moyen de cette corde, ils redressoient la partie supérieure de

l'échelle, ou l'abattoient à leur gré, (1) mais avec tant de force, qu'en tombant elle perçoit avec la pointe du pilon tout ce qu'elle rencontroit, & le tenoit arrêté.

Pendant ce temps-là le consul Duilius laissant le commandement de l'armée de terre aux Tribuns, vint joindre la flotte ; & ayant appris que les ennemis ravageoient le pays de Mylet, il partit avec tous ses vaisseaux pour les aller chercher. Les Carthaginois l'attendirent avec beaucoup de joie, se flattant de remporter une victoire aisée sur des ennemis accoutumés à combattre sur terre, & tout-à-fait novices dans la marine. Mais leur exemple est une leçon qui doit apprendre à ne jamais mépriser son ennemi jusqu'au point de négliger les précautions & les regles de la discipline militaire. Annibal qui commandoit leur flotte, celui-là même qui s'étoit sauvé d'Agrigente avec ses troupes, montoit une galere à sept rangs, que les Carthaginois avoient prise au Roi Pyrrhus. Ceux qui montoient les autres vaisseaux le suivoient non en ordre de bataille, mais nonchalamment & avec un air de mé-

(1) Cette partie de l'échelle étant abattue servoit aux Romains de pont pour passer de leur bord dans celui des ennemis.

pris, comme des gens qui vont à la victoire plutôt qu'au combat.

Mais quand ils furent plus près, appercevant les corbeaux menaçants qui pendoient de dessus les proues des Romains, étonnés de cette nouveauté, ils s'arrêterent tout court. A la fin se rassurant, & les plus fiers d'entre eux se moquant même de l'invention ridicule d'un ennemi grossier & ignorant, ils vinrent fondre avec impétuosité sur les vaisseaux des Romains. Alors les corbeaux lâchés contre leurs galeres, les perçoient à l'endroit où ils tomboient, & les retenoient malgré elles. Et si par hasard la galere Carthaginoise se trouvoit accrochée par les flancs, les soldats Romains sautoient dedans par plusieurs endroits à la fois. Si le corbeau n'avoit attrapé que la proue, ils montoient deux à deux le long du poteau, & passoient par la partie de l'échelle abattue qui leur servoit de pont, avec d'autant plus de facilité, qu'aux deux côtés de l'échelle un rebord qui les couvroit jusqu'aux genoux, rendoit leur marche plus assurée & plus ferme. Car ceux qui marchoient les premiers mettant leurs boucliers devant eux, couvroient leur front contre les traits des ennemis, tandis que ceux qui les suivoient im-

médiatement joignant les leurs aux rebords dont j'ai parlé, les garantissoient aussi par les flancs. Par ce moyen étant à couvert de tous côtés, ils attaquoient le vaisseau ennemi de pied ferme ; & dès-lors le combat étoit non entre les galeres tâchant de s'enfoncer mutuellement avec leurs proues, mais entre les hommes se frappant de près à grands coups d'épées, comme ils auroient pu faire sur terre. Voilà comment les Romains, qui l'emportoient par le courage & la force, vainquirent aisément des ennemis mal armés, qui comptoient beaucoup plus sur la légereté de leurs vaisseaux, que sur la vigueur de leurs bras. Ils se rendirent en peu de temps maîtres de trente vaisseaux Carthaginois, du nombre desquels fut la galere Amirale à sept rangs de rames.

Les Romains gagnent une bataille navale sur les Carthaginois.

Mais Annibal la voyant sur le point d'être prise, sauta promptement dans un esquif, & se sauva. Il envoya sur le champ un courier à Carthage, avant que la nouvelle de sa défaite y eût été portée, & évita le supplice dont il étoit menacé par la ruse qui suit. Ce courier ayant été introduit dans la salle où se tenoit l'assemblée, demanda au Sénat s'il étoit d'avis qu'Annibal combattît la flotte des Romains, supposant qu'il ne s'étoit encore rien passé entre les deux

partis; & tous s'étant écriés qu'il le fît sans perdre de temps, & qu'il avoit eu tort de différer : eh! bien, reprit l'envoyé, il l'a fait & a été vaincu. Alors les Sénateurs n'osant pas blâmer une entreprise qu'ils avoient eux-mêmes conseillée, se contenterent d'ôter à Annibal le commandement de la flotte, & lui laisserent la vie.

Après la fuite du commandant, les vaisseaux qui restoient, & qui faisoient encore le plus grand nombre de la flotte, étoient fort embarrassés sur le parti qu'ils avoient à prendre. Ils avoient honte d'abandonner, sans être poursuivis des ennemis, un combat dans lequel ils n'avoient point encore été maltraités. D'un autre côté la crainte des corbeaux les retenoit. Enfin ils se déterminerent à investir la flotte des Romains, mettant en pratique tous les talents qu'une longue expérience leur avoit acquis sur mer. Mais voyant que de quelque côté qu'ils se tournassent, on leur exposoit ces redoutables machines, ils désespérerent de la victoire, & se rendirent. On dit qu'il y eut dans cette journée quatorze vaisseaux Carthaginois coulés à fond, trente & un de pris, trois mille hommes tués dans le combat, & sept mille qui resterent prisonniers. Cette bataille qui se donna auprès des Isles Lipariennes,

Fuite des Carthaginois.

pariennes, entre le Consul Duilius & les Carthaginois, enrichit les Romains d'un butin considérable, mais leur acquit encore plus de considération & de gloire.

Le Consul ayant repris son armée de terre marcha vers Segeste, & délivra cette ville que les Carthaginois avoient réduite à la derniere extrêmité : de là il alla prendre Macella de force, sans qu'Amilcar eût jamais osé se présenter devant lui : & après avoir rassuré les habitants des villes alliées, voyant que l'hiver approchoit, il s'en retourna à Rome. Mais son absence fit reprendre courage aux Carthaginois, & rétablit leurs affaires qui étoient en très-mauvais état. Car premierement les Romains furent obligés de lever le siége de Mytistrat, après l'avoir continué pendant sept mois, & y avoir perdu beaucoup de monde. Ensuite il s'éleva une sédition entre eux & leurs alliés ; & à cette occasion, ceux-ci s'étant campés à part entre Parope & Thermes, Amilcar, pour profiter de cette mésintelligence vint tout d'un coup fondre sur eux, & leur tua plus de quatre mille hommes. Peu s'en fallut même que toute l'armée des Romains ne fût enveloppée dans la même disgrace. Amilcar, après cette

La retraite de Duilius rétablit les affaires des Carthaginois en Sicile.

victoire reprit plusieurs villes, les unes de force, & les autres par composition.

Le chagrin que ressentirent les citoyens à Rome quand on y eut appris la nouvelle de ces pertes, fut léger en comparaison de la joie que leur avoit causée la victoire navale de Duilius. Car les Romains ayant été invincibles jusqu'à ce temps sur terre, ils étoient ravis, & avec raison, d'avoir aussi donné dans la derniere occasion, une haute idée de leurs forces maritimes. C'est pourquoi concevant de là une espérance presque certaine de terminer cette guerre à leur avantage, ils crurent devoir récompenser par de nouveaux honneurs, celui à qui ils étoient redevables d'une gloire qui étoit nouvelle pour eux.

Duilius triomphe le premier à Rome, après une victoire remportée sur mer.

Ainsi Duilius fut le premier à qui on décerna à Rome un triomphe naval, comme au vainqueur des Siciliens & des Carthaginois. Il en fit la cérémonie aux (1) Calendes Intercalaires, & les citoyens souffrirent sans peine que peu content de cet honneur, il s'arrogeât une distinction qui n'avoit pas d'exemple dans un simple particulier, celle de

(1) On appelloit Calendes Intercalaires celles du mois de Février, parce que c'étoit dans ce mois qu'on inféroit un jour, pour rendre l'année plus conforme au cours du soleil.

ſe faire reconduire chez lui après le ſouper, aux flambeaux & au ſon des inſtruments. On éleva auſſi dans la place publique, en vertu d'un arrêt du Sénat, une colonne de marbre blanc, tirée de l'Iſle de Paros, ornée de proues, ſur laquelle on voit encore aujourd'hui le nombre des vaiſſeaux & la quantité d'argent qu'il enleva aux Carthaginois, mais le temps a effacé pluſieurs lettres de cette inſcription. On y reconnoît cependant aſſez clairement qu'on leur prit (1) trois mille ſept cents écus d'or, plus de cent mille pieces d'argent, & deux millions ſeptante mille as. Duilius après ſon triomphe tint les aſſemblées dans leſquelles on nomma Conſuls L. Cornelius & C. Aquilius : le Sénat leur donna pour département la Sicile & la flotte, permettant à celui à qui la flotte ſeroit échue par le ſort, de paſſer en Sardaigne & en Corſe, s'il le jugeoit à propos pour le bien de la République. L. Cornelius à qui le ſort donna cette commiſſion, ſe mit en mer dès que ſa flotte fut prête. Ce fut la premiere deſcente que les Romains firent en Sardaigne & en Corſe.

L. Cornelius & C. Aquilius Conſ. an de Rome 493.

(1) Les pieces d'or faiſoient environ 52000 liv. de notre monnoie. Les pieces d'argent, ſi c'étoient des deniers, autour de 50000 liv. & les as à peu près 105550 liv.

Description de la Sardaigne.

Quoique ces deux Isles soient si voisines l'une de l'autre, qu'on les prendroit de loin pour un même continent, cependant le climat, & par conséquent le génie des habitants en est fort opposé. Les Anciens ont appellé la Sardaigne (1) Ichnuse & Sandaliotis, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le pied d'un homme. On ajoute que depuis ce temps-là, Sardus fils d'Hercule le Libien, ayant souvent séjourné dans cette Isle, lui donna le nom sous lequel elle est connue aujourd'hui. Les anciennes histoires fabuleuses content aussi que les Grecs y aborderent souvent avec Aristée ; & après eux les Troyens, depuis qu'ils eurent été chassés de leur patrie. Elle ne cede ni en grandeur, ni en fertilité, à aucunes de celles qui sont situées dans la même mer. Elle nourrit une grande quantité de bestiaux, produit beaucoup de bleds des plus excellents, & renferme dans son sein un grand nombre de mines, sur-tout d'argent. Mais elle est mal saine ; & la mauvaise qualité de l'air qu'on y respire, n'est pas compensée dans l'opinion des étrangers par la fécondité de son territoire. Car pendant l'été il y regne beaucoup de ma-

(1) ἴχνος la trace d'un pied : *sandalium*, pantoufle.

ladies, & sur-tout dans les cantons les plus fertiles.

Outre cet inconvénient, elle produit une herbe extrêmement venimeuse, semblable au persil. Car ceux qui par hasard en ont mêlé dans leurs aliments, perdent absolument l'esprit: leurs levres se retirent avec tant de violence, qu'on diroit qu'ils rient à gorge deployée : & ils perdroient infailliblement la vie, si, après avoir vomi, ils n'avaloient une grande abondance de lait, ou d'eau mêlée de miel, qui empêche l'effet de ce suc empesté, à force de le détremper, & donne le temps de guérir les nerfs trop ébranlés, par le moyen des autres remedes qui sont en usage. Cette terre engendre aussi un petit animal qui donne la mort à ceux qui par imprudence s'asseyent sur lui. C'est une espece de fourmi que les habitants appellent *Solpux*, insecte malfaisant, & d'autant plus dangereux, qu'il est presque invisible; & que ceux même qui l'apperçoivent, mais qui ne savent pas de quoi il est capable, ne l'appréhendent point. Les Sardiens sont un amas confus de diverses nations barbares, qui suivant leur inclination naturelle, aiment beaucoup mieux vivre de brigandages, que du travail de leurs

Ris Sardonique ainsi nommé à cause d'une herbe venimeuse qui le cause, & qui croît en Sardaigne.

mains. Ils ont pour armes de petits boucliers, & des épées fort courtes : ils se font des cuirasses de plusieurs peaux de Musmons cousues ensemble : ils appellent ainsi une sorte de beliers qui naissent dans ce pays, couverts non de laine, mais d'un poil assez semblable à celui des chevres. La Capitale de l'Isle s'appelle (1) Caralis. Cette ville regarde l'Afrique, d'où on juge qu'elle a été bâtie par les peuples de cette contrée, qui l'ont revêtue d'un port très-beau & très-commode.

Description de l'Isle de Corse.

L'Isle de Corse n'est comparable à la Sardaigne ni par son étendue, ni par sa fertilité. Elle tient cependant le troisieme rang, pour la grandeur, entre les autres Isles de cette mer. Les habitants du pays assurent qu'elle a pris le nom d'une femme nommée Corsa, du troupeau de laquelle il s'échappa un taureau, qui passa à la nage de la Ligurie dans cette Isle. Les Grecs l'appellent Cyrnus. Son terrein est âpre & rude, rempli de bois & de montagnes la plupart impratiquables. Les habitants, semblables à la terre qui les a portés, sont grossiers, sauvages, & presque plus intraitables que les bêtes qu'ils nourrissent. Il est plus aisé de les prendre que de les apprivoiser. Car ou

(1) Aujourd'hui Cagliari.

ils renoncent à la vie, plutôt que de s'accoutumer aux travaux de la servitude ; ou s'ils la conservent, ils deviennent insupportables à leurs maîtres par leur résistance & leur stupidité. Le pays produit une grande quantité de miel, mais il est très-amer, étant fait de la fleur des buis qui croissent abondamment en Corse, & qui y deviennent beaucoup plus gros que par-tout ailleurs. Il est cependant fort salutaire, & il y a des gens qui attribuent la longue vie des habitants à l'usage fréquent qu'ils font de cet aliment. Ses villes ne sont ni grandes ni peuplées. On en compte cependant jusqu'à trente, dont les plus considérables sont Alerie, bâtie par ceux de Phocée, & Nicée colonie des Etruriens. L'air n'y est pas plus sain qu'en Sardaigne, & de plus il n'y a point de port où il soit aisé d'aborder. Pour revenir aux Carthaginois, ils firent long-temps la guerre avec ces nations, & enfin s'emparerent des deux Isles, à l'exception des cantons qu'ils trouverent inaccessibles. Mais voyant qu'il étoit plus aisé de vaincre ces nations grossieres & féroces, que de les domter ; entre les autres moyens qu'ils imaginerent pour les contenir, afin de les obliger à tirer de l'Afrique toutes les provisions né-

ceſſaires à la vie, ils détruiſirent tout ce qu'il y avoit dans l'une & dans l'autre, de plantes utiles ou d'arbres fruitiers, défendant aux habitants ſous peine de mort, de rien ſemer ou planter qui pût leur fournir aucune ſorte de nourriture; juſqu'à ce que s'étant apprivoiſés peu à peu, ils ſe ſont enfin accoutumés à ſouffrir plus patiemment le joug pénible de la ſervitude.

Cornelius met en fuite la flotte des Carthaginois.

Le Conſul Cornelius entra dabord dans l'Iſle de Corſe, & y ayant pris de force la ville d'Alerie, ſe rendit aiſément maître de toutes les autres. Comme il alloit de là dans la Sardaigne, il rencontra la flotte des Carthaginois, & la mit en fuite, ſans qu'elle oſât tenter le combat. S'étant enſuite avancé juſqu'à Olbia, comme il vit dans le port un grand nombre de vaiſſeaux ennemis, jugeant qu'il n'avoit pas aſſez de troupes de terre pour forcer une ville défendue par ſa ſituation naturelle, & par une grande multitude d'habitants & de ſoldats, il abandonna pour le préſent cette entrepriſe, & s'en retourna à Rome pour y prendre de nouvelles troupes.

Pendant ce même temps les Eſclaves exciterent à Rome une ſédition qui auroit donné de grandes inquiétudes au Sénat, ſi elle n'eût été heureuſe-

ment appaisée dès le commencement. Pour équiper la flotte on prenoit parmi les nations nouvellement vaincues, tous ceux qu'on jugeoit propres à y servir en qualité de matelots, & on en avoit alors assemblé à Rome jusqu'au nombre de quatre mille, la plupart Samnites. Ces gens-là ne pouvant se résoudre à faire un métier si penible & auquel ils n'étoient point accoutumés; après avoir déploré entre eux la misere de leur condition, s'aigrirent si fort, qu'ils résolurent de mettre le feu dans la ville, & de la piller. Ils avoient déja engagé trois mille esclaves dans leur conspiration, & elle grossissoit de jour en jour, lorsqu'Erius Potilius, Préfet des troupes (1) auxiliaires, la dissipa par son adresse. Feignant d'entrer dans leurs vues, il s'informa des mesures qu'ils avoient prises pour exécuter leur projet, il apprit exactement le pays, la qualité, le nombre, & jusqu'aux noms des conjurés; & enfin le temps & les lieux où ils devoient agir.

Conspiration des Matelots & des Esclaves.

Il étoit en état de dénoncer la conjuration au Sénat, & de lui en développer toutes les circonstances. La seule difficulté étoit d'être introduit dans

Adresse merveilleuse dont on use pour étouffer la conjuration.

(1) Il y a plus d'apparence qu'il étoit le Chef ou Capitaine des Matelots & Nautonniers.

cette aſſemblée; car quelque bonne volonté qu'il eût, la vigilance des Samnites qui ne le perdoient point de vue, l'empêchoit de ſe préſenter. Il uſa, pour les tromper, de la ruſe qui ſuit : il leur perſuada de venir en foule dans la place publique le jour que les Sénateurs s'aſſembleroient, & de crier bien fort contre lui, » en l'accuſant ,, d'avoir rogné la meſure de farine ,, qui leur étoit due. Que par là ils ,, auroient occaſion d'exécuter leur ,, deſſein, ou au moins de reconnoître quelle étoit la diſpoſition des Sénateurs à l'égard de ces mouvements. Et pour leur ôter toute défiance, il ſe trouva lui-même dans la place ; ce qui donna lieu aux Sénateurs de le faire appeller (1) non comme le chef de cette émeute, mais comme celui qui l'avoit occaſionnée par ſa fraude & ſon avarice. Il leur expoſa tout l'ordre de la conſpiration, & le tour dont il s'étoit ſervi pour la faire échouer. Les Sénateurs feignant d'ignorer la vérité du fait, envoyerent dans la place quelques-uns de leur ordre qu'ils chargerent de calmer les féditieux par des diſcours pleins de douceur, & de les

(1) En cet endroit j'ai un peu changé la penſée de Freinshemius, qui paroît n'avoir pas entendu celle de Zonaras, dont il a pris ce paſſage.

renvoyer chacun chez eux, en leur promettant que le Sénat auroit ſoin de leur rendre juſtice. Ainſi les conjurés ſe retirerent perſuadés que leur complot étoit encore inconnu. Mais dès la nuit ſuivante, chaque citoyen fit charger de chaînes ceux de ſes Eſclaves que Potilius avoit fait connoître pour être entrés dans la conjuration. La plus grande partie des Samnites furent auſſi arrêtés dans leurs logements.

Je ne ſais ſi ce fut la crainte de ce ſoulevement, ou quelque autre affaire, ou la maladie qui empêcha le Conſul Florus de paſſer plutôt en Sicile où Amilcar, après la victoire dont nous avons parlé, travailloit heureuſement à rétablir les affaires des Carthaginois. Car ayant repris Camarin & Enna par la trahiſon des habitants, il fortifia Drepan où il y avoit un port excellent, donna à cette place la forme de ville, & y tranſporta les habitants de celle d'Eryx qu'il venoit de détruire entierement, excepté le Temple de Venus, pour faire perdre aux Romains les avantages qu'ils en pouvoient tirer. Il avoit outre cela réduit ſous ſa puiſſance pluſieurs autres villes, ou par la ruſe, ou par la force des armes ; & il paroiſſoit qu'il alloit s'emparer de toute la Sicile, ſi Florus

Grands ſuccès d'Amilcar en Sicile.

ne se fût opposé à des progrès si rapides, en restant dans l'Isle, malgré la rigueur de la saison.

L. Cornelius bat les Sardiens & les Carthaginois.

Son Collegue fut plus heureux que lui en faisant la guerre contre les Sardiens & les Carthaginois auprès d'Olbia. Car y étant retourné avec de plus grandes forces, il rencontra Hannon à qui les Carthaginois avoient donné le commandement qu'ils venoient d'ôter à Annibal. Il se donna entre eux un grand combat dans lequel Hannon, après avoir combattu vaillamment, voyant les siens plier, & désespérant de la victoire, se jeta au milieu des bataillons ennemis les plus serrés, où il fut tué : & la ville se rendit aussi-tôt aux Romains. Le Consul après avoir donné dans la bataille des preuves de sa prudence & de son courage, en donna de sa clémence & de sa générosité, qui ne lui firent pas moins d'honneur que sa victoire. Car il tira le corps d'Hannon de sa tente, & persuadé qu'il falloit estimer la valeur, même dans ses ennemis, fit faire des funérailles très-honorables à ce Général, pour qui il ne conservoit aucun sentiment de haine après sa mort.

Aussi-tôt profitant de la terreur que sa victoire avoit jetée parmi ses enne-

mis, il prit plusieurs autres villes de Sardaigne, joignant par-tout à sa valeur les secours de la prudence & de la ruse. Car s'approchant du rivage avec sa flotte pendant la nuit, il mettoit à terre une troupe de soldats choisis entre ses cohortes, en quelque endroit voisin de la ville qu'il avoit résolu de surprendre ; là il leur ordonnoit de rester cachés, jusqu'à ce qu'il eût attaqué ses murailles pendant le jour ; & que feignant de prendre la fuite devant les habitants qui ne manqueroient pas de faire une sortie sur lui, il les eût attirés loin des portes. Alors sortant de leur embuscade, ces détachements entroient dans la ville abandonnée de ses défenseurs, & s'en rendoient maîtres. Ce stratagême lui en soumit un si grand nombre, que les Carthaginois furent enfin obligés de retirer leurs armées des Isles de Sardaigne & de Corse, où elles ne pouvoient plus subsister. Pour de si heureux succès, dès qu'il fut de retour à Rome, on ordonna qu'il triompheroit des Carthaginois, des Sardiens & des Corses. Il triompha quatre jours avant les ides de Mars, faisant conduire devant lui avec beaucoup de pompe & de magnificence, les dépouilles qu'il avoit apportées des deux Isles, & les

prisonniers qu'il y avoit faits, dont le nombre étoit très-grand.

A. Atilius, & Caius Sulpicius Conf. an de R. 494.

Cependant le Proconsul C. Florus assiégeoit en Sicile Mytistrat, place forte, & qui avoit déja été attaquée deux fois sans succès. Cette troisieme tentative ne réussit pas mieux que les premieres, jusqu'à l'arrivée du nouveau Consul A. Atilius Calatinus; car le sort lui avoit donné pour département la Sicile, & à son Collegue C. Sulpicius Paterculus le commandement de la flotte. Ces deux Généraux apprenant que les Carthaginois hivernoient à Palerme, allerent les y chercher avec toutes leurs forces, & leur présenterent la bataille. Mais ne les voyant point paroître, ils marcherent du côté d'Hippane, lui donnerent l'assaut, & la prirent en chemin faisant; de là Atilius vint à Mytistrat; les soldats de la garnison, après s'être défendus bravement, céderent enfin aux pleurs & aux gémissements des femmes & des enfants, & abandonnerent la place. Ils en sortirent pendant la nuit, & dès qu'il fut jour, les habitants ouvrirent leurs portes au Consul; mais les soldats trop sensibles aux maux qu'ils avoient soufferts pendant un siege si pénible, les tuoient sans distinction d'âge ni de sexe; jusqu'à ce que

Prise de Mytistrat par les Romains.

Attilius déclara qu'il leur abandonnoit le butin & les prisonniers qu'ils pourroient faire. Alors l'avarice l'emportant sur la cruauté, ils sauverent la vie à tout le reste des habitants ; mais ils les vendirent comme esclaves, pillerent la ville, & la détruisirent.

Il conduisit l'armée de là à Camarin, mais avant d'y arriver, il se vit sur le point de périr, faute d'avoir fait reconnoître le pays avec assez d'exactitude. Car le Général des Carthaginois étant venu au-devant de lui, s'empara le premier des hauteurs ; de là il tenoit les légions Romaines investies dans une vallée où on les avoit témérairement engagées, & dont il leur étoit impossible de sortir, sans s'exposer à être taillées en pieces. La situation présente leur rappella à tous le triste souvenir des fourches caudines, & ils ne s'attendoient pas à moins qu'à périr, ou à essuyer la même ignominie que leurs ancêtres ; lorsque Marcus Calpurnius Flamma, qui servoit dans l'armée en qualité de Tribun des soldats, les sauva par sa prudence & par son courage. Car à l'exemple de Pub. Decius qui étant Tribun des soldats comme lui, avoit tiré les Romains du même péril dans le Samnium, il prit avec lui trois cents soldats,

Le Consul s'engage dans un mauvais pas d'où il est tiré par le courage de M. Calpurnius Flamma.

& alla ſe poſter ſur une éminence qui dominoit celles que les ennemis occupoient. Il n'y avoit pas d'eſpérance de pouvoir échapper ; le ſeul amour de la gloire & le déſir de ſauver l'armée, enflammoient le chef & les ſoldats. On dit que le Tribun en ſe mettant à la tête de ces braves leur parla ainſi : » Mourons, mes amis, & „ par notre mort, délivrons nos lé- „ gions aſſiégées de toutes parts ; & c'eſt ce qui arriva en effet ; car ayant attiré ſur eux tout l'effort des Carthaginois, ils ſe battirent comme des gens qui ne comptent plus ſur leur vie, & quelque ſupériorité que l'ennemi eut ſur eux par le nombre, ils firent durer l'action aſſez de temps, pour donner au Conſul celui de faire ſortir ſon armée d'un ſi mauvais pas. Les Carthaginois ayant tué ceux qui s'étoient offerts à leurs coups, & voyant leur embuſcade découverte, perdirent l'eſpérance de réuſſir & ſe retirerent.

Pour Calpurnius, on peut dire que toute ſon aventure tient du miracle. On le trouva parmi les monceaux des ſoldats ennemis & des ſiens, qui tous avoient perdu la vie. Comme on s'apperçut qu'il reſpiroit encore, on l'emporta ; & on prit un ſi grand ſoin de panſer ſes bleſſures, dont aucune

n'étoit mortelle, qu'il en guérit, rendit depuis de très-grands ſervices à la République, & fut dans toutes les occaſions la terreur & le fléau de ſes ennemis. Si quelque Grec avoit donné à ſa patrie une telle preuve de ſa fidélité & de ſonze le, on n'auroit jamais trouvé aſſez de monuments pour éterniſer ſon nom & ſa mémoire. Mais un Romain n'a reçu de ſes compatriotes, pour récompenſe d'une action ſi héroïque, qu'une couronne de gazon; & leurs auteurs ont eu ſi peu de ſoin d'apprendre à la poſtérité le véritable nom d'un ſi brave Officier & d'un ſi généreux citoyen, qu'il eſt appellé Calpurnius Flamma par la plupart des Hiſtoriens, Q. Cœditius dans les écrits de Caton, & Laberius dans ceux de Claudius Quadrigarius.

Différence entre les Grecs & les Romains, à l'égard du mérite & des ſervices de leurs citoyens.

Le Conſul ne ſe vit pas plutôt délivré d'un danger ſi évident, que devenu plus attentif & plus vigilant, il entreprit pour effacer ſa honte, d'attaquer Camarin avec de plus grandes forces & plus de précaution qu'auparavant. Mais comme il n'avançoit pas beaucoup faute de machines, il en emprunta du Roi Hieron : les remparts céderent à la violence de leur effet terrible, la ville fut priſe & le Conſul vendit la plus grande partie de ſes

Les Romains s'emparent de Camarin, d'Enna & de pluſieurs autres places.

habitants à l'encan. De là il marcha contre Enna qui lui fut livrée par trahiſon, & dont il fit tuer la plus grande partie de la garniſon, dès qu'on l'eut introduit dans la ville : ceux des Carthaginois qui purent lui échapper, ſe diſperſerent dans les villes de leur parti. Il ſe rendit maître de Sittana, non par la ruſe, mais par la valeur de ſes ſoldats : car ils chargerent rigoureuſement la garniſon, & la place fut emportée d'aſſaut. Pluſieurs autres moins conſidérables de cette partie de la Sicile, effrayées par des conquêtes ſi rapides, lui envoyerent ſur le champ leurs députés, & ſe rendirent. De là ayant mis des troupes dans tous les lieux où elles étoient néceſſaires, il paſſa dans le territoire d'Agrigente, où le fort de Camicum lui fut livré par trahiſon. Alors la garniſon d'Erbeſſe n'oſant pas l'attendre abandonna la ville & s'enfuit : & par ce moyen Erbeſſe rentra ſous la domination des Romains. Le Conſul animé par tant de ſuccès, fit avancer ſon armée du côté de Lipare, dont il croyoit que la plupart des habitants étoient dans ſes intérêts. Mais cette entrepriſe ne lui réuſſit pas comme les précédentes ; car Amilcar ayant pénétré ſon intention, étoit entré ſecrétement dans la

ville ; & là il attendoit l'occasion de faire un coup. En effet, le Consul qui le croyoit loin de là, s'avançoit contre les murailles de Lipare avec plus de hardiesse que de prudence, lorsque les Carthaginois firent sur lui une vigoureuse sortie, dans laquelle ils blesserent ou tuerent un grand nombre de Romains.

Les Romains battus à l'attaque de Lipare.

Pendant le même temps, le Consul Sulpicius battit plusieurs fois les Carthaginois en Sardaigne : & ces avantages lui donnerent tant de confiance, qu'il osa faire voile vers l'Afrique. Les Carthaginois indignés d'une telle audace, rendirent le commandement de leurs vaisseaux à Annibal, qui étoit resté à Carthage, depuis qu'il avoit abandonné la Sicile en fuyant ; & lui donnant un grand nombre de Capitaines de galeres des plus braves & des plus expérimentés, lui ordonnerent de défendre les rivages de leur patrie contre la flotte des ennemis. Il s'embarqua effectivement dans le dessein d'aller chercher les Romains & de les combattre ; mais il s'éleva une furieuse tempête qui empêcha les deux partis d'en venir aux mains & les força d'aller chercher leur sûreté ailleurs. Les deux Généraux se sauverent de l'ora-

Sulpicius fait voile du côté de l'Afrique.

ge, & gagnerent les ports de Sardaigne.

Il défait Annibal par mer.

Là comme ils tenoient leurs vaisseaux à l'ancre, Sulpicius pour attirer les Carthaginois en pleine mer, engagea quelques-uns de ceux de son parti, à passer comme déserteurs sur la flotte d'Annibal : ils devoient l'assurer que les Romains navigeoient une seconde fois du côté de l'Afrique. Annibal trompé par ce faux avis, tira au plus vîte sa flotte du Port, & vint donner dans celle de Sulpicius qui l'attendoit dans un poste avantageux. Plusieurs de ses galeres furent coulées à fond avant que ceux qui les montoient sussent de quoi il étoit question, parce qu'un brouillard épais, qui s'étoit élevé fort à propos pour les Romains, cacha aux Carthaginois l'embuscade du Consul. A la fin ils comprirent qu'on les avoit dupés ; & le reste des vaisseaux regagna le port ou le rivage, & la plupart abandonnés des rameurs & des nautonniers furent pris vuides par les Romains ; car Annibal désespérant de rentrer dans le port, s'étoit retiré à Sulci. Mais il s'y excita contre lui-même une sédition parmi les Carthaginois qui s'y étoient réfugiés avec lui, & qui le firent atta-

Annibal pendu par les siens mêmes.

cher à une potence, soutenant que c'étoit par sa témérité & sa sottise qu'ils avoient été trompés & défaits. Cette victoire attira peu de temps après une disgrace aux Romains; car tandis que délivrés de la crainte de la flotte Carthaginoise, ils se répandent avec trop de sécurité dans les campagnes, pour les piller, les Carthaginois & les Sardiens sous la conduite d'un certain Hannon vinrent fondre sur eux & les mirent en déroute. Cette année C. Duilius exerça la censure avec L. Corn. Scipion Consul de l'année précédente, & fit bâtir le Temple de Janus auprès du marché aux herbes. Ensuite on eut à Rome le spectacle agréable de deux triomphes; le premier, au troisieme des nones d'Octobre, fut celui du Proconsul C. Aquilius Florus sur les Carthaginois : le second au jour suivant, fut celui du Consul C. Sulpicius, sur les Sardiens & les mêmes Carthaginois.

C. Atilius, & Cn. Cornelius consuls an de Rom. 495.

Après que C. Atilius Regulus, & Cn. Cornelius Blasion, eurent été créés Consuls pour la seconde fois, le Sénat ordonna qu'on fît certains sacrifices expiatoires, parce que sur le mont Albain, en plusieurs autres endroits, & à Rome même, il étoit tom-

bé fréquemment des pluies de pierres en forme de grêle. On jugea à propos de recommencer la cérémonie des féries latines, & de créer pour cet effet un dictateur, qui fut Q. Ogulnius Gallus, & un maître de la cavavalerie qui fut M. Letotius Plancianus. C. Atilius qui commandoit la flotte, ayant abordé à Tyndaris en Sicile, apperçut celle des Carthaginois qui voguoit avec assez peu de précaution; & sur le champ il forma le dessein de l'attaquer. Ainsi ayant ordonné à ses autres galeres de le suivre, il prit le devant avec les dix qui se trouverent les premieres prêtes, & en faisant force de rames & de voiles, courut après les ennemis qui avoient déja beaucoup d'avance sur lui.

Amilcar commandoit sur cette flotte. Ce Général qui savoit son métier, voyant qu'il n'étoit poursuivi que par un petit nombre de vaisseaux ennemis, que les autres étoient à peine sortis du port, & que la plupart étoient encore à l'ancre, ordonna aux siens de tourner leur proue contre les Romains, & les investit avec toutes ses galeres. En moins de rien il leur coula à fond neuf bâtiments, qui n'étant pas en état de résister à une si grande

multitude, firent en vain tous les efforts possibles pour se défendre. Mais la galere Amirale mieux équipée de rameurs que les autres, & défendue par un nombre de braves soldats que la présence du Consul encourageoit, s'ouvrit un passage à travers celles des Carthaginois, & se sauva. Un moment après le reste de la flotte du Consul étant arrivé, changea la face du combat. Elles coulerent bas huit vaisseaux Carthaginois, & en prirent dix avec tout leur équipage. Les autres s'enfuirent vers les Isles Lipariennes. Voilà ce qui se passa sur mer. Les troupes de terre ne firent pas la guerre avec tant de succès; car elles assiégerent inutilement la ville de Lipare. Mais elles ravagerent tout le plat pays, & étendirent les hostilités jusqu'à Malthe, Isle située dans le voisinage de la Sicile. C'est pour cette raison qu'on accorda au Consul Caius Atilius un triomphe naval sur les Carthaginois. La même année, le treize des Calendes de Février, le Proconsul A. Atilius triompha aussi pour les avantages qu'il avoit remportés sur eux dans la Sicile. Les Romains avoient tout lieu de se louer de la fortune, étant supérieurs à leurs

ennemis par mer & par terre ; & dès-lors ils ne se bornoient plus à la conquête de la Sicile & des autres Isles adjacentes ; mais ils jetoient déja les yeux sur l'Afrique, & songeoient à porter la terreur de leurs armes jusqu'aux portes de Carthage même.

Fin du septieme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE,

SECONDE DECADE.

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

Le Consul Atilius Regulus ayant vaincu les Carthaginois dans une bataille navale, passe en Afrique, où il tue un serpent d'une grandeur monstrueuse, non sans perdre un grand nombre de soldats. Après avoir battu les ennemis en plusieurs rencontres, il écrivit au Sénat, pour se plaindre de ce qu'on ne lui envoyoit point un successeur, qu'il attendoit avec impatience, sur-tout pour aller prendre soin d'une petite terre qui lui appartenoit & qui avoit été abandonnée de ceux qu'il avoit chargés de la cultiver. Ce retardement donna lieu à la fortune de laisser à la postérité, dans la personne du même Regulus, un exemple éclatant de sa faveur, & de ses disgraces. Car il fut vaincu & fait prison-

nier par le Lacédémonien Xantippe, que les Carthaginois avoient mis à la tête de leur armée. Tous les Généraux Romains remporterent ensuite sur mer & sur terre différents avantages dont le naufrage de leurs flottes les empêcha de ressentir toute la joie. T. Coruncanus, le premier d'entre les Plébéiens, est créé Souverain Pontife. Les Censeurs Pub. Sempronius Sophus, & M. Valerius Maximus, dans la revue qu'ils font du Sénat, chassent de cet ordre treize sujets pour leurs vices, & font la clôture du cens, ayant trouvé par leur calcul, que le nombre des citoyens monte à 297797. Les Carthaginois envoient Regulus leur prisonnier à Rome pour traiter de la paix avec le Sénat, ou au moins, s'il ne pouvoit l'obtenir, de l'échange des prisonniers. Mais avant qu'il partît, ils l'obligerent à faire serment qu'il reviendroit se mettre entre leurs mains, si le Sénat ne consentoit pas à l'échange des prisonniers. Il conseilla aux Sénateurs de refuser aux Carthaginois & la paix & l'échange qu'ils proposoient. Et étant revenu à Carthage suivant la parole qu'il en avoit donné, il y mourut dans les supplices affreux que ces barbares lui firent souffrir.

L. Manlius, & Q. Ceditius Con. an de Rom. 496.

L. Manlius Vulso Longus & Q. Ceditius entrerent alors en exercice du Consulat. Mais le dernier étant mort pendant sa magistrature, on lui substitua M. Atilius Regulus qui avoit déja été Consul une fois. Ce fut cette année que l'Afrique commença enfin à sentir à

son tour les malheurs de la guerre, dont elle avoit été exempte jusques-là. Car les Romains y firent une descente, après avoir remporté par mer une grande victoire sur les Carthaginois. C'est ce que nous allons raconter dans ce Livre, où l'on verra le même Régulus, après avoir été successivement favorisé & persécuté par la fortune, mourir au milieu des tourments, de la maniere la plus indigne & la plus déplorable. L'année précédente les Carthaginois avoient soutenu contre le Consul C. Atilius, un combat naval où ils avoient perdu plus de vaisseaux que les Romains, & dont ils s'étoient même retirés les premiers. Mais comme ils avoient coulé à fond quelques-unes des galeres du Consul, ils ne laisserent pas de publier comme indécise une victoire que les Romains s'attribuoient sans aucune difficulté. C'est pourquoi les deux peuples, avec une confiance & une émulation égales, faisoient des efforts extraordinaires pour conserver l'empire de la mer.

Les Romains portent la guerre en Afrique.

Flottes nombreuses des

Ainsi les deux Consuls ayant eu ordre de porter la guerre en Afrique, vinrent aborder à Messine avec une flotte de trois cent trente vaisseaux; & de là après avoir doublé le promontoire de Pachin, ils suivoient les

deux peuples. côtes pour aller prendre leurs troupes de terre, qui étoient alors campées aux environs du mont Ecnome. Dans le même temps Amilcar, Général des Carthaginois, & Hannon, qui commandoit leur flotte composée de trois cent soixante bâtiments, étant venus de Carthage à Lilybée, & de là à Heracléa Minoa, observoient de ce port les mouvements & les desseins des Romains, & se disposoient à leur disputer le passage, supposé qu'ils entreprissent de faire voile vers l'Afrique. Les Consuls informés de leur intention, se mirent en devoir ou de les combattre, s'il le falloit, ou de faire une descente en quelque endroit, préparant avec soin tout ce qui leur étoit nécessaire pour exécuter l'une ou l'autre de ces entreprises (1). Ils partagerent toute la flotte en quatre escadres, distribuant également les légions dans les trois premieres, & réunissant tous les Triariens dans la derniere. Ils eurent soin sur-tout d'embarquer ce qu'il y avoit de plus brave dans l'armée. Le tout fut disposé de façon qu'il y avoit trois cents

Disposition des galeres des Romains.

(1) J'ai fait quelque changement dans ce passage que Freinshemius a laissé obscur, peut-être pour n'avoir pas entendu exactement Polybe, d'où il est pris.

rameurs, & cent vingt ſoldats dans chaque vaiſſeau, ce qui faiſoit dans la flotte entiere environ cent quarante mille hommes. Les Carthaginois étoient ſupérieurs pour le nombre, ayant ſur leurs vaiſſeaux plus de cent cinquante mille hommes.

Mais les Conſuls ne craignoient pas beaucoup les ſoldats des Carthaginois fort inférieurs aux Romains en force & en valeur. Tout ce qui les inquiétoit, c'étoit de trouver un moyen qui pût ſuppléer dans un combat qui ſe devoit donner en pleine mer, à ce qui manquoit à leurs pilotes pour l'expérience, & à leurs galeres pour la vîteſſe & l'agilité. Enfin, après bien des réflexions, voici comme ils réſolurent de ranger leur flotte. Ils placerent de niveau à l'avant-garde les deux galeres à ſix rangs que montoient les Conſuls eux-mêmes. Derriere elles étoient rangées deux à deux dans une longue file les galeres des deux premieres eſcadres, ayant toutes les proues tournées en dehors : mais au lieu que celles des Conſuls ſe touchoient preſque, les deux qui les ſuivoient étoient plus écartées l'une de l'autre, & celles d'après encore davantage, à meſure que les rangs ſe multiplioient ; en ſorte que ces deux

premieres escadres formoient un bataillon pointu : & les vaisseaux de la troisieme se plaçant immédiatement après sur une même ligne, fermoient le long intervalle que les deux derniers bâtiments des premieres escadres laissoient ouvert entre eux, & donnoient à toute la bataille la figure parfaite d'un triangle. Ensuite des cables attachés aux galeres de la troisieme escadre, remorquoient les barques qui transportoient les chevaux. Les Triariens venoient les derniers dans les vaisseaux de la quatrieme escadre rangés en demi-cercle, mais tellement étendus qu'ils embrassoient les trois premieres, & débordoient à droite & à gauche. La bataille, par la disposition qu'on lui avoit donnée, beaucoup plus forte & plus solide aux extrêmités que dans le milieu, étoit également propre à soutenir le choc des ennemis, & à les attaquer avec avantage.

Les Triariens servant pour la premiere fois sur mer.

Lorsque les Généraux des Carthaginois eurent appris par leurs espions l'arrivée de la flotte Romaine, faisant réflexion à l'abord trop aisé du port de Carthage, au peu de courage & d'expérience de ses habitants, & à l'inconstance & l'infidélité de ses voisins; ils résolurent d'aller au-devant

des ennemis & de faire les derniers efforts pour les empêcher d'aborder en Afrique. Ainſi, après avoir exhorté les ſoldats à combattre courageuſement, pour défendre non-ſeulement leurs perſonnes, & tous ceux qui étoient ſur les vaiſſeaux, mais encore leurs femmes, leurs enfants, & tous leurs proches qu'ils avoient laiſſés à Carthage, & dont la vie leur devoit être auſſi chere que la leur propre, ils s'embarquerent, & ſortirent du port pleins de joie, comptant ſur le courage & la confiance que tout l'équipage faiſoit éclater. La flotte des Romains n'étoit pas loin de là : ainſi la bataille ſe donna aſſez près d'Héraclée avec un égal effort des deux nations. Hannon commandoit l'aîle droite des Carthaginois : c'étoit le même qui avoit été battu auprès d'Agrigente ; & Amilcar le reſte des vaiſſeaux. Ayant remarqué que les Romains avoient diſtribué leur flotte en quatre parties, ils en firent autant, plaçant du côté de la terre en forme de croiſſant, celle qui étoit à la gauche de toute la bataille. Les trois autres étoient rangées dans un ordre tout ſimple, ayant leurs proues tournées vers l'ennemi. Hannon étendit le plus

qu'il put en pleine mer l'aîle droite où se trouvoient les plus agiles des vaisseaux à proue & des quinqueremes, dans le dessein d'investir les ennemis, si le combat commençoit par les autres parties.

Les Consuls vinrent bientôt se jeter au milieu de la flotte ennemie avec deux de leurs escadres. Amilcar pour séparer les vaisseaux des Romains, avoit ordonné aux siens de prendre la fuite, dès que la bataille seroit engagée. Ils n'y manquerent pas: & les Romains se mirent aussi-tôt à les poursuivre vivement, sans cependant les pouvoir atteindre, ni leur faire aucun mal, à cause de leur légereté. Mais ce qu'Amilcar avoit prévu arriva. Les vaisseaux des Romains se trouverent écartés les uns des autres; les deux premieres escadres étant bien loin, tandis que la troisieme & les Triariens étoient encore dans leur premier poste. Dès qu'il vit que son stratagême avoit réussi, il donna le signal à ses gens de retourner leurs proues, & de fondre sur ceux qui les poursuivoient. Le combat alors devint douteux, les Carthaginois étant supérieurs aux Romains par leur expérience & la légereté de leurs gale-

Ruse d'Amilcar.

Eludée par la valeur des soldats Romains.

res, autant que les Romains les surpassoient en force & en valeur. Ainsi tant que la dispute ne fut qu'entre les vaisseaux des deux partis, sans que les hommes s'en mêlassent, les Carthaginois eurent sans contredit l'avantage. Mais dès que les Romains purent une fois accrocher avec leurs corbeaux les bâtiments des Carthaginois, la victoire se déclara évidemment pour des soldats qui étoient sûrs de leurs coups, & qui vouloient par une valeur extraordinaire, mériter l'estime des Consuls sous les yeux desquels ils combattoient.

Pendant que les choses se passoient ainsi de ce côté-là, Hannon avec l'aîle droite, qui jusqu'alors étoit demeurée immobile, vint fondre de la pleine mer sur les galeres qui portoient les Triariens, & les serrant de près, les mit dans un extrême embarras. Dans le même temps les vaisseaux ennemis qui étoient à la gauche, changeant leur premiere disposition, vinrent tous de front & rangés sur une même ligne donner de leur proue contre la troisieme escadre des Romains qui remorquoit les barques dont nous avons parlé. Les Romains coupant les cordages se mettent en état de se défendre, & dans cette partie on combat-

tit encore avec beaucoup de chaleur. De cette maniere il se livroit trois batailles navales en même temps, mais à une grande distance les unes des autres.

On se bat en trois endroits en même temps.

La victoire ayant été long-temps disputée, on vit en cette occasion ce qui ne manque jamais d'arriver, lorsqu'on combat en plusieurs endroits à la fois avec un avantage égal : la premiere partie vaincue entraîna la défaite de toutes les autres. Car dès qu'Amilcar, qui ne pouvoit plus résister au courage impétueux des Romains, eut pris la fuite, son exemple fut aussi-tôt suivi de tous les autres. Car tandis que le Consul Manlius est occupé à ramasser les vaisseaux ennemis qu'il avoit pris, & à les attacher à la queue des siens; M. Regulus voyant qu'on combattoit d'un autre côté, se hâta de porter du secours aux siens, prenant avec lui les galeres de la seconde escadre qui étoient sorties du premier combat sans être endommagées. Les Triariens s'apperçurent bientôt de ce mouvement; & ranimant le courage qui commençoit à leur manquer, ils recommencerent à combattre leurs ennemis avec plus de vigueur qu'auparavant. Hannon voyant qu'ils le pressoient vivement par devant, & que les

derniers venus ne l'attaquoient pas avec moins d'ardeur par derriere, songea à gagner la pleine mer, & éviter sa perte qui paroissoit inévitable.

Pendant ce temps-là le Consul Manlius ayant remarqué que l'aîle gauche des Carthaginois pressoit fortement la troisieme escadre des Romains du côté de la terre, y courut, & y fut suivi un moment après par son collegue, qui venoit de mettre en sûreté les Triariens & les barques dont on avoit coupé les cordes qui les remorquoient. Aussi-tôt la face du combat changea. Les Carthaginois sont enfermés à leur tour par les mêmes vaisseaux qu'ils avoient investis un peu auparavant, & qu'ils avoient serrés de si près, qu'ils les auroient pris ou coulés à fond, si la crainte des corbeaux ne les eût retenus; ce qui donna le temps aux Consuls d'accourir au secours de leurs gens, & après les avoir mis hors d'insulte, d'enfermer entre eux les galeres Carthaginoises & d'en prendre, comme d'un coup de filet, cinquante avec tout leur équipage. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre, qui leur échapperent en se coulant le long du rivage. Cette bataille fut des plus mémorables tant par la variété des événements & la chaleur avec laquelle

Victoire mémorable remportée par mer sur les Carthaginois, avec le secours des corbeaux.

on se battit de part & d'autre, que par la multitude des vaisseaux qui furent perdus des deux côtés. Car il en manqua près de cent aux Carthaginois, dont il y en eut soixante & quatre de pris, & plus de trente coulés à fond. Les vainqueurs en perdirent vingt-quatre, mais ils furent tous submergés, sans qu'un seul tombât au pouvoir des ennemis.

Après cette victoire, les Consuls retournerent à Messine, où ils passerent quelques jours, tant pour donner le temps aux soldats & aux nautonniers de se reposer, que pour radouber leurs vaisseaux, & faire de plus amples provisions de vivres & de toutes les autres choses nécessaires. Cependant Amilcar qui appréhendoit extrêmement que les Romains n'allassent en Afrique, résolut d'employer la ruse pour les en empêcher, n'étant pas en état de le faire par la force des armes. Il envoya donc Hannon aux Consuls en apparence pour leur demander la paix, mais en effet pour les amuser par de vaines propositions, jusqu'à ce qu'il eût reçu de Carthage les secours qu'il en attendoit. Hannon étant arrivé près des Consuls, & entendant les Romains crier à l'envi les uns des autres, » qu'il falloit le traiter de la

„ même façon que les Carthaginois „ avoient traité, cinq ans auparavant, „ le Consul Cn. Cornelius Asina, il se délivra du péril dont on le menaçoit, par une réponse adroite & flatteuse. » Vous le pouvez, dit-il, „ mais par là vous ferez voir que vous „ ne valez pas mieux que les Carthaginois. Car il n'eut pas plutôt parlé que les Consuls imposerent silence à ceux qui demandoient qu'on l'arrêtât; en lui disant à lui-même ces mots dignes de la gravité Romaine : » Ne craignez rien, Hannon, la » bonne foi de notre République vous » met à couvert de toute surprise. Mais leur conférence n'aboutit à rien parce qu'Hannon ne parut pas agir sérieusement, & que les Consuls aimoient mieux la victoire que la paix. Aussi résolurent-ils d'exécuter sans délai l'expédition d'Afrique. Quelque résolution que les Généraux Carthaginois eussent prise de leur en fermer le chemin en s'opposant à leur flotte chacun de leur côté, & en retardant leur navigation, ils n'en vinrent point à bout. Car tandis qu'Hannon se dépêche d'aller à Carthage pour mettre cette ville en état de défense, Amilcar n'osant faire aucun mouvement sans lui, se tint en repos dans le port d'He-

Adroite flatterie de Hannon pour se tirer du danger.

Réponse des Consuls digne de la gravité & de la bonne foi des Romains.

racléé. Pendant ce temps-là les Consuls firent route sans être troublés ni par les ennemis ni par le mauvais temps. Ce n'est pas qu'il ne se fût trouvé sur la flotte des Officiers qui avoient traversé ce dessein, en représentant aux soldats & aux matelots la longueur du chemin, & la difficulté d'aborder en Afrique; & en leur donnant une idée effrayante de ce pays étranger & inconnu. Le Tribun des soldats, Mannius sur-tout, avoit refusé long-temps d'obéir. Mais Regulus en s'emportant contre ce séditieux, jusqu'à le menacer de le faire battre de verges, & de lui faire trancher la tête s'il n'obéissoit, l'avoit enfin mis à la raison; & il avoit redouté la sévérité du Consul, plus que tous les périls de la navigation. Le promontoire d'Hermes s'avance du golphe de Carthage assez loin dans la mer de Sicile. Ce fut de ce côté-là que les premiers vaisseaux des Romains aborderent. Ils y resterent quelque temps à attendre le reste de la flotte; après quoi les Consuls cotoyant l'Afrique, pousserent jusqu'à la ville de Clupée. Là ils débarquerent leurs légions, & ayant mis leurs galeres dans le port, les couvrirent du côté de la terre d'un fossé & d'une palissade. Dabord ils

Les Romains abordent en Afrique, y prennent Clupée & la fortifient.

sommerent la ville de se rendre, & sur son refus, l'assiégerent; mais les habitants craignant d'être forcés & pris d'assaut, la rendirent aussi-tôt; ou selon le sentiment de quelques autres, s'enfuirent & l'abandonnerent.

Quoique les Carthaginois fussent alarmés de se voir, contre leur ordinaire, attaqués dans leur propre pays, ils se félicitoient cependant de ce que les Romains n'étoient pas venus tout d'un coup attaquer Carthage même avec leurs troupes victorieuses, comme ils l'avoient appréhendé, dès qu'ils eurent appris l'événement de la bataille navale. C'est pourquoi s'étant un peu remis de leur premiere frayeur, ils s'appliquerent à ramasser des troupes pour mettre leur ville capitale & le pays d'alentour en sûreté contre les attaques de l'ennemi. Les Consuls ayant envoyé des couriers à Rome, pour informer les Sénateurs de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors, & les consulter sur ce qu'ils avoient entrepris pour l'avenir, en attendant leur réponse, fortifierent Clupée pour en faire leur place d'armes: & y ayant laissé un corps de troupes pour garder la ville & son territoire, s'avancerent dans le pays avec le reste de leur armée, & ravagerent le plus beau canton de l'Afrique, qui

Les Consuls ravagent l'Afrique, & y font de grands progrès.

depuis le temps d'Agathocle n'avoit point ſenti les malheurs de la guerre; détruiſirent un grand nombre de maiſons magnifiques, enleverent une quantité immenſe de beſtiaux, & firent plus de vingt mille priſonniers, ſans trouver aucune réſiſtance. De plus, ils prirent de force, ou reçurent à compoſition pluſieurs villes, dans leſquelles ils trouverent quelques Romains qui avoient déſerté; mais un bien plus grand nombre de ceux qui avoient été faits priſonniers dans les dernieres guerres, qu'ils retirerent des mains des ennemis, & du nombre deſquels étoit, à ce que je crois, C. Cornelius, qui fut élevé à un ſecond Conſulat deux ans après.

Cependant ceux qu'ils avoient envoyés à Rome, revinrent avec les ordres du Sénat : ils portoient que l'un des Conſuls reſteroit en Afrique avec la quantité de vaiſſeaux & de ſoldats qu'ils jugeroient néceſſaires pour le bien de la République; & que l'autre rameneroit à Rome le reſte de la flotte & de l'armée. Ainſi, comme l'hyver n'étoit pas éloigné, Regulus reſta dans le pays avec environ quinze mille hommes de pied, cinq cents cavaliers, & quarante vaiſſeaux : & L. Manlius ayant paſſé ſans obſtacle &

ſans péril le long des côtes de Sicile, ramena à Rome les autres galeres chargées de priſonniers & de butin. Je trouve que le nombre des priſonniers montoit à vingt-ſept mille, & qu'on lui décerna le triomphe naval ſur les Carthaginois. On nomma enſuite Conſuls S. Fulvius Petinus Nobilior, & M. Emilius Paulus. On leur donna pour départements la Sicile & la flotte. Comme on ne jugea pas à propos d'interrompre le cours des victoires que Regulus remportoit dans l'Afrique, il eut ordre de reſter dans cette province, & d'y commander en qualité de Proconſul.

Triomphe naval de Manlius.

Fulvius & M. Ecilius Conſ. an de Rome 497.

Perſonne ne fut plus mortifié de cet Arrêt du Sénat, que celui en l'honneur de qui il avoit été rendu. Regulus écrivit au Sénat pour s'en plaindre, & parmi les raiſons qu'il allégua pour obtenir qu'on lui envoyât un ſucceſſeur : » il repréſenta qu'après „ la mort du Fermier, qui avoit pris „ ſoin d'un petit champ de ſept ar- „ pents qu'il poſſédoit dans le terri- „ toire de Pupinie, le mercenaire dont „ il s'étoit ſervi avoit pris la fuite, „ emmenant avec lui tout le bétail, „ & emportant tous les outils néceſ- „ ſaires au labourage, qu'ainſi ſon „ retour étoit néceſſaire, de peur que

Regulus demande un ſucceſſeur pour aller lui-même prendre ſoin de ſon bien.

„ son bien demeurant en friche, il ne „ se trouvât hors d'état de nourrir sa „ femme & ses enfants. Mais pour remédier à cet inconvénient, le Sénat ordonna que le bien de Regulus seroit cultivé aux dépens de la République, qu'on racheteroit des deniers du Trésor tout ce qui lui avoit été enlevé, & qu'on fourniroit à sa femme & à ses enfants, tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance. Telles étoient les mœurs de cet heureux temps! Pour moi toutes les fois que je lis ou que j'écris des faits de cette nature, je ne puis m'empêcher de considérer combien la gloire est pour la vertu une récompense plus durable que la richesse. Après une longue suite de générations, le nom de Regulus brille encore dans tout son éclat; & les trésors amassés par tant d'autres ont disparu avec les possesseurs, & souvent même avant eux.

Le Sénat ordonne que le champ de Regulus sera cultivé, & sa famille nourrie aux dépens de la République.

Les Carthaginois de leur côté ayant nommé deux Généraux dans la ville; savoir, Asdrubal fils d'Hannon, & Bostar, firent encore revenir de Sicile Amilcar, qui s'étant embarqué avec cinq mille piétons & cinq cents cavaliers, accourut au plus vîte d'Heraclée à Carthage. Ces trois Commandants, après avoir délibéré entre

eux, convinrent qu'ils ne tiendroient plus leurs troupes renfermées dans leurs murailles, comme ils avoient fait jusque-là, & ne permettroient pas aux Romains de faire impunément dans le pays tout le dégât & toutes les conquêtes qu'il leur plairoit. Ainsi ils mirent leurs armées en campagne, bien résolus de faire la guerre à toute outrance. Cependant Regulus en poussant ses avantages de proche en proche, étoit parvenu jusqu'aux bords du fleuve Bagrada. Tandis que les Romains étoient campés en ce lieu, un monstre d'une nouvelle espece leur fit beaucoup de mal, & leur causa encore plus de frayeur & de consternation. Ceux d'entre eux qui alloient à l'eau, se virent tout d'un coup assaillis par un serpent d'une grandeur prodigieuse, qui en engloutit plusieurs dans l'abyme de son énorme gosier, malgré tous leurs efforts; étouffa les autres dans les replis multipliés de son vaste corps, ou les écrasa par les coups de sa queue formidable, ou enfin les fit périr par le souffle de sa gueule empestée. En un mot il donna tant d'inquiétude à Regulus, que ce Général fut obligé d'employer toutes ses forces pour lui disputer la possession du fleuve.

L'énorme serpent du fleuve Bagrada.

Les Romains attaquent ce monstre comme si c'eût été une forteresse.

Mais comme il perdoit beaucoup de soldats, sans pouvoir seulement faire la moindre blessure à ce dragon, défendu par la cuirasse impénétrable de ses dures écailles, il eut recours aux machines dont on se sert pour abattre les murailles des villes assiégées, & ayant fait apporter ses balistes & ses catapultes, il attaqua le monstre comme il auroit fait une forteresse. Après plusieurs assauts, toujours inutiles, il lança contre lui un rocher effroyable qui lui rompit l'épine du dos, & lui ôta toute sa force. Avec cet avantage, il eut encore bien de la peine à le réduire ; & les légions presque rebutées aussi-bien que les cohortes, avouoient qu'elles aimeroient mieux donner l'assaut à Carthage même, que d'attaquer une seconde bête de cette nature. Après même qu'elles l'eurent vaincue & tuée, elles furent obligées de s'éloigner d'un lieu où elles ne trouvoient que des eaux empoisonnées, & un air infecté par la puanteur mortelle qui s'exaloit de son corps étendu sur les bords du fleuve. Quelle humiliation pour l'homme orgueilleux, qui croit sottement qu'il n'y a rien au-dessus de ses forces ! Une armée Romaine, commandée par Regulus, vic-

Réflexion sensée sur l'orgueil & la foiblesse humaine.

torieuſe ſur terre & ſur mer, un ſerpent ſeul la tourmente pendant ſa vie & la chaſſe après ſa mort ! C'eſt pourquoi Regulus ne rougit pas d'envoyer les dépouilles de ce reptile à Rome, & de prouver par ce monument public, & la grandeur de ſa crainte, & la joie de ſa victoire. Car il y fit porter la peau de cet animal, longue de cent vingt pieds, qu'on dit avoir été ſuſpendue & vue dans un des temples de la ville, juſqu'au temps de la guerre de Numance. (1)

Le Proconſul quitta donc le voiſinage du fleuve de Bagrada, & conduiſit ſon armée vers Adis, prenant & pillant les villes & les forts qu'il rencontra ſur ſa route. Mais jugeant qu'Adis étoit une place trop forte pour être emportée au premier aſſaut,

(1) L'hiſtoire ou la fable du ſerpent de Bagrada a été renouvellée dans l'hiſtoire de Malthe par M. l'Abbé de Vertot, Liv. 5. Car il eſt parlé d'un monſtre ſemblable qui dévora ou tua un ſi grand nombre de Chevaliers qui oſerent le combattre, que le Grand-Maître Helion de Vileneuve fut obligé de défendre à ces braves guerriers, ſous peine de mort, d'approcher de cette bête carnaſſiere. Il s'en trouva cependant un qui malgré ſa défenſe, entreprit de le tuer pour venger ſes freres, & le tua effectivement. Il s'appelloit Dieu-donné de Gozon. Le Grand-Maître vouloit le faire punir de ſa déſobéiſſance. Mais à la fin il lui pardonna à la priere des autres Chevaliers. Et dans la ſuite cette action de valeur ne contribua pas peu à le faire élever lui-même à la dignité de Grand-Maître.

il fit venir ses mantelets, ses beliers & autres machines, & l'assiégea dans les formes. Les Généraux Carthaginois accoururent aussi-tôt à son secours, & se camperent sur une éminence qui dominoit à la vérité le camp des Romains, mais fort embarrassée par les brouillards dont elle étoit couverte. Regulus ayant considéré attentivement la situation de ce poste, & la nature des troupes ennemies, vit bien que leur infanterie n'étoit en rien comparable à la sienne, mais qu'ils lui auroient été supérieurs en pleine campagne, par le moyen de leur cavalerie & de leurs éléphants, s'ils ne s'étoient pas rendus cette ressource inutile par le choix ridicule de leur camp. Profitant donc en habile homme de la sottise de ses ennemis, il résolut de les aller forcer dans leur poste, avant qu'ils eussent reconnu leur erreur, & qu'ils se missent en devoir de la corriger. Ainsi ayant exhorté les siens à bien faire, & pris toutes les précautions que la prudence lui suggéra, il sortit de son camp un peu avant le jour, & monta avec ses légions sur la hauteur qu'occupoient les Carthaginois.

Regulus attaque les Carthagi-

D'abord les ennemis furent effrayés de l'audace des Romains qui venoient

attaquer dans ses retranchements une armée qui avoit l'avantage sur eux, tant par le nombre des soldats, que par la situation du poste qu'elle occupoit. Mais ce qui les étonna encore plus, quand il fut question d'agir, c'est qu'ils reconnurent que leurs cavaliers & leurs éléphants en qui ils avoient mis leur principale confiance, non-seulement ne leur pouvoient être d'aucun secours, mais étoient précisément ce qui causoit parmi eux le plus de désordre & de confusion. Le temps même où on les attaquoit augmentoit leur terreur & leurs alarmes. Car ils ne s'attendoient à rien moins qu'à combattre ; & la plupart étoient encore ensevelis dans le sommeil. Ainsi il y en eut un grand nombre d'égorgés dans leurs lits même ; d'autres s'enfuirent avec beaucoup de précipitation ; & se répandant chacun de leur côté, sans savoir où se sauver, tomberent dans les embuscades qu'on leur avoit dressées le long du chemin. Cependant les troupes mercenaires que les Carthaginois avoient tirées de l'Espagne & de la Gaule, s'étant à la hâte rangées en bataille hors de leurs retranchements, & combattant avec beaucoup de chaleur, rendirent assez long-temps la victoire incertaine ; déja

nois dans leur camp & gagne sur eux une grande victoire.

même la premiere légion commençoit à prendre la fuite : & toute l'armée des Romains auroit été renversée, si quelques cohortes qui, par ordre de Regulus, avoient fait un circuit, n'étoient venues attaquer par derriere, ces troupes auxiliaires qui poursuivoient chaudement les Romains, après les avoir enfoncés. Alors ceux même qui venoient de plier reprirent courage, & revinrent au combat; ainsi l'ennemi pressé par devant & par derriere, après avoir résisté pendant long-temps & avec beaucoup de valeur, fut enfin obligé de céder à la force.

Les Carthaginois alors abandonnerent leur camp, & s'enfuirent avec précipitation. Les cavaliers & les éléphants ayant une fois gagné la plaine, n'eurent pas de peine à se retirer en lieu de sûreté. Mais l'infanterie n'échappa pas si aisément aux vainqueurs qui l'ayant poursuivie assez long-temps, revinrent piller le camp des Carthaginois. Les Romains tuerent dans cette journée 17000 ennemis, & en prirent cinq mille avec douze éléphants. Cette victoire soumit aux Romains non-seulement les pays d'alentour, mais encore des peuples fort éloignés; & en très-peu de jours ils se virent maîtres d'environ quatre-vingts villles. Les Carthaginois

Regulus s'empare de 80 villes & de Tunete, une des plus fortes places des Carthaginois.

Carthaginois se voyoient déja réduits à d'étranges extrêmités, lorsque la nouvelle de la prise de Tunet les jeta presque entierement dans le désespoir. Car c'étoit une de leurs plus fortes places ; & n'étant située qu'à quinze milles de Carthage, elle mettoit les ennemis en état de savoir tout ce qui se passoit dans cette capitale, dont elle leur découvroit en plein la vue, aussi-bien que de la mer voisine.

Les Numides se déclarent contre les Carthaginois.

Tant de défaites & de pertes essuyées par les Carthaginois, ayant réveillé contre eux la haine des Numides leurs anciens ennemis, ils se répandirent dans leurs campagnes, y mirent tout à feu & à sang, & y causerent encore plus de terreur & de désolation que n'avoient fait les Romains eux-mêmes. D'ailleurs les paysans se réfugiant de toutes parts dans la ville, y apportoient non-seulement la consternation la plus grande, mais encore la famine. Car outre qu'une si grande multitude consumoit beaucoup de vivres, ceux qui avoient des bleds en leur possession, les cachoient exprès, dans l'espérance d'en voir augmenter le prix à mesure qu'ils deviendroient plus rares, & d'assouvir leur avarice aux dépens de la fortune & de la vie de tant de malheureux. Ces

extrêmités obligerent les Carthaginois d'écouter les Ambaſſadeurs de Regulus, qui les exhortoit à s'accommoder. Car il vouloit avoir l'honneur de terminer cette guerre ; & craignant qu'on ne lui envoyât un ſucceſſeur, à qui il fût contraint de le céder, il leur avoit fait offrir la paix.

La paix inutilement propoſée.

Ils lui députerent donc les principaux du Sénat pour en écouter les conditions. Mais ce Général qui croyoit avoir la victoire entre les mains, ne leur en ayant propoſé que de fort dures, ils s'en revinrent ſans rien conclure. Or il exigeoit des Carthaginois, ,, qu'ils cédaſſent aux Romains la poſ-,, ſeſſion libre & entiere des Iſles de ,, Sicile & de Sardaigne ; qu'ils leur ,, rendiſſent tous leurs priſonniers ſans ,, rançon, & qu'ils rachetaſſent les ,, leurs ; qu'ils payaſſent tous les frais ,, que les Romains avoient été obligés ,, de faire pour ſoutenir cette guerre, ,, & s'obligeaſſent de plus à leur payer ,, un tribut annuel. Il ajoutoit à ces conditions déja triſtes par elles-mêmes, d'autres obligations, qui n'étoient pas moins humiliantes pour les Carthaginois : ,, qu'ils n'auroient ,, point d'autres amis & d'autres en-,, nemis que ceux des Romains : qu'ils ,, ne conſerveroient qu'un ſeul vaiſſeau

„ de ligne ; & qu'ils fourniroient aux „ Romains cinquante triremes toutes „ les fois qu'ils en feroient requis. “ Les Députés furpris de ces demandes exorbitantes, le prierent de leur impofer des loix plus fupportables ; mais il n'en voulut rien rabattre, ajoutant feulement, » que c'étoit à eux „ ou de vaincre, ou d'obéir aux vain„ queurs. “ Lorfque les Députés eurent rapporté ces conditions à Carthage, à quelque extrêmité que les Citoyens fuffent réduits, ils en furent tellement indignés, qu'ils fe déterminerent à tout fouffrir, plutôt que d'accepter des loix qui les réduifoient dans la plus infupportable & la plus honteufe de toutes les fervitudes.

Les Carthaginois mettent Xantippe Lacédémonien à la tête de leur armée.

Telle étoit la fituation des Carthaginois, lorfque les vaiffeaux qu'ils avoient envoyés dans la Grece pour y lever des troupes, revinrent avec un nombre affez confidérable de foldats mercenaires. Il y avoit parmi eux un certain Xantippe de la ville de Lacédémone, qui avoit ajouté à la difcipline auftere de fa patrie, dans laquelle on avoit pris foin de le former dès fon enfance, une expérience confommée dans le métier de la guerre. Lorfqu'on l'eut informé de tout ce qui s'étoit paffé en Afrique jufqu'à fon ar-

rivée, & qu'il eut fait le dénombrement des troupes d'infanterie & de cavalerie, & des éléphants qui restoient aux Carthaginois, il ne fit pas difficulté de leur déclarer publiquement „ qu'ils avoient été vaincus, non „ par les Romains, mais par eux-mê- „ mes, par l'ignorance de leurs Gé- „ néraux, qui n'avoient pas su faire „ usage de leurs forces. « Ce discours s'étant répandu, les Magistrats firent venir Xantippe, qui leur expliqua sa pensée, & les fautes qu'ils avoient faites, d'une maniere si sensible & si évidente, qu'il les leur fit presque toucher au doigt. Il leur montra que soit dans les marches, soit dans les campements, soit dans les combats mêmes, ils avoient toujours choisi les postes les moins avantageux; que s'ils vouloient suivre ses conseils il répondoit non-seulement de leur salut, mais même de la victoire. Tous les Chefs de la République, & les Généraux les premiers, furent d'avis de s'en rapporter à lui, &, par une générosité qu'on ne sauroit trop louer, sacrifiant l'amour propre au salut de la patrie, ils confierent à un étranger le commandement de leurs troupes.

Xantippe en ayant pris la conduite, ne passa aucun jour sans faire sortir

les ſoldats de la ville, les tenant continuellement ſous les armes, & leur faiſant faire l'exercice en pleine campagne, pour les accoutumer à garder leurs rangs, à les changer ſuivant le beſoin, & à obéir promptement aux ordres de leurs officiers. Les troupes comparant cette nouvelle diſcipline avec celle qu'on leur faiſoit obſerver auparavant, commencerent à compter davantage ſur leur courage & ſur leurs forces, & à ſe remplir de confiance pour l'avenir. Toute la ville ranimée à la vue d'un changement ſi inopiné, paſſa du déſeſpoir & de la crainte des plus grandes calamités, à l'eſpérance des plus heureux ſuccès. Les Officiers témoins de cette joie univerſelle de tous les citoyens, reprirent courage eux-mêmes, & réſolurent d'aller chercher les ennemis. En effet après avoir exhorté les ſoldats à bien faire leur devoir, ils marcherent contre les Romains, avec douze mille hommes d'infanterie, quatre mille cavaliers, & près de cent éléphants. La ſeule choſe qui embarraſſoit les Romains, c'eſt qu'ils remarquoient que les ennemis abandonnant leur premiere méthode, évitoient les hauteurs & les défilés, & ne ſe campoient plus que dans les plaines. Mais enflés de leurs premiers

ſuccès, & aveuglés par une proſpérité qui n'avoit point été interrompue, ils mépriſoient des troupes qu'ils avoient vaincues dans toutes les occaſions, & qui étoient accoutumées à fuir devant eux, & ne faiſoient pas plus de cas du Grec qui les commandoit. Regulus lui-même n'étoit guere moins enivré que ſes ſoldats du doux poiſon d'une fortune toujours favorable. Ainſi faiſant réflexion qu'il avoit abattu les forces maritimes des Carthaginois, qu'il avoit ruiné leurs armées de terre, qu'il leur avoit pris près de deux cents villes, qu'il avoit fait ſur eux autour de deux cent mille priſonniers ; & qu'il étoit ſur le point de forcer Carthage même à ſe rendre, par les extrêmités auxquelles il l'avoit réduite; il ne put jamais ſe réſoudre à leur accorder la paix à des conditions ſupportables, & il écrivit à Rome qu'il tenoit les portes de Carthage fermées par la crainte & le déſeſpoir : tant il eſt vrai que les plus grands hommes manquent plus ſouvent de modération dans la bonne fortune, que de conſtance dans l'adverſité.

Regulus aveuglé par ſa proſpérité.

Au reſte, quoique Regulus comprît parfaitement que ſes principales forces conſiſtant en ſon infanterie, il étoit de ſa politique, de s'attacher aux lieux

élevés, & de difficile accès; cependant se persuadant qu'il étoit indifférent pour la véritable valeur, en quel lieu elle combattît, il n'hésita pas un moment à aller attaquer les Carthaginois dans la plaine où ils s'étoient campés. Bien plus, pour donner une plus grande preuve de sa confiance, il ne fit aucune difficulté de passer le fleuve qui couloit entre lui & les ennemis, & alla se poster environ à deux mille pas d'eux. Xantippe voyant la faute que faisoit le Général ennemi, assura hautement à ses gens, que le temps étoit venu où il alloit tenir aux Carthaginois la parole qu'il leur avoit donnée. Car il étoit bien assuré de battre les ennemis, fatigués du chemin qu'ils avoient fait, dans le poste où il avoit si fort souhaité de les combattre. D'ailleurs il trouvoit un grand avantage dans le temps même où la bataille alloit se donner. Car comme la nuit n'étoit pas éloignée, si les Carthaginois avoient du dessous, ils se sauveroient aisément par la connoissance qu'ils avoient du pays; au lieu que s'ils étoient victorieux, les Romains auroient bien de la peine à leur échapper dans des lieux qui leur étoient absolument inconnus. Il conjura donc les Cartha-

Xantippe exhorte les Carthaginois à combattre les Romains qui s'étoient témérairement engagés en bataille dans une plaine.

ginois qui délibéroient ſur ce qu'ils devoient faire, de ne point perdre l'occaſion qui ſe préſentoit de battre les Romains, & les perſuada d'autant plus aiſément de la ſaiſir, que les ſoldats d'eux-mêmes prioient inſtamment Xantippe, qu'ils regardoient comme leur Libérateur, de leur donner le ſignal du combat.

Le Lacédémonien ayant donc la liberté de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, fit ſortir ſon armée du camp, & la rangea en bataille de la maniere qui ſuit. Il mit au corps de réſerve la phalange des Carthaginois qui étoit l'élite de ſon infanterie. Il plaça les éléphants devant elle, laiſſant quelque intervalle entre deux, ſur une même ligne, dont le front égaloit celui de la phalange : il répandit la cavalerie ſur les deux ailes, avec ceux des troupes auxiliaires qui étoient le plus légerement armés ; & à la droite, derriere les cavaliers, ceux des mêmes mercenaires qui étoient armés de toutes pieces. Son armée étant ainſi diſpoſée, il ordonna aux Velites, après qu'ils auroient lancé leurs javelots, de ſe retirer dans les intervalles qui reſtoient vuides derriere eux exprès pour les recevoir ; puis quand les Romains ſeroient aux priſes avec de

nouveaux ennemis, de s'avancer une seconde fois des deux ailes, & de les venir tout d'un coup prendre en flanc; tandis qu'ils seroient occupés à combattre contre la phalange qu'ils auroient en face. Regulus de son côté ayant rangé ses troupes en bataille suivant sa méthode ordinaire, comme il vit les éléphants placés à l'avant-garde des ennemis, il prit tout d'un coup son parti. Il mit ses soldats armés à la legere aux premiers rangs; au corps de réserve les compagnies serrées des légions, la cavalerie à droite & à gauche sur les ailes, donnant à sa bataille beaucoup plus de profondeur, & bien moins de largeur qu'il n'avoit fait d'abord. Ainsi ayant également à craindre de la part des éléphants & de la cavalerie des ennemis, il prit à la vérité une précaution prudente contre l'impétuosité de ces bêtes énormes; mais dans une plaine aussi étendue, il laissa à la cavalerie des Carthaginois toute la facilité qu'elle demandoit pour entourer les légions Romaines rangées dans un espace trop étroit.

Le combat commença par les éléphants que Xantippe poussa contre l'avant-garde des Romains. Ceux-ci de leur côté s'avancerent en jetant de

Combat des Romains & des Carthaginois.

grands cris, tandis que la cavalerie des deux ailes en vint auſſi aux mains. Mais celle des Romains prit bientôt la fuite devant celle des ennemis bien ſupérieure en nombre. Ceux de l'infanterie Romaine qui étoient à la gauche, pour éviter l'irruption des éléphants, ſe jeterent ſur les ſoldats mercenaires, eſpérant qu'ils en auroient meilleur marché, & les ayant mis en fuite, les pourſuivirent juſqu'aux retranchements des Carthaginois. Les autres trouverent plus de difficulté de la part des éléphants, dont la maſſe énorme mettoit le déſordre dans leurs rangs, écraſoit la plupart des ſoldats & renverſoit des bataillons entiers.

Cependant les légions qui étoient fort ſerrées, les ſoutenoient en envoyant de nouvelles compagnies à la place de celles qui étoient en déroute, juſqu'à ce qu'enfin la confuſion ſe mit par-tout, la cavalerie ennemie fondant ſur ceux qui étoient aux extrêmités ; & ceux de la tête qui avoient pénétré à travers le corps des éléphants, étant tués de tous côtés, ou par la phalange des Carthaginois qui n'avoit point encore donné, ou par les Velites qui ſe jetoient ſur eux à droite & à gauche. Le carnage ne fut pas moins grand dans la fuite, qu'il l'a-

voit été dans le combat, ceux des vaincus qui s'étoient dispersés dans la plaine y étant ou écrasés par les éléphants, ou assommés par la cavalerie des Numides. M. Regulus fut pris vivant, avec environ cinq cents soldats. Il n'y eut de toute l'armée au plus que deux mille hommes, qui ayant mis les soldats mercenaires en désordre, coururent promptement vers Clupée où ils arriverent en sûreté contre leur espérance, Il y en eut autour de trente mille de tués sur la place, tant Romains qu'Alliés. Les Carthaginois ne perdirent guere qu'environ huit cents hommes des troupes auxiliaires qui avoient combattu contre l'aile droite des Romains.

Regulus vaincu & fait prisonnier.

L'armée ennemie après avoir remporté une victoire si glorieuse rentra dans Carthage chargée des dépouilles des vaincus, montrant fierement aux citoyens le Général des Romains prisonnier & enchaîné. Tous les habitants ou répandus dans les rues par où passoient les vainqueurs, ou de leurs fenêtres, jouissoient d'un spectacle qu'ils n'auroient presque osé souhaiter la veille : les cœurs ne pouvoient suffire aux transports de la joie qui les enivroit ; & les esprits croyoient à peine à l'existence d'un bonheur si

Joie incroyable des Carthaginois.

grand. En effet, après avoir été quelques jours auparavant à la veille de se voir enlever non-seulement leurs campagnes, mais encore leur ville, leurs foyers, leurs autels, & leurs Dieux, une révolution si inespérée les tenoit dans un tel ravissement, qu'ils s'en rapportoient à peine à leurs yeux & à leurs oreilles de ce qu'ils voyoient & de ce qu'ils entendoient. Mais les deux Généraux étoient le principal objet de leur attention. Considérant tantôt Regulus, tantôt Xantippe, ils jugeoient par la haute idée qu'ils avoient conçue du premier, de l'estime qu'ils devoient avoir pour celui qui l'avoit vaincu & fait prisonnier.

Xantippe élevé jusqu'au ciel.

„ Que doit-on penser, disoient-ils, „ de ce Général, qui a défait un si „ grand Capitaine, un guerrier si fa- „ vorisé de la fortune, un ennemi si „ implacable, un vainqueur si impé- „ rieux, la terreur & le fléau de Car- „ thage; & qui après lui avoir taillé „ en pieces une armée des plus flo- „ rissantes, l'a dépouillé en un mo- „ ment de toute sa gloire, & même „ de sa liberté? « Ce qui augmentoit encore l'admiration qu'on avoit pour lui, c'est que sous un extérieur peu avantageux du côté de la taille & de la physionomie, il cachoit une rare

valeur & des talents extraordinaires. Ses ſuccès lui procurerent une gloire brillante, mais en même temps éveillerent l'envie. Auſſi employa-t-il pour domter ce monſtre, la même prudence dont il avoit uſé pour terminer la guerre. Car quoiqu'il eût lieu d'attendre des Carthaginois une reconnoiſſance proportionnée au ſervice qu'il leur avoit rendu, il réſolut d'abandonner des eſpérances équivoques & périlleuſes; il prit le parti de retourner promptement dans ſa patrie, avant que la chaleur de ſes partiſans ſe fût réfroidie, & que la fortune lui eût fait éprouver ſon inconſtance.

La plupart des hommes n'ont que le bien public dans la bouche, & ne s'occupent dans le fait que de leur intérêt particulier. Tant qu'ils peuvent accorder leur avarice & leur ambition avec le ſalut de la République, ils témoignent pour elle l'attachement le plus vif. Mais dès qu'ils s'apperçoivent que quelques particuliers, par la ſupériorité des talents & du mérite, peuvent leur enlever les richeſſes & les honneurs, ils aiment beaucoup mieux écarter des ſujets utiles à l'état que de ſouffrir des rivaux qui pourroient nuire à leurs prétentions. Il eſt vrai que s'ils croient pouvoir diſputer avec

Réflexions ſur l'envie.

eux de mérite, ils laiſſent agir leur jalouſie d'une maniere moins ardente & moins déclarée. Mais quand la comparaiſon leur eſt évidemment déſavantageuſe, & que les biens & les dignités, après leſquels ils ſoupiroient paſſent dans des mains étrangeres, ils ne ſe font plus un ſcrupule d'employer la calomnie & la perſécution pour obtenir des récompenſes auxquelles ils déſéſperent de parvenir par leur mérite. C'eſt ce qui fait que les plus gens de bien ſont toujours ceux qui ont le plus d'ennemis, & qui ſont les plus expoſés. Un naturel du pays trouve des reſſources dans ſes proches & ſes amis. Mais quand c'eſt un étranger, la facilité de nuire aiguiſe encore la mauvaiſe volonté contre un homme qui n'ayant point d'appui, peut être abattu ſans effort, & offenſé ſans péril.

Xantippe ſuivant quelques Auteurs ſubmergé par la perfidie des Carthaginois.

La ſuite fit voir qu'aucune de ces réflexions n'étoit échappée à la pénétration de Xantippe ; car on dit que s'étant mis en mer pour ſe retirer, il fut ſubmergé par des gens que les Carthaginois avoient envoyés après lui, eſpérant par ſa mort éteindre le ſouvenir du ſervice important qu'il leur avoit rendu. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à avouer que c'étoit à la valeur d'un étranger qu'ils étoient re-

devables du ſalut de leur République. Quelques-uns racontent autrement l'aventure de Xantippe, ſans cependant juſtifier les Carthaginois d'ingratitude & de perfidie. Ils aſſurent qu'on l'embarqua pour le reconduire à Corinthe, ſur un vaiſſeau vieux & rempli de fentes, qu'on avoit eu ſoin d'enduire de poix, pour le faire paroître neuf & ſûr. Mais que ce Corinthien à qui il n'étoit pas aiſé d'en impoſer, s'étant apperçu de la fraude, monta ſur un autre bâtiment, & retourna dans ſon pays ſans danger.

On rapporte que quelques jours après ils firent une action auſſi perfide que celle-là, mais beaucoup plus horrible & plus déteſtable par le grand nombre de ceux à qui elle fit perdre la vie. Comme les ſoldats mercenaires demandoient un peu hautement la récompenſe du ſervice qu'ils venoient de rendre à Carthage, ils les embarquerent ſur des vaiſſeaux pour les tranſporter dans un lieu, où ils leur faiſoient eſpérer qu'on leur donneroit ſatisfaction. Mais les capitaines des galeres les débarquerent, ſuivant l'ordre qui leur avoit été donné, dans une Iſle déſerte, où ſe trouvant deſtitués de tout ſecours humain, n'ayant ni vivres pour y ſubſiſter, ni vaiſſeaux

Perfidie inouie des Carthaginois.

pour en ſortir, ils périrent tous du genre de mort le plus déplorable. D'autres Auteurs placent ce fait dans des temps bien antérieurs, & diſent que ce fut pendant la guerre des Syracuſains & des Carthaginois, que cette affreuſe cruauté fit prendre à l'Iſle dont je viens de parler, le nom infame de l'*Iſle aux Os*. Elle eſt ſituée derriere celle de Lipare, dans la haute mer vers l'Occident. Mais en quelque temps, & de quelque façon que la choſe ſoit arrivée, l'inhumanité dont les Carthaginois ont donné des preuves en tant d'autres occaſions, la rend très-vraiſemblable.

Cruautés ſans exemple des Carthaginois contre Regulus.

Doit-on s'étonner, qu'ayant ainſi traité leurs défenſeurs & leurs alliés, ils aient encore porté plus loin, à l'égard de leurs ennemis, la barbarie & la cruauté? Il eſt vrai qu'ils en uſerent autrement envers leurs priſonniers. Mais ce fut moins par humanité que par politique. Car comme ils ſavoient que les Romains avoient auſſi beaucoup de Carthaginois en leur pouvoir, ils eſpéroient en faire l'échange avec ceux qu'ils avoient entre les mains. Mais ils ne mirent aucunes bornes ni à la colere dont ils étoient tranſportés contre Regulus, ni aux cruautés de toutes les eſpeces qu'ils

exercerent dans la perſonne de cet infortuné Général. Car ils lui fourniſſoient des aliments inſipides & ſans ſubſtance, non pour conſerver ſa vie, mais pour éloigner ſa mort, & prolonger par là ſes calamités & ſes tourments. Mais ce qui faiſoit le plus de peine à ce grand homme, c'étoit les outrages dont ils ne ceſſoient de l'accabler. Entre autres, ils avoient coutume d'amener en ſa préſence un éléphant dont les hurlements affreux & les menaces réitérées ne lui permettoient pas de jouir d'un moment de repos. Enfin après l'avoir maltraité en mille manieres, & l'avoir réduit à la derniere extrêmité, ils le jeterent dans les priſons publiques.

Grande conſternation à Rome à la nouvelle de la défaite de Regulus & de ſon armée.

De ſi fâcheuſes nouvelles cauſerent à Rome autant de crainte pour l'avenir, que de douleur pour le préſent. On appréhendoit que les Carthaginois irrités d'un côté des maux qu'ils avoient ſoufferts, & de l'autre enflés de la victoire qu'ils venoient de remporter, n'entrepriſſent de leur rendre la pareille, & de faire ſentir à Rome toutes les alarmes & tous les maux que Carthage venoit d'éprouver. C'eſt pourquoi le Sénat chargea les Conſuls de » pourvoir à la défenſe de l'Italie, » & de paſſer eux-mêmes avec une

„ flotte en Sicile, & de là, s'ils le „ jugeoient à propos, en Afrique, & „ de donner aux Carthaginois assez „ d'affaires chez eux pour leur ôter la „ pensée & le dessein de passer en Ita- „ lie. « Mais le premier soin des Carthaginois fut de retirer des mains de leurs ennemis, les villes dont ils s'étoient rendus maîtres, de punir les peuples d'Afrique, qui les avoient abandonnés, & d'employer la force des armes pour faire rentrer dans le devoir ceux qui persisteroient dans leur révolte. Mais ils tenterent inutilement Clupée, que les Romains défendirent bravement contre tous leurs efforts. A l'égard de la Numidie & des autres contrées de l'Afrique, ils y trouverent un grand nombre d'ennemis; mais ils n'eurent pas beaucoup de peine à les soumettre.

Les Consuls s'embarquent pour l'Afrique avec 350 vaisseaux, & prennent Cossura en passant.

Mais ayant appris qu'on équipoit une flotte nombreuse, ils abandonnerent le siege de Clupée, pour ne songer qu'à radouber les anciens vaisseaux, à en construire de nouveaux, & à faire tous les efforts possibles pour empêcher les Romains d'aborder en Afrique. Mais les Consuls avoient tant fait de diligence, qu'au commencement de la campagne, ils eurent une flotte de trois cent cinquante vaisseaux-

ſeaux bien équipée, & en état de mettre à la voile. Ils paſſerent donc en Sicile, & voyant que tout y étoit tranquille, à la crainte près qui avoit tenu les eſprits en ſuſpens, ils laiſſerent des troupes où ils les jugerent néceſſaires, & avec le reſte de l'armée ſe mirent en mer, & cinglerent vers l'Afrique. Mais ayant été jetés par la tempête dans l'Iſle de Coſſura, ſituée entre l'Afrique & la Sicile vis-à-vis le promontoire de Lilybée, ils ravagerent la campagne, prirent la capitale du pays, & y mirent garniſon.

Ils battent les Carthaginois ſur mer & quelques jours après par terre.

De-là ils gagnerent le promontoire d'Hermée ſitué entre Carthage & Clupée, ſur l'autre côté du Golfe; ce fut là que la flotte des Carthaginois vint à leur rencontre; & dans le temps que les deux partis combattoient avec une ardeur égale ſans avoir aucun avantage l'un ſur l'autre, les Romains vinrent de Clupée au ſecours de leurs citoyens & ce renfort leur donna la victoire qui juſques-là avoit été diſputée. Les Carthaginois perdirent dans cette action près de quinze mille hommes, & cent trente-quatre vaiſſeaux, dont il y en eut cent quatre de coulés à fond, & trente de pris par les Romains, qui ne perdirent pas plus d'onze cents ſoldats, & neuf vaiſſeaux. La

flotte victorieuse s'en alla du côté de Clupée, & débarqua ses troupes près de cette ville, où les Consuls se camperent & eurent soin de se bien retrancher. L'armée des Carthaginois marcha aussi de ce côté-là sous la conduite des deux Hannon. Il s'y donna bientôt un combat de terre, où les Carthaginois ne furent pas mieux traités que dans la bataille navale; car ils furent vaincus avec perte d'environ neuf mille hommes. Il se trouva parmi les prisonniers un bon nombre de citoyens de qualité que les Consuls garderent, pour les échanger contre Regulus, & les autres Romains qui avoient été faits prisonniers avec lui.

La crainte de la famine les oblige d'abandonner l'Afrique.

Les Consuls délibérerent ensuite sur l'état présent des affaires: ils avoient fort compté qu'ils pourroient conserver l'Afrique; mais craignant la famine, dans un pays qu'on avoit entierement ravagé, ils crurent que le meilleur étoit d'emmener les Romains qui avoient défendu Clupée, & de s'en retourner en Sicile. Ils emporterent avec eux un butin immense composé des richesses que Regulus avoit entassées dans Clupée pendant le temps de sa prospérité, & de celles que leurs dernieres victoires y avoient ajoutées.

Une navigation favorable les avoit amenés jusqu'en Sicile ; & rien ne manquoit à leur félicité, si l'exemple de Regulus avoit pu leur apprendre à y mettre des bornes. Mais ils ne purent résister à la tentation de reprendre, avant de retourner en Italie, quelques villes maritimes qui tenoient encore pour les Carthaginois. Les pilotes eurent beau les conjurer de ne point s'approcher des rivages tournés vers l'Afrique, qui étoient de tous les plus dangereux & les plus difficiles à aborder, sur-tout entre le lever de l'Orion, & celui de la Canicule, les plus orageuses de toutes les constellations. Pour avoir méprisé cet avis salutaire, ils furent battus d'une si horrible tempête, qu'on pourroit à peine trouver un seul exemple d'un désastre semblable. Il suffit de dire, pour montrer la grandeur de leur naufrage, que de trois cent soixante & quatre galeres, ils en sauverent à peine quatre-vingts, après avoir perdu toutes les munitions & tout leur butin. Ils perdirent à peu près autant de barques de transport ou autres bâtiments de diverses formes : tous les rivages depuis Camarin, où l'orage les avoit surpris, jusqu'au promontoire de Pachin, étoient couverts des cadavres de leurs soldats

Ils sont battus d'une horrible tempête & font naufrage.

& de leurs chevaux, & des pieces de leurs galeres fracassées. Ils furent bien heureux dans leur infortune de trouver en Sicile un aussi bon ami & un allié aussi fidele que le Roi Hieron. Car ce Prince les recueillit, après leur naufrage, leur fournit des vêtements & des vivres, & des agrêts pour leurs vaisseaux, & les reconduisit jusqu'à Messine, après avoir pourvu à leur sûreté.

Mais les Carthaginois profitant du malheur de leurs ennemis, reprirent aussi-tôt Cossura & toute l'Isle qui porte le nom de cette capitale; & passant sur le champ dans la Sicile, assiégerent la ville d'Agrigente sous la conduite de Carthalon, & avant qu'elle pût être secourue, la prirent & la raserent après l'avoir pillée. Ils tuerent ou firent prisonniers un grand nombre des habitants. Ceux qui purent se sauver dans les terres de la dépendance des Syracusains s'établirent dans un bourg auprès du temple de Jupiter Olympien. Les Carthaginois n'espéroient pas moins que de rentrer en possession de la Sicile entiere, si le bruit d'une nouvelle flotte que les Romains préparoient avec beaucoup de diligence, n'eût rassuré les esprits de leurs alliés, que la crainte des Car-

thaginois avoit commencé d'ébranler. Car les Consuls y firent travailler avec tant d'ardeur & de promptitude, qu'en moins de trois mois ils remirent en mer une nouvelle flotte de deux cent vingt galeres, sur laquelle les nouveaux Consuls Cn. Cornelius Scipion Asina & A. Atilius Calatinus eurent ordre d'embarquer les plus braves soldats des légions nouvellement levées, & de mettre incessamment à la voile.

Cn. Cornelius & A. Atilius Conf. an de Rom. 498.

L. Cornelius, dont je parle, peut être proposé comme un exemple des plus signalés de l'inconstance de la fortune, & ses aventures doivent apprendre aux hommes à souffrir constamment les adversités qu'elle leur suscite. Car ayant été pris dans une embuscade des Carthaginois sept ans auparavant, pendant son premier Consulat, après s'être vu chargé de chaînes, & avoir souffert dans une obscure prison tout ce qu'il y a de plus dur & de plus humiliant pour l'orgueil humain, il recouvra non-seulement sa liberté, ses biens & ses honneurs, mais fut une seconde fois élevé à la dignité Consulaire, & se vit tout de nouveau précédé de ces faisceaux honorables dont la restitution lui causa d'autant plus de joie, que l'acci-

dent qui les lui avoit arrachés, étoit plus triste & plus déplorable. Les Consuls étant arrivés à Messine, y prirent les vaisseaux qui étoient restés des débris du naufrage précédent, & avec deux cent cinquante voiles entrerent dans l'embouchure du fleuve Himera, & s'emparerent par la trahison de quelques-uns des habitants, de la ville de Cephaledie située à dix-huit milles de là sur le même rivage. Ils pousserent de là jusqu'à Drepan ; mais n'ayant pu s'en rendre maîtres par la force, & ne jugeant pas à propos de l'assiéger à la vue de Carthalon, qui étoit accouru à son secours, ils furent obligés de se retirer sans rien faire.

Les Romains assiegent & prennent Palerme.

Mais n'ayant pas perdu courage pour avoir fait une tentative inutile, ils trouverent le moyen d'exécuter un projet bien plus important. Car étant allés tout droit à Palerme, ville capitale du pays qui étoit dans la dépendance des Carthaginois, ils entrerent dans le port, firent une descente au pied de ses murailles, & les habitants ayant refusé de se rendre, ils les entourerent d'un fossé & d'une palissade ; ce qui leur fut d'autant plus aisé, que le pays couvert de bois, leur fournissoit en abondance toute

toute la matiere dont ils avoient besoin. Ayant donc achevé leurs ouvrages en fort peu de temps, ils redoublerent leurs attaques avec tant de vigueur, qu'ils abattirent avec leurs machines, une tour qui donnoit sur la mer, & sur le champ les soldats étant entrés par les breches, ils emporterent ce qu'on appelloit la nouvelle ville, après avoir fait un grand carnage des ennemis. Les habitants de la vieille ville ne tinrent pas longtemps; car ceux de la nouvelle, en s'y réfugiant, y porterent plutôt la terreur & la consternation, que du secours & des provisions; la crainte du péril ayant rallenti leur ardeur, & la famine dont ils se voyoient menacés, achevant de les décourager, ils envoyerent des députés aux Consuls pour leur demander la vie & la liberté, leur offrant de leur accorder tout le reste. Les Consuls n'accepterent point cette proposition, instruits que les assiégés manquoient de vivres, mais fixerent leur rançon à la somme de cent livres par tête. Il s'en trouva quatorze mille qui se racheterent à ce prix. Tous les autres, au nombre de treize mille, furent vendus à l'encan avec le reste du butin.

Plusieurs villes entrent dans l'alliance des Romains.

Cette victoire ne fut pas moins utile que glorieuse. Car elle engagea plusieurs villes de cette côte, & quelques-unes même de celles qui en étoient éloignées, à chasser les garnisons des Carthaginois, & à embrasser l'alliance des Romains. Les Jetiniens commencerent, & furent suivis aussitôt par ceux de Solonte, ceux de Petri, ceux de Tindare, & quelques autres. Les Consuls après ces expéditions laisserent une garnison dans Palerme, revinrent à Messine, & de là à Rome. Les Carthaginois leur dresserent des embuscades sur leur route, & leur enleverent quelques barques de charge avec l'argent & les autres effets qu'elles portoient. Alors les deux Consuls de l'année précédente donnerent successivement aux Romains le spectacle des triomphes maritimes qu'ils avoient mérités par la prise de Cossura, & la défaite des Carthaginois. Ser. Fulvius triompha le premier le 14 des Calendes de Février ; & M. Emilius fit la même cérémonie dès le lendemain.

L'année (1) 500 de Rome, suivant

(1) Il y a un an de différence entre les autres Historiens, & Freinshemius qui ne compte celle-ci que pour la 499, au lieu que c'est la 500 dans les Fastes du Capitole.

le calcul des autres Auteurs, les Romains firent en Afrique une descente dont ils ne tirerent pas beaucoup de fruit. Ce fut sous le Consulat de Cn. Servilius Cepion & de C. Sempronius Blesus. Ces deux Généraux passerent en Sicile, où ayant inutilement attaqué Lilybée, ils pousserent jusqu'en Afrique avec une flotte de deux cent soixante galeres : en cotoyant cette province, & y faisant de temps en temps des descentes, ils prirent plusieurs villes, & firent un riche butin. Mais c'est à quoi se borna leur expédition. Car ils ne purent jamais aborder dans les contrées les plus considérables, étant de toutes parts repoussés par les Carthaginois qui avoient repris courage, depuis qu'ils avoient chassé les Romains des places que Regulus leur avoit enlevées, & qui agissoient avec plus de liberté, après avoir puni les rebelles. Car Amilcar en parcourant la Numidie & la Mauritanie, en avoit fait rentrer tous les peuples dans le devoir. Une amende de mille talents d'argent, (1) & une contribution de vingt mille bœufs fut la peine de

Cn. Servilius, & C. Sempronius Con. an de Rome 499.

Les Consuls Romains ravagent les côtes d'Afrique.

Amilcar punit la révolte des Maures & des Numides.

(1) Ce sont environ trois millions de livres suivant notre façon de compter, comparée à celle des Grecs.

leur ſoulevement; & trois mille des principaux du pays, convaincus d'avoir embraſſé le parti des Romains, furent attachés au gibet.

Cependant la flotte des Romains redoutoit moins la rencontre des ennemis que les rochers cachés ſous les eaux, contre leſquels elle étoit en danger d'échouer dans une mer qui lui étoit inconnue. En effet s'étant avancés juſqu'à Meninge, Iſle des Lotophages, voiſine de la petite Syrte, ils ſe trouverent arrêtés ſur des bancs de ſable que la mer, en ſe retirant, l'avoit laiſſés à découvert; & quoiqu'ils euſſent jeté une grande partie de leurs charges à la mer pour ſoulager leurs galeres, ils ne craignoient pas moins de périr, lorſque contre leur eſpérance, le retour des flots ſouleva leur vaiſſeaux allégés, & les tira de danger. Ainſi ayant évité en perdant leurs biens, une mort qui leur paroiſſoit inévitable, ils abandonnerent un lieu ſi funeſte, & firent une retraite qui reſſembloit aſſez à une fuite, pour ne pas retomber dans un péril ſemblable à celui qu'ils avoient échappé. Ils revinrent à Palerme ſans aucun inconvénient. Mais ayant repris la route d'Italie, lorſqu'ils voulurent doubler le promontoire de Palinure,

qui des montagnes de la Lucanie s'étend assez avant dans la mer, ils furent attaqués d'une horrible tempête qui leur coula à fond plus de cent cinquante galeres, sans compter un grand nombre de barques destinées au transport des chevaux & des provisions. C'est pourquoi les Sénateurs affligés de tant de pertes consécutives de la même nature, prirent le parti de renoncer à l'empire de la mer, que les vents & les flots sembloient refuser aux Romains, & résolurent de ne garder que soixante vaisseaux, qui leur parurent suffisants pour assurer les côtes d'Italie, & porter des provisions aux troupes qu'ils entretenoient dans la Sicile. Ces accidents n'empêcherent pas qu'on ne décernât à C. Sempronius, l'un des Consuls, le triomphe naval sur les Carthaginois, pour les Calendes d'Avril, dix jours après que le Proconsul Cn. Cornelius eut aussi triomphé. Posthumius Megullus, l'un des Censeurs & qui exerçoit en même temps la Préture, étant mort cette année à Rome pendant sa magistrature, D. Junius son collegue abdiqua aussi la censure.

Mais dans la campagne prochaine, les nouveaux Consuls C. Aurelius Cotta & Pub. Servilius Geminus étant

C. Aurelius & Pub. Servilius Con. an de Rom. 500.

arrivés en Sicile, assiégerent & prirent, entre plusieurs autres villes, celle d'Himera portant le même nom que le fleuve sur lequel elle est située. Mais ils la trouverent déserte, les Carthaginois en ayant tiré les habitants, pendant la nuit qui précéda sa prise. Mais l'avantage qu'ils tirerent de la possession d'un lieu célebre de lui-même, c'est qu'ils effacerent la honte qu'ils y avoient reçue quelque temps auparavant, lorsque l'avarice des soldats leur avoit fait manquer la prise de cette ville qu'on nommoit aussi Thermes, & qui autrement ne pouvoit leur échapper. Voici comme la chose leur étoit arrivée. Un Officier de la garnison, que les Romains avoient fait prisonnier, s'étant engagé à leur livrer la ville, dont une des portes étoit confiée à sa garde, pourvu qu'ils lui rendissent la liberté, il avoit été renvoyé à son poste sur sa parole, & ensuite avoit livré à l'heure marquée, la porte dont il disposoit, aux soldats envoyés pour s'en saisir. Les principaux de ces soldats étant entrés dans la ville, en avoient fait refermer la porte, sans permettre à aucun de leurs compagnons d'y entrer après eux, dans l'espérance de partager seuls tout ce qu'il

Himera reprise par les Romains.

y auroit de plus beau & de meilleur parmi les dépouilles des habitants. Les Thermitains avoient auſſi-tôt pris les armes contre cette poignée d'ennemis trop avides, qui ne pouvant ni réſiſter en ſi petit nombre à la multitude qui étoit venue fondre ſur eux, ni être ſecourus des leurs à qui ils avoient fermé la porte, furent tués depuis le premier juſqu'au dernier : dénouement digne du projet extravagant qu'ils avoient conçu.

Soldats punis de leur injuſte avidité.

Après la priſe d'Himera, autrement appellée Thermes, le Conſul Aurelius, dans le deſſein d'aſſiéger Lipare dont quelques Généraux Romains avoient déja tenté en vain de ſe rendre maîtres, choiſit parmi les troupes qui ſervoient en différentes contrées de la Sicile, un grand nombre de ſoldats les plus braves & les plus aguerris, & les transporta dans l'Iſle des Lipariens, ſur les galeres que lui fournit le Roi Hieron. Mais étant obligé de retourner à Meſſine pour y (1) reprendre les auſpices, il laiſſa la conduite du ſiége à un de ſes parents nommé Publius Aurelius Pecuniola,

(1) Quand les Romains s'imaginoient que les Dieux leur étoient contraires, ils leur offroient des ſacrifices pour les appaiſer ; & c'eſt ce qu'ils appelloient *reprendre les auſpices.*

(d'autres disent à Q. Cassius Tribun des soldats,) lui recommandant de bien garder les ouvrages qu'il avoit achevés, & sur-tout d'éviter d'en venir aux mains avec les ennemis. Mais cet Officier subalterne, sans avoir égard aux ordres de son Général, alla aussi-tôt attaquer les murailles de Lipare, se flattant de rendre son nom célebre par la prise de cette ville, s'il pouvoit la réduire en l'absence du Consul. Sa témérité ne demeura pas impunie. Car il ne put forcer la place, quoiqu'il eût perdu bien du monde dans l'assaut qu'il y donna, & les assiégés ayant fait sur lui une sortie, ruinerent les travaux des assiégeants, & le repousserent jusques dans le camp qu'il eut bien de la peine à défendre. Mais Aurelius ayant ramené la fortune avec lui, prit la ville & fit un grand carnage des habitants. Après cet heureux succès, pour punir le Tribun de sa désobéissance, il le cassa, le fit battre de verges, & l'obligea de servir en qualité de simple soldat. Ce ne fut pas là le dernier exemple qu'Aurelius donna dans son consulat, d'une sévérité digne des premiers temps de la République.

Extrême sévérité du Consul Aurelius.

Le Consul s'étant rendu maître de Lipare, exempta de tout tribut & de

tout impôt les descendants d'un certain Timasithe qui avoit autrefois gouverné cette Isle; tant il est vrai, que le temps ne pouvoit effacer le souvenir des services qu'on avoit rendus aux Romains, ni mettre des bornes à leur (1) reconnoissance. Ce Timasithe avoit autrefois rendu aux Ambassadeurs de Rome une coupe d'or dont ils alloient faire présent à Appollon dans son temple de Delphes, & que les pirates de Lipare ses sujets leur avoient enlevée. Et poussant la générosité plus loin, (2) après avoir fait conduire ces mêmes Ambassadeurs en Grece, il avoit ordonné à ses gens de les escorter jusqu'à Rome pour empêcher qu'il ne leur arrivât aucun accident. Les Romains ayant ensuite assiégé la forte place d'Erete avec 40000 hommes d'infanterie, & 1000 de cavalerie, ne purent la réduire,

(1) Ceux qui connoissent bien les Romains avouent que leur reconnoissance étoit un effet de leur politique, autant que de leur générosité. C'est par là qu'ils sont devenus les maîtres de la terre; au lieu que l'ingratitude & la perfidie des Carthaginois ont enfin causé la ruine de leur République.

(2) Dans l'endroit où T. Live parle de cet événement, il assure que ce fut ce Chef de Pirates qui plus digne de Rome que de Lipare, mena lui même les Ambassadeurs à Delphes; & que de là il les accompagna jusqu'à Rome, où il fut reçu & traité comme hôte & comme ami du peuple Romain.

& n'oserent hasarder la bataille contre l'armée des Carthaginois. Car depuis la malheureuse aventure de Regulus, les légions Romaines redoutoient tellement les éléphants, qu'ils n'osoient plus paroître devant ces animaux terribles : ils se trouverent souvent rangés en bataille en présence des Carthaginois, soit dans le territoire de Lilybée, soit dans celui de Selinonte ; les deux armées étoient à peine à six cents pas de distance. Mais ayant absolument perdu cette confiance qui les faisoit ordinairement courir au combat avec joie, les Romains évitoient les plaines, & se retranchoient avec soin sur les hauteurs les plus inaccessibles.

La crainte des éléphants décourage les Romains.

Espérances des Carthaginois relevées par l'abattement des Romains.

Ce découragement releva extraordinairement la confiance des Carthaginois. Comptant dès-lors sur leurs armées de terre, & informés que les Romains dont les plus grandes pertes avoient été causées par la tempête, avoient pris le parti de renoncer à la navigation, ils ne douterent pas qu'ils ne pussent recouvrer la Sicile, s'ils y envoyoient une nouvelle flotte, & de nouvelles armées de terre. Mais comme une si longue guerre avoit épuisé les trésors qu'ils avoient eu le temps d'amasser, & que tout ce qu'ils

tiroient de leurs ſujets, ne ſuffiſoit pas aux dépenſes qu'ils étoient obligés de faire; ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Ptolomée, Roi d'Egypte leur ami, pour le prier de leur prêter (1) deux mille talents. Ce Prince ne voulant pas mécontenter les Romains qui étoient auſſi ſes alliés, s'offrit pour ménager la paix entre ces deux peuples. Mais ſa médiation ayant été inutile, il refuſa aux Carthaginois les ſommes qu'ils lui demandoient, & leur répondit qu'il les eût aidés de bon cœur contre une nation qui auroit été ſon ennemie, mais qu'il ne lui convenoit pas de leur donner du ſecours contre les Romains ſes amis & ſes alliés.

Ptolomée Roi d'Egypte s'emploie en vain pour réconcilier les Carthaginois avec les Romains.

Ce fut à peu près en ce temps-là que T. Coruncanius Plebéien fut élevé à la dignité de grand Pontife, qui juſques-là n'avoit été accordée à aucun de ſon ordre. On créa auſſi cette même année de nouveaux Cenſeurs, parce que des deux de la précédente l'un étant mort, & l'autre ayant abdiqué, les fonctions de cette magiſtrature avoient été interrompues. M. Valerius Meſſalla, & Pub. Sempronius Sophus, qui avoient été nommés, firent la clôture du trente-ſeptieme

(1) Qui font ſix millions de livres.

luſtre ou dénombrement dans lequel on trouva (1) 297797 citoyens. Ces deux Magiſtrats uſerent d'une extrême ſévérité. Car ils dégraderent treize Sénateurs en faiſant la revue de cet Ordre, ôterent à quarante Chevaliers, les chevaux que leur entretenoit la République, & ne les laiſſerent au nombre des citoyens que pour y (2) payer tribut. Ils les traiterent ainſi pour ſatisfaire aux plaintes du Conſul Aurelius qui leur avoit reproché en préſence de ces Magiſtrats, d'avoir refuſé d'exécuter en Sicile une commiſſion dont il les avoit chargés, & qui étoit d'une extrême importance. Mais le Conſul peu content de la peine à laquelle les Cenſeurs les avoient condamnés pour leur déſobéiſſance, obtint un Arrêt du Sénat, qui ordonnoit que ſans avoir égard aux ſervices paſſés, ils ne compteroient leur premiere campagne, que du jour même de l'Arrêt. Telle étoit

(1) On ne comptoit que les chefs de famille.

(2) Les Cenſeurs dans la revue des différents Ordres de la République, notoient les citoyens d'infamie à proportion de leur mauvaiſe conduite; quelquefois ils les degradoient entiérement, ne leur laiſſant de citoyens que la néceſſité de payer tribut avec les autres, faiſant inſcrire leurs noms ſur un Regiſtre deſtiné à cet uſage, & c'étoit là ce qu'ils appelloient *ærarium facere*, ou *inter ærarios referre*.

l'estime qu'on avoit alors pour la discipline : cette rigueur inflexible à la faire observer, contribua autant que les avantages qu'il avoit remportés sur les Carthaginois & les Siciliens, à lui mériter le triomphe dont il fit la cérémonie les Ides d'Avril.

Les événements de l'année suivante ne répondirent pas aux grands préparatifs qu'on avoit faits de part & d'autre ; car une crainte réciproque retenant les deux partis dans la réserve, toute la campagne se passa sans aucune action mémorable. Les deux Consuls L. Cecilius Metellus & C. Fulvius Pacillus étant passés en Sicile avec leurs légions, ne pousserent pas beaucoup les ennemis, qui de leur côté se tinrent assez tranquilles, quoiqu'Asdrubal, leur nouveau Commandant, fût arrivé tout récemment dans cette province avec deux cents vaisseaux, cent trente éléphants, & vingt mille hommes tant infanterie que cavalerie. C'est ce qui obligea le Sénat à prendre des mesures pour équipper une flotte qui fût en état d'agir. Car ils voyoient parfaitement qu'on ne pouvoit tirer la guerre en longueur sans épuiser la République par des dépenses continuelles ; que depuis la défaite de l'infortuné Regulus, les légions

L Cecilius & C. Fulvius Conf. an de Rome 501.

n'avoient plus la même vigueur, & que quand ils réussiroient par terre au-delà de leurs souhaits, il leur seroit cependant impossible de chasser les Carthaginois de la Sicile, tant qu'ils seroient les maîtres de la mer. Ils revinrent donc à leurs premiers projets; & mettant de nouveau toutes leurs espérances dans les forces maritimes, ils commencerent à radouber les anciennes galeres, & à en construire de nouvelles.

C. Atilius & L. Manlius Conf. an de Rome 502.

Cependant C. Fulvius laissant M. Metellus, son collegue, à Palerme, s'en revint à Rome pour y présider aux assemblées dans lesquelles on créa Consuls C. Atilius Regulus & L. Manlius Vulso, tous deux pour la seconde fois. On les chargea du soin de faire équipper la flotte, & de la pourvoir de matelots & de rameurs. On continua le commandement à L. Metellus, & on lui ordonna de faire la guerre en Sicile en qualité de Proconsul. Asdrubal voyant que l'un des Consuls s'étoit retiré avec la moitié des légions, fit réflexion que depuis long-temps, quoique les deux armées eussent souvent été rangées en bataille à la vue l'une de l'autre, cependant la crainte avoit toujours empêché les Romains de venir attaquer

Les Romains équippent une nouvelle flotte.

les Carthaginois. C'eſt pourquoi preſſé d'ailleurs par les inſtances réitérées des ſiens qui demandoient à combattre, & lui reprochoient ſa lenteur, il ſortit de Lilybée avec toutes ſes troupes, & traverſant avec peine le pays des Selinontes, arriva dans le territoire de Palerme où il ſe campa.

Aſdrubal vient camper avec ſon armée dans le territoire de Palerme.

Le Proconſul étoit par haſard à Palerme avec le reſte de l'armée, pour défendre ſes alliés, qui étoient ſur le point de couper leurs moiſſons, & de les ſerrer. Ayant été informé qu'il y avoit des eſpions Carthaginois cachés à Palerme, il ordonna que tout ce qu'il y avoit de gens dans la ville, s'aſſemblât dans la place publique. Enſuite, pour les obliger à ſe déclarer eux-mêmes, il commença à examiner attentivement tous les viſages inconnus, leur demandant qui ils étoient, & ce qu'ils faiſoient à Palerme. Par cette recherche exacte, il découvrit les eſpions; & ayant appris d'eux ce qui ſe paſſoit parmi les ennemis, il reconnut qu'il y avoit dans leur démarche beaucoup plus de témérité & d'étourderie, que de prudence & de conduite. Ainſi pour les jeter dans une confiance encore plus ſotte & plus aveugle, il feignit de les craindre & ſe tint renfermé dans

Le Proconſul ſurprend les eſpions des Carthaginois cachés dans Palerme.

Son ſtratagême pour attirer les ennemis dans un poſte où ils ſont enſuite défaits.

ses murailles. Asdrubal devenu plus fier encore qu'auparavant, s'avança dans le milieu du pays, mettant tout à feu & à sang; & enfin poussa les ravages jusqu'aux portes mêmes de la ville. Le Consul insensible à toutes ces pertes aussi-bien qu'aux insultes des ennemis, ne fit pas le moindre mouvement pour réprimer leur audace, bien persuadé qu'avec un peu de patience il leur feroit payer le tout avec usure. Il attendoit sur-tout qu'ils passassent la riviere d'Orethe qui coule le long de la ville du côté du midi. Car il ne doutoit point que s'ils faisoint encore cette démarche, il n'eût un moyen assuré de les défaire. Pour les amener là, il affecta en tout une conduite lâche & timide, ne faisant paroître que très-peu de monde sur les murailles, afin qu'ils conçussent un égal mépris & pour le peu de courage, & pour le petit nombre des Romains.

L'audace étonnante d'Asdrubal fit réussir à souhait ce dessein du Proconsul. Car il ne manqua pas de faire passer d'abord le fleuve à son infanterie, puis à sa cavalerie, & enfin aux éléphants; & se campa avec toutes ses forces auprès des murailles; tous les Carthaginois, à l'exemple de

leur chef, faisoient paroître tant de mépris pour la lâcheté apparente des Romains, qu'ils dresserent leurs tentes sans précaution; ils croyoient n'avoir besoin ni de fossé, ni de palissade. Comme les marchands & les vivandiers avoient apporté dans ce lieu une grande quantité de vin & de toutes sortes de provisions, les soldats mercenaires, après avoir bu outre mesure, commencerent à pousser des cris affreux, & à remplir tout le camp de ce tumulte & de ce fracas qui est la suite ordinaire de l'ivrognerie.

Combat des Romains & des Carthaginois devant les murailles de Palerme.

Ce fut alors que le Proconsul jugea qu'il étoit temps d'exécuter son projet. Ainsi il fit sortir quelques soldats des plus alertes pour aller agacer les ennemis, & les attirer au combat; ce qui réussit si bien, qu'Asdrubal, après avoir envoyé contre eux différentes bandes successivement, fit enfin sortir toute son armée hors du camp. Alors Metellus plaça une partie des Velites devant les fossés de la ville, avec ordre de lancer leurs javelots sur les éléphants, en cas qu'on les poussât de leur côté: que s'ils se trouvoient trop pressés, ils se jetassent dans le fossé, pour en sortir ensuite & revenir à la charge. Il commanda

aux artisans & aux gens du peuple de porter des traits sur les murailles, & de les jeter en bas, afin que les Velites n'en manquassent pas dans le besoin. Il posta les archers & frondeurs sur les murailles. Pour lui à la tête des cohortes armées de toutes piéces, il se tint dans la ville derriere la porte qui donnoit sur l'aîle droite des ennemis, disposé à fondre sur eux quand il en seroit temps. Cependant ceux qui avoient engagé l'action, tantôt se retiroient en bon ordre, quand les ennemis les pressoient en trop grand nombre ; tantôt revenoient au combat avec le secours des gens frais que le Proconsul avoit soin d'envoyer de temps en temps pour les soutenir ; lorsque les conducteurs des éléphants, piqués d'émulation, & pour disputer à Asdrubal l'honneur d'une victoire qu'ils croyoient assurée, pousserent leurs animaux contre les Romains, & voyant qu'ils se retiroient vers la ville, les poursuivirent témérairement jusques sur le bord du fossé.

Alors les éléphants accablés d'une grêle de flêches qu'on faisoit pleuvoir du haut des murs, & des traits que leur jetoient les Velites, qui étoient sur le bord du fossé, entrerent en

fureur, se tournerent contre les Carthaginois, écraserent tous ceux qui se trouverent sous leurs pieds, & mirent le désordre & la confusion dans leurs rangs. Dès que Metellus, qui avoit l'œil à tout, s'en fut apperçu : Voilà, dit-il, à ceux qu'il avoit avec lui, voilà le moment que j'attends depuis long-temps ; & aussi-tôt faisant ouvrir la porte, il fond en bon ordre sur les ennemis effrayés, & déja plus d'à moitié vaincus. Aussi n'eut-il pas de peine à achever leur défaite. Il en tua un grand nombre sur le champ de bataille même ; il en fit un grand carnage dans la fuite, & pour surcroît de malheur, un accident qui auroit dû leur être favorable, contribua encore à leur disgrace. Car la flotte Carthaginoise ayant paru dans ce moment, comme tous couroient en aveugles au-devant d'elle dans l'espérance d'y trouver leur salut, ils furent ou écrasés par les éléphants, ou tués par les Romains qui les poursuivoient, ou noyés dans les flots, soit avant de pouvoir atteindre les galeres, soit en voulant y monter.

Victoire célebre de Metellus sur les Carthaginois.

Les Romains n'avoient point encore remporté jusqu'à ce jour, & ne remporterent point dans la suite sur les Carthaginois de victoire plus cé-

lebre que celle-là, & qui ait eu des ſuites plus importantes pour les deux peuples. Car elle rendit aux vainqueurs l'eſpérance qu'ils avoient autrefois conçue d'abattre l'empire des Carthaginois; & ôta à ceux-ci, non-ſeulement le deſſein, mais juſqu'à la penſée de remettre ſur pied de nouvelles armées de terre, tant que cette guerre dura. On aſſure qu'ils perdirent vingt mille hommes dans la bataille, que les Romains prirent d'abord vingt-ſix éléphants, puis tout le reſte de ceux qu'ils leur avoient oppoſés ce jour-là. Car le Proconſul jugeant bien que ces bêtes farouches ne ſe laiſſeroient pas aiſément conduire par des inconnus, fit publier à ſon de trompe qu'il donneroit la vie & la liberté à ceux des priſonniers qui lui ameneroient les éléphants. Ces malheureux pour obtenir une récompenſe ſi conſidérable, ſe ſaiſirent premierement des plus traitables, & de ceux de qui ils étoient connus, & par leur moyen n'eurent pas de peine à ſe faire ſuivre des autres. Metellus les envoya tous à Rome, uſant pour les tranſporter d'une invention qui mérite d'être rapportée.

L. Metellus fait tranſporter à Rome tous les éléphants qu'il avoit pris dans cette journée mémorable.

Car comme il n'avoit point de bâtiments propres à cet uſage, il ra-

massa un grand nombre de tonneaux, dont il fit des bacs, de la façon qui suit. Il rangea ses tonneaux en long sur deux lignes paralleles; puis étendit en largeur des poutres dont les bouts portoient sur les deux tonneaux qui se répondoient d'une ligne à l'autre, pour les tenir dans la même place, & empêcher qu'ils ne se heurtassent. Ensuite il remplit les vuides qui restoient entre les poutres avec des ais qui faisoient un plancher solide, qu'il couvrit de terre, & qu'il entoura dans toute la circonférence, de planches qui formoient une sorte d'étable. Par ce moyen il transporta ces animaux à Rhége, sans qu'ils apperçussent le mouvement du bac, ni les flots de la mer dont la vue leur cause une frayeur extrême. Asdrubal après sa défaite se retira à Lilybée. Mais étant retourné de là à Carthage, il fut arrêté & souffrit le supplice auquel il avoit déja été condamné pendant son absence. Cependant les Carthaginois faisant réflexion à la défaite de leurs armées & à la perte de leurs éléphants, considérant d'ailleurs que de toutes les places qu'ils avoient possédées dans la Sicile, il ne leur restoit plus que Drepan & Lilybée; au lieu que les Romains par le moyen de la nouvelle

Invention singuliere pour transporter les éléphants en Italie.

flotte qu'ils avoient équippée, étoient puissants autant par mer que par terre, songerent sérieusement à traiter de la paix : heureux si on vouloit la leur accorder à des conditions un peu plus favorables que celles qu'on leur avoit déja proposées.

Regulus envoyé à Rome par les Carthaginois pour traiter de la paix.

Ces réflexions leur ayant rappellé le souvenir de Regulus & des conditions de paix qu'il leur avoit imposées dans le temps de ses prospérités, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de l'employer lui-même pour obtenir ou la paix ou l'échange des prisonniers, qui après la paix étoit l'avantage qu'ils souhaitoient le plus. Ils se persuadoient que cet infortuné Général s'emploieroit de toutes ses forces pour conclure un traité qui lui devoit rendre à lui-même la liberté. » Ils „ ne pouvoient s'imaginer qu'il y eût „ dans l'Univers un homme assez constant & assez insensible pour rejeter „ les moyens de sortir de l'obscure „ prison où il languissoit, & de recouvrer la lumiere, la liberté, sa „ patrie, ses dignités & ses honneurs, „ & de revoir les personnes du monde „ qui lui étoient les plus cheres. Que „ Regulus avoit à Rome sa femme & „ ses enfants qu'il aimoit tendrement, „ & dont il étoit aimé de même. Que

„ ses parents & ses alliés étoient au „ nombre des Sénateurs & des Ma„ giſtrats ; que ſon couſin germain „ portant le même nom que lui, étoit „ actuellement Conſul, que lui-même „ avoit mérité l'eſtime & l'amitié du „ Sénat & du peuple Romain par les „ grandes actions qu'il avoit faites, „ & que ſes diſgraces l'avoient rendu „ digne de leur compaſſion. Enfin, „ que comme on ne devoit pas dou„ ter que Regulus ne s'aimât lui-même, „ & ne fût aimé des ſiens, ils ne pou„ voient s'adreſſer à un médiateur, „ ni plus intéreſſé à obtenir la paix, „ ou l'échange qu'ils propoſoient, ni „ plus agréable à ceux à qui il devoit „ demander l'un & l'autre. Regulus accepta la commiſſion dont on le chargeoit, non pour obtenir ſa liberté, comme il parut bien depuis, mais pour perſuader plus fortement au Sénat, en lui parlant en perſonne, de préférer les intérêts de la République à ceux des particuliers quels qu'ils puſſent être.

Régulus détourne les Romains de faire la paix, & d'échanger les priſonniers.

Il partit donc pour Rome avec les Ambaſſadeurs des Carthaginois : mais lorſqu'il fut arrivé, il ne voulut jamais entrer dans la ville, quelques inſtances que lui en fiſſent les Romains, apportant pour raiſon, que

ſuivant la coutume de leurs ancêtres, les Ambaſſadeurs des ennemis ne devoient point y être introduits, & qu'on devoit leur donner audience hors de l'enceinte de Rome. Les Sénateurs s'étant donc aſſemblés hors des murailles, il leur dit au nom des Ambaſſadeurs Carthaginois „ qu'en qua„ lité d'eſclave des Carthaginois, il „ exécutoit les ordres de ſes maîtres, „ qui l'avoient chargé de demander „ la paix aux conditions dont con„ viendroient les deux peuples, ſinon „ d'inſiſter au moins ſur l'échange „ des priſonniers. Bientôt après les Ambaſſadeurs ſortirent, & Regulus les ſuivit; il ne voulut jamais aſſiſter à la délibération des Sénateurs, quoiqu'ils l'en priaſſent avec beaucoup d'inſtance, que les Ambaſſadeurs n'y euſſent conſenti. Alors il prit ſa place & y demeura ſans parler, juſqu'à ce qu'enfin étant preſſé de dire ce qu'il penſoit; „ Meſſieurs, dit-il, je ſuis „ Romain; malgré ma mauvaiſe fortu„ ne & quoique mon corps ſoit au pou„ voir des ennemis, mon ame, qui „ ne dépend point des caprices du „ ſort eſt toujours la même. C'eſt „ pourquoi écoutant plutôt la voix de „ celle qui eſt libre, que le cri de „ celui qui eſt eſclave, je vous con„ ſeille

„ ſeille ni de faire l'échange des priſonniers, ni de traiter de la paix. „ Si vous continuez la guerre, comme „ vous le devez faire, rien n'eſt plus „ contraire à vos intérêts que cet échange. Car ils exigeront pour un ſeul „ homme caſſé de vieilleſſe comme je „ ſuis, que vous leur rendiez un grand „ nombre de Carthaginois jeunes & „ vigoureux, parmi leſquels il y en a „ dont je ſais que vous devez faire „ cas. A l'égard de la paix, vous ne „ sauriez la donner ſans faire tort à „ votre ſageſſe, & porter un préjudice „ infini à toute la République; à moins „ que les ennemis n'acceptent toutes „ les loix que vous voudrez leur imposer, & qu'ils ne ſe tiennent abſolument pour vaincus.

Comparaiſon des Républiques Romaine & Carthaginoiſe.

„ Je ſais que la guerre a ſes difficultés pour vous comme pour „ toute autre nation : car les grands „ projets ne s'exécutent guere ſans „ peine & ſans dépenſe. Mais ſi vous „ comparez la ſituation des Carthaginois avec la vôtre, vous avouerez que vous avez de votre côté „ toutes les reſſources qui donnent à „ la fin la victoire. Ils nous ont battus „ une ſeule fois, ou par mon imprudence, ou par les caprices de la „ fortune. Mais à cette journée près,

„ nous avons taillé leurs armées en „ piéces autant de fois que nous les „ avons combattues; & leurs courages „ que ma défaite avoit relevés, ont „ été plus abattus que jamais par la „ perte qu'ils ont faite auprès de Pa- „ lerme. Ils ne possedent plus qu'une „ ou deux villes dans toute la Sicile. „ Leurs affaires sont désespérées dans „ les autres Isles. Leur flotte n'oseroit „ paroitre devant la nôtre, & vous „ les battez maintenant en toute oc- „ casion sur mer aussi-bien que sur „ terre. Les dommages causés par les „ tempêtes, nous ont moins ôté de for- „ ces qu'ils ne nous ont inspiré de pré- „ cautions. Vous n'avez peut-être pas „ plus d'argent que vos ennemis. Mais „ après tout, les peuples de l'Italie nous „ sont plus affectionnés & plus soumis, „ que ceux de l'Afrique ne le sont „ aux Carthaginois, qui n'ayant ja- „ mais eu l'art de se faire aimer de „ leurs vassaux, en sont aujourd'hui „ plus haïs que jamais. Car si ces na- „ tions, sans avoir reçu d'eux aucune „ injure atroce, se sont rendues à moi „ à l'envi les uns des autres, dans „ quelle disposition croyez-vous qu'el- „ les soient à l'égard de ces maitres „ impérieux & cruels, à présent qu'ils „ ont ravagé tout leur pays, qu'ils

„ ont enlevé tous leurs bestiaux, qu'ils „ ont fait mourir leurs chefs, & que „ par des exactions exorbitantes, ils „ les ont réduites à la derniere pauvreté? Soyez convaincus que pour se „ soulever une seconde fois contre „ eux, elles n'attendent que l'arrivée „ d'une seconde armée de Romains en „ Afrique.

„ Vous levez des troupes sans peine; „ vos soldats sont braves & unis entre „ eux; ils ont tous le même langage; „ les mêmes mœurs, les mêmes Dieux, „ la même patrie: & cet avantage est „ si grand qu'il pourroit seul nous rendre victorieux des Carthaginois, „ quand ils nous surpasseroient dans „ toutes les autres parties. Car que „ peuvent contre de telles armées „ des soldats mercenaires tirés de différents pays, & qui ne sont engagés „ à combattre que par un vil intérêt? „ Encore se sont-ils privés de cette „ ressource par leur (1) cruauté; & ils „ ont aujourd'hui autant de peine à „ attirer les étrangers à leur service, „ qu'ils en ont toujours eu à les retenir, après les avoir engagés. Xan-

(1) Il est marqué plus haut qu'ils avoient fait périr les troupes mercenaires dans une Isle deserte, pour s'exempter de leur payer la solde qui leur étoit due.

„ tippe, à qui Carthage étoit redeva-
„ ble des succès dont elle a perdu de-
„ puis tout le fruit, payé de la plus
„ noire de toutes les ingratitudes, ap-
„ prendra aux autres à ne point em-
„ ployer leurs talents pour une nation
„ perfide, qui ne récompense les ser-
„ vices les plus importants que par
„ les injures les plus atroces. Les peu-
„ ples, même les plus barbares, les
„ plus grossiers & les plus intéressés,
„ se garderont bien de combattre
„ pour eux, dès qu'ils apprendront
„ avec quelle inhumanité ils ont sou-
„ vent traité les soldats qu'ils avoient
„ fournis; lorsqu'au lieu de leur payer
„ ce qui leur étoit dû pour leurs ser-
„ vices passés, ils les ont ou fait égor-
„ ger par leurs compagnons, ou exposés
„ dans des Isles désertes dans lesquelles
„ ils ont péri de la maniere du mon-
„ de la plus déplorable. Voilà, Mes-
„ sieurs, les raisons qui m'ont enga-
„ gé à vous conseiller de refuser aux
„ Carthaginois & la paix & l'échange
„ qu'ils vous proposent. «

Les Sénateurs goûtoient assez ce conseil, s'ils eussent pu le suivre sans en exposer l'auteur. Mais plus Regulus faisoit paroître de générosité en sacrifiant sa vie aux intérêts & à la gloire de la République, plus ils

Regulus refuse constamment de rester à Rome, quoiqu'il en fût pressé par tous les Sénateurs.

avoient compassion de son sort; & ils étoient déterminés à rendre un si grand homme à la République, quelque prix qui pût leur en coûter. Quelques-uns disoient même hautement qu'étant une fois rentré dans sa patrie, il y pouvoit rester suivant la loi de (1) *reversion*; & que quand il y auroit de la répugnance, ses citoyens étoient en droit de le retenir. Le grand Pontife lui-même assuroit qu'il pouvoit sans parjure manquer à la parole qu'il avoit donnée aux Carthaginois. Regulus alors prenant un air & un ton qui étonna cette auguste assemblée, » Sortez, leur dit-il, de „ cette incertitude, suivez le conseil „ que je vous donne, & ayez assez „ de courage pour m'oublier. C'est en „ vain que vous me demandez un con-„ sentement que vous condamneriez „ les premiers dans la suite, & qui „ sans être d'aucune utilité à la Ré-„ publique, me couvriroit moi-même „ d'infamie. Il se peut faire que dans „ les commencements vous me rece-

(1) En vertu de cette loi, ceux qui étoient échappés des ennemis qui les retenoient en captivité, & étoient une fois rentrés dans leur patrie, pouvoient y rester, sans qu'on fût en droit de les revendiquer. On l'appelloit *jus postliminii* Mais en cette occasion Regulus avoit été renvoyé à Rome sur sa parole, & à condition de revenir.

„ vriez parmi vous avec joie ; mais
„ la premiere chaleur de votre bien-
„ veillance ne seroit pas plutôt re-
„ froidie, que la honte de mon re-
„ tour vous rendroit ma personne plus
„ odieuse que mon absence ne vous
„ la feroit regretter.

„ Pour moi, mon parti est pris : je
„ ne resterai pas dans une ville où,
„ après avoir été l'esclave des Car-
„ thaginois, je ne peux vivre avec
„ honneur. Et quand je le voudrois,
„ je serois retenu par ma parole, par
„ la religion d'un serment inviolable,
„ par la majesté des Dieux que j'ai
„ pris pour garants de mon retour chez
„ les Carthaginois, & qui devien-
„ droient les vengeurs de ma perfidie :
„ ils en feroient porter la peine non-
„ seulement à moi, mais encore à
„ vous & au peuple Romain. Car en-
„ fin l'existence des Dieux n'est point
„ une chimere, & ils ne laissent point
„ impunis les parjures & les sacrile-
„ ges des mortels : que si quelqu'un
„ s'imagine que mon crime peut être
„ expié par certaines cérémonies mar-
„ quées dans les livres des augures,
„ & qu'il suffit de porter quelques
„ offrandes sur les autels des Dieux
„ pour appaiser leur courroux, je le
„ prie de faire réflexion, que la ma-

„ jesté de ces Etres suprêmes est telle, „ que quand on les a offensés par les „ faux serments dont on les a pris pour „ témoins, quelques pratiques d'in- „ vention humaine ne sont pas capa- „ bles de les appaiser, & que c'est se „ tromper grossierement, que de croi- „ re que le sang des agneaux ou des „ bœufs puisse effacer les souillures que „ les hommes ont contractées par „ leurs crimes.

„ Je sais bien qu'on me prépare à „ Carthage des supplices rigoureux; „ mais je redoute encore plus le par- „ jure, que la cruauté des ennemis. „ Le premier me nuiroit sûrement à „ moi, l'autre regarde plutôt ce qui „ environne M. Atilius que sa personne „ même. Ne mettez point au rang „ des malheureux quiconque a assez „ de force pour soutenir les malheurs. „ Je n'ai jamais regardé la servitude, „ le mépris, la douleur, la faim, les „ veilles, comme de vrais maux. Ce „ sont des accidents que j'ai même „ cessé de trouver incommodes, depuis „ que l'habitude m'a familiarisé avec „ eux. A force de les supporter, j'ai „ appris qu'ils n'étoient pas insuppor- „ tables. Que si on les étend au-delà „ des forces de la nature, une prompte „ mort m'en délivrera aussi-bien que

„ de toutes les autres miſeres de la „ vie. Je ne vois donc pas ce que peut „ craindre celui qui ne craint pas la „ mort qu'on peut même hâter, & „ je l'aurois fait, ſi le courage ne con- „ ſiſtoit pas plutôt à vaincre la dou- „ leur qu'à la fuir. Par les motifs „ que je viens de vous expoſer en „ peu de mots & ſans ordre, je veux „ vous apprendre que rien ne me fera „ changer de ſentiment, & que vous „ ne devez pas plaindre mon ſort, „ ni me regarder comme malheureux. „ Encore un coup je ne changerai rien „ dans la maniere dont j'ai diſpoſé de „ moi : car il eſt de mon devoir de „ retourner à Carthage. A l'égard des „ tourments qui m'y attendent, c'eſt „ l'affaire des Dieux. « Quelques-uns ajoutent que pour perſuader plus facilement aux Sénateurs de l'abandonner, il les aſſura que les ennemis lui avoient donné, avant qu'il partît de Carthage, un poiſon lent qui ne lui permettroit pas de ſurvivre longtemps à l'échange qu'ils avoient ſi fort à cœur.

Conſtance plus qu'héroïque de Regulus.

On ne peut penſer ſans une eſpece de frémiſſement à la fermeté de ce grand homme, qui pour ne pas s'écarter des loix auſteres de l'honnêteté, s'expoſa aux outrages, aux ſupplices,

à la mort, à tout ce qui fait horreur à la nature, avec plus d'empreſſement que les autres hommes n'en font paroître pour l'éviter. Les mortels peuvent apprendre par cet exemple, que les ſeules ames qui ſoient au-deſſus de la crainte, les ſeules qui ſoient inviolablement attachées à ce qu'on appelle honnête, ſont celles qui ſentant l'excellence de leur origine, ne ſe croient pas nées ſeulement pour cette vie. Car on ne doit pas s'imaginer que Regulus eût volontairement enduré tant de maux dont il pouvoit s'exempter, s'il n'eût été bien perſuadé qu'après la mort, la vertu eſt auſſi libéralement récompenſée, que les crimes ſont ſévérement punis. Lors donc que le Sénat eut rendu un Arrêt conforme à la diſpoſition où étoit Regulus, les Ambaſſadeurs de Carthage ſortirent triſtes & indignés de n'avoir rien obtenu de ce qu'ils avoient demandé : & Regulus les ſuivit comme ſes maîtres, ſans changer de viſage. Mais comme on fit réflexion que cette nation cruelle ne manqueroit pas de ſe venger de ce refus ſur celui qu'ils ſavoient en être l'auteur, il s'en trouva pluſieurs dans le Sénat qui opinoient à le retenir à Rome malgré lui : & cette bonne diſpoſi-

tion étant encore ſecondée des prieres de ſa femme Marcia & de ſes enfants qui faiſoient retentir toute la ſalle de leurs gémiſſements, les Conſuls déclarerent qu'ils lui laiſſoient la liberté de demeurer ou de s'en aller.

Il ſort de Rome, & refuſe les embraſſements de ſa femme & de ſes enfants,

Regulus ayant pris le dernier parti, (1) repouſſa ſa femme & ſes enfants qui venoient pour ſe jeter entre ſes bras, refuſa leurs embraſſements & leurs adieux, & retourna à Carthage où il expira dans les ſupplices les plus cruels & les plus inouis. Car après lui avoir coupé les paupieres, ils le tinrent long-temps dans une priſon obſcure : enſuite ils l'en tirerent & l'expoſerent aux rayons les plus ardents du ſoleil, le forçant de regarder

(1) Cette fermeté d'ame, qui tenoit un peu de la dureté, a donné lieu à l'éloge merveilleux qu'Horace fait de ce grand homme dans la 5 Ode de ſon 3 Livre, dont je me contenterai de rapporter cette ſtrophe.

Fertur pudicæ conjugis oſculum
Parvoſque natos, ut capitis minor,
A ſe removiſſe, & virilem
Torvus humi poſuiſſe vultum.

Il repouſſa ſa femme & ſes enfants qui lui tendoient les bras, tint ſes yeux attachés à la terre ſans daigner les tourner ſur eux, parce que ſe regardant comme l'eſclave des Carthaginois, il ne ſe croyoit pas digne de recevoir leurs embraſſements.

le ciel. Enfin ils l'enfermerent dans une eſpece de tonneau expoſé au ſoleil, couvert de clous dont les pointes ſortoient par dedans, & ſi étroit qu'il étoit obligé de s'y tenir ſans ceſſe debout, juſqu'à ce qu'après avoir long-temps ſouffert les atteintes de ces pointes de fer, qui lui entroient dans la chair de quelque côté qu'il ſe tournât, il expira accablé par la douleur, & par les fatigues d'une inſomnie perpétuelle. (1) Telle fut la mort de Regulus, plus célebre & plus mémorable que ſa vie même, quelque glorieuſe qu'elle ait été. Ses mœurs étoient irréprochables, ſon courage intrépide, ſa fermeté inébranlable ; il ne manquoit pas de prudence, & l'on ne peut rien lui reprocher, que d'avoir manqué de modération dans la proſpérité, & par ſa hauteur à rejeter les prieres & les ſoumiſſions des Carthaginois, d'avoir été pour les deux peuples la cauſe d'une guerre longue & ſanglante. Au reſte Regulus effaça cette faute

Eloge de Regulus.

(1) Tous les Hiſtoriens Romains d'un commun accord, ont parlé de cette inhumanité des Carthaginois à l'égard de Regulus. Mais Polybe n'en dit pas un mot. Diodore dit même le contraire. Ce qui fait ſoupçonner que les Romains ont employé ces invectives outrées pour rendre les Carthaginois odieux, & juſtifier la rigueur avec laquelle ils les ont traités eux-mêmes, lorſqu'ils ont entierement ruiné leur République.

par d'autres vertus, ſur-tout par la conſtance incroyable avec laquelle il ſouffrit la mort : plus heureux d'avoir ainſi triomphé de l'infortune que s'il eût échappé à ſes coups.

Cruelles repréſailles de Marcia femme de Regulus contre quelques priſonniers Carthaginois.

Le Sénat ayant appris la mort tragique de Regulus, & la cruauté inouie des Carthaginois, donna à Marcia & à ſes enfants, les plus diſtingués de leurs priſonniers. Ils les enfermerent dans une armoire toute hériſſée de (1) chardons de fer, réſolus de les faire expirer dans les tortures au milieu deſquelles Regulus avoit fini ſa vie, & les laiſſerent cinq jours entiers ſans nourriture, au bout deſquels Boſtar mourut de faim & de miſere. Mais Amilcar dont le tempérament étoit plus vigoureux, vécut encore cinq autres jours à côté du cadavre de Boſtar avec lequel il étoit enfermé, au moyen de la nourriture qu'on ne lui fournit que pour prolonger ſa miſere : à la fin les Magiſtrats informés de ce qui ſe paſſoit dans la maiſon de Marcia, firent ceſſer ces cruautés, renvoyerent à Carthage les cendres de Boſtar, & ordonnerent que les autres priſonniers fuſſent traités plus doucement. On voit par-là une différence

(1) Machine de fer à quatre pointes qu'on employe à la guerre contre la cavalerie.

ſinguliere dans les mœurs des deux peuples. L'un ſans avoir été outragé & ſans pouvoir outrager impunément, fit périr dans les tourments les plus horribles l'homme vertueux qu'il auroit dû révérer : l'autre pouvant uſer de repréſailles, régla ſa vengeance, non ſur les mouvements d'un courroux juſte & légitime, mais ſur les loix reſpectables de l'humanité, & ſur les principes d'une modération toujours glorieuſe aux plus grands Empires.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE ROMAINE DE TITE-LIVE, SECONDE DECADE.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

C. Cecilius Metellus triomphe avec beaucoup de pompe & de magnificence, en conséquence de la grande victoire qu'il a remportée sur les Carthaginois, & fait suivre son char par treize de leurs Commandants, & cent vingt éléphants. Le Consul Claudius Pulcher étant parti pour la guerre, malgré les auspices qui lui étoient contraires, fait jeter dans la mer les poulets qui refusoient de manger, & perd contre les Carthaginois une bataille navale, ce qui oblige le Sénat de le rappeller. Alors forcé de nommer un Dictateur, il éléve à cette dignité un certain Claudius Glicia,

perſonnage obſcur & mépriſable, qui ayant été contraint d'abdiquer, ne tira d'autre avantage de cette charge, que d'aſſiſter dans la ſuite aux Jeux en robe prétexte. Atilius Calatinus le premier de tous les Dictateurs, conduit une armée hors de l'Italie. On fait avec les Carthaginois l'échange des priſonniers. On établit deux colonies l'une à Fregelles dans la Toſcane, & l'autre à Brindes dans le territoire des Salentins. Les Cenſeurs ferment le luſtre & comptent 251222 citoyens. Claudia, ſœur de P. Claudius qui avoit été battu par les Carthaginois, après s'être moqué des auſpices, trouvant ſur ſon paſſage au retour des Jeux une grande foule de peuple qui l'embarraſſoit: Plût aux Dieux, s'écria-t-elle, que mon frere fût encore en vie, & qu'il commandât la flotte de la République! Pour avoir fait un pareil ſouhait, elle fut condamnée à l'amende. On créa pour la premiere fois deux Préteurs à Rome. Le grand Pontife Cecilius Metellus Maximus voyant que le Conſul A. Poſtumius qui en même temps étoit Prêtre de Romulus, ſe diſpoſoit à partir pour la guerre, le retint à Rome, & ne lui permit pas d'abandonner le ſoin des ſacrifices. Après pluſieurs avantages remportés ſur les Carthaginois par différents Généraux Romains, C. Lutatius eut enfin l'honneur de terminer cette guerre par la victoire qu'il gagna ſur la flotte des ennemis auprès des Iſles Egathes. Les Carthaginois demandent la paix & l'obtiennent. Le feu ayant pris au temple de Veſta, le grand Pontife Cecilius Metellus ſe jete au milieu des flammes & ſauve la ſtatue de la

Déesse & les vases sacrés. On ajoute deux nouvelles tribus aux anciennes, savoir celles qui furent appellées Velina & Quirina. Les Falisques se soulevent, mais ayant été domtés au bout de six jours, ils rentrerent dans le devoir.

Les Consuls passent en Sicile avec leur flotte & leurs légions.

LES Ambassadeurs des Carthaginois ne furent pas plutôt sortis de Rome, que les Consuls eurent ordre de conduire les armées en Sicile : & sur le champ ils partirent avec beaucoup d'empressement, dans le dessein de venger la mort de Regulus, & de tirer de la victoire de Metellus, des avantages qui les combleroient eux-mêmes de gloire. Car leur espérance n'étoit pas seulement fondée sur la foiblesse des Carthaginois, & l'impossibilité où ils étoient de continuer la guerre après avoir perdu tant de soldats & d'éléphants dans la derniere action ; mais encore sur la confiance qu'avoit rendue aux Romains la défaite & la prise de ces mêmes éléphants qu'ils redoutoient tant auparavant ; en sorte qu'ils comptoient mettre fin à la guerre pendant leur Consulat, pour peu qu'ils profitassent de l'occasion que leur présentoit la fortune. Ayant donc équippé une flotte de deux cents vaisseaux, ils aborderent l'un &

l'autre à Palerme avec quatre légions; & y ayant joint les troupes & les galeres qui étoient déja dans la province, outre celles qui étoient nécessaires pour la garde des places, ils vinrent à Lylibée avec deux cent cinquante galeres à proue, & plus de soixante (1) barques ou autres bâtiments de différentes especes; & après avoir tenu conseil résolurent d'attaquer la ville. Ce fut là le fameux siege de Lylibée qui ayant commencé la quatorzieme année de cette guerre, & continué depuis pendant dix ans, se termina non par la prise de la ville, ou la reddition des habitants, mais par la conclusion de toute la guerre. Car comme les deux nations savoient parfaitement de quelle importance étoit cette ville, soit pour la défense de l'Afrique, soit pour la conquête de la Sicile, l'une & l'autre employerent tout ce qu'elles avoient de force pour l'attaquer & pour la défendre.

Ils y assiegent Lylibée.

Le triomphe qu'on décerna quelques jours après à L. Metellus, calma un peu la douleur que la mort de Regulus avoit causée aux Romains, non-seulement en exposant les dépouilles

Triomphe de L. Metellus.

(1) Il y a dans le Latin *Cercuris* qui signifie des especes de bâtiments legers; ce nom vient de κέρκυρα Corfou, où ils avoient été inventés.

qu'il avoit enlevées aux ennemis, & en leur rappellant le ſouvenir de la victoire célebre qu'il avoit remportée ſur eux; mais encore en leur faiſant goûter la douceur d'une vengeance juſte & légitime. Il triompha des Carthaginois en qualité de Proconſul le ſept des Ides de Septembre. Son char étoit précédé de treize Généraux ennemis chargés de chaînes, & de plus de cent vingt éléphants. Quelque temps après, pendant la célébration des jeux, on expoſa ces animaux en public. Des ouvriers armés de lances qui les faiſoient marcher devant eux, leur firent faire le tour du Cirque, pour accoutumer le peuple à mépriſer ces maſſes énormes, dont la vue lui avoit donné tant de frayeur. Verrius Flaccus aſſure que dans la ſuite on les tua à coups de javelots, le Sénat ne jugeant pas à propos de s'en ſervir à la guerre, ni d'en faire préſent à des Rois qui pourroient peut-être en uſer au préjudice des Romains. Cette année les vivres furent à ſi grand marché à Rome que le boiſſeau de farine s'y vendoit un ſol; & que pour le même prix on avoit une meſure contenant dix livres de vin, vingt livres de figues ſéches, dix livres d'huile & douze livres de chair. C'eſt ce qu'on croi-

Abondance de vivres & diſette d'argent à Rome.

roit à peine, si on ne faisoit réflexion que ces denrées étoient alors plus communes que l'argent, devenu rare par les dépenses exorbitantes qu'avoit exigées une si longue guerre.

Cependant les Consuls pressoient vivement le siege de Lylibée en Sicile, & les assiégés ne se défendoient pas avec moins de vigueur & d'opiniâtreté. Le premier assaut fut donné à une tour qui s'avançoit beaucoup plus que toutes les autres sur la mer de Lilybée. Lorsque les Romains l'eurent renversée; ils attaquerent successivement toutes les autres, & en abattirent jusqu'à six. Alors ils commencerent à combler les fossés, pour pouvoir transporter leurs machines plus avant & battre aussi les ouvrages qui restoient: & quoique cette opération fût très-penible & de longue haleine, les fossés étant larges de près de quatorze toises, & profonds de plus de neuf, ils le continuerent cependant avec la même ardeur qu'ils avoient commencé, malgré tous les efforts des Carthaginois qui tâchoient d'enlever la terre dont on les remplissoit, à mesure qu'on l'apportoit. Mais comme la multitude des travailleurs y jetoit beaucoup plus de matiere qu'ils n'en pouvoient ôter; quand ils virent les

foſſés de niveau avec le reſte du terrein, ils abandonnerent cette entrepriſe, pour conſtruire en dedans de la ville un mur qui pût les mettre à couvert. Hannon pourvoyoit à tout avec un courage infatigable, employant outre les habitants, les bras de dix mille mercenaires, pour déconcerter par ſon attention, ſa vigilance & ſa fermeté, tous les efforts de ſes ennemis.

Sorties très-fréquentes & très-meurtrieres.

Car il ne laiſſoit ni ſes ſoldats en repos ni ceux des aſſiégeants en ſûreté, oppoſant ſes ouvrages, ſes mines & ſes armes aux ouvrages, aux mines & aux armes des Romains. Il fit même pluſieurs ſorties, dans leſquelles les deux partis combattirent avec tant de chaleur, qu'il y fut ſouvent tué autant de monde que dans des batailles livrées en pleine campagne. Et ſi les Romains entreprenoient de ſaper les fondements des murailles, Himilcon faiſoit auſſi-tôt creuſer une mine à l'endroit où il s'appercevoit qu'ils remuoient la terre. Et quand elle étoit ouverte, il faiſoit ſortir par là des ſoldats armés qui trouvant les ennemis ſans défenſe & appliqués à leur travail, en tuoient un grand nombre; & ſi les Conſuls envoyoient du renfort aux travailleurs, la plûpart de ceux

qui le composoient, étoient dévorés par les flammes en passant dans le fossé rempli de bois sec que les Carthaginois avoient soin d'allumer.

Conjuration des troupes mercenaires découverte par la fidélité d'Alexon.

Cependant la frayeur s'augmentoit parmi les assiégés, & quelques-uns de ceux qui commandoient les troupes mercenaires profitant de cette consternation, formerent le dessein de livrer la ville aux Romains, sous prétexte qu'on ne leur payoit pas fidellement leur solde : ils ne doutoient pas qu'ils ne fissent aisément entrer leurs soldats dans cette conspiration. Etant sortis secrétement de la place, pendant une nuit, ils passerent dans le camp des Consuls à qui ils firent connoître l'état de la ville assiégée, & leur dessein. Parmi les mercenaires qui servoient alors à Lylibée pour les Carthaginois, étoit un certain Achéen nommé Alexon, homme également recommandable par sa valeur & sa fidélité. Dès qu'il se fut apperçu de la trahison de ses compagnons, il en donna avis sur le champ à Himilcon. Ce Général jugeant que dans une circonstance aussi critique il ne falloit former aucune attaque, fit appeller dans le moment tous les Officiers des troupes étrangeres qui se trouvoient encore alors dans la ville : il leur ex-

posa la trahison que méditoient ceux qui étoient absents, les exhortant à ne point imiter leur témérité & leur perfidie, & leur promettant de la part des Carthaginois outre leur paie ordinaire, toutes les récompenses qu'ils pouvoient attendre de leur fidélité; au lieu qu'en les trahissant, outre l'infamie dont ils se couvriroient, ils attireroient sur eux la colere des hommes & des Dieux. En même temps il leur distribua tout l'argent qu'il avoit pu ramasser dans une occasion si pressante, leur promettant au surplus qu'il alloit prendre des mesures, pour payer incessamment à leurs soldats, les montres qui leur étoient dûes.

Himilcon appaise la conspiration par sa prudence.

L'éloquence a bien du pouvoir quand elle est employée à propos, sur-tout si la gravité des mœurs donne du poids au discours. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ces Officiers entrerent dans les vues d'Himilcon, & lui promirent qu'ils feroient tous leurs efforts pour retenir leurs soldats dans le devoir. Himilcon loua leur zele & leur fidélité, & les ayant animés par l'espoir de plus grandes récompenses, les renvoya auprès de leurs soldats pour les contenir comme ils avoient promis de le faire. Il envoya avec eux

Annibal, fils d'un autre Annibal qui étoit péri dans la Sardaigne, & cet Alexon d'Achaïe dont j'ai parlé. Le premier étoit chargé d'agir auprès des Gaulois dont il étoit connu & aimé pour avoir long-temps servi avec eux. Alexon étoit également chéri & estimé de tous les autres mercenaires, de quelque nation qu'ils fussent, & avoit sur eux beaucoup de crédit & d'autorité. Ces deux Officiers en se rendant garants envers les soldats des promesses que leur avoit faites Himilcon, terminerent si bien le tout au gré de ce Général, que les traîtres étant entrés dans la ville quelque temps après, tous les soldats, non-seulement refuserent de les écouter, mais après les avoir accablés de reproches, les chasserent à coups de traits. Alors étant allés retrouver les Consuls sans avoir pu leur tenir la parole qu'ils leur avoient donnée, ils reçurent cependant pour récompense de leur bonne volonté, de l'argent & quelques portions de terre dans la Sicile. Ainsi les Carthaginois, après avoir été sur le point de succomber par la conspiration d'une partie de leurs troupes, furent sauvés par la fidélité d'Alexon. Il avoit déja rendu autrefois le même service aux Agri-

gentins menacés d'un pareil malheur par les mercenaires des Syracusains, & il mérite bien que l'Histoire lui donne des éloges, & conserve à la postérité le souvenir de sa fidélité & de son zele.

Adherbal arrive à Lilybée avec un convoi très-considérable.

Les nouveaux secours qui arriverent ensuite aux assiégés releverent leurs courages abattus. Car quoique les Carthaginois ne sussent rien de ce qui s'étoit passé à Lilybée, ils étoient cependant convaincus qu'ils ne devoient pas s'endormir dans une affaire de cette importance. Ils chargerent donc Adherbal à qui ils avoient confié le soin de la marine, d'équipper une flotte, & de faire porter à Lilybée des soldats, de l'argent & des vivres : & celui-ci fit partir des Isles Eguses Annibal, fils d'Amilcar, qui ayant le vent favorable, s'en vint droit à Lilybée, tenant ses soldats sur les galeres tout prêts à combattre contre ceux qui voudroient s'opposer à leur débarquement. Car dès le commencement du siege, les Romains avoient bouché l'entrée du port, en submergeant à son embouchure quinze barques ou tartannes qu'ils avoient remplies de pierre à ce dessein. Mais surpris par la diligence des ennemis, & craignant d'ailleurs que la violence des

vents ne les poussât eux-mêmes ou dans le port, ou contre quelques écueils ou rochers, ils négligerent d'aller au-devant des galeres d'Annibal. Ainsi ce Commandant entra sûrement dans le port, & ayant débarqué dix mille soldats qu'il avoit amenés, pénétra avec eux dans la ville au grand contentement des habitants à qui ce secours commençoit à devenir nécessaire.

Les Romains n'ayant pu empêcher le convoi des ennemis d'entrer dans la ville, déliberoient sur les moyens de conserver au moins leurs ouvrages, ne doutant nullement qu'Himilcon n'entreprît de les ruiner, après avoir reçu un renfort si considerable. Leur conjecture se trouva véritable. Car ce Général, pour profiter de l'ardeur des nouvelles troupes, & du courage que leur arrivée avoit rendu aux anciennes, les fit toutes assembler, & les disposa à une sortie, par l'espérance d'une victoire infaillible, & des récompenses dont elle seroit suivie ; & les ayant rangées en bataille, selon que le temps & le lieu le demandoient, il attaqua au point du jour les travaux des ennemis en plusieurs endroits en même-temps. Les Romains de leur côté s'étoient précautionnés contre cet assaut, ayant

Combat auprès de Lilybée, entre les Romains & les Carthaginois.

placé des troupes capables de les bien recevoir, dans tous les lieux où il y avoit le plus à craindre. Ainsi il se livre entre les deux partis un combat dans lequel il périt bien du monde, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, attendu l'animosité & la multitude des combattants : il étoit sorti de la ville au moins vingt mille hommes, & les assiégeants leur en avoient opposé un nombre encore plus grand. Car les Consuls ayant rassemblé toutes les troupes auxiliaires de la Sicile, en avoient formé une armée de plus de cent mille hommes; outre ceux qu'ils employoient aux convois & aux autres opérations de la guerre, il leur en étoit encore resté près de soixante mille pour assiéger la ville.

Mais quoiqu'on combattît par-tout avec beaucoup de chaleur, c'étoit cependant autour des ouvrages & des machines que se donnoient les plus grands coups : les Carthaginois faisoient pour les ruiner, & les Romains pour les défendre, des efforts extraordinaires, sans se mettre en peine de ménager leur vie. Cette partie attaquée & défendue dès le commencement avec une égale chaleur, étoit jonchée de corps morts. L'image affreuse du combat & l'horreur de cette

bruyante mêlée, étoit encore augmentée par une troupe particuliere, qui armée de torches & de flambeaux, se précipitoit au milieu du péril & du carnage, pour aller mettre le feu aux ouvrages des assiégeants: & peu s'en fallut que les soldats Romains rebutés ne cédassent à l'opiniâtreté des ennemis, & n'abandonnassent leurs machines. Mais enfin Himilcon voyant qu'il avoit perdu un grand nombre des siens, & que les Romains continuoient toujours à combattte avec la même ardeur, fit sonner la retraite, & abandonna le premier le combat. Les Romains ne se mirent pas en peine de le poursuivre; contents d'avoir sauvé leurs ouvrages qu'ils avoient vus sur le point d'être détruits.

Dès la nuit suivante, Annibal prenant le temps que les Romains, fatigués du combat, étoient peu attentifs à ce qui se passoit dans le port, se retira à Drepan vers Asdrubal, avec les vaisseaux qui l'avoient apporté: il emmena avec lui les cavaliers, qui n'étant d'aucun usage dans un siege, pouvoient être utilement employés ailleurs. En effet, sortant souvent de Drepan pour faire des courses, ils rendoient aux Romains les chemins dangereux, & le transport des convois difficile; & pour

peu que leurs fourageurs s'écartassent du camp, ils tomboient sur eux, & les tuoient ou les emmenoient prisonniers, exerçoient toute sorte de ravages sur les terres de leurs alliés, & en toutes façons donnoient beaucoup d'embarras & d'inquiétudes aux Consuls. Adherbal ne leur en donnoit pas moins du côté de la mer, faisant de fréquentes & subites incursions, tantôt sur les côtes de Sicile, tantôt sur celles d'Italie, & formant toutes les tentatives qui pouvoient incommoder les Romains. Ces hostilités causerent une si grande disette dans leur camp, que n'ayant pour tout aliment que la chair des animaux, la plûpart furent emportés par la famine ou par les maladies qui en sont la suite ordinaire. Les Consuls ayant perdu plusieurs milliers d'hommes par ces accidents, convinrent que l'un des deux s'en iroit à Rome pour y tenir les assemblées, & emmeneroit avec lui une partie des légions, afin qu'on pût fournir plus aisément des vivres à celles qui resteroient pour continuer le siege.

Les Romains sont attaqués par la famine & les maladies.

Alors ils firent de plus grands efforts que jamais pour fermer l'entrée du port, jetant dans la mer une grande quantité de terre & de pierres, pour y élever une digue, qu'ils fortifioient

Ils tâchent de fermer l'entrée du port par le moyen d'une digue.

par le moyen de plusieurs poutres mises deux à deux en forme de croix, & liées avec des ancres de fer, pour rendre toute cette masse ferme & immobile. Mais la mer étoit si profonde en cet endroit, que tout ce qu'on y jetoit étoit englouti, sans que leur travail, quoique immense, avançât beaucoup. Car avant que toutes ces matieres dussent se lier, & former un corps stable & solide, dès que le vent soulevoit la mer en soufflant avec violence, les pieces de cet édifice se détachoient, & étoient emportées ça & là par l'impétuosite des flots. Cependant le bruit qui se répandit de cet ouvrage suffit, pendant quelque temps, pour inquiéter les ennemis, & les empêcher d'approcher du port. Ils n'apprenoient aucune nouvelle de ce qui se passoit à Lilybée, & personne n'osoit s'offrir pour aller en apprendre sur les lieux; jusqu'à ce qu'un certain Annibal, surnommé le Rhodien, homme brave & entreprenant, se fit fort d'entrer dans la ville, d'examiner avec soin sa situation, & de leur venir rendre un compte fidele de tout ce qu'il auroit remarqué.

Les Carthaginois lui surent bon gré de son zele & de ses offres; mais

Annibal passe hardiment au milieu des

Romains, & entre dans Lilybée pour connoître l'état des assiégés.

eurent bien de la peine d'abord à se persuader qu'il pût exécuter sa promesse. Car outre la digue dont on vient de parler, ils savoient que les vaisseaux des Romains étoient à l'ancre devant le port, disposés à repousser ceux qui se présenteroient pour y entrer. Mais Annibal ayant équipé un vaisseau qui lui appartenoit en propre, alla aborder dans une des Isles qui sont vis-à-vis de Lilybée; & dès le lendemain le vent se trouvant favorable, il en partit sur les dix heures, & entra dans le port à la vue des ennemis étonnés de son audace. Le Consul Romain, pour le prendre au moins à son retour, choisit dans toute sa flotte dix galeres qu'il équipa pendant la nuit, & qu'il rangea aux deux côtés du port, le plus près qu'il put de son embouchure. Mais Annibal comptant sur la légereté de son bâtiment, sortit en plein jour, & malgré la vigilance & l'attention des ennemis qui l'attendoient, & qui firent tous leurs efforts pour se saisir de lui, il leur échappa par la vîtesse & l'agilité extraordinaire de son vaisseau; & non content d'être passé impunément au milieu d'eux, il voulut encore les braver, s'approchant de leurs galeres à diver-

ses reprises, & tournant tout autour, comme s'il eût voulu venir à l'abordage & les défier au combat.

Par ces voyages qu'il entreprit & qu'il exécuta plusieurs fois avec la même hardiesse, il fut d'un grand secours aux assiégés qui étoient ravis d'apprendre des nouvelles de leurs compatriotes, & aux Carthaginois qui connoissant plus promptement leurs besoins, étoient en état d'y remédier; sans parler de l'inquiétude & de la honte que causoit aux Romains la témérité insultante d'un seul homme. Ce qui contribuoit encore beaucoup au succès de ses allées & venues, c'étoit la connoissance qu'il avoit des lieux. Car dans cette partie marécageuse & pleine de vase qui baigne les murs de Lilybée, il avoit soigneusement examiné & reconnu les endroits par où les vaisseaux pouvoient aborder en sûreté. Dès qu'en venant de la haute mer, il commençoit à appercevoir la ville, il tournoit la pouppe de son vaisseau vers l'Italie, de façon que de la proue il avoit en face la tour qui dominoit sur la mer, & lui cachoit la vue de toutes celles qui sont situées vers l'Afrique. C'étoit là la seule route sans risque que les Nautonniers pussent prendre pour en-

trer dans le port, venant de la pleine mer.

L'heureuse témérité d'Annibal commençoit à être imitée par plusieurs autres qui, à son exemple, alloient à Lilybée & en revenoient impunément, lorsque le hasard permit que les Romains se saisissent d'une quadrirême Carthaginoise, dont la vîtesse étoit incomparable. Car quoique le vent & la marée eussent emporté en bien des endroits plusieurs pieces de la digue que les Romains avoient jetée dans la mer, il s'en étoit cependant arrêté une partie assez considerable dans un endroit où la mer étoit moins profonde. Ce fut là que la quadrirême dont je parle, vint échouer. Les Romains n'eurent pas de peine à s'en saisir : & comme elle étoit fournie de braves soldats & d'excellents rameurs, ils ne manquerent pas d'en faire usage pour surprendre Annibal. Car un jour qu'il étoit entré de nuit dans la ville, comme il se fut mis en devoir d'en sortir en plein jour, il se vit tout d'un coup attaqué par la quadrirême : alors remarquant qu'elle se présentoit partout sur son passage avec la même légereré dont lui-même il faisoit mouvoir son vaisseau pour éviter d'être pris, il voulut prendre la fuite, mais

Annibal pris par le moyen d'une quadrirême que les Romains avoient enlevée aux Carthaginois.

l'ayant tenté inutilement, il fut obligé de se défendre, & ce fut alors qu'il fut pris & tomba entre les mains des ennemis. Les Romains se servirent utilement de son vaisseau pour reconnoître les endroits par où on pouvoit entrer dans le port sans risque, ce qui les mit en état d'empêcher dans la suite qu'aucun autre ne pût aborder à Lilybée. Depuis ce temps-là les assiégeants redoublerent leurs assauts avec plus de vigueur que jamais ; & ayant attaqué les fortifications voisines de la mer, ils attirerent de ce côté-là toute la garnison. Par ce moyen ils fournirent à leurs autres troupes l'occasion qu'elles épioient de s'emparer du mur extérieur de la ville. Mais elles ne le garderent pas long-temps ; car le Général ennemi y accourant tout à propos avec une troupe choisie, les obligea de lâcher prise, après en avoir fait un grand carnage. Quelque temps après il arriva un accident qui fit espérer aux Carthaginois qu'ils obligeroient les Romains de lever le siege. Il s'éleva un vent si furieux, qui comme de concert avec les habitants, donna avec tant de violence dans les machines des Romains, qu'il mit leurs galeries en pieces, & renversa même les tours

qu'ils avoient élévées à la tête de leurs travaux. Les assiégés qui s'en apperçurent ne manquerent pas de profiter de l'occasion que les Dieux leur offroient de brûler les ouvrages des ennemis, ce qu'ils avoient tant de fois tenté inutilement. S'étant donc partagés en trois corps, ils sortirent armés de tisons & autres matieres propres à s'enflammer, & les jeterent de toutes parts sur les machines, qui d'elles-mêmes prenoient feu aisément, parce qu'elles étoient faites d'un bois que le soleil & les chaleurs de l'été avoient eu le temps de sécher depuis qu'il avoit été coupé. Les Romains accoururent promptement pour les défendre; mais ils avoient un grand désavantage dans une action où les ennemis aidés du vent qui leur donnoit dans le dos, & éclairés par le feu qui dévoroit les ouvrages, lançoient les traits avec plus d'assurance & plus d'effet; au lieu qu'eux-mêmes étoient autant incommodés par l'un & par l'autre, que par les armes des Carthaginois. Car le vent qu'ils avoient en face, poussant avec violence dans leurs yeux & dans leurs visages, la fumée, la cendre, & les flammes, les empêchoient de voir où leurs coups devoient s'arrêter, & ôtoit aux dards qui partoient de leurs

Les assiégés font une sortie & brûlent les ouvrages & toutes les machines.

mains la force & la direction, qu'il donnoit à ceux des ennemis. Ainsi tous les mantelets des Romains, tous leurs pierriers, & leurs beliers, en un mot tous les outils & toutes les machines dont ils avoient fait provision, soit pour creuser les mines, soit pour battre les murailles de la ville, furent consumés par le même incendie.

Ce fut alors qu'ils perdirent toute espérance de se rendre maîtres de Lilybée par la force : & ils auroient levé le siege, si Hieron en leur envoyant une grande quantité de bled, ne leur eût persuadé de le continuer. Ainsi ayant renoncé au dessein d'emporter la place d'assaut, ils fortifierent leur camp de tous les côtés par où on pouvoit l'insulter, & attendirent du temps & des occasions la réussite de cette entreprise. Les assiégés de leur côté ayant relevé les murs que les ennemis avoient abattus, résolurent de se défendre avec encore plus de courage qu'auparavant. Ces nouvelles affligerent les Sénateurs sans les abattre; car ils étoient bien persuadés qu'il n'y avoit que la guerre qui pût réparer les pertes que Rome avoit faites dans la guerre, & ils se confirmerent si bien dans cette opinion, qu'on dit qu'un Sénateur fut tué dans

Sénateur Romain tué pour avoir conseillé de faire la paix avec les Carthaginois.

le Sénat même, pour avoir conſeillé à l'aſſemblée de faire la paix. Ils firent des préparatifs extraordinaires; & comme ils manquoient ſur-tout de rameurs, pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus, ils en leverent dix mille, & les envoyerent en Sicile.

P. Claudius, & L. Junius Pul. Conſ. an de Rome 502.

Pub. Claudius Pulcher, & L. Junius Pullus avoient déja pris poſſeſſion du Conſulat. Quelques-uns ont avancé fauſſement que ce Claudius étoit petit-fils de l'aveugle. Ce Conſul étant arrivé en Sicile, ſe mit à la tête de l'armée qui étoit à Lilybée; & dans le diſcours qu'il tint aux troupes après les avoir aſſemblées, il fit aux Conſuls de l'année précédente des réprimandes très-ſéveres, & leur reprocha que vivant dans les plaiſirs & dans l'indolence, & plus ſemblables à des aſſiégés qu'à des aſſiégeants, ils avoient perdu leur temps devant Lilybée ſans rien avancer, à la honte du nom Romain, & au grand détriment de la République. C'étoit un homme auſtere, dur & outrageant; & qui fier de ſa haute naiſſance ſe livroit, ſans garder de meſure, à ſon caractere violent & emporté, & quelquefois tenoit des diſcours & faiſoit des actions qui l'auroient fait prendre pour un inſenſé. D'ailleurs il étoit inexora-

ble, puniſſant les moindres fautes avec la derniere rigueur, tandis que lui-même, dans les affaires de la plus grande importance, gardoit la conduite, non-ſeulement la plus miſérable, mais encore la plus extravagante. Car il entreprit lui-même de jeter une digue dans la mer, après avoir blâmé ce projet dans les premiers Généraux avec une aigreur exceſſive. Mais de toutes les démarches qu'il fit, la plus pernicieuſe fut qu'en attaquant Drepan, il perdit, par ſon imprudence plus que par la valeur d'Adherbal, la flotte la plus brillante que les Romains euſſent miſe en mer.

Il s'étoit perſuadé à lui-même & aux autres Officiers, qu'il étoit aiſé de ſurprendre l'ennemi à Drepan, qui ne ſçachant pas le renfort que la flotte Romaine avoit reçu, ne ſe tenoit pas ſur ſes gardes, & ne s'imaginoit guere que les Romains euſſent aſſez de hardieſſe & de force pour le venir attaquer dans ce poſte. Ainſi ayant choiſi deux cent vingt vaiſſeaux des meilleurs de toute la flotte, il y embarqua un nombre ſuffiſant de rameurs & les plus braves ſoldats des légions. Car comme Drepan n'eſt éloigné de Lilybée que de quinze milles, ils ſe préſentoient à l'envi pour cette expé-

dition qui, ſelon leur opinion, devoit être courte & facile, & les enrichir ſans les expoſer à aucun péril. Il ſortit du port à la troiſieme veille, & pendant la nuit, navigea aſſez heureuſement, ſans être découvert par les Carthaginois. La tête de la flotte n'étoit pas loin de Drepan quand le jour parut, & la decouvrit à Adherbal. Ce Général fut étrangement ſurpris de ce ſpectacle. Bientôt il ne douta point que ce ne fuſſent les ennemis. Entre les deux ſeuls partis qu'il avoit à prendre, il falloit ſe déterminer promptement. Le premier étoit d'aller au-devant des Romains, & de les combattre ſur le champ. L'autre étoit de les attendre & de ſe laiſſer aſſiéger. Ce dernier parti lui paroiſſant également infâme & dangereux, il le rejeta; & ayant aſſemblé ſur le rivage les nautonniers, les matelots & les rameurs, il leur ordonna de ſe tenir prêts; puis faiſant appeller les ſoldats mercenaires par la voix du hérault, il leur fit entendre en peu de mots, mais pleins de force & d'énergie, ce qu'ils avoient à eſpérer en allant hardiment au-devant des ennemis pour les combattre, & au contraire ce qu'ils devoient craindre s'ils ſe laiſſoient inveſtir, en demeurant où ils étoient.

Et tous lui ayant demandé le combat avec de grands cris de joie, il loua leur zele & leur bonne volonté, & leur ordonna de s'embarquer ſans attendre, & de ſuivre la galere amirale qu'il alloit monter lui-même, ſans la perdre de vue.

Il eſt vaincu par Adherbal auprès de Drepan.

Après avoir donné ſes ordres, il gagna le premier la haute mer, en paſſant au-deſſous & à côté des rochers qui dominent ſur le port, pendant que les vaiſſeaux des Romains y entroient par l'autre côté. Claudius qui s'étoit imaginé que ſa manœuvre jeteroit la terreur parmi les ennemis, voyant qu'au contraire ils ſe diſpoſoient à ſe défendre bravement, fut ſaiſi lui-même de la crainte qu'il avoit cru leur inſpirer, & rappella promptement ſes vaiſſeaux dans le deſſein de les ranger en bataille en pleine mer. Mais comme ils ne gardoient aucun otdre entre eux, les plus empreſſés étoient déjà entrés dans le port, d'autres les ſuivoient de près, quelques-uns étoient arrêtés à l'embouchure même. Il arriva de là, qu'en faiſant tous de grands efforts pour revirer de bord, ils s'embarraſſoient mutuellement, ſe heurtant & ſe briſant les rames les uns des autres; juſqu'à ce qu'enfin s'étant dégagés avec beaucoup de peine; ils ſe

rangerent en bataille comme ils purent le long du rivage même, n'ayant pas le temps de faire mieux. Le Consul qui auparavanr navigeoit à la queue de la flotte, se trouva alors à la tête par le mouvement de conversion qu'elle avoit fait, en sorte qu'étant libre avant tous les autres, il se posta avec sa galere à la gauche de la bataille.

Mais cependant Adherbal passant par devant l'aile gauche des ennemis, vint attaquer de front les Romains avec cinq vaisseaux à proue, ayant derriere lui la pleine mer dans toute son étendue. Mais il avoit ordonné aux autres Capitaines de joindre leurs galeres aux premieres, à mesure qu'elles arriveroient, laissant de l'une à l'autre un intervalle raisonnable; & quand il les vit toutes dans l'ordre qu'il avoit demandé, il vint attaquer les ennemis, sans le rompre ni le deranger. Ainsi les deux amirales ayant donné le signal, il se livra un combat qui fut d'abord soutenu de part & d'autre avec la même ardeur, & un succés à peu près égal. Mais bientôt les Carthaginois eurent l'avantage; car quoiqu'ils fussent inférieurs aux Romains par le nombre des vaisseaux, n'ayant pu en armer que 90, ils les surpassoient par bien d'autres endroits.

Car leurs vaiſſeaux étoient beaucoup plus légers, & leurs rameurs plus habiles & plus expérimentés : outre qu'ils avoient encore un grand avantage du côté du champ de bataille, ayant derriere eux la mer où ils pouvoient ſe retirer en toute liberté, s'ils étoient trop preſſés, & éluder l'attaque des ennemis, par l'agilité de leurs vaiſſeaux, ou même les inveſtir, s'ils s'obſtinoient à les pourſuivre trop loin : au lieu que les Romains rangés près du bord étoient de toutes manieres à l'étroit, n'ayant pas la liberté ni de courir avec impétuoſité ſur les ennemis, ni de ſe retirer en arriere, quand ils étoient pourſuivis, ſans ſe mettre en danger ou de donner de leur poupe contre quelque banc de ſable, ou d'aller ſe briſer contre le rivage. Ainſi ne pouvant à cauſe de la peſanteur de leurs bâtiments & l'ignorance de leurs rameurs, ni s'ouvrir un paſſage à travers les vaiſſeaux des ennemis, pour venir enſuite les prendre par derriere, ni à cauſe de l'eſpace étroit où ils étoient comme en priſon, ſe retourner pour ſecourir les leurs dans le beſoin, ils étoient impunément maltraités par les Carthaginois.

A tant d'inconvénients ſe joignoit la crainte des Dieux, par qui ils ſe

croyoient abandonnés & punis, à cause de la témérité & de l'irréligion du Consul. Car comme ce Général s'étoit déterminé à donner bataille malgré les présages, il avoit répondu à celui qui lui annonçoit pour l'en détourner que les poulets ne vouloient pas manger, *jetez-les dans la mer, afin qu'au moins ils boivent.* Effrayés par la superstition, & s'imaginant qu'ils combattoient en dépit des Dieux, ils avoient agi en tout avec lenteur & avec timidité. Mais l'auteur de leur défaite, après avoir perdu tout le reste, conserva du moins assez d'audace & de présence d'esprit, pour se sauver lui-même. Voyant que de tous côtés ses vaisseaux étoient pris ou coulés à fond, il détacha les trente vaisseaux qui se trouverent les plus près de lui, & s'échappa avec eux entre le rivage & la flotte des ennemis : & pour se retirer plus sûrement à Lilybée, (car il lui falloit passer le long des côtés qui étoient au pouvoir des Cartaginois,) il fit couronner ses galeres de laurier, pour persuader à ceux qui les verroient, qu'elles étoient victorieuses. En effet cette ruse persuada aux Carthaginois que le Consul avoit vaincu Adherbal, & qu'il alloit être suivi du reste de sa flotte. Ainsi en retour-

Claudius se mocque des auspices, & fait jetter les poulets dans la mer.

Après avoir été défait il use pour se sauver d'un stratagême qui lui réussit.

nant à Lilybée, non-seulement il ne fut point troublé par les ennemis, mais même il jetta la terreur & la consternation parmi eux.

Le Consul laissa au pouvoir des vainqueurs quatre-vingt-treize vaisseaux avec tous les soldats & les rameurs, excepté un petit nombre, qui ayant poussé leurs bâtiments à terre, se jeterent contre le rivage & se sauverent comme ils purent. Mais dans le combat même, il y en avoit eu plusieurs de submergés, car Claudius en avoit amené plus de deux cents de Lilybée. Une si grande victoire coûta si peu aux Carthaginois, que suivant le sentiment de quelques Auteurs, ils ne perdirent pas un seul vaisseau, pas même un seul homme, & qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre de blessés; au lieu qu'ils en tuerent huit mille aux Romains, & leur en prirent vingt mille. Dans le même temps ils enleverent encore auprès de Palerme des barques chargées de provisions, & les emmenerent à Drepan; & d'un autre côté ils envoyerent du territoire de Drepan à Lilybée plusieurs convois qui fournirent abondamment aux assiégés toutes les choses dont ils avoient besoin. Les Romains n'en furent pas quittes cette année pour les pertes dont

Une si grande victoire ne coûte pas un seul homme aux Carthaginois.

je viens de parler, mais ils reçurent encore un nouvel échec qui leur ôta pour le présent la possession de la mer, & l'espérance de la jamais recouvrer.

Car l'autre Consul L. Junius étant parti d'Italie avec un grand nombre de barques chargées de provisions pour l'armée, & soixante galeres à proue, arriva à Messine, où il se trouva à sa rencontre une infinité de bâtiments de toute espece, qui s'y étoient rassemblés, tant de l'armée que des autres parties de la Sicile. Il composa du tout une flotte de cent vingt vaisseaux de ligne, & de près de huit cents barques, avec laquelle il navigea du côté de Syracuse. Dès qu'il y fut arrivé, il chargea les Questeurs d'en conduire une partie à Lilybée, & resta avec le reste à Syracuse, pour y attendre ceux qui étoient partis de Messine avec lui, mais qui n'avoient pu le suivre; & en même temps pour recevoir les vivres que les alliés lui faisoient apporter des provinces éloignées de la mer. Cependant Adherbal ayant envoyé à Carthage les vaisseaux & les hommes qu'il avoit faits prisonniers, crut ne devoir pas s'en tenir à la victoire qu'il avoit remportée, & à la gloire qu'il avoit acquise par la défaite des Romains. Ainsi aux

Carthalon attaque la flotte des Romains dans le port de Lilybée & détruit ou prend quelques-uns de leurs vaisseaux.

ſoixante & dix galeres que Carthalon venoit d'amener d'Afrique avec un pareil nombre de vaiſſeaux de charge, il en ajouta encore trente, & avec ces forces l'envoya à Lilybée pour enlever, brûler, ou couler à fond les vaiſſeaux des Romains qui étoient dans le port de cette ville. Cet Officier vint donc fondre ſur les ennemis au commencement du jour avec beaucoup d'impétuoſité, & ſaiſiſſant leurs vaiſſeaux ou y mettant le feu, tandis que d'un autre côté Himilcon, Gouverneur de la ville, fit ſortir les ſoldats mercenaires contre les Romains, pour les empêcher d'accourir au ſecours de leur flotte, il jeta la terreur, la conſternation & le déſordre dans leur camp. Cependant l'avantage des Carthaginois ſe borna ce jour là à la deſtruction de quelques galeres, & à la priſe de cinq avec leſquelles Carthalon tourna vers Héraclée.

Mais tandis qu'il y ſéjournoit, attentif à empêcher que rien ne paſſât à Lilybée, il apprit qu'une flotte compoſée d'une grande multitude de bâtiments de toute eſpece étoit ſur le point d'y arriver. Il avoit déja eu ſoin d'attirer à lui pluſieurs autres Préfets avec les vaiſſeaux qu'ils commandoient, dont il avoit formé une flotte

de cent vingt galeres, en état de combattre. Comptant donc sur ses forces & animé par la victoire qu'il avoit remportée dans le port de Lilybée, il sort du port sans hésiter, & va au-devant des ennemis. Les deux flottes se trouverent en présence sur les côtes de Gela. Mais les Questeurs Romains ne se croyant pas assez forts pour combattre, tournerent du côté de Phintia, qui étoit alliée des Romains. Cette ville n'a point de port, mais seulement quelques rochers qui s'avançant dans la mer, offrent aux vaisseaux une rade qui n'est pas suffisante pour les mettre entierement à couvert. Ce fut là que les Romains débarquerent, & s'étant rangés en bataille, ils y attendoient l'arrivée des ennemis, avec les arbalêtes & les catapultes qu'ils avoient fait apporter de la ville, pour défendre leurs vaisseaux.

D'abord les Carthaginois s'étoient attendus à assiéger la ville, s'imaginant que les Romains effrayés s'y retireroient, & abandonneroient leurs vaisseaux à l'ennemi. Mais quand ils virent qu'ils se défendoient bravement & leur faisoient partager le danger; ne se croyant pas d'ailleurs en sûreté près d'un rivage sujet à beaucoup d'inconvénients, ils se retirerent avec quel-

ques barques chargées de bled qu'ils avoient prises vers le fleuve Halicus, qui n'est pas éloigné de ce lieu, dans le dessein d'observer d'un poste commode, le départ des ennemis, & de donner à leurs blessés le temps de se guérir. D'autres écrivains, suivant, à ce que je crois, le sentiment de Pilinus, font la perte des Romains beaucoup plus considérable. Car ils content que les Questeurs effrayés à la seule vue des ennemis, leur abandonnerent pour s'enfuir au plus vîte à Phintia, tous les autres bâtiments, à l'exception des vaisseaux de guerre; & que dans le combat qu'ils furent ensuite obligés de soutenir, les Carthaginois leur coulerent à fond cinquante navires ronds, soixante vaisseaux longs, & qu'il en fracasserent treize autres, de façon qu'ils ne purent être d'aucun usage depuis.

La flotte Romaine entierement détruite, selon quelques Auteurs.

Fort peu de temps après, tandis que les Carthaginois étoient encore en station auprès du fleuve Halicus, le Consul. L. Junius, après avoir terminé les affaires qui le retenoient à Syracuse, partit pour se rendre à Lilybée. Mais lorsqu'il doubloit le promontoire de Pachin, il fut apperçu par les espions de Cartalon, qui lui en donnerent avis. Ce Général, sans per-

dre un moment de temps, alla au-devant du Consul, qui ne savoit encore rien de ce qui s'étoit passé à Phintia, pour le combattre le plus loin qu'il pourroit dans la flotte des Questeurs, & les mettre dans l'impuissance de venir à son secours. Junius reconnut de loin la flotte des Carthaginois, mais n'osant lui livrer bataille, & ne comptant pas d'ailleurs pouvoir échapper à sa poursuite, il poussa ses vaisseaux sur une rade des plus difficiles & des plus orageuses, dans le voisinage de Camarin, la crainte d'un poste si dangereux le cédant à celle de voir tomber toute sa flotte sous la puissance des ennemis. Carthalon se garda bien de l'y suivre, mais alla se ranger auprès d'un certain promontoire, d'où il étoit à portée d'observer en même temps les mouvements des deux flottes ennemies, & de prendre sur elles tous les avantages.

Bientôt après les vents commencerent à souffler avec beaucoup de violence, & les pilotes Carthaginois accoutumés à naviger sur ces mers, les regardant comme des avant-coureurs d'une grande tempête, conseillerent à Carthalon de sortir de son poste, & de se retirer du côté de Pachin : par ce moyen la flotte des Carthaginois

thaginois ſe déroba aſſez aiſément à l'orage. Mais celles des Romains en ayant été ſurpriſes l'une & l'autre entre des rochers & des bancs de ſable cachés ſous l'eau, firent un naufrage ſi affreux, que de tant de bâtiments, il n'échappa que deux galeres ſur leſquelles le Conſul embarqua ce qui lui reſtoit de ſoldats & de rameurs, & les conduiſit à Lilybée. Toutes les barques qui portoient les proviſions, & plus de cent vaiſſeaux longs furent ſubmergés ou tellement fracaſſés, qu'il ne reſta pas ſeulement une planche qui pût ſervir. Cependant une partie de l'armée ſe ſauva, la plupart des ſoldats ayant été jetés ſur les côtes voiſines, ou les ayant gagnées à la nage.

Toute la flotte des Romains périt par un horrible naufrage.

Le Sénat, quelques jours auparavant, avoit rappellé le Conſul Claudius de la Sicile, à cauſe de la bataille qu'il avoit perdue. Ayant encore appris la défaite de Junius ſon collegue, il renonça à la vérité aux eſpérances qu'il avoit fondées ſur les flottes de la République, mais en récompenſe il réſolut de donner toute ſon attention, & de tourner toutes les forces du peuple Romain ſur terre ; & d'y faire la guerre avec plus de vigueur que jamais. Il ne jugea pas à propos

Les Romains renoncent à la mer, & tournent leurs efforts du côté de la terre.

de lever le siege de Lilybée : mais il choisit des Officiers plus prudents & plus expérimentés que les premiers, pour porter en temps & lieu aux assiégeants les vivres & les provisions nécessaires. Ce qui faisoit mieux espérer pour l'avenir, c'est que si les Carthaginois avoient l'avantage sur les Romains par mer, ils leur étoient bien inférieurs sur terre ; & que la plupart des peuples de Sicile ou s'étoient volontairement soumis aux Romains, ou s'étoient unis avec eux par des traités. Mais on étoit dégoûté à Rome non-seulement des Consuls de cette année, mais encore du Consulat qu'ils avoient profané par leur irréligion : (Car on disoit que Junius, aussi-bien que son collegue, s'étoit moqué des auspices, en se mettant en mer malgré eux.) C'est pourquoi comme on désespéroit de réussir sous le commandement de ces Magistrats, on prit pour la premiere fois le parti de nommer un Dictateur pour aller faire la guerre en Sicile, quoique jusques-là aucun de ceux qui avoient été élevés à cette premiere dignité, n'eût commandé les armées hors de l'Italie.

Premier Dictateur envoyé pour commander hors de l'Italie.

Ce fut à cette occasion que le Consul Claudius porta la folie & l'inso-

lence à un point qu'on auroit peine à croire. Le Sénat lui ordonna de nommer un Dictateur. Alors comme si la perte qu'il avoit causée par sa témérité ne l'eût pas rendu assez coupable envers la patrie, s'il ne souilloit encore la majesté de l'Empire par la dérision la plus insultante qui se puisse imaginer, il choisit pour remplir une place si éminente, un certain M. Claudius Glicia son Secrétaire ou même son Licteur. Tout le monde étant transporté contre lui d'une juste indignation, on lui ordonna d'abdiquer, & on l'appella aussi-tôt en jugement au tribunal. Quelques Auteurs qu'a vus Ciceron, ont écrit qu'il y fut condamné. Mais d'autres ont remarqué que précisément dans le moment qu'on l'alloit juger, il échappa à la colere du peuple visiblement déclaré contre lui, par la faveur d'une pluie violente qui rompit l'assemblée & que dans la suite, on se fit un scrupule de revenir à un jugement auquel il sembloit que les Dieux s'étoient opposés. Au reste comme l'honneur de l'Empire ne permettoit pas qu'on vît revêtu du souverain commandement un homme de la trempe de Glicia, on lui ordonna d'abdiquer la Dictature, ce qui n'empêcha pas que dans la suite il n'af-

Claudius appellé en jugement.

sistât aux Jeux avec la robe (1) prétexte. On nomma Dictateur en sa place A. Atilius Calatinus qui se donna pour maître de la Cavalerie L. Fecilius Metellus qui avoit déja triomphé des Carthaginois. Ces deux Généraux se rendirent, il est vrai, en Sicile, mais n'y firent aucune action mémorable.

Cependant L. Junius qui n'étoit guere moins coupable que Claudius, & craignoit un pareil traitement, pour réparer la faute de son naufrage par quelque action éclatante, après avoir long-temps examiné ce que la fortune lui donneroit lieu de tenter, entreprit de s'emparer du Mont Eryx pendant la nuit, par la trahison de ceux qu'il avoit gagnés à force de présents & de promesses. Eryx la plus haute montagne de la Sicile après le Mont Etna est située dans cette partie de l'Isle qui regarde l'Italie, entre Drepan & Palerme : mais elle est beaucoup plus escarpée & plus inaccessible du côté de Drepan. Au sommet de cette montagne est une plaine dans laquelle on a bâti un Temple dédié

Description du Mont Erix.

(1) C'étoit une robe ornée de bandes de pourpre mises en symmétrie, que personne n'avoit droit de porter en public, que ceux qui avoient exercé les premieres magistratures.

à Venus ſurnommée Erycine, du nom du lieu: ce Temple eſt le plus riche de tous ceux qui ſont en Sicile. Au-deſſous du ſommet même, vers le milieu de la montagne, eſt une Ville qui porte le même nom, & dont l'abord eſt ſi difficile, qu'on n'y peut arriver qu'avec des peines infinies, en grimpant par des ſentiers longs & étroits, qui commencent dès le bas de la montagne, & conduiſent enfin juſqu'au pied de ſes murailles. Junius ayant bien examiné la nature du lieu, plaça des troupes ſur le ſommet, & dans les routes qui regardent Drepan, ſe flattant que ſi on venoit l'attaquer dans ce poſte avantageux, il n'auroit pas beaucoup de peine à repouſſer les ennemis. Il entoura même Egithale d'un mur, & mit 800 hommes dans ce Fort pour le garder. Mais Carthalon y ayant débarqué ſes troupes pendant la nuit, emporta cette Place d'aſſaut, tua ou prit ceux qui la défendoient, à l'exception de quelques-uns qui ſe réfugierent à Eryx. Voilà tout ce qu'on ſait de l'expédition de Junius. Les Auteurs ont parlé diverſement des ſuites qu'elle eut. Quelques-uns diſent qu'il fut pris par Carthalon avec le Fort d'Egithale, d'autres que craignant d'être cité devant

Diverſes opinions ſur la deſtinée du Conſul L. Junius.

le peuple pour avoir perdu la flotte ; il se donna volontairement la mort.

On n'est pas moins incertain sur la célébration des Jeux séculaires, les uns la plaçant cette année, les autres quatorze ans après, sous le Consulat de Pub. Cornelius Lentulus, & de Caius Licinius Varus. Ce qui me porteroit à croire que ce fut plutôt cette année, c'est l'espérance que purent concevoir les citoyens, de se relever de tant de pertes, & de mieux réussir à l'avenir, après que par une cérémonie si auguste & si rare, ils auroient appaisé la colere des Dieux. Cette année fut si abondante, qu'on avoit douze livres d'huile pour un sol.

C. Aurelius Cotta & Pub. Servilius Geminus C. an de Rome 504.

Cependant Atilius étant sorti de la Dictature, soit qu'il l'eût abdiquée, soit que le temps qu'elle devoit durer, se fût écoulé, on éleva au Consulat C. Aurélius Cotta & Pub. Servilius Geminus. Ces deux Généraux réussirent assez heureusement en Sicile, sans cependant y remporter des avantages bien glorieux & bien considérables. Au moins ils réprimerent les incursions hardies & fréquentes des Carthaginois, qui tenoient Drepan & Lilybée, & reprirent les places éloignées de la mer que les ennemis leur avoient enlevées.

Carthalon vient ravager les côtes d'Italie & est repoussé.

Carthalon ayant fait, pour les surprendre, plusieurs tentatives inutiles, prit le parti d'aller ravager les côtes d'Italie, espérant ou que les Consuls abandonneroient la Sicile, pour venir défendre leur pays, ou que s'ils s'opiniâtroient à y rester, il auroit occasion de piller leurs terres, & d'y prendre des villes. Mais il ne réussit pas mieux de ce côté-là qu'il avoit fait en Sicile. Car le Préteur qu'on fit partir de Rome avec les légions de la ville, pour aller défendre les alliés de la République, rendit tous ses efforts inutiles, & le contraignit de retourner en Sicile sans avoir rien fait. Là les soldats mercenaires ayant demandé leur paie avec un esprit de révolte & de sédition, il laissa plusieurs d'entre eux dans une Isle déserte, & envoya les plus mutins à Carthage pour y être punis. Mais ceux qui resterent en Sicile furent tellement aigris de la dureté dont on avoit usé envers leurs compagnons, qu'il étoit à craindre que tous ne se soulevassent ouvertement, & ne donnassent lieu à une guerre dangereuse, lorsqu'Amilcar, successeur de Carthalon étant arrivé fort à propos, attaqua ces séditieux pendant la nuit; & après avoir tué ou jeté dans la mer les plus mutins, par-

H iv

donna à tous les autres qui demandoient grace. C'eſt là cet Amilcar ſi connu par le ſurnom de Barca, ce Capitaine célebre qui n'eût point eu d'égal parmi les Généraux de Carthage, s'il n'eût point été pere d'Annibal.

Amilcar pere du fameux Annibal vient en Sicile.

Amilcar ravage les côtes d'Italie.

Depuis ce temps là la guerre devint plus rude & plus difficile pour les Romains. Car Amilcar ayant appaiſé ſur le champ la ſédition des troupes mercenaires, paſſa en Italie avec ſa flotte, & mit tout à feu & à ſang dans les terres de Locres & de l'Abruze. Ce fut alors que les Romains pour reconnoître la fidélité du Roi Hieron, & les grands ſervices qu'il leur avoit rendus, lui remirent le tribut qu'il étoit convenu de leur payer par le premier traité, & firent avec lui une alliance & une amitié perpétuelle. Cependant Amilcar étant revenu d'Italie, débarqua ſes troupes ſur les confins de Palerme, & ſe campa entre cette ville & le Mont Eryx, dans un poſte très-fort par ſa ſituation naturelle. Le Mont Epierčte eſt eſcarpé dans tout ſon circuit, & s'éleve du milieu des campagnes qui l'entourent, juſqu'à une extrême hauteur, de façon que le ſommet en eſt preſque auſſi large que la baſe, & contient une plaine de quatre

Il ſe campe ſur le mont Epierčte & de là déſole les Romains.

à cinq lieues de circuit. Tout ce terrein eſt très-fertile & abondant en troupeaux, parce que étant expoſé aux vents de mer il ne nourrit point d'animaux venimeux. On y trouve auſſi une pointe de rocher qui peut ſervir en même temps de citadelle, & de guérite pour obſerver ce qui ſe paſſe dans les plaines d'alentour. Le pied de cette montagne s'étend juſqu'à un port très-commode à ceux qui partent de Drepan ou de Lilybée, pour naviger en Italie; & l'on y trouve une très-grande abondance d'eau douce. Trois chemins également difficiles & embarraſſés conduiſent au haut de cette montagne, deux du côté des terres, & un du côté de la mer.

Ce fut là que ſe campa Amilcar, en quoi il fit paroître une audace ſurprenante, puiſque n'ayant aucune ville ſur le ſecours de laquelle il put compter, il ſe mettoit au milieu & à la merci de ſes ennemis. Mais aidé de l'avantage d'un tel poſte, de ſon courage & de ſon expérience dans le métier de la guerre, il déconcerta les projets des Romains, rétablit dans la Sicile les affaires des Carthaginois, qui avoient déja commencé à prendre un meilleur train dans l'Afrique. Car Hannon autre Général Carthaginois,

Hannon rival d'Amilcar fait des conquêtes en Afrique.

pour disputer de gloire avec Amilcar son rival, en même temps pour escorter ses soldats, & les nourrir aux dépens de l'ennemi, sans qu'il en coutât rien à la République, avoit porté la guerre dans cette partie de la Lybie qui est aux environs d'Ecatompyles; & s'étant rendu maitre de cette ville, en avoit transporté à Carthage trois mille citoyens, pour y être gardés comme ôtages de sa fidélité.

L. Cecilius Metellus & Num. Fabius Buteon Cons. an de Rome 502.

Une flotte équippée à Rome aux dépens des particuliers ravage l'Afrique.

Cependant la fortune n'étoit point par-tout favorable aux Carthaginois. Car sous le second Consulat de L. Cecilius Metellus, & le premier de Numerius Fabius Buteon, une flotte équippée aux dépens des particuliers, fit une descente en Afrique & la ravagea. Car quoique le Sénat eût résolu pour la seconde fois de ne point exposer les troupes de la République aux hazards de la mer, il permit cependant aux particuliers de naviger, à condition qu'ils rendroient à la République les vaisseaux qui leur auroient été fournis, & garderoient pour eux le butin qu'ils pourroient faire. Par ce moyen on mit en mer une flotte considérable qui porta la terreur sur les côtes d'Afrique. Elle osa même attaquer Hippone, qui n'étoit pas une des moindres villes du pays, entra dans son port, & brûla les vais-

ſeaux qui s'y rencontrerent, & une grande partie de ſes édifices. Mais quand il fut queſtion d'en ſortir, les Romains en trouverent l'embouchure fermée par une longue chaine; & ce ne fut que par un ſtratagême adroit qu'ils ſe tirerent de ce danger. Car ayant donné à leurs vaiſſeaux un mouvement impétueux, quand les proues furent ſur le point de donner dans la chaîne, ils ſe retirerent tous vers les poupes, en ſorte que les proues n'ayant plus de charge, paſſerent aiſément par deſſus: auſſi-tôt ils retournerent aux proues, afin de rendre aux poupes la légereté dont elles avoient beſoin pour faire le même ſaut ſans danger. Ainſi ayant évité un peril qui paroiſſoit évident, ils battirent peu de temps après une flotte des Carthaginois auprès de Palerme.

Mais les Conſuls ayant partagé entre eux les opérations de la campagne, Metellus ſe chargea du ſiege de Lilybée, & Fabius de celui de Drepan. Aſſez près de cette derniere, vers le midi eſt une Iſle, ou pour mieux dire, un rocher que les Grecs appellent l'Iſle de Palias, & nous la Colombiere. Le Conſul envoya dans cette place pendant la nuit quelques ſoldats qui s'en

Les deux Con. aſſiégent Lilybée & Drepan.

emparerent après en avoir égorgé les Carthaginois qui la gardoient. Amilcar qui étoit accouru pour défendre Drepan, ne manqua pas d'en sortir, dès que le jour parut, pour aller reprendre ce poste. Le Consul s'en apperçut; mais ne pouvant aller au secours des siens, il donna l'assaut à Drepan, avec toutes ses forces; & par là ayant obligé Amilcar de revenir, il demeura le maître de l'Isle malgré lui, & dans la suite s'en servit utilement pour incommoder les assiégés, & les presser plus vivement; car il joignit cette Isle au Continent par le moyen d'une digue; & comme les murailles de la ville étoient plus foibles dans cette partie, il y établit ses ouvrages, & commença à battre la place par cet endroit.

Amilcar accourt au secours de la derniere.

Mais pour les combats qu'Amilcar soutint contre les Consuls de cette année & ceux des suivantes, ils sont en si grand nombre, & se ressemblent si fort, que Polybe n'a pas cru qu'il fût ni possible ni nécessaire de les rapporter. Car pendant trois ans que ce Général demeura campé sur le mont Epiercte, il ne se passa presque point de jour qu'il n'en vînt aux mains avec ceux qui commandoient les Romains, sur-tout depuis qu'ils se furent campés

Combats fréquents qui ne décident de rien.

devant Palerme, laissant à peine l'espace de (1) cinq stades entre eux & l'ennemi. Il étoit dificile que le voisinage des deux armées n'occasionnât entre elles de fréquentes escarmouches : cependant on n'eut point une bataille générale & décisive. Les soldats étant également braves & aguerris, & les postes qu'ils occupoient pareillement forts & sûrs, ceux qui avoient eu du dessous dans quelque action trouvoient aussi-tôt un asyle assuré dans la proximité de leur camp. Il arrivoit de là qu'il en périssoit toujours quelques-uns dans le combat, mais que ceux qui se trouvoient trop pressés rentroient aussi-tôt dans leurs retranchements. Au reste la même année que Drepan fut assiégé, les flottes des Carthaginois firent souvent des descentes non-seulement sur les côtes de Sicile, mais même sur celles d'Italie. Et Amilcar lui-même portant l'effroi par-tout où il pouvoit aborder, ravagea toute la côte maritime de l'Italie jusques à Cumes.

Ces courses des Carthaginois, jointes aux combats qui se livroient en Sicile, ayant mis un grand nombre de Romains dans l'esclavage, les Généraux des deux partis convinrent de faire l'échan-

(1) Un quart de lieue.

ge des prisonniers, à condition que ceux qui en recevroient plus qu'ils n'en rendroient, paieroient pour chaque soldat (1) deux livres & demie d'argent. Les Carthaginois en reçurent plus qu'ils n'en rendirent, & payerent le prix dont on étoit convenu. Je trouve qu'on établit cette année deux colonies en Italie, celles d'Esule, & d'Alsie ; & que les Censeurs A. Atilius Calatinus & A. Manlius Torquatus Atticus fermerent le trente-huitieme lustre, & trouverent dans leur dénombrement 251222 citoyens, au lieu que le dénombrement précédent étoit monté à près de 300000. Ce qui fait voir combien la guerre & les naufrages en avoient fait périr.

M. Otacilius Crassus & M. Fabius C. an de Rome 506.

Mais une diminution si considérable n'empêcha pas que M. Otacilius Crassus Consul pour la seconde fois, & son collegue M. Fabius Licinus ne fissent des levées qu'ils conduisirent en Sicile pour recruter les légions qui y servoient.

Amilcar rompt toutes les mesures & é concerte tous les projets des Consuls.

Ces deux Généraux firent la guerre avec beaucoup d'ardeur & de vigilance ; mais n'ayant pu chasser Amilcar des postes avantageux dont il s'étoit emparé, ils n'exécuterent rien de mémorable. Le même inconvénient ôta pareillement à leurs successeurs les moyens de se signaler ; outre que choi-

(1) Environ cinquante écus.

fis subitement pour aller faire tête à un Général ancien & perpétuel, ils employoient tant de temps à faire leurs préparatifs, à connoître la situation des lieux, le génie de leurs soldats, & la disposition des troupes ennemies, qu'il leur en restoit fort peu pour agir, faire des projets & les exécuter. C'est ce qui fit que cette année on prit le parti de nommer un Dictateur pour tenir les assemblées Consulaires qui pressoient, plutôt que de rappeller de Sicile l'un des Consuls pour y présider. On jeta les yeux sur T. Coroncanius qui se donna pour maître de la Cavalerie M. Fulvius Flaccus.

Claudia appellée en jugement pour des paroles indiscretes, qu'on traite d'impies.

Cependant les deux (1) Tribuns du peuple C. Fondanius & T. Sempronius citerent au tribunal du peuple Claudia fille d'Appius Cœcus. Ils l'accusoient de ce qu'en revenant des Jeux, & voyant que son char étoit arrêté par la foule du peuple qui remplissoit la place, elle avoit fait un souhait impie & funeste à la République en ces termes : *Plût aux Dieux que mon frere ne fût point mort & qu'il commandât encore la flotte des Romains !* Il n'y avoit presque

(1) Il paroit que Freinshemius s'est trompé, & que ces deux Magistrats étoient Ediles & non Tribuns, comme il le reconnoît plus bas, en donnant la qualité d'Edile à ce même T. Sempronius.

Longue harangue des Tribuns ou de Ediles contre cette Dame.

point de famille illuſtre à Rome qui nê tînt à celle des Claudes par les nœuds du ſang ou de quelque alliance. Ainſi il ſe trouva un grand nombre de citoyens qui prirent ſa défenſe, alléguant en ſa faveur la nobleſſe de ſa race, les ſervices de ſon pere Appius, & la foibleſſe de ſon ſexe. „ Il étoit inoui, diſoit-on, qu'on „ eût appellé une femme en jugement „ devant le peuple. Et Claudia n'avoit „ pas mérité qu'on la fît ſervir d'exem„ple, n'ayant fait aucune action, ni „ formé aucun deſſein contre la majeſté „ du peuple Romain, & n'étant coupa„ble que de quelques paroles indiſcre„tes. Mais les accuſateurs le prenant ſur un autre ton: „Vous ſavez, diſoient-ils, „ Romains, les paroles impies & déteſ„tables qui ſont échappées à Claudia; „ & il n'eſt pas beſoin de vous en ap„porter des preuves, puiſqu'elle en „ convient elle-même. Et pourroit-elle „ les nier, puiſqu'elle les a prononcées „ hautement & en public, ſans reſpec„ter ni Jupiter, témoin de ſon empor„tement, ni le Peuple Romain, con„tre la poſtérité duquel les mêmes pa„roles étoient autant d'imprécations? „ Ainſi le crime étant conſtant, qui „ peut vous empêcher de le punir? Les „ loix qui le condamnent ne ſont-elles „ pas aſſez claires & aſſez formelles, ou

„ devons-nous nous arrêter aux termes „ dans lesquels elles s'expriment, sans „ en pénétrer l'esprit & le sens? On dit „ qu'il n'y a point d'exemple qu'on ait „ fait subir à une femme une accusa- „ tion de cette nature. Soit; mais il „ est sans exemple aussi qu'une femme „ se soit oubliée jusqu'à ce point. Car „ jusqu'à présent Rome n'en a jamais „ enfanté une d'un caractere si violent „ & si emporté. Et plût aux Dieux „ qu'encore aujourd'hui nous ne fus- „ sions pas dans la nécessité de donner un „ nouvel exemple de sévérité! N'ai- „ merions-nous pas mieux laisser re- „ poser le glaive des loix, que d'en „ armer nos mains pour réprimer le „ crime par une rigueur nécessaire, il „ est vrai, mais toujours déplorable? „ Mais la République ne peut subsister, „ si les loix ne sont pas observées: & „ ceux qui veulent qu'on les regarde „ comme les chefs & les colonnes de „ l'Empire, ne devroient pas être les „ premiers à les violer. Et comme ils „ les entendent mieux que personne, „ ils ne peuvent pas ignorer qu'encore „ que dans la plupart des loix les femmes „ ne soient pas expressément nommées, „ cependant ces termes par lesquels „ elles commencent ordinairement, *si* „ *quelqu'un*, doivent s'entendre de

Les loix sont faites contre les femmes aussi-bien que contre les hommes.

„ leur ſexe auſſi-bien que du nôtre. „ Et doit-on s'étonner que les loix qui „ ont été faites pour mettre la majeſté „ de l'Empire à couvert de toute at- „ teinte, regardent les deux ſexes, après „ que Claudia a prouvé que l'un & „ l'autre peut également les violer ? „ Mais ſes partiſans affectent de mé- „ priſer l'accuſation, & parce qu'elle „ n'a attaqué la République que par des „ paroles, ils traitent ſon attentat de „ bagatelle. Ne voudroient-ils point „ qu'elle eût joint les effets aux paro- „ les, qu'elle eût fait des efforts, qu'elle „ eût formé des entrepriſes, qu'elle eût „ conſpiré avec les Carthaginois, qu'el- „ le eût levé des troupes, qu'elle eût ar- „ mé des eſclaves, & qu'avec eux elle „ ſe fût emparée du Capitole ; enfin „ qu'elle eût avancé par des actions im- „ pies la ruine de ſes citoyens, pour „ laquelle elle a fait des vœux abomi- „ nables ?

Les deſſeins ſont criminels comme les actions.

„ Il eſt conſtant que les loix ne pu- „ niſſent pas moins les deſſeins que les „ actions mêmes. Et c'eſt pour cette „ raiſon qu'elles n'ont point ordonné „ d'action ni de peine contre les en- „ fants & contre les fous, quelque mal „ qu'ils aient pu faire. A l'égard de „ ceux qui ne ſont pas dans ce cas, on „ juge de leur intention autant par leurs „ diſcours que par leurs actions. Quand

„ une femme forme de tels vœux, que
„ ne feroit-elle point, si elle avoit le
„ pouvoir de les accomplir? S'il est
„ permis de faire attention aux juge-
„ ments qui s'exercent parmi les autres
„ nations, (& quelle raison aurions-
„ nous de les mépriser?) il y en a qui
„ ont regardé & puni des vœux impies
„ comme de véritables attentats. Les
„ Athéniens qui passent pour les plus
„ sages & les plus éclairés de tous les
„ Grecs, ont condamné & puni un de
„ leurs citoyens, dont le métier étoit
„ de faire & de vendre les choses dont
„ on a besoin dans les funerailles, seu-
„ lement parce qu'il s'étoit plaint du
„ peu de débit qu'il faisoit de sa mar-
„ chandise. Et cependant on pouvoit
„ donner à ses paroles une interpréta-
„ tion favorable, au lieu que Claudia
„ a nettement, sans équivoque, & sans
„ ambiguité, souhaité la mort de ses
„ citoyens, la défaite de nos armées,
„ & la ruine entiere de la République.
„ *Plût aux Dieux, dit-elle, que mon*
„ *frere fût ressuscité!* Ce vœu est dé-
„ testable, quelque part que pût y avoir
„ l'amitié fraternelle.

„ Car pourquoi faudroit-il rendre la
„ vie à un homme qui a causé la mort
„ de tant de milliers de citoyens? Qui
„ après avoir abattu les forces de la

„ République par une témérité inouie,
„ l'a insultée dans son malheur avec une
„ insolence & un orgueil sans exemple?
„ Qui condamné par avance dans l'opi-
„ nion de tous les Romains, a évité
„ par hazard la peine qui alloit suivre
„ son jugement, sans en éviter l'infa-
„ mie? Pour peu que vous eussiez con-
„ servé de sens & de raison, au lieu de
„ regretter la perte d'un tel citoyen,
„ ne devriez-vous pas souhaiter que le
„ tombeau qui couvre ses cendres,
„ eût enseveli son nom & sa mémoire?
„ Car de même que les autres Dames
„ se font un honneur, & se souviennent
„ avec joie des belles actions par les-
„ quelles leurs freres se sont distingués;
„ de même, s'il vous restoit encore
„ quelque sentiment d'honneur, le
„ souvenir du vôtre vous devroit cou-
„ vrir de honte & de confusion. Mais
„ soit: ayons égard à la haute naissan-
„ ce de l'accusée, si ces regrets ont
„ été imprudents sans être impies. Bien
„ plus, je consens que vous la déclariez
„ innocente, si la raison qu'elle a eue
„ de souhaiter la vie à son frere n'est
„ pas aussi abominable, que ce souhait
„ est indiscret & insensé. Mais quel a
„ été son motif lorsqu'elle a fait de pa-
„ reils vœux? Etoit-ce pour avoir la
„ consolation de le revoir? Etoit-ce

„ pour avoir par ſon moyen, dans la „ République, plus de crédit, plus d'ap- „ pui, plus de conſidération? Point du „ tout, Romains : c'étoit afin qu'il re- „ prît le commandement de la flotte. „ Voilà donc la raiſon, ô la plus im- „ pie de toutes les femmes, que vous „ avez eue, de reſſuſciter les morts, ſi „ vous l'aviez pu, de ſoumettre la na- „ ture à vos caprices, & de forcer la „ barriere des enfers. Vous vouliez „ avoir un homme qui pût achever la „ ruine de la République.

„ Voilà, Romains, celle à qui on „ veut que vous pardonniez: & ceux „ qui demandent ſa grace, ne ſont pas „ réflexion, qu'en agiſſant en bons pa- „ rents, ils s'expoſent à paſſer pour de „ mauvais citoyens. Après tout, nous „ ne nous oppoſons pas à votre com- „ paſſion, pourvu qu'on puiſſe prouver „ qu'elle en a eu elle-même pour ſes „ citoyens. Mais ſi par ſes imprécations „ elle a ſouhaité aux uns la mort, aux „ autres le deuil & l'affliction, à tous „ en général toute ſorte de miſeres & „ de calamités; ne doit-on pas regar- „ der comme ridicule & mal placée l'in- „ dulgence qu'on ſe piqueroit d'avoir „ pour une ame ſi dure, ſi cruelle & ſi „ inhumaine? Dernierement, après la „ clôture du dénombrement, quelle

„ affliction ne fit-on pas paroitre? Quels
„ gémissements ne poussa-t-on pas? Car
„ malgré les avantages qu'on avoit rem-
„ portés sur les ennemis depuis quel-
„ ques années, les gens de bien ne pou-
„ voient regarder comme heureuse une
„ République, dans laquelle on trou-
„ voit un nombre de citoyens si infé-
„ rieur à celui du lustre précédent. Mais
„ celle-ci n'est nullement touchée de
„ la perte de ceux que nous regrettons:
„ elle est fâchée, elle est au désespoir
„ qu'il en soit resté quelques-uns. Elle
„ se plaint de trouver à Rome une mul-
„ titude qui l'embarrasse. Elle souhaite
„ de revoir en vie, & revêtu du com-
„ mandement, celui qui a causé une si
„ grande diminution d'un dénombre-
„ ment à l'autre.

„ On conviendra peut-être que
„ Claudia personnellement est indigne
„ de votre compassion; mais on préten-
„ dra en même temps, que si elle a fait
„ quelque faute, on la lui doit pardon-
„ ner, en considération de ses ancêtres,
„ & sur-tout de son pere. Devons-nous
„ établir une telle Jurisprudence dans
„ notre République? Et parce qu'un
„ citoyen aura été utile à la patrie, sera-
„ t-il permis à ses descendants de lui
„ nuire & de l'outrager impunément?
„ Ce n'étoit pas là les sentiments ni les

„ maximes de nos ancêtres, lorſqu'ils „ précipiterent du haut du roc Tar„ peïen M. Manlius; quoique le Capi„ tole, la derniere reſſource du peuple „ Romain, eût été ſauvé non par ſon „ aïeul, ou par quelqu'un de ſa famil„ le, mais par la valeur de celui-là mê„ me qu'ils puniſſoient ſi impitoyable„ ment. La récompenſe la plus glorieu„ ſe qu'un citoyen doive enviſager, „ quand il ſert la patrie, c'eſt le témoi„ gnage de ſa propre conſcience. Mais „ d'ailleurs ſi Appius Claudius lui a „ rendu quelques ſervices importants, „ il en a été abondamment payé par les „ richeſſes & les honneurs dont elle „ l'a comblé, & qu'il a conſervés juſ„ qu'à une extrême vieilleſſe.

„ Après tout, les partiſans de Clau„ dia auroient mieux fait de ne point „ parler du tout d'Appius ni des autres „ Claudius qui l'ont précédé, que de „ rappeller dans notre mémoire les in„ jures atroces & ſanglantes que vous „ avez reçues d'une famille qui dès ſon „ origine s'eſt montrée l'ennemie dé„ clarée du peuple. Car de quel autre „ Appius veulent-ils que vous rappel„ liez la mémoire que de celui qui s'eſt „ toujours oppoſé à vos intérêts avec „ une animoſité ſans égale; qui aima „ mieux périr avec ſon armée, que de

„ ſe ſauver par le ſecours d'un Collegue Plebéien ? Qui s'opiniâtra à garder la cenſure au-delà du temps preſcrit par les Loix, en dépit de tous les Ordres de la République ? Qu'ils cherchent s'ils veulent, dans les anciens Claudiens des ſervices qu'ils puiſſent reprocher au peuple Romain : je leur permets de remonter au temps des Décemvirs, & par-delà, juſqu'à la premiere origine de cette maiſon. Ils trouveront dans les ancêtres de Claudia des exemples de cruauté, qui prouveront qu'elle n'a point dégénéré ; mais ils en trouveront fort peu de bienveillance & d'humanité, qui puiſſent vous engager à lui pardonner en leur conſidération.

„ Ils ne peuvent donc ni eux, ni quelqu'autre que ce ſoit, apporter aucune raiſon valable pour prouver que l'arrogance & la témérité de cette femme doivent demeurer impunies. A moins qu'on ne craigne de faire perdre à la République une Dame d'une conduite ſi exemplaire. Si c'eſt là le ſcrupule qui vous retient, conſervez, Romains, conſervez Claudia, afin que dans les malheurs de la République, quand vos femmes ſe répandront dans les temples, & ſe

„ proſterneront

„ prosterneront au pied des autels, „ pour implorer la protection des „ Dieux, elle empêche par ses imprécations les effets de leur piété & de „ leur dévotion. Dans le temps que les „ autres demanderont la conservation „ de vos soldats, celle-ci fera des vœux „ pour leur mort & leur destruction. „ Elle murmurera contre les Dieux, „ de ce qu'ils en auront conservé un „ trop grand nombre, pendant que les „ autres les supplieront de les ramener „ sains & saufs dans leur patrie, après „ avoir terminé la guerre heureusement. Conservez-la encore un coup, „ afin que, comme les autres Dames „ ont coutume d'animer leurs enfants „ & leurs proches, à combattre généreusement pour le salut de leur patrie & de leurs concitoyens, à l'imitation des hommes illustres dont „ elles leur proposent l'exemple; celle-ci enseigne aux siens, par l'exemple „ de Claudius, à combattre avec témérité, à fuir avec honte, à faire „ périr les citoyens avec cruauté, & à „ mépriser la République avec insolence. Qu'elle leur apprenne ces leçons „ dès leur enfance; qu'elle leur inspire „ ces maximes & les leur fasse pratiquer „ dès leur jeunesse; qu'elle forme ainsi „ ceux auxquels vous devez un jour

„ confier le commandement de vos „ flottes & de vos armées. “ Dès que le peuple eut entendu les raisons pour & contre l'accusée, il alla aux voix, & la condamna à une amende de (1) quinze cents livres. De cet argent & autre qui provenoit des amendes, l'Edile T. Sempronius fit bâtir le temple de la Liberté sur le mont Aventin, & en fit la dédicace.

Claudia condamnée à l'amende.

M. Fabius & C. Atilius Conf. an de Rome 507.

Ensuite M. Fabius Buteon, & C. Atilius Bulbus, prirent possession du Consulat. Alors on conduisit une colonie à Fregenes ville maritime de l'Etrurie, située à neuf milles d'Alsium, où on en avoit établi une deux ans auparavant. Sous leur Consulat, il se donna auprès d'Egimure un grand combat naval dont l'issue ne fut heureuse, ni pour les uns ni pour les autres. Car les Carthaginois perdirent un grand nombre d'hommes & de vaisseaux : & une furieuse tempête ôta aux Romains tout le fruit de leur victoire. Les choses se passerent en Sicile à peu près comme l'année précédente, les Consuls ayant bien de la peine à se soutenir contre la difficulté des lieux, aussi-bien que contre les entreprises hardies, & les ruses imprévues d'Amilcar. Ce fut lui qui dans ce temps-là employa si heu-

Colonie de Fregenes.

Combat naval près d'Egimure.

(1) 15000 As faisoient à peu près cette somme.

reusement contre les Romains les talents dont je viens de parler, que non-seulement il conserva les places qu'il avoit prises, & désola les alliés des ennemis en Sicile & en Italie ; mais portant ses attentions plus loin, empêcha la chûte de sa République, qui avant lui paroissoit inévitable, par son activité, par son courage, & par la présence d'esprit admirable, qui lui faisoit toujours prendre sans hésiter le parti le plus avantageux, suivant les occasions. C'est pourquoi ayant résolu de délivrer de la disette ceux de Lilybée, que les assiégeants pressoient sur-tout par terre, il ordonna à une partie de sa flotte de se tenir en pleine mer, & de faire mine de vouloir aborder à Lilybée. Dès que les Romains l'eurent apperçu, ils sortirent pour aller au-devant d'elle ; & sur le champ il se saisit du port avec les vaisseaux qu'il avoit à ce dessein tenus cachés dans un endroit où on ne pouvoit les voir ; & par sa présence & les provisions qu'il fit entrer en abondance dans la ville, il releva le courage abattu des assiégés, & leur fit concevoir de meilleures espérances pour l'avenir.

Pendant que la guerre traînoit ainsi en longueur dans la Sicile, les Consuls A. Manlius Torquatus & C. Sempro-

A. Manlius Torq. & C. Sempronius Blesus Conf. an de Rom. 508.

nius Blesus pour la seconde fois, vinrent prendre le commandement de l'armée. La guerre n'avoit point changé de méthode en cette Province, & même les deux partis se resserroient presque l'un l'autre plus que jamais. Les Romains, comme nous avons dit, avoient placé un corps de troupes au sommet du mont Eryx au-dessus de la ville, & un autre au-dessous, vers le bas de la montagne; en sorte qu'il ne sembloit pas qu'ils eussent rien à craindre pour cette ville défendue par sa situation naturelle, & par les troupes qu'elle avoit au-dessous d'elle. Mais l'audace d'Amilcar, à qui rien ne paroissoit impossible, brava en peu de temps ces obstacles insurmontables. Car étant entré dans la montagne avec ses troupes, il franchit pendant une nuit une hauteur de (1) trente stades, en marchant toujours à la tête des siens, & s'empara de la ville, dont les habitants ne s'attendoient guere qu'on les y vînt attaquer; & ayant tué la plus grande partie de ceux qu'il y surprit, il envoya les autres prisonniers à Drepan.

Amilcar surprend la ville d'Eryx.

Depuis ce jour-là, il se fit une révolution merveilleuse dans la dis-

(1) 30 stades font environ une lieue & demie.

cipline militaire qui devint très - févere. Amilcar placé entre deux troupes d'ennemis, étoit assiégé par celle qui étoit au-dessous de lui, tandis que lui-même assiegeoit celle qu'il avoit au-dessus de sa tête : les Carthaginois & les Romains, essuyant tour à tour des travaux & des périls incroyables, obligés par la proximité de leurs camps à toutes les heures du jour & de la nuit, de se tenir alertes & vigilants, pour éviter les pieges & les attaques de l'ennemi, donnerent pendant deux ans des preuves de la prudence la plus consommée, & de la valeur la plus héroïque, sans qu'aucun parti se rebutât de ses défaites, ou pût forcer l'autre de céder la victoire ; mais toujours égaux & toujours invincibles jusqu'à la fin, ils remirent à un combat naval la décision d'une querelle si importante. Pendant le même Consulat, on établit une colonie dans le pays des Salentins, vingt ans après que les Romains en avoient fait la conquête. Dans ce même temps T. Coruncanius, qui le premier des Plebéiens avoit exercé le souverain Pontificat, mort dans une extrême vieillesse, eut L. Cecilius Metellus pour successeur dans la même dignité. Cependant on confia le Consulat à

Les Romains & les Carthaginois font la guerre en Sicile avec une valeur & une constance égales.

C. Fundanius & C. Sulpicius Conf. an de Rom. 509.

Les Gaulois mercenaires passent dans le parti des Romains.

C. Fundanius Fundulus & à C. Sulpicius Gallus. Ces deux Généraux continuerent à faire la guerre contre Amilcar & de la même façon, & avec la même fortune que leurs prédeceſſeurs : ſi ce n'eſt que les Gaulois & quelques autres mercenaires qui avoient juſques-là ſervi pour les Carthaginois, voyant qu'on ne leur payoit point leur ſolde, & qu'on les traitoit encore d'une maniere injurieuſe, tâcherent de livrer aux Romains la ville d'Eryx où ils étoient en garniſon ; & n'ayant pu exécuter ce deſſein, allerent ſe rendre aux Conſuls, & furent les premiers étrangers qu'on admit à porter les armes pour le ſervice de la République. Quoique par-là les Conſuls euſſent conſidérablement augmenté leurs forces, ils ne pouvoient cependant finir la guerre par terre, arrêtés ſur-tout par l'audace & la vigilance d'Amilcar, qu'on ne pouvoit ni ſurprendre par la ruſe, ni domter par la force. Il fallut donc encore une fois revenir au deſſein d'équiper une flotte & de ſe remettre en mer. On reconnoiſſoit que le ſeul moyen de chaſſer les Carthaginois de la Sicile, c'étoit de leur ôter l'empire de la mer ; & les avantages que de ſimples particuliers avoient remportés ſur

eux les années précédentes, faisoient espérer au Sénat que les Consuls pourroient bien les vaincre sur cet élément avec les flottes de la République; mais la longueur de la guerre avoit épuisé le trésor public, & le peu d'argent qui y restoit suffisoit à peine pour entretenir les armées de terre.

Les Sénateurs donnent généreusement tout l'argent nécessaire pour équipper une flotte.

Ce fut alors que la Patrie trouva dans les mœurs de ses citoyens une ressource assurée contre la disette qui la pressoit. Car les Sénateurs firent paroître tant de générosité, que honteux de conserver leurs richesses pendant que la République étoit en danger de périr par sa pauvreté, ils fournirent sur le champ plus d'argent qu'il n'en fallut pour équiper la flotte dont on avoit besoin. Les plus riches d'entre eux se chargerent d'équiper à leurs dépens une quinquereme, & de la fournir de rameurs & de tous ses agrêts: les autres firent la même dépense à deux ou à trois, proportionnément à leurs moyens: à condition que la République leur rendroit les sommes qu'ils auroient avancées, sitôt qu'elle se trouveroit en état de le faire. Cette contribution volontaire suffit pour mettre sur pied deux cents quinqueremes, qu'on fit construire sur le modele de celle qu'on

avoit prise à Annibal le Rhodien. Un armement si considérable excita une grande attente dans tous les esprits ; & il n'y avoit personne qui ne se persuadât que ce dernier effort de la République décideroit absolument de la victoire.

C. Lutatius Catulus & Postumius Albinus Con. an de Rome 510.

Le Consul Lutatius passe en Sicile avec l'un des Préteurs.

Pendant qu'on étoit occupé de ces préparatifs, C. Lutatius Catulus, & A. Postumius Albinus prirent possession du Consulat. Le dernier étoit Prêtre de Mars : ce qui fit que quand il se présenta pour tirer les Provinces au sort, le grand Pontife L. Metellus le lui défendit sous les peines ordonnées contre ceux qui étant revêtus du même sacerdoce s'éloigneroient de la ville, & abandonneroient le soin des sacrifices. Et dans la suite cette regle fut religieusement observée. Dans le même temps le Sénat donna encore un autre exemple de la scrupuleuse exactitude avec laquelle il vouloit que les Romains observassent la Religion de leurs peres, lorsqu'il défendit au Consul Lutatius de consulter l'oracle de Preneste, & d'employer des auspices étrangers dans le gouvernement de la République. Mais comme les Consuls ne pouvoient partir ensemble pour la guerre, parce que le culte des Dieux demandoit que

l'un restât à Rome, & qu'il paroissoit que l'autre ne pouvoit pas porter seul un si pesant fardeau, on envoya avec Lutatius l'un des Préteurs : car cette année pour la premiere fois on en avoit créé deux. Ce fut Q. Valerius Falton qu'on chargea d'accompagner Lutatius. Ces deux Généraux ayant soigneusement ramassé tous les vaisseaux de la République & ceux des particuliers, passerent en Sicile dès que la mer fut navigable, avec environ trois cents galeres, & sept cents tant barques qu'autres bâtiments de diverses especes.

En arrivant ils entrerent sans aucun obstacle dans les ports de Drepan & de Lilybée. Car les ennemis qui ne soupçonnoient nullement qu'il dût venir une flotte d'Italie, étoient retournés en Afrique avec tous leurs vaisseaux. Le Consul qui de son naturel étoit hardi & entreprenant, encouragé d'ailleurs par un si heureux commencement, fit promptement travailler aux ouvrages nécessaires pour assiéger Drepan : & cependant convaincu qu'il lui faudroit incessamment combattre sur mer, il s'appliqua avec une attention extrême à exercer les soldats & les nautonniers ; ce qu'il fit avec tant de succès, que ceux qu'il

avoit amenés fort peu inſtruits en tout ce qui regarde la marine, lui parurent bientôt aſſez habiles pour exécuter toutes les entrepriſes qu'il pourroit former. Cependant la ville de Drepan preſſée par mer & par terre avoit déja vu renverſer une partie de ſes murailles; & elle étoit ſur le point de tomber ſous la puiſſance des Romains, lorſque le Conſul combattant courageuſement à la tête des ſiens, fut bleſſé ſi dangereuſement à la cuiſſe, que les ſoldats effrayés étant accourus auprès de leur Général, abandonnerent une proie qui ſembloit ne pouvoir leur échapper.

Lutatius eſt bleſſé dangereuſement ſur le point de prendre Drepan.

Il n'étoit pas encore en état de marcher lorſqu'il apprit qu'on voyoit paroître une flotte ennemie des plus nombreuſes. En effet elle étoit compoſée de quatre cents vaiſſeaux chargés de proviſions pour l'armée, d'un grand nombre de ſoldats & d'armes, & d'une grande quantité d'argent. Elle étoit commandée par Hannon l'un des plus qualifiés des Carthaginois. Le deſſein de ce Général étoit d'aborder du côté d'Eryx, de décharger ſes vaiſſeaux, de les remplir de ſoldats choiſis qu'il recevroit d'Amilcar, & d'aller en cet état combattre la flotte des Romains. Ces meſures étoient aſſez

bien priſes, ſi la vigilance de Lutatius ne les eût déconcertées. Car perſuadé que la victoire dépendoit de la diligence qu'il feroit pour attaquer les ennemis, avant qu'ils euſſent eu le temps de dégager leur flotte de tout ce qui pouvoit l'embarraſſer dans le combat, il prit ſur ſes vaiſſeaux l'élite de ſes troupes, & le ſix des Ides de Mars, s'étant avancé juſqu'aux Iſles Egathes ſituées vis-à-vis de Lilybée, il apperçut la flotte ennemie qui revenoit d'Hieronneſe. Alors il avertit les pilotes & les ſoldats de ſe tenir prêts pour combattre le lendemain, & les exhorta à bien faire leur devoir.

Mais quand le jour parut, il aſſembla ſon conſeil pour délibérer tout de nouveau. Ce qui le fit héſiter, c'eſt que le vent étoit auſſi contraire aux Romains, qu'il étoit favorable aux Carthaginois. Après tout, lorſqu'on eut mûrement examiné le pour & le contre, on crut qu'il étoit plus avantageux de combattre la flotte d'Hannon chargée comme elle étoit, tandis qu'il étoit ſeul & n'avoit que les vents pour lui, que d'attendre qu'il ſe fût debarraſſé de tous ſes convois, & qu'en leur place il eût reçu ſur ſes vaiſſeaux l'élite des ſoldats d'Amilcar, & Amilcar lui-même qui étoit l'objet le plus formi-

dable pour les Romains. Ainsi le Consul voyant que les vaisseaux ennemis avançoient à la faveur du vent qu'ils avoient en poupe, il sortit du port avec les siens; & pour encourager ses soldats il se fit porter sur le vaisseau Amiral, car il n'étoit pas encore guéri de sa blessure. Les Carthaginois de leur côté s'étant apperçus que les Romains leur barroient le chemin de Lilybée, se mirent en bataille résolus de se l'ouvrir malgré eux. On en vint donc aux mains de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur, Q. Valerius faisant toutes les fonctions de Général à la place du Consul à qui sa blessure ne permettoit pas encore d'agir.

Bataille navale gagnée par les Romains sur les Carthaginois auprès des Isles Egathes.

L'action ne dura pas long-temps sans qu'on jugeât en faveur de qui se détermineroit la victoire. Car les vaisseaux des Romains légers & libres de tout embarras abordoient aisément ceux des Carthaginois lourds & incapables de se remuer à cause de leur charge, & tournoient autour d'eux à leur gré, sans parler des autres avantages qu'ils avoient encore. Car les Romains ayant appris à leurs dépens ce qui leur avoit autrefois été contraire, avoient eu grand soin de le réformer. Ils avoient construit des vaisseaux sur le modele le plus parfait ils

avoient écarté tout ce qui pouvoit incommoder & nuire dans une bataille: ils avoient rendu leurs rameurs également vigoureux & adroits à force de les exercer, & enfin avoient embarqué l'élite de leurs légions, ce qui ne contribua pas peu à leur donner la victoire. Les ennemis au contraire forcés de combattre avec des vaisseaux accablés par leur propre charge & conduits par des rameurs nouvellement levés, avoient usé dans tout le reste d'une grande négligence, s'étant faussement persuadés que les Romains n'oseroient pas reparoître sur mer. Ainsi dans un combat si inégal la victoire se déclara bientôt. Les Romains prirent aux Carthaginois cent vingt galeres, & dans ce nombre soixante & dix avec tous ceux qui les montoient, au nombre d'environ dix mille hommes. Tous les autres à la faveur du vent qui heureusement pour eux avoit changé pendant la bataille, s'enfuirent à Hieronnese.

Voilà à peu près ce qui se passa à la célebre bataille des Isles Egathes, suivant le récit qu'en a fait Polybe. Car les autres Ecrivains rapportent que les Romains prirent aux ennemis 73 galeres, qu'ils leur en coulerent à fond 125, qu'ils leur tuerent 1300 hommes,

& en firent trente deux mille prisonniers. Ils firent un butin immense non-seulement d'armes & de vivres, mais encore d'or & d'argent. Il ne périt que 13 vaisseaux des Romains. On dit qu'un flambeau qui parut dès le commencement du combat au-dessus de la flotte des Romains, & présentant à celle des Carthaginois une pointe menaçante, fut regardé comme le présage de l'événement. Hannon étant retourné à Carthage avec le reste de ses vaisseaux, à l'exception de ceux qui s'étoient sauvés à Lilybée, y fut puni de mort pour avoir été malheureux. Mais le Consul Lutatius étant revenu trouver son armée auprès de Lilybée, s'appliqua, en attendant que sa blessure fût guérie, à faire le dénombrement des vaisseaux & des hommes qu'il avoit pris, & à disposer du sort des uns & des autres. Il alla ensuite chercher Amilcar, le combattit auprès d'Eryx, le défit & lui tua deux mille hommes.

Amilcar vaincu auprès d'Eryx.

Quoique les Carthaginois après une perte dont ils connoissoient toute l'étendue, n'eussent pas encore perdu tout-à-fait courage, ils voyoient bien cependant qu'ils n'étoient plus en état de soutenir la guerre. Car les Romains étant les maitres de la mer, ils ne pouvoient fournir à l'armée du mont

Eryx les provisions dont elle avoit besoin; & s'ils perdoient encore ces troupes, il ne leur restoit plus ni chefs ni soldats sur qui ils pussent compter. Ces réflexions les ayant jetés dans le désespoir, ils envoyerent dire à Amilcar qu'ils lui donnoient une pleine & entiere liberté de faire tout ce qu'il croiroit le plus avantageux à la République dans les conjonctures présentes. Alors devenu négociateur, de Général qu'il étoit, il ne fit pas paroître moins de zele pour sa patrie dans les conférences de la paix, qu'il avoit fait auparavant dans le commandement de ses armées. Car après avoir réfléchi sur tous les moyens qu'il pouvoit employer pour la sauver, voyant que la paix étoit la seule ressource qui lui restât, il envoya des Ambassadeurs au Consul pour la lui demander. Lutatius en écouta la proposition avec joie. Car comme le temps de son Consulat étoit sur le point d'expirer, il ne restoit plus pour mettre le comble à la gloire qu'il avoit acquise par la défaite de ses ennemis, que de terminer la guerre à quelque condition que ce fût. Car de laisser cet honneur à son successeur, tandis qu'il pouvoit le retenir pour lui-même, c'est ce qui ne lui sembloit ni raisonnable, ni judicieux. Il considéroit d'ailleurs l'extrêmité à laquelle étoient ré-

Les Carthaginois vaincus chargent Amilcar de ménager la paix.

duits les Romains, tout victorieux qu'ils étoient; & il sentoit mieux que personne qu'après des travaux continués pendant un si grand nombre d'années, la République avoit besoin pour reprendre haleine d'un peu de tranquillité.

Conditions de la paix.

Ainsi les deux Géneraux après avoir disputé quelque temps sur les conditions de la paix, convinrent » Que „ les Carthaginois renonceroient absolument à la Sicile; qu'ils ne feroient la guerre ni contre Hieron & „ les Syracusains, ni contre leurs alliés; que sans différer, ils rendroient „ *gratis* aux Romains & leurs prisonniers & leurs transfuges. Qu'ils leur „ paieroient en vingt ans vingt-deux „ mille talents (1) Euboïques d'argent „ en vingt paiements égaux. Que les „ alliés des deux peuples ne seroient „ point inquiétés ni par l'un ni par l'autre. Qu'un peuple ne pourroit donner „ aucun ordre, ni élever aucun édifice „ public, ni lever aucunes troupes dans „ les états de l'autre. Qu'enfin l'un n'attireroit point les alliés de l'autre dans „ son alliance & son amitié. On ajouta „ à toutes ces conditions une clause,

(1) Festus dit que le talent Euboïque étoit moindre d'un tiers que le talent Attique. Sur ce pied-là il pouvoit valoir 2000 liv. & par conséquent les 22000 auroient monté à la somme de quatre millions quatre cent mille livres.

„ savoir, qu'elles ne seroient exécu-
„ tées qu'après qu'elles auroient été
„ ratifiées par le peuple Romain. "
Mais Lutatius ne put jamais obtenir d'Amilcar, quelques instances qu'il lui en eût faites, que les troupes qui étoient dans Eryx, rendissent leurs armes, ce Général lui ayant juré
„ que plutôt de subir un tel affront
„ il périroit lui & sa patrie. Il convint cependant de payer neuf francs pour chacun de ses soldats, après quoi il eut la liberté de se retirer.

Aussi-tôt le Consul envoya ses députés à Rome avec ceux des Carthaginois, pour faire connoître au Sénat & au peuple Romain les conditions auxquelles on étoit convenu de faire la paix. Le peuple n'en fut pas content, mais envoya dix députés pour examiner les choses sur les lieux; & après qu'ils furent de retour à Rome, il ajouta aux premieres conditions,
„ que les Carthaginois paieroient sur
„ le champ mille talents, & deux
„ mille dans les dix années suivantes:
„ qu'outre la Sicile ils abandonne-
„ roient encore toutes les Isles qui sont
„ entre elle & l'Italie. Qu'il ne leur
„ seroit permis ni de naviger avec des
„ vaisseaux longs dans l'Italie, ou
„ dans aucunes des Isles dépendantes

„ des Romains, ni d'y lever des ſol-„ dats. « Les Carthaginois, pour avoir la paix, accepterent toutes ces conditions, quelque dures qu'elles fuſſent. Amilcar s'étant auſſi-tôt démis du commandement, avant que les conditions dont on vient de parler fuſſent confirmées par ſerment, paſſa à Lilybée & delà à Carthage, après avoir prouvé autant par une prudence conſommée que par ſa valeur & ſon expérience dans le métier de la guerre, qu'il étoit ſans contredit, le plus grand Général que les Carthaginois euſſent employé dans cette guerre.

Voilà de quelle maniere ſe fit & ſe termina la premiere guerre de Carthage, après avoir été prolongée pendant vingt-quatre ans par l'inconſtance de la fortune & la variété des événements, avec des pertes horribles pour les deux peuples, mais encore plus grandes pour celui qui à la fin demeura vainqueur. Car ceux qui ont tenu un calcul exact des galeres qui périrent pendant cette guerre, en comptent 500 du côté des Carthaginois, & 700 de celui des Romains. Et c'eſt ce qui prouve la fermeté admirable du peuple Romain; qui, n'ayant pu être abattu ni par tant de batailles perdues, ni par tant de re-

vers de toutes especes, avoit soutenu & surmonté avec une patience égale & les efforts de ses ennemis, & les persécutions de la fortune, & les travaux infinis d'une si longue guerre, & la disette à laquelle la République se trouva si souvent réduite. On continua à C. Lutatius, après l'année de son Consulat, l'autorité du commandement, avec ordre de régler toutes les affaires de la Sicile, où on envoya, pour y commander conjointement avec lui, Q. Lutatius Catulus Cerco son frere, qu'on venoit de nommer Consul avec A. Manlius fils & petit-fils de Titus.

Q. Lutatius Catulus & A. Manlius Conf. an de Rom. 511.

Ces deux Magistrats mirent ordre aux affaires de la Sicile, & rendirent à la province le calme & la tranquillité dont les malheurs de la guerre l'avoient privée pendant tant d'années. Car ils désarmerent ceux des Siciliens qui avoient été dans les intérêts d'Amilcar, aussi-bien que les Gaulois qui avoient abandonné son parti. Ces derniers furent embarqués pour être transportés hors des Etats de la République, parce qu'outre les autres forfaits dont ils étoient convaincus, ils avoient dépouillé le temple de Vénus dans le temps qu'ils étoient en garnison dans la ville d'Eryx. A l'égard des villes de

La Sicile réduite en province du peuple Romain.

la province, on leur imposa des tributs & des péages à proportion de leurs facultés; & on réduisit cette Isle en province, pour être gouvernée par un Préteur que les Romains y enverroient tous les ans. Pendant ce temps-là les Ambassadeurs des Carthaginois eurent audience à Rome dans le Sénat à qui ils demanderent la permission de racheter leurs prisonniers: mais en vertu d'un Arrêt de cette compagnie, tous ceux qui étoient dans les prisons de la République, leur furent rendus sans rançon: & le même Arrêt fixa pour celle de ceux qui étoient au pouvoir des particuliers, une certaine somme dont il voulut que la plus grande partie fût tirée du trésor public.

L'inondation du Tibre cause de grands ravages à Rome.

La joie qu'une paix si glorieuse causoit au peuple Romain, fut bien troublée par les accidents fâcheux qui arriverent dans la ville. Car premierement le Tibre s'étant débordé, couvrit les quartiers de Rome les plus bas, de façon que l'impétuosité des eaux renversa d'abord un grand nombre de maisons: & comme l'inondation dura plusieurs jours, les édifices qui avoient résisté aux premieres secousses, tomberent en ruine comme les autres, lorsque les eaux qui avoient miné les fondements, vinrent à se retirer. Ce

désastre fut suivi d'un autre encore plus funeste. Car l'incendie qui s'alluma par hasard pendant la nuit, ayant parcouru divers quartiers de la ville, consuma un nombre incroyable de maisons dont il engloutit en même temps les habitants; & non content du dommage qu'il causa à tant de particuliers, renversa tous les édifices qui étoient autour de la place publique. Enfin il s'étendit jusqu'au Temple même de Vesta; & il l'auroit réduit en cendres, comme les édifices profanes, si le grand Pontife L. Cecilius Metellus n'eût donné en cette occasion des preuves d'un courage & d'une fermeté dignes de la place qu'il occupoit. Car voyant que ce Temple étoit en danger de périr avec les gages sacrés de la durée de l'Empire qu'il renfermoit, il se jeta au milieu des flammes, se mettant peu en peine de sa vie, pourvu qu'il pût sauver de l'incendie comme il fit, les choses sacrées que les Vestales elles-mêmes avoient abandonnées. La vioence du feu lui fit perdre à moitié 'usage d'un bras, & lui affoiblit extrêmement la vue. Mais il trouva sa consolation & sa récompense dans le témoignage de sa conscience, & dans le privilege singulier que lui accorda le peuple Romain d'être porté sur un

Incendie aussi funeste que l'inondation.

Piété extraordinaire du grand Pontife L. Cecilius Metellus.

char quand il alloit au barreau ; honneur qui n'avoit encore été accordé à aucun Romain depuis la fondation de la ville.

Triomphe naval de Lutatius & de Valerius.

Cependant le Conſul Q. Lutatius avec ſon frere C. Catulus, & le Propréteur Q. Valerius, après avoir réglé les affaires de Sicile, étoient retournés à Rome avec l'armée, & avoient eu l'honneur du triomphe naval, ſavoir, C. Lutatius trois jours avant les Nones d'Octobre, & Q. Valerius la veille des mêmes Nones, après avoir eu enſemble un démêlé aſſez mémorable au ſujet du triomphe du dernier. Car cet honneur ayant été décerné d'abord à Lutatius ſans aucune difficulté, Valerius ſoutint qu'il n'avoit pas moins contribué que le Conſul à la victoire qu'on avoit remportée ſur les ennemis, & qu'il devoit partager la récompenſe avec lui, puiſqu'il avoit partagé les ſoins, la peine, & le péril. Catulus prétendoit au contraire que dans la diſtribution des honneurs & des récompenſes, on devoit mettre de la différence entre deux puiſſances dont l'une étoit ſoumiſe à l'autre. La diſpute s'étant échauffée, Valerius s'engagea de prouver que c'étoit ſous ſa conduite & par ſes ordres que la flotte des Carthaginois avoit été defaite : &

Catulus ayant accepté le défi, il fut ordonné qu'on s'en rapporteroit au jugement d'Atilius Calatinus. Alors ce Sénateur s'adressant à Valerius: » Si „ vous aviez été de sentiment diffé„ rent, lui dit-il, au sujet de la ba„ taille, vous & le Consul, dites-moi, „ à l'autorité duquel on auroit dû dé„ férer: & tout de même, si les aus„ pices de l'un & de l'autre ne s'étoient „ pas accordés, auxquels auroit-il fallu „ avoir égard? Valerius répondit, qu'indubitablement dans l'un & l'autre cas, le Consul l'eût emporté sur le Préteur. Aussi-tôt Calatinus donna gain de cause à Catulus, sans seulement attendre la réponse, ajoutant que le point de la difficulté ne rouloit que sur le plus & le moins d'autorité, dans le commandement & les auspices de l'un & de l'autre. Mais quoique la décision de l'arbitre fût contraire à Valerius, cependant comme tout le monde étoit convaincu que sa prudence & sa valeur avoient eu beaucoup de part au gain d'une bataille qui terminoit la guerre, il ne laissa pas d'obtenir l'honneur du triomphe. Cette année les Censeurs C. Aurelius Cotta, & M. Fabius Buteon fermerent le trente-neuvieme lustre, & trouverent dans le dénombrement

260000 citoyens ; & par l'établissement des deux tribus Velina & Quirina acheva le nombre de trente cinq, qui est toujours resté depuis.

Guerre des Falisques leur défaite & leur punition.

Les Carthaginois ayant été chassés de toutes les places qu'ils avoient possédées en Sicile & contraints de faire la paix aux conditions que j'ai marquées ci-dessus ; il paroissoit que la République non-seulement étoit tranquille pour le présent, mais encore qu'elle n'avoit rien à craindre pour l'avenir : lorsqu'une guerre à laquelle les Romains n'avoient pas lieu de s'attendre, commencée & finie dans une semaine, fit succéder en si peu de jours, à l'inquiétude qu'elle avoit causée, la joie & l'étonnement d'une si prompte révolution. Les Falisques par une témérité dont on ne peut deviner la cause, eurent l'audace d'attaquer les Romains. Mais les deux Consuls ayant mené leurs légions contre eux, les défirent, & dans l'espace de six jours terminerent la guerre par la réduction entiere de la nation, sous la puissance des Romains. Quelques-uns ont écrit qu'il y eut deux combats ; que dans le premier l'infanterie Romaine plia, pendant que la cavalerie avoit l'avantage ; & que le succès

cès ainſi partagé rendit la victoire indéciſe. Mais que dans le ſecond les Romains furent ſupérieurs en toute maniere, & que les Faliſques furent obligés de demander la paix & de ſe ſoumettre après avoir perdu quinze mille hommes de leur jeuneſſe.

Lorſqu'ils ſe furent remis ſous la puiſſance des Romains, on leur ôta pour punition de leur révolte, leurs armes, leurs chevaux, une partie de leur mobilier, leurs eſclaves, une partie de leur territoire : les fortifications de leur ville, qui leur avoient inſpiré l'audace de ſe ſoulever, furent abattues, & la ville elle-même tranſportée dans une plaine, d'un lieu élevé & preſque inacceſſible où elle étoit devant. Le peuple Romain irrité vouloit venger avec plus de rigueur la rébellion tant de fois réitérée des Faliſques, mais il modéra ſon courroux, lorſque Papirius, qui par l'ordre des Conſuls avoit écrit la formule de leur reddition, lui eût fait entendre que ce peuple s'étoit livré non à la puiſſance, mais à la *bonne foi* des Romains. Alors le nom reſpectable de la *bonne foi* fit tant d'impreſſion ſur les citoyens que tous d'un commun accord jugerent qu'il falloit s'en tenir à ce que le Sénat

avoit ordonné. L'heureuſe iſſue de cette guerre, fit qu'on termina l'année par le triomphe qu'on accorda ſur les Faliſques aux Conſuls Q. Lutatius & Q. Manlius, qui en firent la cérémonie, le premier la veille des calendes de Mars, & ſon collegue le 3 des nones du même mois.

Fin du neuvieme Livre.

HISTOIRE ROMAINE DE TITE LIVE, SECONDE DECADE.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

On conduit une colonie à Spolete. On fait marcher pour la premiere fois les légions contre les Liguriens. Les Sardiens & les Corses se révoltent & sont subjugués. La Vestale Tuccia est convaincue d'inceste, & se donne elle-même la mort. On déclare la guerre aux Illyriens pour venger le meurtre d'un Ambassadeur que la République leur avoit envoyé. On les soumet à la puissance du peuple Romain. On augmente le nombre des Préteurs jusqu'à quatre. Les Gaulois d'au-delà des Alpes font une irruption dans l'Italie, & y sont taillés en pieces. On dit que dans cette guerre le peuple Romain mit sous les armes jusqu'à trois cent mille hommes tant Romains qu'alliés du nom Latin. On fait

pour la premiere fois passer le Pô aux armées Romaines, qui gagnent plusieurs combats sur les Gaulois Insubriens, & les soumettent. Le Consul M. Claudius Marcellus tue de sa main Veridomarus Roi des Gaulois, & remporte sur lui les troisiemes dépouilles opimes. On subjugue les Istriens, & les Illyriens qui s'étoient soulevés. Les Censeurs ferment le lustre & trouvent dans leur dénombrement 270213 citoyens. Les affranchis sont distribués en quatre tribus séparées, au lieu qu'auparavant ils étoient incorporés dans toutes les autres. On les nomma l'Esquiline, la Palatine, la Suburane, & la Colline. Le Censeur C. Flaminius fait paver la voie appellée depuis Flaminienne de son nom, & bâtit le Cirque qui fut aussi nommé Flaminien. On établit dans les terres qu'on avoit conquises sur les Gaulois les colonies de Plaisance & de Cremone.

Nouveaux Jeux & spectacles institués à Rome.

C. Claudius & M. Sempronius Consuls. an de Rome 512.

La paix rétablie dans l'Italie, rendit la confiance aux citoyens, augmenta l'empire du peuple Romain, & y multiplia les plaisirs & les spectacles. Car au lieu que jusques là on n'avoit représenté sur le théâtre de Rome, que les pieces appellées Satyres, Livius Andronicus, à l'imitation des Grecs, traita des sujets dans les formes, & en composa des tragédies & des comédies qui furent jouées sous le Consulat de C. Claudius Centhon, & de M. Sempronius Tuditanus, pendant la cé-

lébration des Jeux Romains. C'eſt à cette même année qu'on rapporte l'origine des Jeux Floraux inſtitués le 3 des calendes de Mai, en vertu d'un paſſage des livres de la Sibylle, pour obtenir des Dieux la conſervation des bleds & autres fruits que la terre produit dans cette ſaiſon. Ces Jeux furent célébrés par les ſoins des deux Ediles du peuple, Lucius Publius Malleolus, & Marcus ſon frere. Ils y employerent l'argent qu'on avoit tiré des amendes auxquelles avoient été condamnés ceux qui avoient fait paître leurs troupeaux dans les pâturages publics. Ces deux freres rendirent encore leur magiſtrature célebre par le ſoin qu'ils prirent premierement de faire paver & de rendre plus commode la rue qui conduit au mont Aventin, & qui auparavant étoit rude & impraticable pour les voitures; c'eſt celle qui depuis a été appellée de leur nom la rue *Publicienne*; & en ſecond lieu de faire bâtir le temple de Flora auprès du grand Cirque. Voilà ce qui ſe paſſa pour lors au-dedans de Rome. Cette année fut aſſez tranquille au-dehors; ſi ce n'eſt que ſur le ſoupçon de quelques mouvements dans la Gaule & dans la Ligurie, on donna ces deux provinces pour départements aux Conſuls; & on juge par

des conjectures plutôt que par des témoignages authentiques, que ce fut pour la premiere fois qu'on porta la guerre dans le pays des Gaulois. Ce qui n'est point douteux, c'est qu'on établit une colonie latine à Spolete. A l'égard de l'année suivante, ce qui donna lieu de croire qu'elle ne se passa pas tranquillement, c'est que le temple de Janus demeura ouvert: mais il n'est pas aisé d'indiquer ni de quel côté, ni avec quel succès les Romains firent la guerre.

Naissance d'Ennius.

Et la naissance du Poëte Ennius, qui le premier introduisit l'élégance dans les ouvrages des Romains, est le seul trait à remarquer sous le consulat de M. Mamilius Turinus, & de Q. Valerius Falton.

C. Mamilius & Q. Valerius Consf. an de Rom. 513.

Mais l'année suivante sous le Consulat de Ti. Sempronius Gracchus & de Pub. Valerius Falton, on recommença la guerre contre les Gaulois, & on envoya pour la premiere fois des légions dans la Ligurie sous la conduite de Sempronius à qui cette province étoit échue.

Ti. Sempronius & Pub. Valerius Consf. an de Rome 514.

Guerre contre les Gaulois & les Illyriens.

Publius Valerius étant entré dans le pays des Gaulois, leur livra un premier combat, dans lequel il fut battu avec perte de trois mille cinq cents hommes. Dans une seconde action il gagna sur eux une grande victoire, leur tua quatorze mille hommes, & en fit

deux mille priſonniers. Mais la perte qu'il avoit faite dans la premiere occaſion lui ôta l'honneur du triomphe, ſur-tout l'avantage qu'il avoit eu dans la ſeconde étant attribué au bonheur du peuple Romain plus qu'à la prudence & à la bonne conduite du Conſul. Car ce Général apprenant après ſa défaite qu'on lui envoyoit du ſecours de Rome, proteſta qu'il aimoit mieux périr avec toute ſon armée que de devoir ſa victoire à d'autres : & dans cette penſée extravagante, il s'expoſa à périr avec toutes ſes légions, ſi la fortune de la République ne l'eût ſauvé. T. Gracchus ſon collegue eut dans la Ligurie une conduite plus ſage & plus heureuſe. Car ayant défait les ennemis dès le premier combat, il ravagea une grande partie de la Ligurie avec ſes troupes victorieuſes. De la Ligurie il paſſa dans les Iſles de Sardaigne & de Corſe, d'où il ramena à Rome une ſi grande multitude de priſonniers, qu'il donna lieu au proverbe qui met les eſclaves de Sardaigne au rang des marchandiſes les plus communes & les plus viles.

Au reſte, pour dire la vérité, ce fut plutôt l'occaſion favorable, qu'une raiſon légitime, qui porta alors les Romains à s'emparer de ces deux Iſles.

La Sardaigne & la Corſe injuſtement occupées par les Romains.

Les Carthaginois après la paix de Sicile, avoient été réduits à la derniere extrêmité par le soulevement de leurs troupes mercenaires, contre qui ils avoient eu une fâcheuse guerre à soutenir. Ce qui donna lieu aux soldats étrangers qui étoient à leurs gages dans la Sardaigne, de se révolter contre Bostar Commandant de la Province & de le tuer avec tous les siens. Non contents de cet attentat, ils souleverent contre Hannon, qu'on avoit envoyé de Carthage pour punir ce crime, les troupes mêmes qu'il avoit amenées avec lui, & s'étant saisis de sa personne, ils l'attacherent à une potence & l'étranglerent; & après avoir massacré tout ce qu'il y avoit de Carthaginois dans l'étendue de cette Isle, ils s'emparerent de toutes les places fortes; jusqu'à ce qu'enfin chassés par les habitants du pays à l'occasion de la discorde qui s'étoit élevée entre eux, ils se retirerent en Italie. Ce fut là qu'ils firent consentir les Romains à une entreprise à laquelle ils n'avoient pu les engager dans le temps qu'ils étoient en Sardaigne; quoique dès-lors ils eussent employé pour les persuader les prieres les plus pressantes, & leur eussent représenté l'occasion favorable qu'ils avoient d'augmenter leur puissance

C'étoit de passer la mer, de s'emparer de la Sardaigne, & de la réduire sous leur domination. Les Romains goûterent donc alors cette proposition qu'ils avoient rejetée d'abord; tant il est vrai quà moins d'avoir une vertu bien parfaite, on résiste difficilement à la tentation de s'emparer du bien d'autrui, quand on le peut faire sans risque ; & que l'amour de la justice est un sentiment qu'on peut bien affecter pour un temps, mais qui est à la fin étouffé par l'avarice ou par l'ambition. Pour bien entendre ce fait, il est bon de reprendre les choses d'un peu plus loin.

Les Romains, pour faire admirer leur humanité, avoient au commencement de cette guerre, soutenu la cause des Carthaginois avec beaucoup de zele & d'ardeur. Et s'ils leur refuserent les secours qu'ils avoient demandés, au moins rejeterent-ils les offres de ceux d'Utique, & des autres peuples qui voulurent se rendre à eux. Ils ordonnerent même aux marchands Italiens de faire porter d'Italie & de Sicile en Afrique les choses dont les Carthaginois pouvoient avoir besoin, leur défendant de commercer avec leurs ennemis. Ils leur permirent aussi de lever des soldats en Italie au moins pour

a guerre qu'ils avoient avec leurs mercenaires : bien plus ils envoyerent ſur les lieux, quoiqu'inutilement, des Ambaſſadeurs à qui ils ordonnerent de pacifier les troubles de l'Afrique, s'il étoit poſſible. Il eſt vrai que quelque temps auparavant, il s'étoit élevé un démêlé entre les deux nations, ſur ce qu'on accuſoit les Carthaginois d'arrêter & de faire empriſonner les négociants d'Italie qui portoient des marchandiſes à leurs ennemis. On ajoutoit qu'ils en avoient déja enchaîné autour de cinq cents, & que pour cacher ce brigandage ils les tuoient & les précipitoient dans la mer. Les Romains indignés de ces cruautés les menaçoient déja de la guerre ; lorſqu'ils envoyerent à Rome des Ambaſſadeurs, qui en y ramenant tous ceux qui avoient été retenus dans les priſons de Carthage, calmerent ſi bien le courroux du peuple Romain, qu'il ordonna qu'on leur rendît ſans rançon tous les Carthaginois qui avoient été pris dans la guerre de Sicile, & qui ſe trouvoient encore à Rome.

Mais à la fin l'àmbition l'emporta ſur la bonne foi ; & les Romains crurent qu'il étoit de leur intérêt, d'accabler entierement un peuple qu'ils avoient combattu pendant vingt-qua-

tre ans, toujours avec péril, & toujours avec incertitude, & contre lequel ils prévoyoient, que s'ils ne profitoient de l'occasion qui se présentoit, il leur faudroit bientôt recommencer une nouvelle guerre. C'est pourquoi les Carthaginois, qui ne pouvoient se résoudre à renoncer à la Sardaigne, ne se furent pas plutôt mis en devoir d'y envoyer des troupes pour soumettre les rebelles, après avoir réduit les mercenaires, que les Romains saisirent ce prétexte, & les menacerent eux-mêmes de la guerre, s'ils ne quittoient des armes qu'ils venoient de prendre en apparence contre le peuple Romain. Ainsi les Carthaginois n'étant pas en état de soutenir une guerre de cette importance, non-seulement abandonnerent la Sardaigne aux Romains, mais furent encore forcés de leur payer, outre les sommes dont ils étoient déja convenus, celle de (1) douze cents talents d'argent. Les Carthaginois furent plus sensibles à cette derniere dureté qu'à toute autre ; & ce fut la principale raison qui alluma bientôt après la guerre qu'Annibal leur porta jusques dans le cœur de l'Italie. Car Amilcar, qui haïssoit mortellement les Romains,

L'injustice des Romains envers les Carthaginois occasionne la seconde guerre.

(1) Deux millions quatorze cent mille livres à peu près.

& qui on regarde avec raiſon comme l'auteur de cette ſeconde guerre, employa cette injuſtice, comme l'aiguillon le plus propre à réveiller & à entretenir l'ardeur guerriere des Carthaginois. Tout ceci n'arriva que quelque temps après.

L. Cornelius & Q. Fulvius Flaccus Conſ. an de Rom. 515.

Mais pour lors on donna ordre aux nouveaux Conſuls L. Cornelius, & Q. Fulvius Flaccus, d'aller faire la guerre contre les Gaulois établis en-deça du Pô. Quelques Auteurs ont écrit qu'on envoya cette année une colonie à Valence; mais le fait eſt peu conſtant; à moins qu'il n'y ait une autre (1) Valence que celle où des Auteurs plus dignes de foi aſſurent que cinquante ans après on établit une colonie ſous le Conſulat de L. Quintius Flaminius, & de Cn. Domitius Enobarbus.

Guerre contre les Gaulois d'au delà du Pô, après des nouveaux Tranſalpines.

Mais pour revenir à la guerre préſente, tant que les Conſuls ne ſéparerent point leurs légions, ils eurent toujours l'avantage contre les Gaulois. Mais dès qu'ils furent allés chacun de leur côté, dans l'eſpérance de porter plus loin la déſolation, Quintus Fulvius fut attaqué dans ſon camp pendant la nuit, & eut bien de la peine à le conſerver. Les

(1) Il y avoit dans l'Abruzze une ville appellée d'abord par les Romains Hippo, & enſuite Vibo Valentia.

Gaulois se retirerent sans avoir pu forcer les Romains; mais peu de temps après ils revinrent avec de plus grandes forces, & un appareil plus effrayant. Car les chefs des Boyens ayant tenu des assemblées secretes, avoient attiré d'au-delà des Alpes des troupes très-nombreuses qu'ils avoient engagées à se joindre à eux pour faire ensemble la guerre contre les Romains. Pendant ce temps-là le Consul Lentulus qui avoit conduit ses légions sur les confins des Liguriens, gagna sur ces peuples une grande bataille qui lui mérita le triomphe, dont il fit la cérémonie aux Ides Intercalaires. Quelques Historiens assurent que ce furent les Consuls de cette année, qui pour la premiere fois porterent les enseignes Romaines au-delà du Pô, & qu'en différentes occasions ils tuerent vingt-quatre mille tant Liguriens que Gaulois Insubriens, & en firent cinq mille prisonniers. Mais je trouve plus vraisemblable l'opinion de ceux qui rapportent que ce fut dans une guerre dangereuse qu'on eut à soutenir ensuite contre la même nation, que les Romains passerent le Pô pour la premiere fois, & attaquerent les Insubriens dans leur pays.

A peu près dans le même temps le Sénat envoya des Ambassadeurs à Pto-

lomée, Roi d'Egypte, pour lui offrir du ſecours contre Antiochus, Roi de Syrie, avec qui il étoit en guerre. Ce Prince remercia les Romains de leur généroſité; mais leur répondit que pour le préſent il n'avoit pas beſoin de ſecours, ayant fait la paix avec ſes ennemis. Hieron, Roi de Syracuſe vint quelque temps après à Rome, où ſon arrivée cauſa une joie extraordinaire. On lui fit tous les honneurs qu'il pouvoit attendre en qualité d'ami & d'allié; & après qu'on l'eût remercié des bons offices qu'il avoit rendus à la République, & qu'on l'eût félicité d'une victoire à laquelle il avoit tant de part, il fit préſent au peuple Romain de deux cent mille boiſſeaux de bled qu'il avoit amenés avec lui. Il étoit même en cette ville pour aſſiſter aux Jeux ſéculaires dont on faiſoit les préparatifs pour l'année ſuivante. Car ſelon le ſentiment de quelques Auteurs, ils furent célebrés pour la troiſieme fois ſous le Conſulat de Pub. Cornelius Lentulus Caudinus, & de C. Licinus Varus, comme nous l'avons marqué ci-devant. On créa pour maitre de cette rare cérémonie M. Emilius & Marcus Linius Salinator.

Hieron vient à Rome pour aſſiſter aux troiſiemes Jeux ſéculaires.

Pub. Corneus & C. Lucinus Conſ. an de Rome 516.

Cependant les Princes des Boyens fiers du ſecours qu'ils avoient reçu des

nations Transalpines, envoyerent des Ambassadeurs aux Consuls, pour demander qu'on rendît la ville de Rimini avec tout son territoire aux Gaulois, à qui l'un & l'autre appartenoient indubitablement; sans quoi ils menaçoient les Romains de leur faire la guerre à outrance. Les Consuls qui n'osoient risquer une bataille avec le peu de troupes qu'ils avoient encore avec eux, ne pouvant d'ailleurs accorder aux Gaulois ce qu'ils demandoient, leur répondirent que c'étoit au Sénat qu'ils devoient exposer leurs prétentions. Les Gaulois en étant demeurés d'accord, convinrent d'une treve, pendant laquelle ils pussent envoyer à Rome, & recevoir la réponse du Sénat. Ainsi leurs Ambassadeurs partirent & revinrent sans avoir rien obtenu. Mais pendant leur voyage les Romains avoient eu le temps de faire contre un si grand nombre d'ennemis, des préparatifs extraordinaires, que la bonne fortune de la République les dispensa même d'employer, ayant terminé cette guerre sans répandre une goutte du sang Romain.

Les Gaulois demandent aux Consuls des terres, ou les menacent d'une guerre cruelle.

Car en attendant le retour des Ambassadeurs, les Boyens en vinrent aux mains avec les soldats qui avoient passé les Alpes pour venir à leur secours.

La discorde divise les ennemis, & les porte à se

détruire mutuellement, sans qu'il en coûte une goutte de sang aux Romains.

Voici la raison de leur démêlé. Les troupes transalpines s'étoient avancées jusqu'à Rimini à l'insu du peuple Boyen; ce qui lui fit soupçonner que ces derniers venus avoient dessein de s'emparer du pays & de le garder pour eux. L'animosité alla si loin entre les deux nations, que les Boyens ayant tué leur Roi Atis & Gelatus, qu'ils soupçonnoient de les avoir trahis, entreprirent d'employer la force pour chasser ces étrangers de leur pays. Il se livra entre eux un combat si sanglant & qui les affoiblit tellement, que les uns repasserent les Alpes pour retourner dans leur patrie; & que les autres n'étant pas seuls en état de continuer la guerre, demanderent la paix aux Romains, qui la leur accorderent, moyennant une partie de leur territoire qu'ils furent obligés de céder. Les Consuls ayant terminé cette guerre plus promptement qu'ils ne l'avoient espéré, passerent aussi-tôt dans la Ligurie. Là le Consul Pub. Lentulus ayant défait tous ceux des ennemis qui s'étoient présentés, passa le reste de la campagne à parcourir le pays avec ses troupes victorieuses, & se rendit maître de plusieurs places, soit en les prenant de force, soit en les recevant à composition.

Le Conſul Licinus n'ayant pas aſſez de vaiſſeaux pour tranſporter toutes ſes troupes en même temps dans l'Iſle de Corſe, fit partir M. Claudius Glicia devant, avec une partie de l'armée. Cet Officier voyant les Corſes effrayés de ſon arrivée, ne put réſiſter à la vanité extravagante d'agir en maître. Car ſe flattant qu'il auroit la gloire d'avoir conquis cette Iſle, ſans ſonger ni à l'autorité du Conſul à laquelle il étoit ſoumis, ni à ſa qualité de ſubalterne qui lui défendoit de rien faire de ſa tête, il conclut avec les Corſes un traité en ſon nom, aux conditions qu'il lui plut, & leur donna la paix. Mais le Conſul ne fut pas plutôt arrivé avec le reſte de ſon armée, que ſe mocquant de la folie de Glicia, il traita les Corſes en véritables ennemis; & malgré toutes les proteſtations qu'ils purent faire, il ne ceſſa point les hoſtilités, que quand ils ſe furent abſolument ſoumis à la domination des Romains. Le Sénat pour empêcher qu'on ne reprochât aux Romains leur mauvaiſe foi, fut d'avis qu'on livrât aux Corſes l'auteur de cette paix honteuſe : & ſur le refus qu'ils firent de le recevoir, ordonna qu'on l'étranglât dans la priſon. L. Cornelius Lentulus Caudinus, & Q. Lutatius Cercon,

Les Corſes réduits ſous la puiſſance des Romains.

M. Claudius Glicia puni de mort pour avoir traité avec les ennemis ſans pouvoir.

exercerent cette année la Censure. Cependant, Lutatius étant mort dans sa magistrature, ils ne fermerent point le lustre.

Malgré la rigueur dont on avoit usé à l'égard de M. Claudius, en le livrant d'abord aux Corses, puis en le faisant mourir, ces Barbares, ne purent jamais se persuader que les Romains eussent une raison légitime de leur faire la guerre. C'est pourquoi irrités de cette injustice prétendue, ils se déterminerent aisément à reprendre les armes de concert avec les Sardiens. Car ces derniers outre leur inconstance naturelle, engagés par les promesses secretes des Carthaginois, venoient de se révolter contre leurs nouveaux maîtres, à qui ils n'étoient pas encore assez attachés, pour renoncer entierement aux anciens. Ces nouvelles ne causerent pas moins de crainte aux Romains que d'indignation; non qu'ils se souciassent beaucoup de la Sardaigne, mais parce qu'ils se voyoient par là à la veille de rentrer en guerre avec les Carthaginois. Et persuadés qu'elle seroit d'autant plus facile à terminer, qu'ils l'auroient commencée avec plus de diligence, ils résolurent d'attaquer au plutôt les Carthaginois, tandis qu'ils n'étoient pas encore bien

Révolte de la Sardaigne.

remis des pertes qu'ils avoient faites dans la premiere guerre.

Mais les Carthaginois, dans les conjonctures présentes, déterminés à tout souffrir plutôt que de reprendre les armes, furent si alarmés de ces menaces, que pour en empêcher l'effet, ils envoyerent coup sur coup deux Ambassades à Rome; & n'ayant pu rien gagner ni par l'un ni par l'autre, ils firent partir dix des premiers de la ville pour conjurer le Sénat de les laisser jouir de la paix qu'il leur avoit accordée. Cette troisieme démarche ne réussit pas mieux & ne fit pas plus d'impression que les deux autres, sur des esprits agités en même temps par la crainte & par la colere. Enfin Hannon, le plus jeune des Ambassadeurs, naturellement hardi, & accoutumé à dire librement tout ce qu'il pensoit, prenant la parole: » Romains, dit-il, si vous „ êtes déterminés à nous refuser la „ paix que nous avons achetée, non „ pour un temps, mais pour toujours, „ rendez-nous au moins la Sicile & la „ Sardaigne qui sont le prix que vous „ en avez reçu. Même entre particu-„ liers, il n'est pas d'un honnête hom-„ me, quand il a fait un traité & qu'il ne „ veut pas le tenir, de garder l'argent „ qu'il a reçu & la marchandise qu'il

Les Carthaginois obtiennent des Romains l'observation de la paix, par le discours libre du plus jeune de leurs Ambassadeurs

„ est convenu de livrer. « Ce discours aussi raisonnable que libre toucha les Romains. Ainsi pour ne point s'attirer le reproche d'avoir pris les armes contre toute justice, ils renvoyerent les Ambassadeurs avec une réponse plus favorable. Et effectivement des deux Consuls de cette année, l'un, savoir C. Atilius Bulbus qui exerçoit pour la seconde fois cette magistrature, resta en Italie, tandis que son collegue T. Manlius Torquatus partit pour la Sardaigne où le sort l'envoyoit.

C. Atilius II & T. Manlius Conf. an de Rom. 517.

Ce Général battit les Sardiens en plusieurs rencontres, rétablit la paix dans toute l'étendue de l'Isle, la soumit tout de nouveau à la puissance des Romains, & en triompha le cinq des Ides de Mars. Après cette expédition la République n'ayant plus d'ennemis, & jouissant d'une paix profonde, donna un spectacle aussi agréable que nouveau à ce peuple guerrier : elle fit fermer le temple de Janus. Cette cérémonie étoit le symbole de la paix, & depuis le regne de Numa, n'avoit point été renouvellée, la République ayant toujours été en guerre pendant 400 ans ; aussi je trouve infiniment déplorable la condition de l'Empire Romain ; toujours en butte aux orages, jamais il n'a pu recueillir les fruits de

Le Temple de Janus fermé pour la seconde fois.

ſes travaux & de ſa conſtance. L'homme raiſonnable ne fait la guerre que dans la vue de s'aſſurer la paix; & les Romains après avoir terminé à leur avantage les guerres les plus dangereuſes & les plus célebres, ne purent preſque jamais obtenir la paix, ou du moins n'eurent pas le loiſir d'en goûter longtemps la douceur. Et alors même il ne ſe paſſa pas beaucoup de mois, que de nouvelles alarmes troublerent ce repos dont ils commençoient à peine de jouir. Car les Sardiens ſecouerent tout de nouveau le joug de l'obéiſſance; & on ſoupçonnoit les Corſes d'entrer dans leur conſpiration; & dans l'Italie même les Liguriens commençoient à faire de nouveaux mouvements.

L. Poſtumius & Sp. Carvilius Conſ. an de Rom. 518.

Les nouveaux Conſuls L. Poſtumius Albinus, & Sp. Carvilius Maximus furent donc chargés de lever des troupes: & lors qu'ils en eurent formé trois corps d'armée, pour empêcher les ennemis de ſe donner mutuellement du ſecours, L. Poſtumius marcha contre les Liguriens, Sp. Carvilius paſſa en Corſe, & le Préteur Pub. Cornelius dans la Sardaigne, dont le mauvais air cauſa des maladies contagieuſes, qui emporterent la plupart des ſoldats, & le Préteur lui-même. Les Sardiens commen-

çoient à prendre avantage du malheur des Romains, lorſque le Conſul Carvilius étant paſſé par cette Iſle, gagna ſur eux un grand combat qui rabattit leur fierté, & les obligea de ſe ſoumettre. Le même domta auſſi les Corſes. Pour ces heureux ſuccès il triompha la veille des Calendes d'Avril. Son collegue eut auſſi de grands avantages contre les Liguriens.

Mais à Rome la Veſtale Tuccia fut convaincue d'un inceſte d'autant plus infame, qu'elle s'étoit abandonnée à un eſclave. Elle prévint la punition à laquelle elle alloit être condamnée, en ſe tuant de ſa propre main. Les Cenſeurs C. Atilius Bulbus, & A. Poſtumius Albinus fermerent le quarantieme luſtre. On n'a point marqué quel fut le nombre des citoyens. Mais ce qui fait juger que ce dénombrement fut au-deſſous des précédents, c'eſt que les Cenſeurs, pour le multiplier à l'avenir, forcerent tous les particuliers de jurer qu'ils ſe marieroient dans le deſſein d'avoir des enfants. Ce fut cette année que Nevius de Capoue, qui avoit ſervi dans la guerre de Carthage, fit repréſenter ſes premieres pieces de Théâtre.

Le Poëte Nevius.

Cependant les Liguriens & les Sardiens s'étant encore ſoulevés, on char-

gea les nouveaux Consuls Q. Fabius Max. Verrucolus, & M. Pomponius Mathon, de leur aller faire la guerre. Au premier échut la Ligurie, & au second la Sardaigne. Comme on accusoit les Carthaginois de fomenter ces mouvements, en faisant passer secrétement dans ces provinces des gens qui portoient ces barbares à la révolte, on leur envoya des Ambassadeurs, qu'on chargea d'exiger à la rigueur le tribut qui étoit échu, & de les menacer de la guerre, s'ils ne laissoient en repos les Isles qui appartenoient aux Romains. Les Carthaginois avoient eu le temps de se remettre de leur premiere consternation, & de rétablir leurs forces abattues par une si longue guerre. Ils en étoient redevables sur tout à la prudente activité d'Amilcar : non-seulement il avoit fait rentrer dans le devoir les peuples d'Afrique qui avoient quitté leur parti, mais avoit même étendu leur domination, par la réduction d'une grande partie de l'Espagne. C'est pourquoi ils répondirent à toutes les questions des Ambassadeurs Romains avec beaucoup de fierté: car lorsqu'ils leur eurent présenté suivant leur commission la (1) lance ou

Q. Fabius & M Pomponius Consf. an de Rom. 519.

(1) Symbole l'un de la guerre, & l'autre de la paix,

Fiere réponse des Carthaginois aux Ambassadeurs Romains. Dispositions prochaines à nouvelle guerre.

le caducée, en les sommant de prendre ce qu'ils aimeroient mieux, „ Nous ne „ choisirons ni l'un ni l'autre, s'écrie- „ rent-ils, mais laissez-nous vous-mê- „ mes ce que vous voudrez ; nous som- „ mes prêts à accepter indifféremment „ l'un ou l'atre. „ Depuis ce temps-la la haine se ralluma plus fort que jamais entre les deux nations ; & quoique la guerre ne fût pas encore entierement déclarée, cependant l'amitié ne subsistoit plus que sous les fausses apparences d'une paix trompeuse.

Les deux Consuls étant de retour à Rome, rendirent compte de leurs opérations. Q. Fabius avoit tué un grand nombre de Liguriens dans une bataille, & ayant contraint ceux qui lui étoient échappés de se réfugier dans les montagnes des Alpes, avoit mis les confins de l'Italie à couvert de leurs brigandages. M. Pomponius de son côté avoit aussi battu les Sardiens. C'est pour quoiils triompherent, le premier des Liguriens la veille des calendes de Février, & son collegue, des Sardiens, aux ides de Mars. Cependant ces dé-

Nouvelle révolte des Sardiens.

faites ne purent obliger les Sardiens de se tenir en repos. Moins abattus qu'irrités de leurs pertes, ils se soule- verent plus ouvertement & avec de plus grands efforts que jamais. Ainsi les

nouveaux

nouveaux Consuls M. Emilius Lepidus, & M. Publicius Malleolus, ayant été envoyés contre eux, remporterent de cette Isle un grand butin. Mais étant passés de là en celle de Corse, les habitants de cette derniere le leur enleverent.

M. Emilius & M. Publicius Consul. an de Rom. 520.

Le Tribun du peuple C. Flaminius excita aussi de grands troubles dans la ville par la loi qu'il proposa, pour faire distribuer au peuple le territoire de Picenne & celui de Gaule qu'on avoit pris sur les Sénonois. Le Sénat s'opposa de tout son pouvoir à cette loi; & ayant inutilement employé les prieres & les menaces, pour obliger le Tribun à se désister de son entreprise, enfin il chargea les Magistrats de lever des troupes pour défendre contre lui la République, sans pouvoir rien gagner sur l'esprit de Flaminius, également intrépide & inexorable. Son pere même l'avoit exhorté à se soumettre à l'autorité du Sénat, plutôt que de s'exposer, en persistant dans son dessein, à passer pour le chef & l'auteur d'une sédition. Mais poussant l'opiniâtreté jusqu'au bout, il convoqua l'assemblée, & ordonna qu'on fît la lecture de la loi. Alors son pere irrité d'une si longue résistance, monta sur la tribune aux harangues, & pre-

nant ſon fils par le bras, l'arracha de ſa place. On vit en cette occaſion un exemple bien admirable du reſpect que les enfants avoient encore en ce temps pour l'autorité paternelle. Car ce Tribun qui s'étoit moqué de l'indignation & des menaces les plus terribles de tout le Sénat, dans la plus grande chaleur de l'action, ſur le point de triompher de ſes adverſaires, à la vue de tout le peuple Romain à qui la loi propoſée faiſoit un plaiſir infini, ne put réſiſter à la main d'un ſeul vieillard qui l'arracha de ſon Tribunal; & on ne doit pas moins admirer la retenue que le peuple fit paroître en cette affaire. Car quoiqu'il vît ſes eſpérances ruinées par la retraite du Tribun, il ne lui échappa pas le moindre murmure ni contre le pere ni contre le fils. Après tout la loi fut plutôt différée que rejetée. Car peu de temps après le même Tribun, aidé de Carvilius ſon collegue, la fit enfin paſſer; ce qui fut l'origine & de la corruption du peuple, & de la guerre dangereuſe qu'on eut à ſoutenir contre les Gaulois, huit ans après la diviſion des terres qu'on leur avoit enlevées.

Exemple admirable & de l'autorité des peres, & de la ſoumiſſion reſpectueuſe des enfans.

Alors on nomma pour Conſuls M. Pomponius Mathon, & C. Papirius Mathon; & dès qu'ils furent entrés en

M. Pomponius, & C. Papirius Conſ. an de Rom. 521.

charge, on leur donna pour provinces, au premier la Sardaigne, & au ſecond la Corſe. Dans l'une & l'autre province les ennemis ne parurent point devant les légions Romaines, mais en ſe réfugiant dans leurs forêts & leurs montagnes, ſe défendirent plutôt par la difficulté des lieux que par la force des armes. C'eſt pourquoi M. Pomponius voyant qu'il étoit beaucoup plus difficile de trouver ces barbares que de les vaincre, fit venir d'Italie d'excellents chiens de chaſſe avec leſquels il les relança, comme des bêtes, juſques dans leurs tanieres. Pour C. Papirius, ayant auſſi chaſſé les Corſes du plat pays, il les pourſuivit dans les montagnes où ils ſe tenoient cachés. Ce fut là qu'il eſſuya le plus de travaux & de périls. La ſoif, les incurſions ſubites de ces montagnards firent périr un grand nombre des ſiens; enfin ayant trouvé des ſources d'eau, & par ce moyen appaiſé l'ardeur qui tourmentoit ſes ſoldats, il ſe remit à la pourſuite des Corſes, qui craignant l'iſſue de cette guerre, ſe ſoumirent au Conſul, & aimerent mieux ſe rendre que de périr.

Les Sardiens & les Corſes encore vaincus.

Pendant que les Conſuls étoient occupés à ces expéditions, les aſſemblées Conſulaires furent convoquées

par un Dictateur créé exprès pour y présider. Ce fut Duillius qu'on éleva à cette dignité, & qui se choisit pour maître de la cavalerie C. Aurelius Cotta. On avoit aussi créé Censeurs T. Manlius Torquatus & Q. Fulvius Flaccus. Mais leur nomination ayant été déclarée vicieuse, ils abdiquerent. On rapporte à cette année l'origine d'une nouvelle coutume qu'on ne sera pas fâché d'apprendre. Sp. Carvilius Ruga fut le premier qui répudia sa femme pour cause de stérilité, fondé sur ce qu'il avoit fait serment entre les mains des Censeurs, qu'il se marieroit pour avoir des enfants. Cette nouveauté choqua le peuple. Il regardoit comme une injure atroce, qu'après avoir choisi une femme pour être la compagne perpétuelle de sa bonne ou mauvaise fortune, on pût pour le moindre sujet la répudier & s'en séparer : & depuis ce divorce, il conserva une haine éternelle pour Carvilius, quoique ce fût par nécessité & de l'avis de ses amis, qu'il avoit renvoyé une épouse, qu'il aimoit d'ailleurs à cause de la douceur de ses mœurs, & avec laquelle il vivoit dans une grande union. Depuis ce temps-là la Jurisprudence fut plus embarrassée & plus remplie de chicanes qu'elle

Premier divorce à Rom. donne occasion à de nouvelles chicanes & à une infinité de procès.

n'avoit été auparavant : & les clauſes auſſi équivoques que ſubtiles qu'on employa dans la ſuite pour aſſurer aux femmes leur état, furent la ſource d'une infinité de procès, dont les Préteurs n'avoient point vu d'exemple, tant qu'il n'y avoit point eu de divorces.

Cette année les Généraux établirent encore pour ſe ménager des diſtinctions, un uſage qu'on n'avoit point connu juſques-là. C. Papirius perſuadé que la réduction des Corſes lui avoit mérité un triomphe que les Sénateurs ne jugeoient pas à propos de lui accorder, ſe décerna cet honneur de ſa propre autorité, & ſur la fin de ſon Conſulat, triompha ſur le mont Albain le deux des nones de Mars. Pluſieurs Généraux ont depuis imité ſon exemple, quand ils ont cru que le Sénat n'avoit pas raiſon de leur refuſer le triomphe. Depuis ce jour-là il aſſiſta aux Jeux couronné de myrtes, préférant cette eſpece de couronne à toute autre, en mémoire de la bataille qu'il avoit gagnée ſur les Corſes dans une plaine couverte de ces arbriſſeaux.

Premier triomphe ſur le mont Albain.

Les troubles de Sardaigne & de Corſe appaiſés, il ne reſtoit plus que la Ligurie à pacifier. Ainſi on ordonna aux nouveaux Conſuls M. Emi-

M. Emilius, & M. Junius Conſ. an de Rom. 522.

lius Barbula & M. Junius Pera de conduire les légions de ce côté-là. Mais ayant appris dans la route que les Gaulois faisoient de nouveaux mouvements, ils entrerent sur leurs terres avec l'armée de la République. Effectivement comme l'indignation que les Gaulois avoient témoignée contre la loi Flaminia, avoit fait craindre aux Romains que cette nation naturellement guerriere & emportée, n'entreprit de se venger, les Magistrats avoient défendu par un édit à toute personne de fournir ni or ni argent aux Gaulois, sous quelque prétexte que ce pût être. Car les Boyens & les Gaulois tiroient des sommes très-considérables de la vente de leurs marchandises, & sur-tout de leurs esclaves ; & on soupçonnoit que leur dessein étoit d'employer cet argent à faire la guerre aux Romains. Ainsi encore plus portés à se soulever, depuis qu'ils eurent appris que les Consuls étoient chargés d'aller faire la guerre contre les Liguriens, ils avoient, disoit-on, formé le dessein de venir attaquer Rome, pendant que les Consuls seroient occupés loin de là à une expédition qui n'étoit pas près de finir. Mais effrayés de l'arrivée des Consuls, dans un temps où ils n'étoient

Les Gaulois prêts à se soulever sont réprimés par l'arrivée des Consuls.

pas encore en état de leur résister, ils reçurent les Romains avec les témoignages extérieurs de l'obéissance & de l'amitié. Les Consuls contents de les avoir trouvés paisibles, les payerent de la même dissimulation, leur faisant entendre qu'ils avoient pris leur route par le pays des Gaulois, pour arriver plus promptement & avec moins de peine, dans celui des Liguriens. Ce fut sous leur Consulat que Q. Fabius Max. Verrucosus, & M. Sempronius Tuditanus créés Censeurs en la place de ceux qui avoient abdiqué l'année précédente, firent enfin la clôture du quarante-unieme lustre ou dénombrement.

Quarante-unieme lustre.

Pendant que ces choses se passoient à Rome & dans l'Italie, les Illyriens donnerent sujet aux Romains d'entreprendre contre eux une nouvelle guerre dont voici la cause. Cette nation féroce & avide, avoit en courant les mers, enlevé un grand nombre de négociants Italiens au sortir du port de Brindes & en avoit même tué quelques-uns. D'abord le Sénat occupé de soins plus importants avoit négligé les plaintes portées contre leurs brigandages; mais comme l'impunité rendoit ces pirates plus audacieux, les plaintes se réitérerent, & oblige-

Guerre contre les Illyriens.

rent enfin le Sénat de leur envoyer des Ambaſſadeurs pour leur demander réparation de ces injures ; & en même temps pour défendre la cauſe de ceux d'Iſſa, Iſle de la mer Ionienne, qui depuis peu s'étoient ſoumis à la puiſſance des Romains. Car les Illyriens, à la domination de qui ils s'étoient ſouſtraits, les haïſſoient mortellement & leur cauſoient des pertes très-conſidérables.

Teuta Régente pendant la minorité de Pineus fait tuer les Ambaſſadeurs Romains.

On envoya contre eux les deux Coruncanius, Cajus & Lucius. Pendant qu'ils étoient en chemin, Agron Roi des Illyriens, qu'on appelle Ardiens, fils de Pleuratus, vers qui on les envoyoit, mourut laiſſant un fils mineur nommé Pineus, dont la bellemere, appellée Teuta, gouvernoit les Etats, avec un conſeil compoſé des amis du feu Roi. Cette Princeſſe fiere de ſes proſpérités, après avoir entendu les Ambaſſadeurs avec un air de mépris, leur répondit qu'elle auroit ſoin d'empêcher que les Romains ne fuſſent inſultés par les vaiſſeaux de l'Etat; mais que les Rois d'Illyrie n'avoient pas coutume de défendre aux particuliers de faire ſur mer les captures qui pouvoient ſe préſenter. Le jeune Coroncanius l'ayant entendue, ne put retenir les mouve-

ments de ſa colere, & prenant la parole avec une liberté qui auroit été juſte, ſi elle n'eût pas été mal placée ; „ Et moi je vous réponds, Teuta, lui „ dit-il, que la coutume des Romains „ eſt d'employer les forces de la Ré„ publique pour venger les injures des „ particuliers ; & avec le ſecours des „ Dieux, nous vous obligerons bien„ tôt à réformer les maximes de vos „ Rois. " On auroit peine à dire juſqu'à quel point cette Reine fut piquée d'un reproche ſi hardi. Mais diſſimulant du mieux qu'elle put ſon reſſentiment, elle laiſſa partir les Ambaſſadeurs, & envoya après eux des Corſaires qui tuerent le jeune Coruncanius avec une partie de ſes gens, chargerent les autres de chaînes, & firent brûler les Capitaines des vaiſſeaux Romains. Ils firent auſſi mourir Calemporus Ambaſſadeur de ceux d'Iſſa. Lorſqu'on eut appris ces nouvelles à Rome, le Sénat fit élever dans la place publique des ſtatues de trois pieds en l'honneur du jeune Coruncanius & de (1) P. Junius, & envoya déclarer la guerre à Teuta & aux Illyriens.

(1) On ne voit pas la raiſon pourquoi l'Auteur aſſocie ici à Coroncanius Pub. Junius dont il n'a rien dit plus haut, ſi ce n'eſt qu'il joint le ſentiment de deux Ecrivains qui ne s'accordent pas enſemble.

Teuta qui n'avoit appris ni à commander, ni à modérer les défauts de son sexe par la prudence & la raison, n'opposa que de la foiblesse & de la timidité à la colere que son audace & sa violence lui avoient attirée. Ayant su qu'on lui avoit déclaré la guerre, elle répondit qu'elle renverroit aux Romains ceux de leurs gens qui étoient encore en vie, mais qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre ceux que les pirates avoient tués sans son ordre. Quoiqu'une telle satisfaction ne fût pas proportionnée à la grandeur de l'offense, cependant le Sénat dans l'espérance de terminer ces différents sans employer la force des armes, crut devoir user de modération, & se contenta de demander qu'on lui livrât les meurtriers de ses Ambassadeurs. Teuta voyant que les Romains différoient si aisément la guerre dont ils l'avoient menacée, par un effet de sa légereté naturelle, passa une seconde fois de la crainte à sa premiere arrogance, répondit qu'elle ne livreroit personne; & pour prouver par des effets la confiance qu'elle avoit témoignée dans ses discours, elle envoya sur le champ des troupes pour assiéger Issa.

Le Sénat ordonna donc aux Consuls,

L. Postumius Albinus, & Cn. Fulvius Centumalus qui venoient d'entrer en charge, de partir incessamment avec les troupes tant de terre que de mer. Le dernier commandoit la flotte composée de deux cents vaisseaux, & son collegue étoit à la tête des légions. Teuta rentra pour la troisieme fois dans ses premieres frayeurs, envoya aux Consuls, Demetrius de Phare, pour leur demander la paix. Ces Généraux convinrent de lui accorder une treve, pourvu que les Illyriens abandonnassent Corfou dont ils s'étoient emparés tout récemment. Mais les Romains ne furent pas plutôt partis pour retirer cette Isle de leurs mains, que Teuta reprit son ancienne fierté; & comme si elle n'eût eu plus rien à craindre de la part de ses ennemis, elle fit partir ses Lieutenants pour aller assiéger Durazzo & Apollonie. Quelques-uns assurent que ce ne fut pas Teuta qui rendit Corfou, mais Demetrius, qui de son propre mouvement livra aux Romains cette Isle dont il étoit Gouverneur, pour s'assurer de leur protection & trouver chez eux un asyle contre la colere de Teuta, à qui il savoit que ses ennemis l'avoient rendu suspect de trahison. Ceux de Corfou n'ayant plus

L. Postumius, & Cn. Fluvius Cons. an de Rome 523.

Ceux de Corfou se soumettent aux Romains.

rien à craindre de la part des Illyriens, dont la garnison avoit été livrée à leurs ennemis, se soumirent après une délibération publique, à la domination du peuple Romain; persuadés que le seul moyen de se sauver, étoit de se mettre à l'abri de leur vengeance, sous la protection d'une République si puissante & si illustre.

Les Apolloniates se rendent aux Consuls avec plusieurs autres peuples d'Illyrie attirés dans le parti des Romains par l'autorité de Demetrius.

Fulvius passa de Corfou à Apollonie avec sa flotte; & Postumius étant parti de Brindes, passa la mer & s'y rendit aussi avec l'armée de terre composée de vingt mille hommes de pied, & de deux mille cavaliers. Les Apolloniates reçurent les Romains avec beaucoup de joie, & se mirent sous leur protection & sous leur puissance. Les Consuls après avoir chassé, les Illyriens de devant cette place coururent à Durazzo, dont les Illyriens effrayés du seul bruit de leur marche leverent aussi-tôt le siege: & cette ville se rendit sur le champ aux Romains, comme avoit fait Apollonie. Les Ardiens entraînés par le même torrent se soumirent aussi: & à leur exemple les peuples de l'Illyrie, qui habitoient au delà, envoyerent des Ambassadeurs aux Consuls, pour se rendre aux Romains, s'ils vouloient

les admettre dans leur amitié. Du nombre de ces derniers étoient les Parthiniens & les Atintans. Demetrius fut d'un grand ſecours aux Conſuls dans ces expéditions. Car allant avec eux par tout le pays, à force de vanter le pouvoir & la bonne foi des Romains, & d'accuſer au contraire l'inconſtance & l'infidélité de Teuta, il engagea ces nations les unes par des conſeils appuyés de bonnes raiſons, les autres par ſon crédit & ſon autorité, à embraſſer l'alliance des Romains.

Nutria coûte beaucoup de ſang aux Romains.

De là les Conſuls s'embarquerent pour paſſer à Iſſa : & pendant la route, faiſant des deſcentes ſur différentes côtes, ils ſe rendirent maîtres de pluſieurs places ſans peine. Nutria fut la ſeule que les Illyriens défendirent avec courage, & dont la conquête coûta beaucoup de ſang aux Romains, & la vie même à quelques-uns des Tribuns & au (1) Queſteur de l'armée. La priſe de vingt barques qui venoient du Peloponneſe chargées d'argent & autres proviſions fut

(1) On a déja marqué plus haut que chez les Romains, les Queſteurs inſtitués par le Roi Tull. Hoſt. étoient ce que ſont les Tréſoriers des armées chez nous : avec cette différence qu'ils étoient encore Officiers des troupes, & commandoient ſous l'autorité des Conſuls.

une eſpece de conſolation pour une ſi grande perte Les Romains eurent à Iſſa le même ſuccès qu'à Durazzo. L'arrivée de leur flotte obligea les aſſiégeans de lever le ſiege, & de s'enfuir chacun de leur côté. Les Phariens furent les ſeuls que les vainqueurs reçurent dans leur amitié, leur conſervant la liberté & leurs biens, en conſidération de Demetrius qui étoit leur compatriote, & avoit été le Gouverneur de leur Iſle ſous le Roi Agron. La nouvelle de ces expéditions agitoit diverſement Teuta; & ſon ame incertaine flottoit entre l'eſpérance & la crainte. Car ſi la perte de tant de villes, le ravage des régions maritimes du Royaume, & la fuite des Illyriens en tant de rencontres, lui donnoient lieu d'appréhender les ſuites de cette guerre; d'un autre côté l'audace des Nutriens & la proximité de l'hyverlui faiſoient eſpérer que les Romains reprendroient bientôt le chemin d'Italie. C'eſt pourquoi elle ſe retira avec un petit nombre de ſes gens dans la ville de Rhinſon ſituée ſur un fleuve qui porte le même nom, pour y attendre le remede que le temps pouvoit apporter au mauvais état de ſes affaires. Ce qui l'entretenoit dans ces vaines eſpérances, étoit la con-

duite des Consuls, qui ayant abandonné à Demetrius la plus grande partie du pays qu'ils avoient conquis, avoient ramené leur flotte & leur armée à Durazzo. Mais quand elle vit que Postumius restoit dans le pays avec quarante vaisseaux; & qu'ayant formé une armée des levées qu'il avoit faites dans les villes voisines, il se disposoit à défendre les Ardiens & les autres Illyriens qui avoient embrassé le parti des Romains; alors désespérant absolument de se soutenir contre un ennemi si puissant, elle songea sérieusement à faire la paix à quelque condition que ce pût être.

Teuta réduite à l'extrêmité songe sérieusement à faire la paix.

C'est pourquoi dès le commencement du printemps elle envoya des Ambassadeurs à Rome, avec ordre de justifier sa conduite dans le Sénat, en lui représentant qu'il ne s'étoit rien passé sous sa régence qui n'eût été ordonné par le Roi Agron, dont elle n'avoit pu se dispenser d'exécuter les dernieres volontés. Le Sénat déclara qu'il accordoit la paix, non aux prieres d'une femme sans autorité, & qui ne méritoit pas que le peuple Romain eût aucun égard pour elle, mais à Pineus fils d'Agron; aux conditions cependant qu'il paieroit le tribut qu'on exigeoit de lui; qu'il céderoit aux

Pineus Roi d'Illyrie fait la paix avec les Romains, leur céde un grand nombre de places, & s'oblige à payer tribut.

Romains toute l'Illyrie, à l'exception d'un petit nonbre de places; & que quand il navigeroit au delà de l'Iſſus, il ne pourroit avoir que deux barques ſans armes. Par cette paix (1) Corfou, Pharos, Iſſa, Durazzo & l'Atintanie tomberent ſous la puiſſance des Romains. On laiſſa à Pineus tout le reſte des Provinces qu'avoit poſſédées Agron. Teuta ou par honte, ou par crainte, ou peut-être par l'ordre des Romains, abandonna le Gouvernement du Royaume, dont Demetrius de Phare fut chargé ſous le nom de Tuteur.

Ce fut ainſi que ſe termina la guerre d'Illyrie, & que les Romains étendirent leur domination juſques ſur les confins de la Grece. Mais ils étoient alarmés tant des mouvements des Gaulois, que des conquêtes que la République de Carthage faiſoit en Eſpagne, & qu'elle ne pouvoit conſerver ſans mettre celle de Rome en danger. Aſdrubal gendre & ſucceſſeur d'Amilcar, venoit de venger la mort de ſon beau-pere, & d'ajouter pluſieurs nations à l'empire des Carthagi-

(1) Ce paſſage par lequel il paroît qu'on ne céde aux Romains que les places ou pays énoncés, ne s'accorde pas avec le précédent, où on demande à Pineus d'abandonner toute l'Illyrie, excepté un petit nombre de places.

nois, autant par sa prudence, & la dextérité merveilleuse avec laquelle il savoit manier les esprits, que par la force des armes. Il avoit même bâti sur un golfe de cette mer une ville à laquelle il avoit donné le nom de Carthage la neuve, auprès d'un port très-grand, très-beau & très-commode. Mais les Romains ayant dans leur voisinage des ennemis aussi redoutables que les Gaulois, n'oserent pas se déclarer ouvertement contre les Carthaginois. Ils se contenterent pour le présent de faire avec eux des conventions & des traités par lesquels ils pussent arrêter le cours de leurs prospérités. Pour cet effet ils envoyerent à Carthage, & dans le camp d'Asdrubal, des Ambassadeurs qui conclurent un traité dont les conditions étoient que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, & que les Sagontins conserveroient leurs loix & leur liberté. Ce qui se passa pendant l'année que Sp. Carvilius Maximus & Q. Fabius Max. Verrucosus étoient Consuls pour la seconde fois.

Traité entre les Romains & les Carthaginois pour le partage de l'Espagne.

Sp. Carvilius Max. & Q. Fabius Max. Conf II. an de Rome 524.

A peu près dans ce même temps le Proconsul L. Postumius après avoir passé l'hyver dans l'Illyrie, fit partir de Corfou des Ambassadeurs pour aller dans l'Etolie & dans l'Achaïe, infor-

mer les peuples de ces Provinces, des raisons que les Romains avoient eues d'entreprendre la guerre contre les Illyriens, des avantages qu'ils y avoient remportés, & des conditions auxquelles ils l'avoient terminée. Les Romains furent reçus avec beaucoup de distinction, & écoutés avec beaucoup de joie, dans l'assemblée de ces nations qui haïssoient mortellement les Illyriens, à cause des brigandages qu'ils avoient exercés sous le regne d'Agron, & pendant l'administration de sa veuve Teuta. Le Sénat approuva la conduite du Proconsul, & décerna au nom de tout le Sénat, une autre Ambassade qu'il chargea d'aller exposer aux Corinthiens & aux Athéniens, tout ce qui s'étoit passé dans cette guerre, & de les assurer de l'affection du peuple Romain, & de la justice qu'il se piquoit d'exercer à l'égard de tout le monde.

Les Corinthiens & les Athéniens font alliance avec les Romains.

Cette attention gagna aux Romains l'affection de tous ces peuples; & sur le champ les Corinthiens firent un décret par lequel ils admettoient le peuple Romain aux Jeux Istmiens, qui sont comptés entre les quatre plus célebres de toute la Grece. Ce qui les avoit le plus touchés, c'étoit la générosité avec laquelle les Romains avoient

rendu la liberté à l'Isle de Corfou qui étoit une colonie de Corinthe, sans compter ce qu'ils avoient fait en faveur des Apolloniates, & autres peuples originaires de la Grece. Les Athéniens de même embrasserent l'alliance des Romains, & par un décret solemnel leur accorderent le droit de bourgeoisie à Athenes, & celui d'assister aux sacrés mysteres d'Eleusine, dans lesquels ils pourroient se faire initier. Cependant le Proconsul Cn. Fulvius, le premier des Romains, triompha des Illyriens la veille des calendes de Juillet, & fit couper la tête aux principaux de cette nation, après les avoir conduits au Capitole attachés à son char. L'année suivante sous le Consulat de Pub. Valerius Flaccus, & de M. Atilius Regulus, on doubla le nombre des Préteurs. On crut qu'il étoit à propos d'en créer quatre, afin d'en envoyer deux commander en Sicile & en Sardaigne. Le sort donna à M. Valerius, l'un d'entre eux, le Gouvernement de la Sardaigne, à laquelle on avoit réuni l'Isle de Corse, & à C. Flaminius celui de la Sicile.

Pub. Valerius, & M. Atilius C. an de Rome 525.

Ce fut alors qu'on commença à craindre tout de bon l'irruption des Gaulois. Car on publioit que les Boyens

& les Insubriens, non contents de se liguer ensemble contre les Romains, tâchoient encore d'engager dans la même querelle les peuples de delà les Alpes, & avoient pris à leur solde une grande multitude de Gaulois appellés (1) Gesates. Ils employerent donc pour prévenir le mal qui les menaçoit, outre les moyens ordinaires, des remedes que rien ne peut excuser devant des juges severes, si ce n'est peut-être l'amour de la patrie, pour le salut de laquelle il est quelquefois permis de tenter des (2) voies qui seroient jugées criminelles en toute autre occasion. Car sans parler des autres calamités qui leur étoient annoncées de la part des hommes & des Dieux, ayant reconnu par l'inspection des livres de la Sibylle, que les Gaulois & les Grecs s'empareroient de la

Moyens illicites pour sauver Rome, justifiés en quelque façon par l'amour de la patrie.

(1) Ainsi appellés à cause des javelots dont ils usoient, en Latin Gæsa, suivant ce mot de Virgile,

Duo quisque Alpina coruscant Gæsa manu.

(2) On vante l'action de Mucius qui entra furtivement dans le camp des Toscans pour tuer Porsenna qui assiégeoit Rome. Et l'Ecriture même donne de grands éloges à Judith qui employa la supercherie & la trahison, pour sauver Betulie par la mort d'Holopherne qui étoit sur le point de la réduire. Après tout il ne faudroit pas étendre trop loin de pareilles maximes.

ville de Rome; pour détourner par une interprétation subtile, les malheurs qu'annonçoit cette espéce d'oracle, en vertu d'un décret des Pontifes, ils firent enterrer vifs au milieu de la place aux bœufs, un Gaulois, une Gauloise, un Grec & une Grecque, sous le Consulat de M. Valerius Messala, & de L. Apustius Fullon. Ils se flattoient que cette possession illusoire d'une partie de Rome rempliroit ainsi l'ordre des destins.

M. Valerius & L. Apustius Consf. an de Rome 526.

Au reste cette année fut employée toute entiere aux préparatifs de la guerre qu'on étoit à la veille d'avoir contre les Gaulois, sans qu'il se passât d'ailleurs aucune affaire mémorable. On leva pour cette expédition des troupes innombrables d'infanterie & de cavalerie, toute l'Italie concourant pour la défense de la patrie commune, avec un empressement extraordinaire. L'Historien Q. Fabius qui servit dans cette guerre, assure qu'on mit sur pied huit cent mille combattants; Rome & Capoue fournirent deux cent quarante mille deux cents fantassins, avec vingt-six mille six cents cavaliers; & les autres peuples d'Italie le surplus. Les (1) Venetes

Armées innombrables des Romains, & des Gaulois.

(1) Aujourd'hui les Venitiens, ou les Bretons des environs de Vannes.

& les (1) Manceaux ayant même offert aux Romains avec qui ils avoient fait amitié, un ſecours de vingt mille hommes, eurent ordre d'attaquer les (2) Boyens, leurs voiſins, de ravager leurs terres, & de les occuper dans leur propre pays, de façon qu'ils ne puſſent pas ſe joindre aux autres Gaulois; puiſque les Ambaſſadeurs des Romains n'avoient pu les engager à demeurer tranquilles, ni eux ni (3) les Inſubriens. Les ennemis furent donc obligés de partager leurs forces, leurs Rois n'oſant pas conduire en Italie tous ceux à qui ils avoient fait prendre les armes, & ſe trouvant forcés d'en laiſſer une partie pour défendre leur patrie. Ainſi avec le reſte de leurs troupes qui montoient à cinquante mille hommes d'infanterie, & vingt mille chevaux, ils prirent leur route par la Toſcane.

L. Emilius & C. Atilius Regulus Conſ. an de Rome 527.

Dès que les Conſuls L. Emilius Papus & C. Atilius Regulus furent entrés en charge, on leur aſſigna pour département, au premier Rimini, & au ſecond la Sardaigne. Car les Sardiens las d'avoir toujours devant les yeux l'objet nouveau pour eux d'un

(1) *Cenomani*. Les Manceaux.
(2) Les Lyonnois.
(3) Le Milanois, ou la Lombardie.

Préteur & de ses faisceaux, avoient tâché de se soulever, si le Consul Atilius ne les eût promptement fait rentrer dans le devoir. L. Emilius ne trouva pas tant de facilité à réprimer l'audace des Gaulois qui en vouloient à Rome même, après s'être ouvert de force le chemin de la Toscane. Le Préteur à qui on avoit décerné cette province, n'ayant pu leur en fermer l'entrée, les suivit à la piste, & les ayant joints autour de Clastidie sur la fin du jour, se campa assez près d'eux. Les Gaulois, pour attirer les Romains au combat, userent du stratagême suivant. Ils partirent de nuit avec toute leur infanterie pour aller du côté de Fesules; laissant leur cavalerie dans le même endroit, avec ordre de se faire voir aux ennemis, dès que le jour paroîtroit, & aussi-tôt de se mettre en marche pour venir joindre l'infanterie, qui seroit campée de façon, qu'elle pourroit aisément recevoir les cavaliers, & jeter le desordre parmi les Romains qui ne s'attendoient pas qu'on les dût attaquer.

Le Consul Emilius a à soutenir une rude guerre contre les Gaulois.

Cette ruse persuada si bien aux Romains que les ennemis prenoient la fuite, qu'ils se mirent sur le champ à les poursuivre avec chaleur. Mais quand ils arriverent aux environs de Fesules,

Combat auprès de Fesules entre les Romains & les Gaulois.

ils furent bien étonnés de se voir attaqués, las & surpris comme ils étoient, par des gens frais & qui les attendoient de pied ferme. Le seul parti qu'ils eurent à prendre, fut de défendre leur vie par la force des armes, ou de la faire acheter cherement aux Gaulois. Mais comme l'ennemi, outre les autres avantages, avoit encore sur eux celui du nombre, après avoir laissé plus de six mille des leurs sur la place, ils prirent la fuite & se retirerent avec le reste sur une colline dont la situation les défendit contre les vainqueurs. Les Gaulois l'attaquerent dès le lendemain dans le dessein de s'en rendre maîtres. Mais le combat qu'ils avoient soutenu pendant le jour, & le chemin qu'ils avoient fait durant la nuit, ayant épuisé leurs forces, ils se retirerent pour aller prendre de la nourriture, & laisserent une partie de la cavalerie pour assiéger cette hauteur, espérant que le lendemain ils forceroient les ennemis à se rendre, ou qu'ils se rendroient d'eux-mêmes. Les Romains étoient dans cette situation, lorsque par un bonheur qu'ils pouvoient bien désirer, mais non pas espérer, le Consul Emilius arriva avec ses troupes. Car sur le bruit de la marche des Gaulois, il avoit

avoit été envoyé à Rimini, pour défendre les côtes de la mer Adriatique : & dès qu'il avoit ſu que les Gaulois s'avançoient vers Rome, il étoit parti en diligence de Rimini, & par un heureux haſard, étant arrivé dans le lieu dont nous parlons, il s'étoit campé aſſez près des ennemis.

Le Conſ. L. Emilius arrive au ſecours du Préteur près d'être défait avec le reſte de ſon armée.

Les aſſiégés jugeant par les feux qu'ils apperçurent de ce côté-là, que l'armée Romaine étoit arrivée, y envoyerent quelques-uns des leurs ſans armes, afin qu'ils puſſent paſſer plus aiſément à travers les corps-de-garde ennemis. Et le Conſul ayant appris d'eux le péril auquel étoit expoſé le Préteur, ſans délibérer davantage ſur une affaire qui ne ſouffroit point de retardement, s'avança, dès que le jour parut, ſur l'éminence avec ſa cavalerie, ordonnant aux Tribuns des ſoldats de le ſuivre avec l'infanterie. Les mêmes feux avoient déja fait connoître aux Gaulois l'arrivée des Romains, & ils tenoient actuellement conſeil ſur le parti qu'ils avoient à prendre en cette occaſion. Là leur Roi Aneroëſtus fut d'avis qu'ils ne devoient point riſquer la bataille avec une armée chargée de butin, comme étoit la leur; mais de ſe retirer dans leur pays, y mettre leurs richeſſes en dépôt, & ſuppoſé

Les Gaulois ne jugent pas à propos de combattre avec des troupes chargées de butin, mais ſe retirent en laiſſant le Préteur en liberté.

qu'on voulût continuer la guerre, revenir libres & dégagés de tout ce qui pouvoit les embarrasser dans le combat. Tous furent du même sentiment, & & sans attendre la nuit, ils partirent prenant leur route à travers la Toscane le long de la mer. Le Consul ayant délivré ceux qui s'étoient sauvés sur la colline, & apprenant le départ des Gaulois, quoiqu'il n'eût pas envie de leur livrer bataille, se mit cependant à les poursuivre, dans le dessein de profiter des occasions que le temps lui pourroit présenter.

C. Atilius arrive par hasard & se joint à son collegue.

Dans ces circonstances, la fortune fit encore naître un de ces évenements auxquels la prudence humaine n'a point de part. Le Consul Atilius étant parti de Sardaigne, étoit abordé à Pise avec ses légions; & y ayant débarqué ses soldats, il s'en alloit par terre à Rome, le long du même rivage, par où les Gaulois venoient au-devant de lui. Les avant-coureurs des deux armées se rencontrerent d'abord auprès de Telamon, promontoire de Toscane; & ceux du Consul lui ayant amené quelques prisonniers, il apprit d'eux & la marche des Gaulois, & celle de son collegue qui les suivoit à la piste. Etonné de cette aventure, mais espérant de défaire l'ennemi en-

fermé entre les deux armées Consulaires, il ordonna aux Tribuns de former de toutes les légions un bataillon quarré, & de marcher en état de combattre autant que la nature des lieux le permettroit. Pour lui ayant apperçu une éminence qui dominoit fort à propos sur le chemin par où il falloit nécessairement que les Gaulois passassent, il se hâta de s'en saisir avec sa cavalerie. Son dessein étoit de combattre au plutôt les Gaulois, bien persuadé que s'il se trouvoit pressé, son collegue viendroit bientôt à son secours, & que s'il étoit assez heureux pour les battre, il auroit presque tout l'honneur de la victoire.

Les Gaulois se trouvent enfermés entre les deux armées Consulaires.

Les Gaulois appercevant des ennemis sur ces hauteurs, crurent que c'étoit une troupe de cavaliers à qui le Consul Emilius avoit ordonné de faire un circuit pendant la nuit pour s'en emparer. Dans cette pensée ils font aussi partir leur cavalerie, avec une partie de leurs soldats armés à la légere, pour leur ouvrir le passage. Mais apprenant par le rapport de quelques prisonniers que c'étoit le collegue d'Emilius qui étoit arrivé, ils furent obligés de mettre promptement leur infanterie en bataille, la partageant pour faire face aux Romains par

devant & par derriere, en deux corps qui se trouveroient adossés dans le milieu. Car ils voyoient Atilius prêt à les attaquer de front: & ils savoient qu'Emilius alloit donner sur leur arriere-garde. A ce dernier ils opposerent les soldats mercenaires d'au-delà des Alpes appellés Gesates, du nom des armes dont ils se servent, qui formoient l'avant-garde; & les Insubriens placés derriere eux au corps de bataille. Ils destinerent les (1) Taurisques & les Boyens à combattre contre les légions d'Atilius. Ils couvrirent les deux aîles de leurs chariots & autres voitures disposées à droite & à gauche. Ils mirent leur butin sur l'éminence voisine avec des troupes suffisantes pour le garder. Le Consul Atilius avoit déja engagé l'action sur la colline; & c'est ce qui faisoit juger à Emilius que son collegue étoit là: car il ne savoit encore rien de son arrivée, si ce n'est qu'il avoit appris qu'il étoit abordé à Pises. Prenant donc son parti suivant ces conjectures, il ordonna aussi à sa cavalerie de courir sur la colline où l'on combattoit déja. Pendant que les cavaliers se disputoient vivement la vic-

(1) Taurisques, autrement Noriques ou Pannoniens.

toire, le Consul Atilius fut tué sur la place, & sa tête portée au Roi des Barbares. Mais à la fin les Romains firent de si grands efforts, qu'ils obligerent l'ennemi de lâcher le pied, & demeurerent maîtres de la hauteur.

Après le combat des cavaliers les deux infanteries en vinrent aux mains. Ce fut alors que l'action fut également terrible & remarquable, tant par le courage & le nombre des combattants, que par la disposition même dans laquelle ils combattoient. Les Gaulois resserrés entre les deux armées Romaines faisoient face à l'une & à l'autre; & il étoit difficile de juger si la situation où ils étoient leur étoit plus avantageuse ou plus nuisible. Car si d'un côté ils avoient affaire à un ennemi dont les forces étoient divisées, sans pouvoir être attaqués par derriere, soutenus d'une valeur que l'impossibilité de fuir rendoit encore plus redoutable; de l'autre ils étoient comme pris & enfermés entre deux armées Consulaires, sans avoir la liberté de faire tous les mouvements qu'ils auroient souhaités. Au reste les Romains étoient en partie effrayés du seul aspect des ennemis, qui se faisoient distinguer aux

premiers rangs, & par la richesse de leurs armes, & par la grandeur de leur taille; & en partie encouragés non-seulement par le desir de la gloire, mais encore par l'espérance flatteuse du riche butin qu'ils pouvoient faire sur des ennemis dont les colliers & les bracelets d'or leur donnoient dans la vue.

Lors donc que le combat eut commencé, les Velites envoyés les premiers contre les Gaulois, firent un grand carnage sur-tout des Gesates, qui par une fierté & une ostentation barbare, ayant quitté leurs vêtements, s'étoient placés nuds aux premiers rangs. Car ne pouvant couvrir leurs corps avec leurs boucliers longs & étroits, ils servoient pour ainsi dire de but aux archers qui les tiroient à coups sûrs : ils périssoient sans se venger; parce que de loin ils ne pouvoient atteindre l'ennemi avec leurs armes, & que les soldats armés à la légere ne leur permettoient pas de combattre de près : alors les uns, de désespoir se précipitant au milieu des ennemis, étoient percés de leurs javelots avant de les pouvoir joindre, & les autres en s'enfuyant mettoient en désordre ceux des leurs qui étoient rangés derriere eux. Par ce moyen

le bataillon des Gesates ayant été rompu & mis en desordre, les légions fondirent de toutes parts sur les Boyens, les Insubriens & les Taurisques, & en tuerent une grande partie.

Ils gardoient cependant leurs postes, aimant mieux périr que de reculer, & n'étant inférieurs aux Romains que par les armes dont ils se servoient, avec lesquels ils ne pouvoient ni frapper les ennemis, ni se mettre eux-mêmes à couvert de leurs coups. Car l'épée Gauloise étant large mais sans pointe, n'est propre qu'à frapper de taille; outre que le premier coup qu'elle porte, la plie & la fausse, & qu'elle n'est presque plus d'aucun usage, à moins qu'on ne la redresse en mettant le pied dessus. Les Romains commençoient déja à bien espérer du succès de cette journée, lorsque le retour de leurs cavaliers décida de la victoire en leur faveur. Car dès qu'ils eurent mis ceux des ennemis en fuite, ils vinrent prendre en flanc les bataillons des Gaulois, avec d'autant plus de force & de supériorité, qu'ils fondoient sur eux d'un lieu élevé. Voilà à peu près quel fut, suivant le récit de Polybe, l'événement de la bataille que les Romains livrerent aux Gaulois dans l'Etrurie.

Il eſt vrai que les autres Ecrivains rapportent le fait d'une autre maniere, mais avec peu de vraiſemblance. Car qui pourroit s'imaginer que les Gaulois n'aient eu d'autre motif de s'enfuir pendant la nuit, qu'une tempête qui leur fit croire que les Dieux étoient irrités contre eux; & que ce fut en pourſuivant leur arriere-garde que le Conſul Atilius fut tué : & que ce ne fut que pluſieurs jours après, que les deux armées s'étant tenu en repos chacune ſur la colline qu'elles occupoient, deſcendirent dans la paine, & ſe livrerent un combat dont l'avantage demeura au Conſul Emilius? Ceux qui placent cette bataille loin des côtes maritimes dans le territoire de Rimini ne ſont guere plus croyables.

Un fait qui n'eſt point douteux, c'eſt que dans cette bataille les Romains tuerent quarante mille Gaulois, & en firent dix mille priſonniers avec Concalinus l'un de leurs Rois : l'autre nommé Aneroëſtus plus brave encore & plus puiſſant que le premier, s'étant ſauvé de la bataille avec un petit nombre de gens, tua dans ſa fuite ſes meilleurs amis & ſe coupa la gorge lui-même. Le Conſul recouvra par leur défaite un butin immenſe, qu'il eut

ſoin de rendre à ceux à qui on l'avoit enlevé, chacun étant venu reconnoître ſes effets. De là ayant conduit ſes légions & celles d'Atilius, dans les terres des Boyens, en paſſant le long des confins de la Ligurie, il permit aux ſoldats pour leur faire trouver la récompenſe de leurs travaux, de piller tout le pays ; & quelques jours après les ramena à Rome chargés de butin, répandant parmi les citoyens une joie proportionnée aux alarmes que cette guerre leur avoit cauſées.

Triomphe d'Emilius des plus remarquables qu'on ait vus à Rome.

Auſſi vit-on peu de triomphes plus célebres, plus applaudis & plus remarquables tant par la grandeur de la victoire en elle-même, que par le nombre des priſonniers, & par le prix des dépouilles qui paſſerent en revue devant les yeux du peuple Romain. On y comptoit un grand nombre d'étendards militaires, & une multitude infinie de colliers & de bracelets d'or, qui ſont chez les Gaulois les principaux ornements des gens de cœur. Mais l'objet qui attira le plus les yeux & l'attention de tous les citoyens, ce fut Britomarus & les autres Princes des Gaulois, qu'Emilius par dériſion conduiſit au Capitole armés de pied en cap, comme pour leur donner lieu d'accomplir le ſer-

Britomarus & autres Princes Gaulois attachés au char du vainqueur.

ment qu'ils avoient fait, de ne point quitter leurs baudriers, qu'ils ne fussent entrés dans le Capitole. Emilius triompha des Gaulois le 3 des Nones de Mars. Je trouve que cette année le quarante-deuxieme lustre fut fermé par les Censeurs C. Claudius Appius Centhon & M. Junius Pera.

41e. lustre suivant Freinsh; mais en effet le 42e.

Les Romains ne craignoient plus rien de la part des Gaulois : mais comme ils ne se croyoient pas suffisamment vengés, ils donnerent leur pays pour province aux deux Consuls de l'année suivante T. Manlius Torq. & Q. Fulvius Flaccus tous deux créés pour la seconde fois. On leur fournit avec joie les troupes & les autres provisions nécessaires pour cette guerre. Car on comptoit après la victoire qu'on venoit de remporter, que pour peu qu'on fît d'efforts, on pourroit chasser les Gaulois de toutes les terres qui sont aux environs du Pô. Les Consuls étant arrivés sur les lieux, avec leurs légions, causerent tant de frayeur aux Boyens qu'ils se soumirent d'abord à la puissance des Romains. Mais dans la suite l'ardeur des troupes fut ralentie par les maladies contagieuses que les pluyes continuelles causerent dans l'armée. D'autres rapportent que les Consuls ayant passé

T. Manlius & Q. Fulvius Flaccus Cons. an de Rome 528.

Les Boyens forcés à se soumettre.

le Pô, combattirent les Insubriens en bataille rangée, leur tuerent vingt-trois mille hommes, & en prirent cinq mille. Mais sur cette matiere l'autorité de Polybe nous paroît préférable à celle des autres Historiens. Cependant comme les Consuls étoient retenus loin de Rome ou par le mauvais temps qui les empêchoit de s'y rendre, ou par la guerre qui les occupoit encore, on créa Dictateur, pour tenir les assemblées Consulaires en leur place L. Cecilius Metellus, qui se donna pour maître de la cavalerie N. Fabius Buteon. Ils éleverent au Consulat C. Flaminius, & Pub. Furius Philus.

C. Flaminius & Pub. Furius Conf. an de Rom. 529.

Je crois que ces deux Généraux furent les premiers des Romains qui passerent le Pô avec une armée à l'endroit où l'Adda se jette dans ce fleuve, après avoir fait une irruption dans le pays des Insubriens. Mais cette audace leur coûta beaucoup de peine & de sang. Car tandis qu'ils passoient le fleuve, & avant qu'ils se fussent campés, les ennemis les attaquerent vigoureusement & leur tuerent bien du monde. L'inquiétude que ces fâcheuses nouvelles causerent à Rome, fut encore augmentée par des prodiges qu'on y annonça. On contoit entre

Les Romains pour la premiere fois passent le Pô non sans peine & sans perte.

autres que dans le territoire de Piscene les eaux du fleuve avoient été changées en sang, que dans l'Etrurie le ciel avoit paru tout en feu, qu'à Rimini on avoit apperçu la clarté du soleil en pleine nuit, que trois lunes s'étoient levées en même temps : & qu'à Rome un vautour s'étoit perché pendant plusieurs jours dans la place publique. Je ne parle point du tremblement de terre qui se fit sentir en même temps dans la Carie, ni de la chûte du Colosse de Rhodes, événements qui sembloient alors n'intéresser en aucune façon la République ; mais les augures consultés sur les premiers que je viens de rapporter, répondirent que la nomination des Consuls étoit vicieuse & irréguliere ; ce qui fit que le Sénat leur écrivit de revenir à Rome. Cependant ces Généraux ayant fait une treve avec les Insubriens, étoient sortis de dessus leurs terres ; & ensuite avec le secours des Manceaux leurs alliés, ils avoient recommencé à piller les plaines qui sont au-dessous des Alpes. Les Insubriens irrités de ces hostilités avoient repris les armes ; & ayant même tiré du temple de Minerve les étendards appellés *immobiles*, parce qu'on ne les employoit que dans

la derniere néceſſité, ils étoient venus au-devant des Romains avec une armée de cinquante mille hommes dans le deſſein de les combattre.

Les Inſubriens viennent au-devant des Romains avec une armée de 50000. hommes.

Ce fut dans ces circonſtances que les lettres du Sénat furent rendues aux Conſuls. C. Flaminius, ſoit quil ſe doutât de ce qu'elles contenoient, ſoit qu'il en eût été averti par celles de ſes amis, perſuada à ſon collegue de livrer bataille aux ennemis avant de les ouvrir. Ainſi déterminés l'un & l'autre à combattre, ils n'étoient plus en peine que de ſavoir comment ils en devoient uſer avec les troupes auxiliaires des Gaulois. Les rejeter, c'étoit leur donner ſujet de ſe déclarer contre les Romains : les joindre aux légions de la République, c'étoit leur en fournir l'occaſion ; ils craignoient l'inconſtance de cette nation ſur-tout dans un combat qu'ils alloient livrer à des ennemis du même nom. Voici enfin le parti qu'ils prirent. Ils firent paſſer les Gaulois de l'autre côté du fleuve & enſuite en rompirent les ponts. Ils trouvoient en cela deux avantages. Car ils mettoient les Gaulois dans l'impoſſibilité de leur nuire, & les Romains dans la néceſſité de vaincre, en leur ôtant l'eſpérance & les moyens de ſe ſauver par la fuite. Après un

Flaminius garde les lettres du Sénat fermées juſqu'après la bataille.

Il éloigne les troupes auxiliaires des Gaulois, dont il ſe défie.

Il fait rompre les ponts pour mettre les Romains dans la néceſſité de vaincre.

rude combat la victoire se déclara pour les Romains par la prudence des Tribuns militaires, beaucoup plus que par celle des Consuls. Car Flaminius avoit rangé ses troupes si près du fleuve qu'il n'avoit laissé aucun espace à ses cohortes pour se retirer; en sorte qu'il auroit perdu toute son armée, pour peu qu'elle eût été obligée de céder aux premiers efforts des ennemis. Mais les Tribuns à qui l'expérience des premiers combats avoit appris que les Gaulois n'étoient à craindre que dans le commencement d'une action; & qu'il suffisoit pour les vaincre d'éluder leur premiere fougue qui n'étoit pas de longue durée, placerent les Triariens aux premiers rangs, avec ordre d'opposer d'abord leurs lances aux coups des Gaulois, puis après en avoir rompu l'effort, de les jeter par terre, & de tirer aussi-tôt leurs épées.

Les longues épées des Gaulois rendues inutiles.

Dès que le combat eut commencé, les sabres des Gaulois rencontrant les lances des Triariens plierent, & demeurerent faussés; & pendant qu'ils se baissent & perdent du temps à les redresser, les Romains fondent sur eux l'épée à la main, & les mettent hors d'état de s'en servir davantage. Car les armes Gauloises ont encore ce défaut que ne frappant l'ennemi que de tail-

le, comme on a déja dit, elles ne peuvent agir que dans un certain éloignement, & deviennent inutiles dès qu'on ſerre de près celui qui s'en veut ſervir. Les Romains au contraire joignant leurs ennemis corps à corps leur donnoient impunément de leurs épées courtes & pointues, ou dans l'eſtomach ou dans le viſage. On dit qu'il fut tué dans ce combat neuf mille Gaulois, & qu'il en fut pris près du double. Après cette victoire les Romains pillerent le pays au loin & au large, & en emporterent un grand butin. Ce fut alors qu'on lut les lettres du Sénat qui rappelloient les Conſuls à Rome. Furius étoit d'avis d'obéir.
„ Mais Flaminius lui repréſenta que „ les Sénateurs jaloux de leur gloire, „ alléguoient fauſſement les auſpices; „ & que la preuve la plus certaine de „ leur mauvaiſe foi, & de la faveur „ des Dieux, c'étoit la victoire qu'ils „ venoient de remporter : que pour lui „ il étoit réſolu à ne point rentrer dans „ la ville, que la guerre ne fût terminée, ou que le temps de ſon Conſulat ne fût expiré. Il ajouta même, „ qu'il feroit bientôt en ſorte qu'on „ n'emploieroit plus pour abuſer le „ peuple crédule, ni auſpices, ni autres preſtiges auſſi frivoles & auſſi

C. Flaminius rebelle à l'autorité du Sénat.

„ ridicules. Mais comme Furius persiſtoit dans ſon ſentiment, craignant qu'après ſa retraite il ne fût pas en état ſeul de réſiſter aux ennemis, il obtint de lui, qu'au moins il reſtât encore quelque temps dans le pays. Au reſte il demeura depuis dans l'inaction, tandis que Flaminius prit quelques châteaux & une ville très conſidérable parmi ces nations, dont il accorda le butin aux ſoldats, pour ſe concilier leur faveur dans les conteſtations qu'il prévoyoit bien qu'il auroit à ſon retour avec les Sénateurs. Car on avoit tellement irrité le peuple, que quand les Conſuls approcherent de Rome, il n'alla point au-devant d'eux ſuivant la coutume, & qu'on refuſa le triomphe non-ſeulement à Flaminius, mais encore à Furius, comme s'il eût été reſponſable de la faute de ſon collegue. A la fin cependant le peuple ſe déclara ſi hautement pour Flaminius, qu'il entra dans la ville triomphant le 6 des Ides de Mars, faiſant accompagner ſon char d'une grande quantité de dépouilles d'armes & de colliers d'or arrachés aux Gaulois, dont Flaminius offrit un trophée à Jupiter dans le Capitole, accompliſſant ainſi, en ſens contraire, le vœu des Gaulois, qui avoient pro-

Les Conſuls triomphent malgré le Sénat, par la faveur du peuple.

mis à leur Dieu Mars, un collier des dépouilles des Romains. Son collegue triompha après lui des Gaulois & des Liguriens. Ce fut (1) le 4 des Ides de Mars.

Ils abdiquent le Consulat.

Mais quoique le Sénat eût été contraint de céder, il persista cependant dans la haine qu'il avoit pour ces deux Magistrats, & ne les laissa point en repos qu'ils n'eussent abdiqué le Consulat, ce qu'ils firent aussi-tôt après la cérémonie de leur triomphe. Dans le même temps on usa de la même rigueur à l'égard de deux personnages illustres, qu'on priva des honneurs du Sacerdoce, M. Cornelius Cethegus, & Q. Sulpicius; le premier pour n'avoir pas présenté, comme il le falloit, les entrailles de la victime, & l'autre, parce qu'en sacrifiant, son bonet Pontifical étoit tombé de dessus sa tête. Les Consuls ayant quitté leurs charges, on fit tenir les assemblées par un Interroi qui fit nommer M. Claudius Marcellus. Et celui-ci ayant pris possession du Consulat, se nomma pour collegue Cn. Cornelius Scipion Cal-

M. Claudius Marcellus, Cn. Cornelius Scipion Consf. an de Rom. 530.

(1) Il faut remarquer que, comme on comptoit à reculons, par les Ides, les Nones & les Calendes, le quatrieme étoit deux jours avant le sixieme, sans quoi le triomphe du 4 auroit précédé celui du 6. Car le 4 des Nones, des Ides ou des Calendes, c'est quatre jours avant les Nones & ainsi du reste.

On refuse la paix aux Insubriens.

vûs. Ces Généraux refuserent aux Insubriens la paix qu'ils demandoient; M. Marcellus sur-tout rejetant hautement toutes les conditions qu'on proposoit, pour satisfaire à la passion qu'il avoit d'aller combattre & de mériter le triomphe. Il est vrai que les ennemis eux-mêmes faisoient paroître plus de goût pour la guerre que pour le repos. Car trente mille Gaulois qui tout récemment venoient de passer les Alpes, avoient soulevé une multitude d'Insubriens plus grande qu'auparavant.

Ainsi la guerre ayant recommencé, les deux Consuls partirent dès que le printemps fut venu, & allerent investir Acera, place située entre le Pô & les Alpes. Britomarus l'un des Rois des Gaulois voyant qu'il ne lui étoit pas aisé d'obliger les Romains à lever le siege, prit avec lui dix mille Gesates, & alla ravager les pays qui sont aux environs du Pô. Mais les Consuls partagerent l'armée de façon, que M. Marcellus avec les deux tiers de la cavalerie, & l'élite des soldats armés à la légere, courut au secours des alliés, tandis que Cornelius continua le siege avec le reste de l'armée. Marcellus, avec les troupes qu'il avoit choisies, marcha jour & nuit,

ſans diſcontinuer, juſqu'à ce qu'il eût joint les ennemis auprès de Claſtidium. Son deſſein étoit de donner à ſes gens quelques jours de repos : mais il fut obligé d'en venir aux mains malgré lui, par la fierté des Geſates, qui comptant ſur leur nombre, & principalement ſur leur cavalerie, qu'ils croyoient ſupérieure à celle des Romains, leverent le ſiege de Claſtidium, & vinrent bruſquement attaquer le Conſul, dans l'eſpérance de l'accabler avec le petit nombre d'infanterie qu'on diſoit qu'il avoit amené avec lui.

Marcellus pour n'être pas inveſti, donna beaucoup d'étendue au front de ſa bataille, & alla au-devant des Gaulois. Les deux armées étoient près d'en venir aux mains, lorſque ce Général ſe diſpoſant à fondre ſur l'ennemi, fut emporté en arriere par ſon cheval effrayé des cris & des hurlements des Gaulois. Alors craignant que cet accident, regardé comme un mauvais préſage, n'abattît le courage des ſiens, il ſe tourna du côté du ſoleil, & lui adreſſa ſes prieres, comme s'il eût fait exprès ce mouvement, ſuivant l'ancienne coutume de ſe tourner vers cet aſtre quand on vouloit prier les Dieux. On dit qu'avant le premier choc, il promit à Ju-

Combat de Marcellus, contre les Gaulois auprès de Clastidium.

piter Feretrien les plus belles armes des ennemis ; & qu'un moment après ayant apperçu Britomarus à la tête des Gaulois couvert d'armes toutes éclatantes d'or & d'argent, & peintes de diverses couleurs, il jugea que c'étoient-là les armes dont il devoit faire présent à Jupiter. Ce Prince de son côté n'eut pas plutôt vu le Général Romain, qu'il s'avança vers lui, le défiant au combat du geste & de la voix. Marcellus ne perdit point de temps, & ayant percé la cuirasse de Britomarus avec sa lance, il le blessa lui-même ; & le voyant renversé à terre par les secousses de son cheval blessé de la même arme, il courut sur lui & le tua de plusieurs coups redoublés. Alors il sauta en bas, & tenant les armes entre ses mains, & portant ses yeux vers le ciel : Jupiter Feretrien, dit-il, vous qui du haut du ciel, considérez les belles actions des guerriers dans les combats, je suis le troisieme Général Romain, qui ayant tué celui des ennemis, vous consacre ces dépouilles *opimes*. Accordez-nous dans le reste de cette guerre le même avantage & la même gloire.

Marcellus défait les Gaulois, & par la mort de Britomarus leur Roi, remporte les troisiemes dépouilles opimes.

Aussi-tôt après il remonta sur son cheval, & les deux armées commencerent à combattre avec beaucoup d'ar-

deur; les Romains faisant des efforts étonnants de courage, pour remporter une victoire que l'audace & la gloire de leur Général leur donnoient lieu d'espérer. C'est pourquoi ni la cavalerie des Gaulois, ni leur infanterie qui étoit venue au secours des siens, ne purent résister plus long-temps à leur impétuosité. & par un bonheur dont il y a peu d'exemples, une poignée de soldats remporta une victoire illustre sur une armée très-nombreuse. Marcellus ayant ramassé les dépouilles des vaincus, alla retrouver son collegue qui après avoir pris Acera, où s'étoit trouvée une grande quantité de vivres, avoit investi Milan capitale du pays des Insubriens. Cependant il avoit bien de la peine à se défendre contre la multitude des ennemis, qui le voyant occupé au siege d'une ville si forte & si peuplée, le tenoient lui-même comme assiégé dans son camp. Mais le retour de Marcellus changea aussi-tôt la face des affaires. Car les Gesates ayant appris la mort de leur roi se retirerent; & les Milanois destitués de leur secours, ne se trouverent plus en état de défendre leur ville. Ainsi les Consuls après avoir défait les armées des Insubriens, forcé la ville de Milan,

Les Insubriens soumis à la puissance des Romains.

& aussi-tôt après, celle de Côme, prirent les autres villes par composition : & enfin toute la nation des Insubriens se soumit; au moyen de quoi les Romains lui donnerent la paix à des conditions assez favorables; ils furent seulement obligés de fournir une somme d'argent, & de céder une partie de leur territoire. M. Marcellus étant revenu vainqueur à Rome, y remporta sur les Insubriens & les Germains un triomphe qui fut des plus célebres. C'est ici la premiere fois qu'il est parlé des Germains dans l'Histoire Romaine; & il y a grande apparence que ceux à qui on donne ce nom étoient des troupes (1) mercenaires qui avoient passé le Rhin, & étoit venues en Italie avec Viridomarus ou Britomarus, car c'est le même. Les prisonniers de cette nation & de celle des Gaulois d'une taille & d'une figure extraordinaire, marchoient devant le char triomphal au milieu des dépouilles les plus précieuses. Le vainqueur les suivoit offrant lui-même aux yeux du peuple le spectacle rare des dépouilles du Roi vaincu qu'il alloit présenter à Jupiter Feretrien. Toute l'armée qui venoit après couverte d'armes brillantes, célébroit le triomphe

Triomphe glorieux de Marcellus.

(1) On juge que c'étoient les Gesates mêmes.

& la gloire de son Général par des cris de joie & des chansons militaires. Lorsqu'on fut arrivé en cet ordre au temple de Jupiter Feretrien, Marcellus mit pied à terre, & alla y attacher les dépouilles opimes qu'il avoit remportées; honneur que les Destins n'avoient encore accordé qu'au Roi Romulus, & à A. Cornelius Cossus, & qu'ils n'accorderent depuis à personne. Le peuple Romain fut d'autant plus charmé de voir ce trophée des armes des ennemis, que les Gaulois avoient fait vœu de brûler à l'honneur de Vulcain celles des soldats Romains. Enfin la joie que causa cette victoire, fut si grande, que le Sénat & le peuple Romain envoyerent à Apollon dans son temple de Delphes, une coupe d'or achetée des dépouilles des ennemis, & à toutes les villes amies & alliées de la République, une partie des armes des Gaulois. Pour le Roi Hieron, outre la part qu'il eut aux mêmes dépouilles, on lui envoya le prix du bled dont il avoit aidé les Romains, pendant les guerres contre les Gaulois.

Guerre contre les Istriens.

On entreprit ensuite une nouvelle guerre contre les Istriens, qui courant les mers, y commettoient mille brigandages, & avoient entre autres pris

& pillé quelques vaiſſeaux chargés de bled, qui appartenoient à la République. Les nouveaux Conſuls Pub. Cornelius, & M. Minucius Rufus envoyés contre eux, réduiſirent pluſieurs peuples ou de force ou de gré. Je ne trouve cependant qu'ils aient eu l'honneur du triomphe, peut-être parce que la victoire coûta beaucoup de ſang aux Romains. Cette année parut en Eſpagne un aſtre funeſte à pluſieurs villes & à pluſieurs nations. Ce fut Annibal ſucceſſeur d'Amilcar, duquel il faudra parler d'un ton & d'un ſtyle plus élevés. En attendant les nouveaux Conſuls L. Veturius & C. Lutatius conduiſirent les légions vers les Alpes. Mais ils employerent la prudence plus que la force, pour engager pluſieurs des peuples de ces cantons à l'amitié des Romains.

Pub Cornelius, & Minucius Conſ. an de Rom. 531.

Annibal en Eſpagne.

L. Veturius & M. Lutatius Conſ an de Rome 532.

La guerre recommença alors en Illyrie, à l'occaſion des plaintes que firent contre Demetrius de Phare pluſieurs villes qu'il traitoit avec une hauteur & une dureté inſupportables. Car abuſant du crédit & de l'autorité que lui donnoit l'amitié des Romains, & la tutelle du Roi Pineus dont ils l'avoient chargé, il avoit épouſé Teuta mere de ce jeune Prince ; & prenant lui-même la qualité de Roi, il exerçoit une

Guerre d'Illyrie contre Demetrius de Phare.

une égale tyrannie contre les peuples du voisinage. Bien plus, il faisoit tous ses efforts pour soumettre à sa domination les peuples de l'Illyrie qui étoient amis & alliés des Romains : & passant, contre les conditions du traité, au-delà de l'Issus avec cinquante bâtiments armés, il pilloit les Isles Cyclades, ou forçoit leurs habitants de se racheter par des sommes d'argent. Déja même il avoit engagé dans ses intérêts ceux des Istriens que la derniere guerre avoit irrités contre les Romains, & avoit forcé les Atintanes d'embrasser son parti. D'un côté il s'embarrassoit peu des Romains, persuadé que la guerre qu'ils soutenoient actuellement contre les Gaulois, & celle qu'ils étoient à la veille d'avoir contre les Carthaginois ne leur permettoient pas de venger les injures de leurs alliés : & de l'autre il espéroit être puissamment assisté par Philippe, Roi de Macédoine, parce que dans la guerre que ce Prince avoit eue contre Cleomene, il étoit venu à son secours à la tête des troupes d'Illyrie. Voilà les raisons qui obligerent les Romains à lui déclarer la guerre, dont on fit aussi-tôt les préparatifs. Cependant les Censeurs L. Emilius & C. Flaminius fermerent le 43$^{eme.}$ lustre, après avoir trouvé

dans leur dénombrement 270213 citoyens. La troupe des affranchis distribués dans toutes les tribus, avoit causé jusqu'à ce temps-là beaucoup de troubles. Les Censeurs, à l'exemple de Q. Fabius Maximus, en composerent quatre tribus, qui furent l'Equiline, la Palatine, la Suburrane & la Colline. Pendant la même Censure, Flaminius fit paver le chemin qui conduit de Rome à Rimini, & bâtit le Cirque. Ces deux ouvrages prirent le nom de leur auteur. Les mêmes Censeurs engagerent le peuple à porter la (1) loi Metilia au sujet des foulons; on voit par là que des Magistrats si respectables ne croyoient pas se déshonorer, en étendant leur attention jusqu'aux plus petites choses.

M. Livius, & L. Emilius Cons. an de Rome 533.

Dans le même temps le Sénat chargea les Consuls M. Livius Salinator, & L. Emilius Paulus d'aller faire la guerre contre les Illyriens révoltés. Demetrius de son côté se mit en état de se bien défendre, ayant envoyé à Dimale une forte garnison, & fait de grands préparatifs avec lesquels il soutint long-temps le siege. Il fit mourir les Gouverneurs de quelques villes, ne comptant pas assez sur leur fidélité,

(1) On ne sait pas trop ce que cette loi ordonnoit au sujet des gens de ce métier.

& en mit en leur place d'autres qu'il savoit lui être dévoués : & il leva dans le Royaume un corps de six mille hommes choisis qu'il retint avec lui dans Phare, pour garder & pour défendre l'isle & la ville. Cependant le Consul Emilius partit dès les premiers jours du printemps, pour se rendre en Illyrie ; & ayant appris à son arrivée que les ennemis mettoient leur principale confiance dans la ville de Dimale, qu'ils jugeoient imprenable, il se persuada que s'il pouvoit se rendre maître de cette place, il jeteroit la terreur parmi les ennemis, & déconcerteroit tous leurs projets. Il l'attaqua donc sans hésiter, & ses soldats seconderent si bien son ardeur, qu'il la prit de force, sept jours après y avoir donné le premier assaut. Sa conjecture se trouva véritable. Car le bruit de cette premiere conquête ne se fut pas plutôt répandu dans les pays voisins, que toutes les villes lui envoyerent sur le champ des Ambassadeurs, pour se soumettre aux Romains avec tout ce qui étoit de leur dépendance.

Emilius passe en Illyrie où il prend Dimale.

Dès qu'il eut reçu leurs hommages, il songea à se rendre maître de l'Isle & de la ville de Phare où étoit le Palais de Demetrius. Mais apprenant que cette place étoit abondamment munie

Ruse d'Emilius pour se rendre maître de la ville de Phare.

de toutes les provisions nécessaires, qu'elle étoit défendue par une forte & nombreuse garnison, par son assiette naturelle, & par les fortifications qu'on y avoit ajoutées, le tout soutenu de la prudence même du Tyran; il craignit que le siege ne tirât en longueur, & eut recours à une ruse qui accéléra sa victoire. Car ayant fait passer pendant la nuit une partie de ses troupes dans l'Isle, il les cacha dans des bois; & le lendemain, dès que le jour fut venu, s'avançant lui-même vers le port avec 20 vaisseaux, il attira une partie des Phariens de ce côté-là; & avec eux Demetrius qui ne manqua pas d'accourir pour empêcher la descente des ennemis. Dès que l'action fut engagée, les Phariens sortirent les uns après les autres pour venir au secours de leurs gens; jusqu'à ce qu'enfin tous ceux qui portoient les armes accoururent hors de la ville, & la laisserent sans défense. Pendant ce temps-là ceux des Romains qui étoient passés dans l'Isle pendant la nuit, marchant à couvert des bois, allerent s'emparer d'une colline située entre le port & la ville, à peu près dans le milieu : & par-là ils fermoient le retour dans cette place, à ceux qui en étoient sortis.

Les Romains ferment aux Phariens l'entrée de leur ville.

Demetrius voyant ce qui ce passoit,

prit un parti, qui dans le péril dont il étoit menacé, témoignoit & sa prudence & sa résolution. Car laissant là les Romains qui sortoient de leurs vaisseaux, & rappellant les siens du combat : „ Vous voyez, leur dit-il, camarades, „ que les ennemis redoutent notre valeur. Car ils font bien voir par la ruse „ à laquelle ils ont recours, qu'ils comptent peu sur leur courage & sur la force de leurs armes. Ils sont entrés dans „ cette place à la faveur de la nuit ; „ & si je vous connois bien ils n'en „ conserveront que ce qu'ils auront „ couvert de leurs corps, & qu'ils auront acheté au prix de leur vie. „ Je vous exhorte donc, vous Phariens, mes compatriotes, & vous „ jeunes gens choisis dans toute l'Illyrie, à vous souvenir de votre patrie, „ & de la gloire que vous avez acquise, „ en combattant pour elle, & de faire „ voir aux Romains, que s'ils ont „ triomphé une fois des Illyriens, ce „ n'a été ni votre lâcheté, ni votre „ foiblesse, qui leur a procuré cet avantage. Ce ne fut point alors, ni la „ prudence ni la valeur des Consuls „ Fulvius & Posthumius qui les vainquirent, mais la violence & la témérité de Teuta. Et pour ne rien „ dire davantage, vous savez mieux

Demetrius exhorte ses gens au combat, donne bataille aux Romains, est vaincu & s'enfuit vers Philippe Roi de Macedoine.

„ que perſonne que les Romains n'au-
„ roient pas eu ſi bon marché de vous,
„ ſi cette Princeſſe eût mieux aimé ſe
„ ſervir contre eux de ma tête & de
„ mon bras, que de me mettre par ſes
„ ſoupçons injuſtes, dans la néceſſité
„ d'embraſſer leur parti contre elle.
„ Mais je ne dis rien de plus, parce
„ que j'ai une entiere confiance en vous
„ & que les conjonctures préſentes de-
„ mandent des actions plutôt que des
„ paroles. Vous avez du courage; vous
„ avez les armes à la main, vous voyez
„ la néceſſité qui vous oblige à vous
„ en ſervir : c'eſt un motif qui engage
„ même les plus timides : votre ville
„ & votre vie ſont également mena-
„ cées ſi votre valeur ne ſauve l'une
„ & l'autre. Allons donc, & avec le
„ ſecours de la fortune, fondons ſur
„ ceux qui viennent de ſortir de l'em-
„ buſcade où ils ſe tenoient cachés, ſans
„ nous mettre en peine de ceux qui
„ ſont occupés à prendre terre. Car ſi
„ nous battons les premiers, les autres
„ rentreront dans leurs vaiſſeaux avec
„ plus d'empreſſement qu'ils n'en ſont
„ ſortis. «

Par ce diſcours ayant animé le courage des ſiens, il les mena en bon ordre contre ceux des Romains qui s'étoient emparés de la colline. Ceux-ci

le reçurent bravement, & ſoutinrent leurs efforts juſqu'à ce que les ſoldats de la flotte ayant débarqué, vinrent prendre les Illyriens par derriere; & après en avoir tué un grand nombre, mirent tout le reſte en déroute. Quelques-uns s'enfuirent dans la ville. La plûpart ſe diſperſerent de côté & d'autre dans des routes inconnues & inacceſſibles aux étrangers. Demetrius qui à tout événement avoit eu ſoin de tenir des vaiſſeaux prêts dans une rade à l'écart, ſe ſaiſit du premier, & ſe ſauva auprès de Philippe Roi de Macedoine qui le reçut au nombre de ſes amis. Mais ce jeune Prince qui avoit d'excellentes qualités, corrompu inſenſiblement par les flatteries & les conſeils pernicieux & tyranniques de cet eſprit dangereux, entreprit témérairement la guerre contre les Romains, & forma beaucoup d'autres projets, qui furent la cauſe de tous ſes malheurs, & occaſionnerent par la ſuite la perte de ſa famille & celle de ſon Royaume.

Dans le récit de cette guerre j'ai encore préféré le ſentiment & le récit de Polybe à celui des autres Ecrivains. Car je ſais qu'il y en a qui attribuent ce ſuccès aux deux Conſuls. Ils diſent que ces Généraux firent ap-

peller Demetrius; & que sur le refus qu'il fit de les venir trouver, ils l'attaquerent d'abord dans l'Isle d'Issa, & le vainquirent de la maniere que je l'ai rapporté ; & qu'ensuite s'étant rendus maitres de Phare par trahison, ils le chasserent entierement de tout le pays. Ces auteurs ne s'accordent guere davantage sur la fin de Demetrius, avec Polybe plus voisin qu'eux & du temps & des lieux où les choses se sont passées. Mais c'est un événement dont nous aurons occasion de parler en son temps. Au reste le Sénat épargna les Illyriens, en considération du Roi Pineus, à qui sa grande jeunesse n'avoit pas permis de prendre part aux mauvais desseins de son tuteur & de ses sujets; & il renouvella avec ce Prince le premier traité, en y ajoutant cependant quelques conditions. Quand les Consuls furent de retour à Rome, L. Emilius obtint les honneurs d'un triomphe très-célebre. Quelques Historiens parlent aussi du triomphe de M. Livius son collegue : & ce qui fait peut-être que les autres n'en ont rien dit, c'est que les exploits d'Emilius plus éclatants que les siens, ont pu obscurcir sa réputation & sa mémoire. Mais le jugement & la condamnation que subit peu de temps après le même Li-

Le Sénat renouvelle le traité de paix avec Pineus Roi d'Illyrie.

vius, fit beaucoup de bruit à Rome. La jalousie porta ses ennemis à l'appeller en jugement lui & son (1) collegue. On les accusoit de n'avoir pas partagé également le butin entre les soldats, & d'en avoir détourné une grande partie à leur profit. L. Paulus se tira de cette affaire avec assez de peine. Mais Livius n'eut pour lui que la Tribu Metia, & fut condamné par le suffrage de toutes les autres. Il fut si sensible à cet affront, qu'il abandonna la ville, & ne voulut plus avoir aucun commerce avec des citoyens ingrats, jusqu'à ce qu'enfin les besoins de sa patrie le rappellerent au gouvernement de la République.

Arcagathus vient du Peloponese à Rome, & y introduit la medecine inconnue jusques-là.

Mais ces faits tomberent sous le Consulat de T. Sempronius Longus, & de Pub. Cornelius Scipion. Pour revenir à l'année où Emilius & Livius étoient encore Consuls, un certain Arcagathus, fils de Lisanias, vint du Peloponnese à Rome; & s'y étant fait connoître pour Medecin, fut décoré du titre de citoyen : on lui donna une maison située dans la place d'Acilius, & achetée des deniers publics. Cet événement est peu important; & je

(1) Cette accusation commune à Emilius & à Livius feroit croire que, contre le sentiment de Polybe, ces deux Consuls auroient eu autant de part l'un que l'autre, à la réduction de l'Illyrie.

l'aurois passé sous silence, s'il n'étoit l'époque de l'art médicinal exercé à Rome : jusqu'alors les Romains avoient entretenu leur santé par la tempérance & les remedes les plus simples & les plus naturels. Sous les mêmes Consuls, on établit deux colonies sur les terres des Gaulois, l'une à Plaisance & l'autre à Cremone. Cette nouveauté ne fut pas la moindre des raisons qui engagerent les Boyens & les Insubriens à se tourner du côté d'Annibal qui assiégeoit alors Sagonte de toutes ses forces, dans le dessein de s'ouvrir à travers de ses ruines, le chemin qui devoit le conduire en Italie contre les Romains. Mais il est bon de reprendre d'un peu plus loin cette expédition, & tous les événements célebres dont elle fut ou la cause ou l'occasion.

Fin de la seconde Decade.





